

Août-SEPTEMBRE 2025 - BIMESTRIEL - NUMÉRO 81

BEL: 12,20 € - CAN: 19,95 \$C - CH: 18,50 FS - D: 12,20 € - DOM: 12,60 € - GRE: 12,20 € - LUX: 12,20 € - PORT/CONT: 12,20 € - NC: 1 500 XPF.



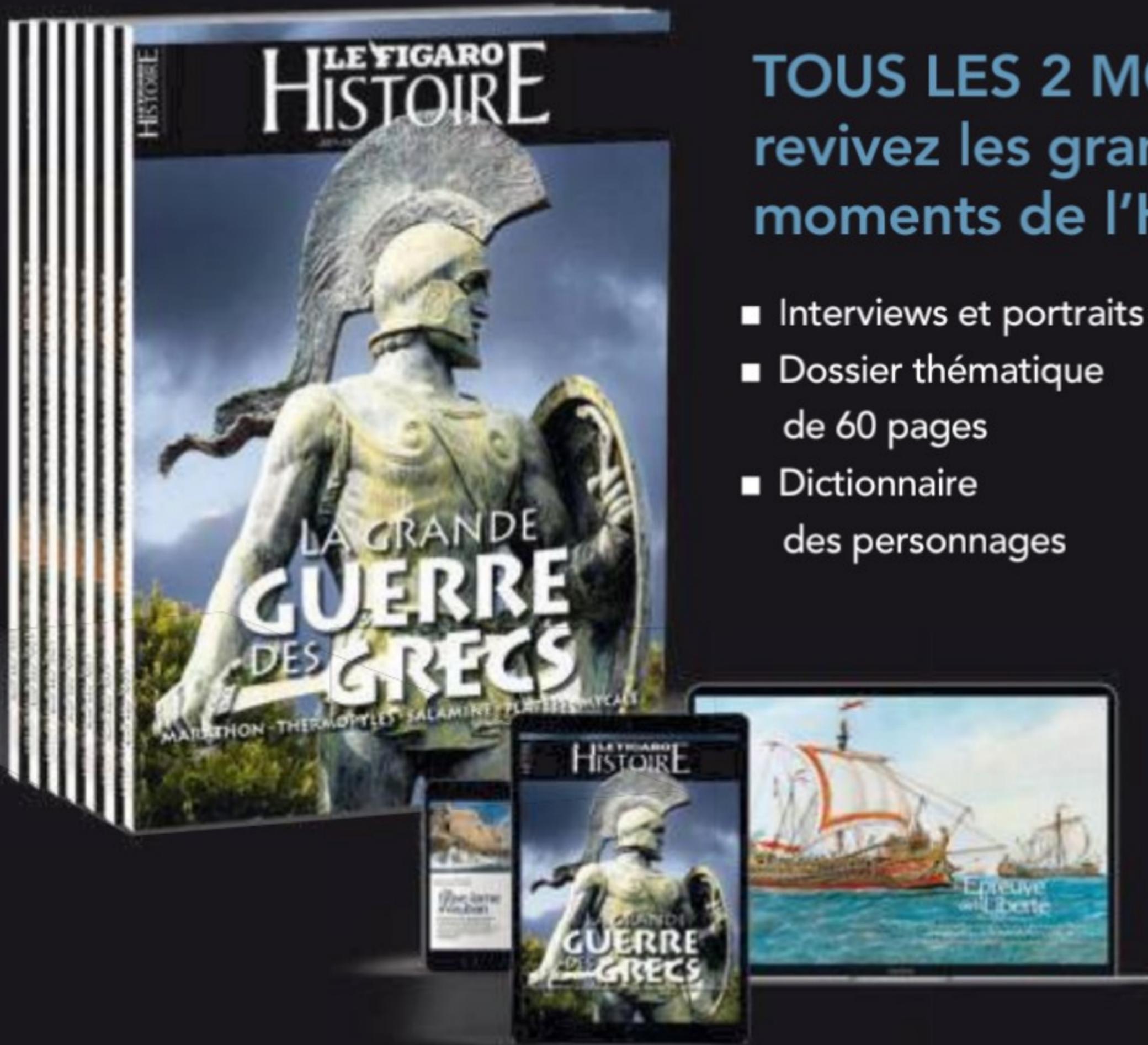
M 05595 - 81 - F: 11,90 E - RD

LA CONQUÊTE DE L'OUEST

PIONNIERS - COW-BOYS - HORS-LA-LOI

OFFRE
SPÉCIALE
NOUVEAUX ABONNÉS

ABONNEZ-VOUS au FIGARO HISTOIRE !



TOUS LES 2 MOIS,
revivez les grands
moments de l'Histoire !

- Interviews et portraits
- Bibliographie
- Dossier thématique
- Cartes historiques
- de 60 pages
- Chronologie détaillée
- Dictionnaire
- Lieux de mémoire
- des personnages
- Trésors du patrimoine

1 AN
6 NUMÉROS
PAPIER ET DIGITAL

39€
au lieu
de 71,40€*

soit 45% de réduction

RAP25007

COMMENT S'ABONNER

PAR COURRIER affranchi

Le Figaro Histoire, Abonnements
45 avenue du Général-Leclerc
60643 Chantilly Cedex

PAR TÉLÉPHONE

01 70 37 31 70
du lundi au vendredi de 7h30 à 18h,
le samedi de 8h à 13h

PAR INTERNET

[lefigaro.fr/
abo-histoire](http://lefigaro.fr/abo-histoire)



* Prix de vente au numéro. Offre découverte réservée exclusivement aux nouveaux abonnés en France métropolitaine valable jusqu'au 30/09/2025.
Photos non contractuelles. Notre politique de confidentialité et nos CGV sont disponibles sur <https://mentions-legales.lefigaro.fr/le-figaro/politique-de-confidentialite-figaro>
et <https://boutique.lefigaro.fr/conditions-generales-de-vente>.

Société du Figaro, 23-25 rue de Provence 75009 Paris - SAS au capital de 123 475 € - 542 077 755 RCS Paris.



AU SOMMAIRE

ACTUALITÉ DE L'HISTOIRE

- 8. Alerte à la bombe *Par Charles Zorgbibe*
- 16. L'Inquisition à la question *Par Isabelle Schmitz*
- 18. Aux sources du miracle grec *Entretien avec Caroline Fourgeaud-Laville, propos recueillis par Luc-Antoine Lenoir*
- 22. L'Empire contre-attaque *Par Geoffroy Caillet*
- 24. Les injustes *Par Luc-Antoine Lenoir*
- 25. Côté livres
- 29. Les nouveaux monstres *Par Eugénie Bastié*
- 30. Expositions *Par Luc-Antoine Lenoir et Michel De Jaeghere*
- 35. La Castille à Nagasaki *Par Jean-Robert Pitte, de l'Institut*

EN COUVERTURE

- 38. La carte et le territoire *Par André Kaspi*
- 48. La ruée vers l'or *Par Annick Foucier*
- 54. Il était une fois dans l'Ouest *Par Farid Ameur*
- 66. Roy Bean, la loi à l'ouest du Pecos *Par Xavier P. Vuitton*

- 70. Les bons, les brutes et les truands *Par Hélène Harter et Farid Ameur*
- 80. Le côté obscur de la force *Par Farid Ameur*
- 86. Western Story *Par Geoffroy Caillet*
- 94. Lonesome Cowboy *Par Luc-Antoine Lenoir*
- 98. Les mystères de l'Ouest
- 100. A marche forcée *Par Luc-Antoine Lenoir*

L'ESPRIT DES LIEUX

- 106. Pierre Loti, voyage autour de sa chambre *Par Jean Morel, photographies de Patrice Hauser*
- 114. Les grandes eaux de Dampierre *Par Marie-Laure Castelnau*
- 118. L'Aigle et le Rocher *Par Albane Piot*
- 126. L'histoire en cases *Par Sophie Humann*
- 130. Crime et sentiments *Par Vincent Trémolet de Villers*



Société du Figaro Siège social 23-25, rue de Provence, 75009 Paris.

Président Eric Trappier. Directeur général, directeur de la publication Marc Feuillée. Directeur des rédactions Alexis Brézet.

LE FIGARO HISTOIRE. Directeur de la rédaction Michel De Jaeghere. Directrice adjointe de la rédaction Isabelle Schmitz.

Rédacteur en chef Geoffroy Caillet. Enquêtes Luc-Antoine Lenoir, Albane Piot. Chef de studio Françoise Grandclaude.

Secrétariat de rédaction Caroline Lécharny-Maratray. Rédactrice photo Carole Brochart. Editeur Robert Mergui.

Directrice de la production Corinne Videau.

LE FIGARO HISTOIRE. Commission paritaire : 0624 K 91376. ISSN : 2259-2733. Édité par la Société du Figaro.

ISBN : 978-2-8105-1068-9. Rédaction 23-25, rue de Provence, 75009 Paris. Tél. : 01 57 08 50 00. Régie publicitaire MEDIA.figaro

Président-directeur général Aurore Domont. 23-25, rue de Provence, 75009 Paris. Tél. : 01 56 52 26 26.

Imprimé en France par RotoFrance Impression, 25, rue de la Maison-Rouge, 77185 Lognes. Juillet 2025.

Origine du papier : Finlande. Taux de fibres recyclées : 0 %. Eutrophisation : Ptot 0,002 kg/tonne de papier. Abonnement un an (6 numéros) : 45 € TTC, deux ans (12 numéros) : 80 € TTC. Pour vous abonner : du lundi au vendredi, de 7 h 30 à 18 h, le samedi, de 8 h à 13 h, au 01 70 37 31 70 ou à abo@client.lefigaro.fr. Gérez votre abonnement sur votre espace client : www.lefigaro.fr/client.

CE NUMÉRO A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LA COLLABORATION DE JEAN-FRANÇOIS CHEMAIN, JEAN-LOUIS VOISIN, ÉMILIE DE LÉPINAU, HÉLÈNE MONTJEAN, VICTOIRE DE JAEGERE, MARIE PELTIER, PHILIPPE MAXENCE, ÉRIC MENSION-RIGAU, MAGUELONNE DE GESTAS, OLIVIER GRENOUILLEAU, RAPHAËLLE DU COUDERT, FRANÇOIS-JOSEPH AMBROSELLI, BLANDINE HUK, SECRÉTAIRE DE RÉDACTION, KEY GRAPHIC, PHOTOGRAVURE, SOPHIE TROTIN, FABRICATION.

EN COUVERTURE : THE VERMILLION TRAIL, PAR MARK MAGGIORI, 2020. © MARK MAGGIORI.

RETROUVEZ LE FIGARO HISTOIRE SUR WWW.LEFIGARO.FR/HISTOIRE ET SUR



LE FIGARO
HISTOIRE

CONSEIL SCIENTIFIQUE. Président : Jean Tulard, de l'Institut. Membres : Simone Bertié, historienne, maître de conférences honoraire à l'université Bordeaux-Montaigne et à l'ENS Sèvres ; Jean-Paul Bled, professeur émérite (histoire contemporaine) à l'université Paris-Sorbonne ; Maurizio De Luca, ancien directeur du Laboratoire de restauration des musées du Vatican ; Alexandre Grandazzi, historien et archéologue, professeur de langue et littérature latines à l'université Paris-Sorbonne ; Barbara Jatta, directrice des musées du Vatican ; Thierry Lentz, directeur de la Fondation Napoléon ; Alexandre Maral, conservateur général au Musée national des châteaux de Versailles et de Trianon ; Eric Mension-Rigau, professeur d'histoire sociale et culturelle à l'université Paris-Sorbonne ; Arnold Nesselrath, professeur d'histoire de l'art à l'université Humboldt de Berlin, ancien délégué pour les départements scientifiques et les laboratoires des musées du Vatican ; Dimitrios Pandermalis (†), professeur émérite d'archéologie à l'université Aristote de Thessalonique, président du musée de l'Acropole d'Athènes ; Jean-Christian Petitfils, historien, docteur d'Etat en sciences politiques ; Jean-Robert Pitte, de l'Institut, ancien président de l'université Paris-Sorbonne ; Giandomenico Romanelli, professeur d'histoire de l'art à l'université Ca' Foscari de Venise, ancien directeur du palais des Doges ; Jean Sévillia, journaliste et historien.



© LEA CRESPIL/LE FIGARO MAGAZINE

À L'OUEST D'ÉDEN

La conquête de l'Ouest habite notre imaginaire comme le décor de l'un de nos plus innocents divertissements. Elle ne nous semble pas appartenir à la grande Histoire. Elle relève d'un genre auquel nous consentons à accorder un peu de notre temps quand nous avons envie de ne pas nous casser la tête : de nous évader un instant du réel en regardant se poursuivre cow-boys et Indiens, shérifs et hors-la-loi. Il faut qu'elle ait eu lieu pour que John Wayne parvienne à imposer la loi et l'ordre sous la menace de son revolver ; pour que James Stewart puisse hésiter entre la présence rassurante de la Blonde de western, sa fidélité inlassable, son dévouement de maîtresse de maison, le courage avec lequel elle fait face à la monotonie du quotidien, et le charme vénéneux de la Brune de western, de l'Indienne, avec ses yeux profonds, son esprit d'aventure, son aisance à cheval, les voluptés promises par l'alliance en elle de la beauté avec le naturel, de la sauvagerie avec une séduction de femme fatale. Il est bon qu'aient régné, dans les villes surgies sur la route des pionniers, des *desperados*, des colons, la violence et l'anarchie, pour que des vachers sales et illettrés, voués à des chevauchées harassantes au côté de leur bétail et aux plaisirs fugaces de l'alcool, du jeu et du bordel, échappent au prosaïsme de leur condition pour devenir des héros de légende ; pour que Gary Cooper fasse, seul contre tous, la démonstration de son courage, et que Burt Lancaster rétablisse la paix à Tombstone en compagnie de Kirk Douglas ; que Clint Eastwood mâchonne interminablement son cigare en attendant que se présentent dans sa ligne de mire ceux qui prétendent s'emparer de son butin. Il est providentiel que l'épopée se soit déroulée dans un décor de roche rouge et de sable d'une beauté envoûtante, pour que John Ford puisse faire éclater son génie dans des travellings époustouflants ; il faut que les Apaches aient scalpé sans pitié des victimes innocentes pour que leur sauvagerie éveille en nous l'horreur des peuples étrangers aux raffinements de la civilisation ; que la conquête ait suscité des massacres d'Indiens et des hécatombes de bisons pour qu'elle puisse faire lever en nous la mauvaise conscience : qu'au spectacle des crimes du général Custer, du mépris de Buffalo Bill pour les équilibres du vivant et la survie des espèces, ou devant la mélancolie de Cochise et de Sitting Bull vaincus par la puissance de feu et l'absence de scrupules de leurs adversaires, monte dans nos gorges nouées le sanglot de l'homme blanc.

Elle est en réalité bien autre chose : rien de moins que l'épopée constitutive de l'identité américaine. C'est ainsi qu'elle avait été célébrée dans une conférence retentissante, prononcée en 1893 par un jeune professeur de l'université du Wisconsin, Frederick Jackson Turner, dont la pensée allait durablement marquer les élites politiques des Etats-Unis, de Theodore Roosevelt à Woodrow Wilson. Il y avait souligné qu'elle avait été le révélateur des vertus américaines : l'individualisme, la curiosité, l'énergie, l'exubérance de la liberté, la poursuite d'un idéal salvateur.

L'idée était que, seuls de leur espèce, les Etats-Unis avaient eu la chance de pouvoir s'étendre en repoussant devant eux une frontière : celle qui séparait la civilisation de terres vacantes offertes à la plus légitime des colonisations. Au contraire d'une Europe quittée sans regret par les immigrants qui s'étaient installés sur le sol du Nouveau Monde, de ses Etats livrés aux guerres de convoitise, aux

rivalités politiques, à la soif brutale d'expansion au détriment de leurs voisins, ils avaient eu la chance de pouvoir répondre au besoin d'espace de leur population par une aventure qui avait offert la démocratie à des communautés nouvelles en même temps qu'elle faisait fleurir sur des plaines incultes et sur des terres vierges les bienfaits de l'agriculture, de l'industrie et du commerce.

L'indépendance avait fait des treize colonies unies contre l'Angleterre une République animée par la haine de l'impôt et l'amour de la liberté d'entreprendre. La conquête de l'Ouest n'avait pas seulement doté les Etats-Unis d'un territoire de dimension continentale, elle avait forgé pour toujours l'identité américaine ; elle avait révélé les Américains à eux-mêmes comme un peuple en expansion permanente, et que les circonstances avaient rendu capable de surmonter des situations extrêmes : de traverser d'immenses déserts et de franchir de hautes montagnes, d'affronter le froid, la chaleur, les tornades, les cyclones ; de lutter contre le choléra, la typhoïde ou la dysenterie ; de faire face aux serpents à sonnette, aux pumas, aux ours et aux loups, aux coyotes, aux vautours, transformant l'identité même d'immigrants qu'elle avait contraints de passer du wagon de chemin de fer au canoë d'écorce battu par les rapides, de troquer leur costume de ville contre la panoplie du trappeur, d'oublier la sécurité de leurs maisons de pierre pour se réfugier dans des cabanes de rondins inspirées par les palissades des Cheyennes et des Cherokees. Elle les avait, en un mot, délivrés des mœurs compassées de la vieille Europe pour leur faire adopter des coutumes compatibles avec les nécessités de la survie dans une nature hostile. Ils avaient débarqué d'Angleterre et d'Irlande, d'Allemagne et d'Italie ; elle avait provoqué leur commune américanisation en même temps qu'elle suscitait la construction de routes, de voies de chemin de fer qui renforçaient l'unité de la nation. Elle avait donné à l'armée américaine, avec les guerres indiennes, un métier sans pareil pour faire face aux ennemis les plus cruels, de ceux qui ne s'embarrassent pas des lois de la guerre, qui ne reculent devant aucune cruauté, aucune barbarie, et contre lesquels tous les coups, dès lors, avaient paru être permis. Plus encore, elle avait été, avec la création d'Etats sortis de nulle part, le théâtre de la confrontation de leurs citoyens avec l'état de nature et le cadre d'une réinvention de sociétés politiques qui ne procédaient pas d'un héritage, qu'il avait fallu instituer ex nihilo. Elle leur avait fait faire l'expérience très concrète du contrat social.

Présentant en 1963, alors même que John Kennedy désignait la conquête de l'espace comme la « nouvelle frontière » promise aux ambitions américaines, la première édition française des essais de Frederick Turner (*La Frontière dans l'histoire des Etats-Unis*, PUF), René Rémond avait cru devoir constater que la plupart de ses analyses appartenaient désormais au passé : qu'elles relevaient des mythes fondateurs, plus qu'elles ne constituaient un outil opérationnel de décryptage du réel, tant les Etats-Unis s'étaient, depuis leur rédaction, transformés au XX^e siècle sous l'impulsion d'événements – les deux guerres mondiales, la crise de 1929, l'expansion du communisme international – sans relation avec la conquête de l'Ouest.

C'était ne pas voir que cette histoire – la seule à laquelle puissent se référer en commun les habitants de ce pays neuf – continuait en réalité de les marquer d'une empreinte profonde. Confrontés aux

bouleversements d'un monde qui n'est, de fait, plus le même qu'au XIX^e siècle, les Américains n'ont en effet jamais cessé, comme l'avait prévu Turner, d'imaginer qu'ils pourraient régler les problèmes de manière analogue à la façon dont ils avaient, alors, repoussé leur frontière. L'expérience participe à leur dynamisme, elle imprègne la mentalité qui a présidé, depuis 1945, à l'installation de leur hégémonie et à son extension autour du monde.

L'idée que leur démocratie est le meilleur des systèmes, que, née sur une terre vierge, elle a son fondement dans la nature humaine, n'a pas manqué ainsi d'entretenir la conviction déjà ancienne que les Etats-Unis avaient une « *destinée manifeste* », celle de faire régner la paix et la liberté sur toute la planète ; la conception de la frontière comme un front en mouvement, un horizon à dépasser sans cesse, plus qu'une limite à l'étendue de leurs ambitions, n'a sans doute pas été quant à elle étrangère à la vitalité inouïe de leur économie ; le peuplement de terres nouvelles par l'afflux permanent d'immigrants avides de se fondre dans les mœurs américaines pour faire bénéficier leur nouvelle patrie du meilleur d'eux-mêmes se prolonge aujourd'hui dans la manière dont les Etats-Unis continuent d'attirer les élites étrangères, partant dans la capacité d'innovation d'un pays dont le système éducatif et l'Université seraient, à eux seuls, incapables de produire une floraison d'inventeurs, de brevets, de Prix Nobel.

C'était rester surtout aveugle à ce que révéleraient, au lendemain de l'effondrement du rival soviétique, le déploiement de leur puissance et l'exercice de la responsabilité de conduire les affaires du monde. Ne pas sentir qu'ils se traduirraient alors par ce que l'Amérique peut aussi donner parfois de pire : le manichéisme qui leur fait tenir leurs rivaux et leurs adversaires pour des gangsters, des criminels à détruire, ou à parquer comme les Indiens dans des réserves ; la rudesse du colon convaincu que toute entrave à sa marche en avant est un obstacle mis sur sa route par une nature hostile, et qu'il convient de renverser avec une audace de défricheur ; l'absence de retenue et de finesse considérée comme le signe de la vertu de force ; le mépris pour la prudence des vieilles sociétés, l'*« impatience à l'égard des contraintes et des idées que celle[s]-ci imposai[ent], ou bien [l']indifférence vis-à-vis des leçons qu'il y avait à en tirer »*.

« Ce que la Méditerranée fut pour les Grecs, les poussant à rompre avec les habitudes, leur proposant des expériences, des institutions et des activités nouvelles, écrit encore Turner, (...) cette frontière qui battait sans cesse en retraite le fut pour les Etats-Unis. » Le parallèle néglige le fait que les navigations des Grecs leur avaient fait connaître, sur les rives méditerranéennes, les réalisations des civilisations immenses qui les avaient précédés à Sumer, à Babylone, en Phénicie, en Egypte ou en Perse. Ils en avaient rapporté l'écho dans leurs cités régies par l'amitié entre les citoyens et liées entre elles par leur communauté de langue, de mœurs et de dieux : rendues par là capables de délibérer ensemble sur ce qui méritait d'être adopté et mis à leur mesure, assimilé par leur propre culture pour féconder l'ancien par

du nouveau. Les déracinés qui prenaient sans idée de retour la route de l'Ouest ne furent, quant à eux, confrontés qu'à une nature sauvage, qu'ils s'efforcèrent de domestiquer par la force. La leçon n'était pas de la même portée, du même ordre.

Plus que tout, l'aventure leur avait progressivement fait perdre le sens des limites. C'est en vain que Jefferson avait envisagé de réservé le nord de la Louisiane française aux Indiens, ou que soucieuses d'éviter la dilution de leur population dans un espace qui semblait infini, en même temps que son installation dans un état d'esprit pionnier, individualiste, étranger aux nécessités de l'intérêt général, les élites de l'est du pays s'étaient d'abord efforcées de freiner l'expansion vers l'Ouest et de la limiter aux rives du Mississippi, ou à la barrière des Rocheuses (un sénateur, Thomas Benton, proposant, en 1825, qu'y fût érigée une statue du dieu Terme). L'attrait des terres à prendre (aggravé par l'appel de l'or) s'était révélé le plus fort, provoquant le déferlement de l'immigration européenne avec « *la précipitation d'un fleuve en crue* » (Lyman Beecher).

Or, cela avait profondément transformé la nature même du pays, sa manière d'être au monde, l'image qu'il avait de lui-même. « *Comme il ne saurait exister de figure sans le trait qui la cerne et la ligne qui la contient*, écrit Charles Maurras, dès que l'Etre commence à s'éloigner de son contraire, dès que l'Etre est, il a sa

forme, il a son ordre, et c'est cela même dont il est borné qui le constitue. » La conquête de l'Ouest avait peu à peu convaincu les Américains du contraire. Que leur identité tenait au refus d'admettre qu'il pût y avoir jamais des obstacles nécessaires, des limitations légitimes à une expansion qu'ils identifiaient à leur ambition de faire le Bien. « *L'énergie américaine*, avait prévenu Turner, *aura toujours besoin d'un champ d'action accru*. » Donald Trump en fournit aujourd'hui l'illustration fracassante lorsqu'il se propose de faire du Canada le 51^e Etat américain, ou quand il prétend annexer le Groenland. Il n'y a pas lieu de s'en étonner. George Bush, son fils W, ou Barack Obama avaient, dans un autre ordre, fait preuve de la même démesure lorsqu'ils avaient lancé le monde dans une série de guerres destinées à répandre partout la démocratie à l'américaine, manifestant par là leur conviction que l'excellence de leurs mœurs et de leurs principes s'opposait à ce qu'on les réserve à leur population, et, plus généralement, à ce que l'on conçoive la politique comme un art tourné vers le Bien d'un peuple cantonné à ses propres affaires, protégé par une frontière entendue comme une barrière pour les autres mais aussi pour lui-même.

La coexistence pacifique des nations relève d'un équilibre complexe. Elle suit des lois forgées par une longue histoire, la diversité de leurs mœurs, de leurs langues, de leurs cultures, de leurs civilisations. Elle exige que l'on ne la remette en question que d'une main tremblante, après avoir longuement pesé le pour et le contre, les avantages et les inconvénients de tout bouleversement. En lui appliquant les recettes du Far West, les Américains ont, à leur grande surprise, fait naître plus d'une fois désordre et confusion sur leur nouvelle Frontière, faute d'avoir pris garde à ce que la vie internationale obéit à des règles autrement plus subtiles que celles du western. 

ACTUALITÉ DE L'HISTOIRE

© NAZANIN TABATABAEI YAZDI/TIMA VIA REUTERS. © SÉBASTIEN SORIANO/LE FIGARO. © CC0 PARIS MUSÉES/MUSÉE CARNAVALET. © COLLECTION PARTICULIÈRE PARIS.

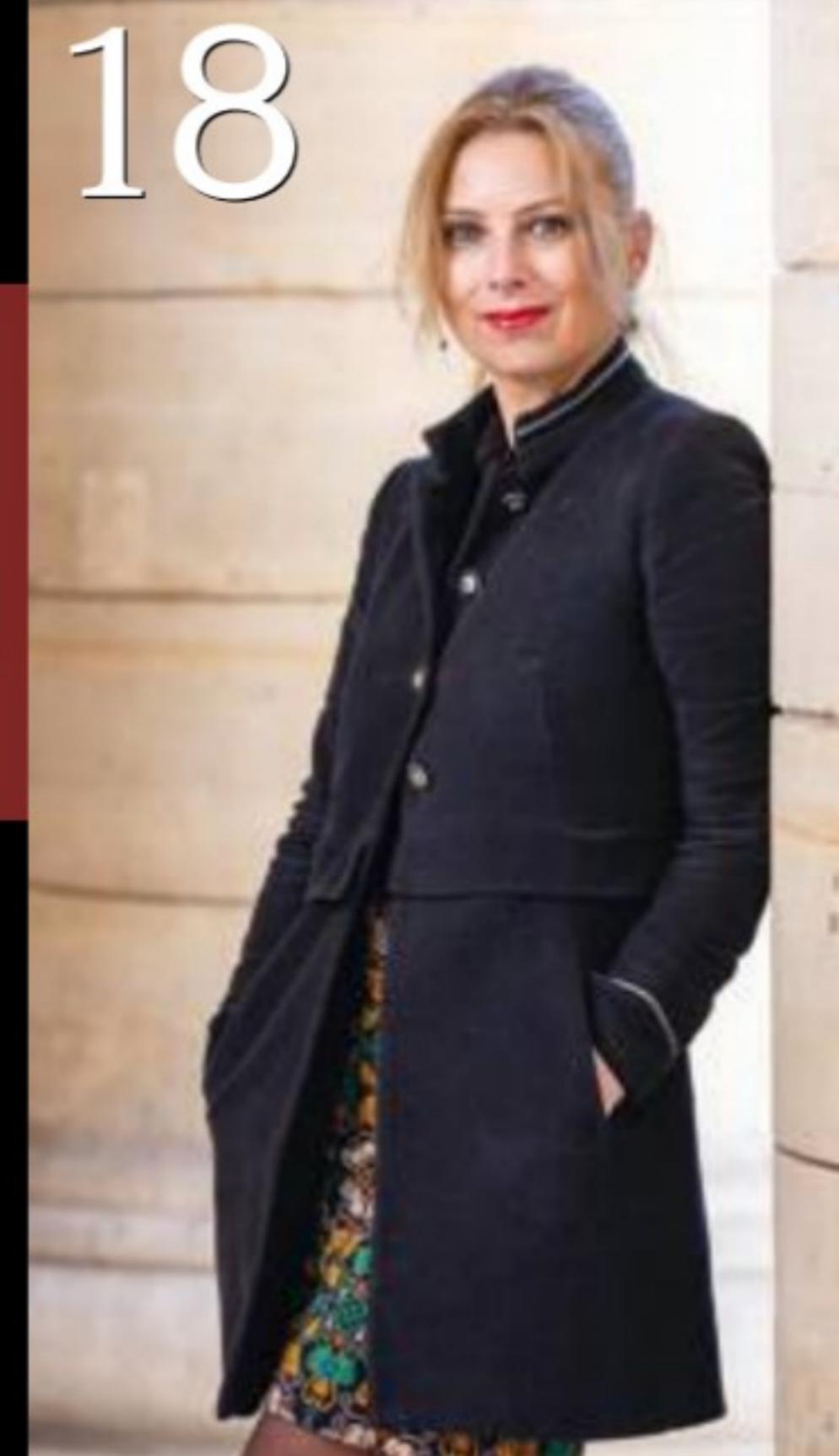


8

ALERTE À LA BOMBE

LA MAÎTRISE DE LA BOMBE ATOMIQUE PAR ISRAËL SONNA
POUR LES PAYS ARABO-MUSULMANS LE DÉPART D'UNE COURSE
AUX PROGRAMMES NUCLÉAIRES, AFIN DE TENTER
DE MODIFIER LES RAPPORTS DE FORCE DANS LA RÉGION.

18



AUX SOURCES DU MIRACLE GREC

HELLÉNISTE PASSIONNÉE,
CAROLINE FOURGEAUD-LAVILLE LIBÈRE
LA GRÈCE ANTIQUE DES IDÉES REÇUES
ET DÉFEND SON HÉRITAGE DANS UN LIVRE
ENTHOUSIASMANT. RÔLE DU SACRÉ, VIE
CIVIQUE, SENS DE LA BEAUTÉ : NOUS AVONS
TOUT À RÉAPPRENDRE DES GRECS.



22 L'EMPIRE CONTRE-ATTAQUE

CE FUT UN ÂGE D'OR DONT LA
MÉMOIRE OFFICIELLE SE SOUVINT
LONGTEMPS COMME D'UN
GÂCHIS. DEUX PUBLICATIONS
RÉCENTES CONTRIBUENT
À ACCÉLÉRER LE RETOUR
EN GRÂCE DU SECOND EMPIRE.
ELLES SE PROPOSENT
MÊME D'INSPIRER L'AVENIR.

ET AUSSI
L'INQUISITION À LA QUESTION
LES INJUSTES
CÔTÉ LIVRES
LES NOUVEAUX MONSTRES
EXPOSITIONS
LA CASTILLE À NAGASAKI



LE BON PROFIL Ci-dessus : pièce de monnaie
égyptienne de 50 piastres à l'effigie de la reine
Cléopâtre (collection particulière).

À L'AFFICHE
Par Charles Zorgbibe

Alerte à la Bombe

La « guerre des douze jours » est venue rappeler que la possession de l'arme nucléaire est un enjeu pour tous les Etats du Proche-Orient. Israël s'en est doté dès 1967.

Ses ennemis arabo-musulmans rêvent de le suivre sur ce terrain.

Octobre 1973 : l'ombre de l'arme nucléaire plane sur les champs de bataille israélo-arabes. Le président égyptien Anouar el-Sadate a déclenché un nouveau conflit contre Israël : ce que les Israéliens appelleront plus tard la guerre du Kippour ; il est persuadé qu'il pourra tirer avantage de la détente Est-Ouest et en finir avec la mainmise d'Israël sur ses conquêtes de la guerre des Six Jours (1967). Il estime que les Soviétiques ne pourront lui refuser l'armement nécessaire. Et que les Etats-Unis voudront maintenir leurs bonnes relations avec Moscou et leur ravitaillement en pétrole arabe ; qu'ils imposeront dès lors des concessions à Israël.

Mais, après leurs premiers succès, les forces égyptiennes sont menacées d'un désastre. Un cessez-le-feu a été proclamé le 22 octobre mais les Israéliens encerclent la 3^e armée égyptienne – suscitant une extrême inquiétude dans le camp arabo-soviétique. Sur la demande de l'Egypte, Moscou se prépare à l'envoi de troupes aéroportées. Les Etats-Unis veulent absolument éviter l'arrivée de soldats soviétiques, qui se trouveraient alors au contact des armées israéliennes. Le 25 octobre, le président Nixon met en état d'alerte nucléaire les forces américaines dans le monde – le seul précédent remontait à la crise des missiles de Cuba, en 1962. Devant



LES DEUX FONT LA PAIRE

Ci-contre : Benyamin Netanyahu et Donald Trump dans le Bureau ovale à Washington, le 8 juillet 2015, après leurs bombardements conjoints de sites nucléaires iraniens. Page de droite : des missiles devant un portrait de l'ayatollah Ali Khamenei, à Téhéran.

l'orage, les dirigeants soviétiques renoncent à s'imposer au sein de la force d'urgence en voie d'être constituée.

Extraordinaire « escalade » internationale d'un conflit local ! Le conflit judéo-arabe de Palestine, dont les origines remontent à la fin du XIX^e siècle dans un Empire ottoman déclinant, s'est internationalisé depuis la fondation de l'Etat d'Israël jusqu'à apparaître, pendant la guerre froide, à partir de ce mois d'octobre 1973, comme le problème le plus grave du système international, le plus à même de susciter un affrontement direct entre les deux principales puissances.

L'intrusion du risque nucléaire rebat en effet les cartes de la géopolitique régionale. A défaut d'une paix qui semble inaccessible,

ne faudrait-il pas envisager au moins l'établissement d'une certaine forme d'équilibre nucléaire dans la région ? Qu'Israël possède des armes nucléaires, une telle hypothèse est alors retenue par la majorité des experts dans leurs évaluations de la situation proche-orientale. L'Etat hébreu dispose, en effet, grâce au réacteur de Dimona, des ressources en plutonium nécessaires pour construire quelques bombes atomiques du type de celle qui fut lancée sur Nagasaki, du personnel technique capable de concevoir et de mettre au point ces bombes et d'un excellent vecteur, le chasseur-bombardier « Phantom ». Ces bombes n'ont pas été expérimentées – c'est en tout cas la conviction majoritaire dans les années 1970 – et une interrogation subsiste sur

leur fonctionnement. Mais le doute fait jouer la dissuasion en faveur de l'Etat hébreu. Il va, dans le même temps, donner le signal d'une « course à l'arme nucléaire » des autres Etats de la région, soucieux d'assurer la réciprocité de la dissuasion.

Pionnier tunisien des études de stratégie nucléaire dans le monde arabe, Jamel Eddine Maazoun se dresse, en 1976, en disciple du général Gallois, porte-fanion de la thèse française sur le pouvoir égalisateur de l'atome, pour constater la « *sanctuarisation* » du territoire israélien et relier à cette réalité nouvelle le nouveau comportement modéré de gouvernements arabes voisins d'Israël. Mais la stabilité ne serait-elle pas mieux assurée par un réel équilibre des forces ? Donc par la nucléarisation de ses rivaux ?

La plupart des observateurs en doutent. Peut-on en effet parier sur la rationalité des divers acteurs ? Pris dans les passions extrêmes de leurs peuples, les gouvernements arabes ont maintes fois prouvé leur capacité à prendre des décisions contraires à leurs intérêts. Quant aux dirigeants israéliens, historiquement marqués par ce que Jean-Pierre Derriennic appelait le double complexe « *de Massada et d'Auschwitz* » (l'angoisse de la destruction, la volonté de résister jusqu'au dernier), ils semblent, en cas de menace existentielle, parmi les plus capables de prendre une décision d'emploi de l'arme absolue.

LE PACTE NUCLÉAIRE FRANCO-ISRAÉLIEN

Les péripéties de l'aventure nucléaire israélienne n'ont été révélées qu'après coup. Elles sont étroitement liées à la complicité de la France. L'Etat hébreu a été dirigé, lors de sa création, par le Mapaï, un parti travailiste largement dominant et intimement associé aux diverses branches de la social-démocratie et du syndicalisme européens (en France, l'un des leaders historiques de Force ouvrière, Marc Blondel, aura toujours conservé sur son bureau un cendrier au blason hébreïque que lui avait offert la centrale syndicale la Histadrout). Pendant la crise de Suez, en 1956, l'expédition franco-britannique en appui à l'action militaire israélienne a été mise en échec par l'ultimatum des deux Grands, menace nucléaire affichée du côté soviétique. L'ambition de l'Etat

© AVI OHAYON/ISRAEL GPO/ZUMA/SIPA. © NAZANIN TABATABAEI/YAZDI/TIMA VIA REUTERS.





PACTE NUCLÉAIRE Ci-dessus : le Premier ministre David Ben Gourion et Shimon Peres, l'un des principaux artisans du programme nucléaire israélien, visitant le réacteur de Dimona, construit avec la France, au début des années 1960. Page de droite : vue partielle de la centrale nucléaire de Dimona dans le désert du Néguev, au sud d'Israël. En bas : Mordechai Vanunu, le technicien israélien qui a révélé au monde, en 1986, la réalité du programme nucléaire israélien. Il fut condamné à dix-huit ans de prison.

hébreu de devenir une puissance nucléaire, le meilleur des remparts sur une terre hostile, en a été renouvelée. Elle remontait en réalité à un programme lancé dès 1949 par le Premier ministre David Ben Gourion. Mais l'option nucléaire israélienne est confortée après la mésaventure de Suez, en connivence avec le président du Conseil socialiste français Guy Mollet et son ministre de la Défense, Maurice Bourgès-Maunoury. Au-delà de leur proximité idéologique avec les dirigeants israéliens, les deux hommes voient alors dans l'alliance tacite avec Israël un contrepoids à l'influence de l'Egypte nassérienne, considérée comme le soutien essentiel du Front de libération nationale, axe principal du soulèvement algérien.

Le ressentiment suscité par la nationalisation du canal de Suez accélère le « pacte nucléaire » franco-israélien. Directeur général du ministère de la Défense israélien, et futur chef de l'Etat hébreu, Shimon Peres a alors une trentaine d'années. Il multiplie les demandes auprès du ministère français et du Commissariat à l'énergie atomique, de l'achat d'un réacteur nucléaire et de l'uranium à même de l'alimenter à l'instauration d'une relation spéciale entre services de renseignement. Les accords secrets se succèdent – assortis d'une déclaration politique sur les intentions pacifiques d'Israël. Les portes du ministère français et du Commissariat

à l'énergie sont largement ouvertes aux négociateurs israéliens, leurs experts travailleront activement à la construction du réacteur de Dimona jusqu'en 1960.

Avec le retour au pouvoir du général De Gaulle qui s'indigne, dès juin 1958, que « *d'abusives pratiques de collaboration établies sur le plan militaire, depuis l'expédition de Suez, entre Tel-Aviv et Paris, introduisent en permanence des Israéliens à tous les échelons des états-majors et des services français* », la donne change quelque peu. Mais les entreprises françaises n'en poursuivent pas moins leur coopération au projet israélien : Saint-Gobain fournit les plans d'une usine de retraitement, construite dans les sous-sols de Dimona au milieu des années 1960 ; Dassault* participe au développement du projet *Jericho*, un missile à même de transporter une tête nucléaire.

D'autres révélations suivront. Notamment sur la coopération nucléaire entre Israël et l'Afrique du Sud, avant la fin de l'apartheid, Hébreux et Afrikaners étant unis par leur conviction commune d'une élection biblique, leur isolement international

et leur crainte d'être réduits au statut de minoraires : Israël aurait ainsi « testé » son arme nucléaire, avec la coopération de l'Afrique du Sud. Le 22 septembre 1979, un satellite espion américain du type *Vela*, destiné à surveiller l'application du traité de 1963 sur l'interdiction partielle des essais nucléaires, enregistre, dans le sud de



l'océan Indien, une explosion dont l'intensité semble nucléaire – pour d'autres observateurs, ce flash peut avoir été dû à l'impact d'un météorite sur l'océan. Le mystère sera levé en 1997 : vice-ministre sud-africain des Affaires étrangères, Aziz Pahad révélera alors que le double flash correspondait bien à un essai israélien de faible intensité – 2 kilotonnes – à proximité des îles du Prince-Edouard et Marion.

Le site de Dimona avait livré, entre-temps, une partie de ses secrets : le *Sunday Times* avait publié, le 5 octobre 1986, à la une, des photographies du dissident israélien Mordechai Vanunu sur l'armement nucléaire israélien et sur l'intérieur de la centrale. Né à Marrakech en 1954, dans une famille de juifs pratiquants, Vanunu avait émigré à Beer-Sheva dans les années 1960. Après des études approfondies sur l'uranium, il a été enrôlé à la centrale nucléaire, comme chef d'un bunker souterrain. Mais sa vie a connu des changements : il rejoint des mouvements de gauche, manifeste contre l'intervention d'Israël au Liban, se convertit à l'anglicanisme. Il a fini par livrer au *Sunday Times* photographies et informations : par conviction politique et philosophique et non contre rémunération. Capturé par le Mossad, les services de renseignement israéliens, lors d'un séjour à Rome, le 30 septembre 1986, il a été condamné à dix-huit ans de prison pour avoir violé la clause de confidentialité qu'il avait signée lors de son recrutement à Dimona.

L'AMBIGUITÉ NUCLÉAIRE ISRAÉLIENNE

Maître de l'atome, l'Etat hébreu adopte désormais un double discours. Soucieux d'échapper aux contrôles qu'impose le traité sur la non-prolifération des armes nucléaires de 1968, il s'abstient de reconnaître qu'il possède l'arme nucléaire. Mais il laisse entendre à ses adversaires que c'est bel et bien le cas. Et il s'efforce de faire admettre à ses alliés qu'il est nécessaire qu'il en conserve le monopole dans la région.

Quelle est sa stratégie en la matière ? Le discours officiel ne nous avance guère : Israël affirme qu'il ne sera pas le premier Etat à introduire des armes nucléaires au Proche-Orient, mais qu'il ne pourra prendre le risque d'être le second car le danger



qu'un Etat arabe se dote de ces armes ne peut être écarté... Le propos est paradoxal, puisque, comme le remarque le Pr Michel Fortmann, spécialiste de géopolitique, la flotte américaine déploie d'ores et déjà des armes nucléaires dans la région.

Le premier objectif israélien devient en réalité d'empêcher à tout prix les Etats arabo-musulmans de se « nucléariser », en réactivant pour ce faire le concept de « guerre préventive », utilisé lors de la guerre des Six Jours : que l'un d'entre eux s'approche de la maîtrise de l'arme nucléaire, et il pourra être l'objet d'une attaque légitime. Le monopole des Israéliens doit au contraire, estiment-ils, inciter les Etats arabes à considérer que le socle de l'Etat hébreu dans la région est solide, qu'il ne connaîtra pas le sort des royaumes francs de Jérusalem ; un comportement plus modéré des Etats arabes, des reconnaissances croisées, des négociations de paix ne peuvent manquer d'en résulter – à la manière qui sera celle des accords d'Abraham.

Le second objectif est purement militaire : par la maîtrise de l'atome, Israël a dissuadé les agresseurs arabes éventuels d'user d'armes de destruction massive, chimiques ou bactériologiques contre lui. La preuve en a été donnée lors de la guerre du Golfe pour la libération du Koweït : l'Irak a attaqué Israël, mais s'est abstenu d'employer l'arme chimique dont il disposait ; en revanche, les agresseurs éventuels ne se sont jamais vraiment interdit les attaques classiques, conventionnelles ou les harcèlements par guérillas interposées.

Au-delà, les scénarios relèvent de l'apocalypse : l'arme absolue permettrait

d'anéantir des Etats ennemis sur le point de submerger Israël ou de couvrir une évacuation générale du territoire israélien, un nouvel exode...

LES AMBITIONS DE SADDAM HUSSEIN

L'Irak a été le premier Etat arabe à manifester la volonté de briser le monopole nucléaire israélien. Jusqu'en 1974, l'intérêt de l'Irak pour la recherche nucléaire est pacifique : la commission irakienne de l'énergie atomique ne dispose que d'un réacteur de très faible puissance, destiné à la production d'isotopes radioactifs à des fins agricoles ou médicales. Le soupçon monte, côté israélien puis américain, lors des négociations de Saddam Hussein avec la France, le gouvernement de Jacques Chirac étant à la recherche de marchés après les chocs pétroliers. Par l'accord du 18 novembre 1975, la France s'engage ainsi à fournir à Bagdad un centre de recherches nucléaires « clés en main », comportant la réplique presque exacte du réacteur Osiris, mis en service neuf ans plus tôt à Saclay. Or, quelle est l'utilité pour l'Irak de « Tamuz 1 » ou « Osirak », qui fonctionne avec une lourde charge d'uranium enrichi pour tester des matériaux sous irradiation intense, et de « Tamuz 2 », un auxiliaire qui exige la même quantité initiale d'uranium sans s'user aussi rapidement ? Pourquoi un Etat disposant de ressources pétrolières et gazières considérables souhaiterait-il se lancer dans la production d'électricité d'origine nucléaire ou se consacrer au développement d'un potentiel scientifique dont il n'a guère besoin ? Saddam Hussein s'en cache à peine : il décrit lui-même son programme comme la première tentative arabe de se



LA COURSE À L'ATOME Ci-dessus : Saddam Hussein et Jacques Chirac visitant, en septembre 1975, le centre nucléaire de Cadarache (Bouches-du-Rhône). Suivra un accord par lequel la France s'engageait à fournir à l'Irak une centrale nucléaire à des fins « civiles ».

A droite : Mouammar Kadhafi aux Nations unies, en 2009. Développé grâce à l'URSS, au Pakistan et à la Corée du Nord, le programme nucléaire libyen sera abandonné au moment de l'invasion de l'Irak en 2003. En bas : à Karachi, des manifestants brandissent des portraits d'Abdul Qadeer Khan, « père de la bombe atomique pakistanaise » mise au point en 1998.

doter d'un arsenal nucléaire. Les polémiques, dès lors, deviennent acerbés. On évoque l'aveuglement de l'Agence internationale de l'énergie atomique ou l'égocentrisme économique et financier du vendeur, la France... Dans la nuit du 5 au 6 avril 1979, un commando du Mossad détruit les cuves des réacteurs à l'usine de constructions navales de La Seyne-sur-Mer – et retarde le programme de plusieurs mois. Mais Israël entend aller plus loin. Le 7 juin 1981, date anniversaire de la guerre des Six Jours, l'opération « Opéra », ou « Babylone », se déroule au cœur de l'Irak, au-dessus du centre de recherches de Tuwaitha, au sud-est de Bagdad. La centrale Osirak n'est pas encore chargée de combustible nucléaire ; sa destruction ne provoquera pas une pollution radioactive. Huit bombardiers F-16 israéliens, escortés de chasseurs, décollent de la base d'Etzion, dans le Sinaï – qui sera rétrocédé, un an plus tard, à l'Egypte –, survolent la Jordanie et l'Arabie saoudite et déversent leurs missiles qui anéantissent la coupole de béton d'Osirak.

LA SYRIE EN ÉCHEC

La Syrie des Assad a développé de son côté un programme nucléaire civil à partir de 1976, avec l'assistance de l'Agence internationale de l'énergie atomique et de partenaires étrangers, l'Union soviétique, la France et la Belgique. En 1990, elle a négocié l'achat

d'un réacteur de recherche et du combustible nécessaire en uranium enrichi avec l'Argentine, mais l'accord a été annulé en 1995 par Buenos Aires, sous la pression des Etats-Unis ; un réacteur du même type a été acquis, l'année suivante, de la Chine. Le soupçon de l'existence d'un volet militaire nucléaire avec l'assistance technologique de la Corée du Nord est né d'observations américaines par satellites, dans l'élan de la politique d'éradication des armes de destruction massive, menée par l'Administration du second Bush. La Syrie avait-elle repris les ambitions de l'Irak ? Ou ses intentions étaient-elles purement défensives et correspondaient-elles à la volonté de « jouer » d'égal à égal avec l'Etat hébreu lors d'éventuelles négociations de paix et pour la récupération du plateau du Golan ? Les observations satellites ont révélé quoi qu'il en soit l'existence d'installations présentant la même structure que les laboratoires nucléaires de Yongbyon, en Corée du Nord. Un financement par la République islamique d'Iran était présumé ; il était d'autant plus paradoxal que le gouvernement syrien écrasait alors les bastions islamistes qu'elle armait sur son propre territoire ! Le 6 septembre 2007, Israël a bombardé le site de Deir ez-Zor, dans l'est de la Syrie, où était implanté un réacteur à eau lourde devant servir à la production de plutonium militaire ; dix ingénieurs nord-coréens ont été tués. L'opération

© PHOTO BY AFP. © WITT/SIPA. © SHAKIL ADIL/AP/SIPA.



ne serait révélée que onze ans plus tard, en 2018. Les Etats arabes avaient été, alors, étrangement silencieux – de même que les dirigeants israéliens qui avaient hésité avant de prendre leur décision car ils craignaient un conflit armé ouvert avec Damas ; le mutisme de la Syrie était cependant surprenant de la part d'un Etat agressé et en état de guerre avec Israël. Le silence avait cependant permis à Bachar al-Assad d'éviter l'humiliation devant son opinion publique.





Le pouvoir syrien a rasé le site et a fait obstruction à une enquête de l'Agence internationale de l'énergie atomique. Une seule inspection a été autorisée : elle a permis de découvrir la présence de particules d'uranium – Damas avança qu'elles provenaient du raid israélien. Le nouveau gouvernement syrien a désormais indiqué à Rafael Grossi, l'actuel directeur général de l'Agence internationale, qu'il acceptait de lui faire visiter trois anciens sites, suspectés d'avoir été nucléaires.

KADHAFI RENONCE À FAIRE LA BOMBE

Le « père de la bombe atomique pakistanaise », Abdul Qadeer Khan, a puissamment contribué aux tentatives de prolifération nucléaire au Proche-Orient. Etudiant en physique à l'université de Delft, aux Pays-Bas, puis cadre de la filiale hollandaise d'Urenco, une entreprise productrice d'uranium enrichi par centrifugation, il était devenu un héros national au Pakistan pour avoir détourné technologies et savoir-faire au profit du programme nucléaire clandestin lancé en janvier 1972 par le Premier ministre Ali Bhutto, en réponse au programme indien. Six essais nucléaires ont été réalisés, du 28 au 30 mai 1998, dans les montagnes du Baloutchistan et dans le désert de Kharan ; le Pakistan s'imposait ainsi comme le premier Etat musulman doté de l'arme

nucléaire ! Devenu un entrepreneur audacieux, spécialisé dans la dissémination nucléaire à travers le monde, Khan a prodigué depuis plans et pièces détachées à l'Iran et à la Corée du Nord puis des équipements complets à la Libye afin de réaliser des centrifugeuses de dernière génération.

Le programme libyen remontait au 5 mai 1975, avec la construction, par l'Union soviétique, d'un centre de recherches nucléaires à Tadjourah, près de Tripoli. En 1984, Khan scelle un accord entre le Pakistan et la Libye : en échange de son aide, la Libye fournira au Pakistan de l'uranium – extrait d'une mine dans la bande d'Aozou. Les ambitions libyennes semblent pourtant s'évanouir en 1992, l'ONU ayant décidé un embargo après le tragique attentat de Lockerbie. Elles reprennent en 1997 : Khan orchestre alors un réseau très sophistiqué de fabrication de composants, les unités de production étant dispersées de la Malaisie à la Turquie et à l'Afrique du Sud.

Ultime coup de théâtre en mars 2003 : impressionné par l'invasion américaine en Irak, le colonel Kadhafi est alors soucieux d'échapper à la qualification d'« Etat voyou » portée sur la Libye et d'être admis dans la communauté des nations. Or, il sait que le président George Walker Bush s'apprête à lancer, le 31 mai, « l'initiative de

sécurité contre la prolifération », qui aura pour but d'enrayer le trafic d'armes de destruction massive, avec la possibilité d'arrêter en haute mer les bâtiments suspectés. Par l'entremise de son fils Saïf al-Islam, le « guide suprême » fait savoir aux Etats-Unis qu'il est prêt à renoncer à sa pratique du terrorisme d'Etat et à son début d'arsenal nucléaire. Une simple question de procédure est à régler : Kadhafi veut, non pas s'incliner devant l'Administration américaine, mais apparaître contraint de céder après un incident majeur. Un scénario est donc monté par les services américains : des équipements nucléaires sont chargés à Dubaï et à destination de Tripoli, par un cargo sous pavillon d'Antigua-et-Barbuda, qui sera intercepté en Méditerranée avant d'entrer dans les eaux libyennes.

« Nous étions sur le point de construire la bombe atomique », déclarera Kadhafi le 24 juillet 2006 ; on peut imaginer qu'il regretta cinq ans plus tard sa renonciation à l'atome militaire et sa réconciliation avec l'Occident, lorsque mandatées par les Nations unies, les forces de l'Otan bombarderont les centres de commandement de son armée, et qu'en fuite, il sera lui-même lynché sur une route le 20 octobre 2011. Triomphe rétrospectif de la doctrine nord-coréenne sur l'effet défensif, protecteur, de l'arme atomique pour un régime politique ? Derrière le rempart de son arsenal nucléaire, la République populaire démocratique de Corée (du Nord), avec son allure de monastère totalitaire, aura, de fait, traversé, quant à elle, les années et tenu bon.

L'IRAN ENTRE EN SCÈNE

L'Iran n'avait aucun projet de construction de centrale nucléaire durant les années 1980, pendant sa guerre contre l'Irak. La seule centrale en construction, celle de Bouchehr, avait été décidée en 1975 par le régime du chah, par un contrat avec la firme allemande Siemens : elle n'avait qu'une vocation civile, même si l'Iran impérial souhaitait s'affirmer comme le gendarme régional « du Golfe », alors que la concurrence était vive avec l'Arabie saoudite. Elle n'inquiétait ni Israël ni les Etats-Unis, compte tenu des bonnes relations que le chah entretenait avec eux.



Bouchehr fut quoi qu'il en soit détruite par l'aviation irakienne, par plusieurs raids entre 1984 et 1988, lors de la guerre irano-irakienne. En octobre 1980, Saddam Hussein avait déclaré, magnanime : « *Le peuple iranien n'a rien à craindre du réacteur nucléaire irakien. Nous n'avons pas l'intention de nous en servir contre l'Iran, mais contre l'entité sioniste.* » Il semble que le programme nucléaire iranien soit né de la même ambition : lié à la seule volonté de préparer un combat décisif contre « l'entité sioniste ».

Dès sa naissance en 1979, la République islamique avait voulu s'inscrire au premier rang du combat pour la Palestine, afin de conforter sa légitimité malgré le caractère chiite, et donc minoritaire, de son islam. Mais cette ambition avait semblé privilégiée, contre Israël, une autre tactique : susciter des affrontements locaux par ses satellites, de l'attaque du Hezbollah libanais en 2006 à celle du Hamas en 2023. Cela a longtemps conduit les observateurs à sous-estimer sa volonté de se doter de la bombe atomique.

Pierre Goldschmidt, l'un des interlocuteurs de l'Iran lorsqu'il était l'un des dirigeants de l'Agence internationale de l'énergie atomique, a retracé, dans une note de la Fondation pour la recherche stratégique, les à-coups, les ratés, les progrès du programme nucléaire non déclaré de l'Iran. L'alerte avait été lancée, le 10 novembre 2003, par un rapport du Département des garanties de l'Agence – chargé de l'application du traité sur la non-prolifération des armes nucléaires, signé et ratifié par l'Iran en juillet 1968 : l'Iran travaillait depuis presque dix-huit ans à un programme d'enrichissement de l'uranium, susceptible d'applications civiles ou militaires. Le cas iranien aurait pu alors être déféré au Conseil de

sécurité de l'ONU, qui aurait adopté une résolution juridiquement contraignante et aurait interdit à l'Iran toute activité relative à l'enrichissement de l'uranium et au retraitement des combustibles irradiés – d'autant plus qu'à l'époque, la Russie et la Chine ne s'opposaient pas systématiquement aux propositions de résolution émanant des trois Occidentaux, membres permanents du Conseil, les Etats-Unis, le Royaume-Uni et la France, surtout dans le domaine de la non-prolifération. Mais le directeur général de l'Agence internationale, Mohamed el-Baradei, n'avait pas qualifié les recherches iraniennes de « violations » de l'accord de garanties de non-prolifération conclu par l'Iran. Avait-il craint de fournir aux Etats-Unis un prétexte pour une action militaire contre l'Iran, alors qu'une telle action venait d'être déclenchée contre l'Irak, sur la fausse accusation de détention d'armes de destruction massive par le régime de Bagdad ? En outre, en 2003, l'installation de conversion d'uranium d'Ispahan n'était pas encore opérationnelle et aucun uranium enrichi n'avait été produit à l'usine d'enrichissement de Natanz.

UNE BÉVUE MAJEURE

Les trois Etats européens interlocuteurs de l'Iran, la France, le Royaume-Uni et l'Allemagne, commencèrent alors, selon Pierre Goldschmidt, eux aussi, « une bavue majeure » en concluant, en 2003 et 2004, des accords « extrêmement vagues » avec Téhéran. Ils n'avaient pas pris la mesure de l'enjeu alors que le négociateur iranien, le très consensuel Hassan Rohani, gagnait un temps précieux en prolongeant la durée des négociations. Dès 2006, l'Iran avait acquis une expertise dans presque tous les aspects du

cycle de combustion nucléaire et produisait de l'uranium enrichi à Natanz. Le Conseil de sécurité lança un ultimatum à l'Iran : il lui donnait trente jours pour suspendre ses activités d'enrichissement d'uranium. Le président Ahmadinejad, qui se distinguait parmi les chefs d'Etat successifs de l'Iran par ses positions maximalistes, triomphait : « *Nous avons rejoint le club des pays disposant de la technologie nucléaire.* » Cinq ans plus tard, dans un rapport du 11 novembre 2011, l'Agence s'inquiéta de « l'existence possible en Iran d'activités liées au nucléaire, passées ou actuelles, non divulguées, impliquant des organisations relevant du secteur militaire ». Hassan Rohani, élu président de la République islamique en 2013, commençait des négociations discrètes qui allaient aboutir, le 14 juillet 2015, à un « plan d'action global commun », conclu avec les cinq membres permanents du Conseil de sécurité auxquels s'était jointe l'Allemagne : l'Iran s'engageait à ne pas développer de capacité nucléaire militaire pendant les quinze années qui suivraient ; en échange, les Etats-Unis et l'Union européenne s'engageaient à lever les sanctions économiques qui lui étaient imposées, à commencer par 100 milliards d'actifs « gelés » dans différents Etats d'Asie.

Ce pacte avait été considéré comme un « désastre » par Donald Trump, au cours de sa première campagne présidentielle. Les Etats-Unis s'en retirèrent le 8 mai 2018. Le plan n'était plus opérationnel. A partir





FRAPPES AÉRIENNES Page de gauche, en haut : le secrétaire à la Défense Pete Hegseth et le général Dan Caine, chef d'état-major des armées, lors de la conférence de presse tenue le 26 juin 2025 au Pentagone pour défendre le « succès » des frappes aériennes américaines en Iran. Page de gauche, en bas : le président iranien Mahmoud Ahmadinejad lors d'une cérémonie en 2007, dans l'usine d'enrichissement d'uranium de Natanz, l'un des sites visés par les Israéliens et les Américains en juin 2025, avec celui d'Ispahan (ci-dessus).

de l'été 2019, l'Iran commença à enrichir de l'uranium au-delà du seuil imposé. Subsistait le mécanisme original des « *snap-back sanctions* », figurant dans le plan : en cas de violation des dispositions du pacte, chacun des signataires – en l'occurrence, chacun des trois Européens, France, Royaume-Uni et Allemagne – aurait pu porter la question devant le Conseil de sécurité et rétablir l'application des sanctions antérieures de l'ONU... Mais, entre-temps, l'épreuve de force avait commencé et le Proche-Orient était plus que jamais dans l'ère des incertitudes nucléaires.

Les sites iraniens étaient si disséminés et profondément enterrés qu'ils semblaient hors d'atteinte, mais les Israéliens et leurs alliés américains ont fini par frapper. La « guerre des douze jours » allait commencer, les 12 et 13 juin 2025, avec un raid de 200 avions israéliens sur des sites clés, les usines d'enrichissement de Natanz et de Fordo, et le centre de recherche d'Ispahan ; l'Iran a répliqué par des tirs de drones et de missiles sur le territoire israélien ; dans la nuit du 21 au 22 juin, les attaques aériennes des Etats-Unis, par des bombardiers furtifs B-2 (coordonnées avec des opérations navales et le tir de missiles de croisière), ont visé particulièrement l'usine de Fordo, un bunker longtemps resté secret, enterré à plusieurs dizaines de mètres, dans un environnement montagneux, à 150 km de Téhéran.

Donald Trump a aussitôt revendiqué une victoire éclair, qui aurait profondément mis à mal le programme nucléaire iranien. Au lendemain de la « guerre des douze jours », tous les scénarios sont ouverts pour la suite

© KASHIF BASHARAT/DEPARTMENT OF/ZUMA/SIPA. © HASAN SARBAKHSHIAN/AP/SIPA. © RAHEB HOMAVANDI.

de la guerre sans fin du Proche-Orient. D'autant plus que deux des principaux Etats arabes se tiennent dans la posture d'observateurs, l'Egypte surtout, toute au maintien de sa stabilité politique interne, et l'Arabie saoudite, prête à entrer dans la course à l'arme nucléaire si l'Iran finissait par s'en douter. La création d'un ordre de paix au Proche-Orient, à partir de l'esquisse d'un grand jeu nucléaire, reste possible. La crainte de l'arme absolue et de l'holocauste final pourrait discipliner, ordonner, unifier les conduites d'adversaires irréductibles. Les tirs croisés iraniens et israéliens d'avril et octobre 2024 ont reflété un début de codification des comportements et la fixation de limites à l'affrontement. Le succès des négociations à venir entre l'Iran et les Etats-Unis (ou, de manière encore plus évidente, un renversement du régime iranien) pourrait être le signal de l'entrée dans un nouvel ordre régional. On peut aussi imaginer le maintien de l'état de jungle à partir d'une dissémination de l'arme nucléaire – chacun des protagonistes régionaux se comportant comme une nouvelle Corée du Nord, tapie derrière son arsenal. Enfin, le risque d'implosion du Proche-Orient ne peut être exclu : dans le cas d'un « *aventurisme nucléaire régional* », Albert Legault, expert des guerres nucléaires limitées, prédisait que ladite région serait « *découplée* »

du système international général, dont elle ne mettrait pas en péril la stabilité. L'ennui, précisait-il, est que la terre est ronde et que les retombées radioactives toucheraient alors tous les pays.

* Le groupe Dassault est propriétaire du *Figaro*.

Agrégé de droit public, Charles Zorgbibe a été professeur à l'université Panthéon-Sorbonne et recteur de l'académie d'Aix-Marseille. Son dernier livre paru est *Egéries et conseillers de l'ombre* (2024).

15
HISTOIRE

À LIRE de Charles Zorgbibe



Egéries et conseillers de l'ombre, Editions du Cerf, 564 pages, 34 €. *Une histoire du monde depuis 1945*, Editions de Fallois, 428 pages, d'occasion.



© FRANÇOIS BOUCHON/LE FIGARO.

À L'ÉCOLE DE L'HISTOIRE

Par Isabelle Schmitz

L'INQUISITION
À LA QUESTION

Un moine bénédictin se fait l'avocat
de la justice inquisitoriale devant le tribunal
de l'Histoire. Un étonnant plaidoyer.

Que diable allait-il faire dans cette galère ? Celle d'écrire un plaidoyer pour défendre le repoussoir dont le seul nom

résume les horreurs de siècles de répression : l'Inquisition. Moine de l'abbaye du Barroux, frère Cyrille Devillers retrace ses échanges avec un camarade de service militaire, agnostique, sur ce sujet polémique. Ce livre est né de leur *disputatio*. Et de sa conviction que l'Inquisition est la « *tache indélébile* » qui brouille la vision de quiconque s'approche de la foi catholique, alors qu'entre sa sinistre renommée et la vérité historique (7 000 ouvrages lui ont été consacrés), le fossé est large. En 16 lettres, le moine répond donc aux objections de son « *ami post-moderne* » : « *L'Inquisition t'apparaissait, se souvient-il, comme le type le plus achevé du rejet fanatique d'autrui dans sa différence.* » En s'appuyant sur l'étude de quelque 80 ouvrages d'historiens, le bénédictin tente de faire comprendre l'Inquisition à cet ami né un peu plus de sept siècles après sa fondation. Sept siècles ou sept millénaires, tant la mentalité post-moderne diffère de celle de la chrétienté médiévale. Selon la formule de saint Thomas d'Aquin, il était alors « *plus important de défendre la société contre celui qui attaque sa foi que contre celui qui menace la valeur de sa monnaie* ». Passer de la posture de l'individu contemporain, pour lequel la liberté de conscience prime tout, à celle d'un chrétien du Moyen Âge, qui considère son équilibre vital et son Salut éternel menacés par la remise en cause de sa religion, est un exercice de haute voltige. Lui seul permet néanmoins d'entrer dans la compréhension du phénomène.

Si ces *Lettres à un ami post-moderne sur l'Inquisition* n'ont pas la prétention d'un ouvrage savant, elles avancent toutefois des arguments puisés dans les recherches de Jean-Pierre Dedieu, Jean-Louis Biget, Bartolomé Bennassar, Michèle Escamilla, Henry Kamen, et tant d'autres. Or, ces derniers contredisent la légende noire répandue principalement au XVI^e siècle par les Pays-Bas protestants en guerre contre l'Espagne catholique, au XVIII^e par les philosophes des Lumières, au XIX^e par la légende du Grand Inquisiteur de Dostoïevski, et par le drame romantique *Torquemada* de Victor Hugo.

L'étude des archives remet en cause, en effet, au moins sept idées reçues sur l'Inquisition, tant médiévale (de 1231 au XV^e siècle), qu'espagnole (1478-1834), ou romaine (fondée en 1542).

La première est qu'elle fut une entreprise de persécution des dissidents. Or, historiquement, ce n'est pas l'Eglise qui exécuta la première les hérétiques, mais le peuple, par des massacres, et l'Etat. En 1224, l'empereur Frédéric II Hohenstaufen réofficialisa ainsi une peine de l'ancien droit romain laissant à l'empereur le pouvoir de livrer au bûcher ceux qui auraient été convaincus d'hérésie par leur évêque. « *Dans la pratique, écrit frère Cyrille, [l'empereur] décidait du sort de ceux qu'il jugeait hérétiques.* » Avec tous les débordements

imaginables. Pour soustraire les personnes à cette emprise politique, le pape rappela, en 1231, le droit exclusif de l'Eglise à juger les hérétiques, et se préoccupa de chercher des juges indépendants. C'est ainsi que les ordres mendians furent sollicités, surtout les Dominicains, formés à la prédication et à la controverse. Leur but premier était en effet de convaincre patiemment l'hérétique ou le dissident engagé dans une compréhension erronée du catholicisme de revenir à la foi de son baptême et d'en délaisser sa caricature.

La deuxième idée reçue concerne le caractère non violent de l'hérésie, qui aurait rassemblé des hippies à la sauce médiévale. Les vaudois et les cathares, dont la dissidence s'étendit à l'échelle de l'Europe, se constituèrent en réalité en une opposition frontale à « *l'Eglise du diable* », en proclamant l'impossibilité de se sauver par elle. La question du Salut est centrale. La subversion de l'ordre chrétien se traduisait, chez les cathares, par un dualisme qui voyait dans toute réalité sensible, charnelle et corporelle l'œuvre du Mal, et qui cherchait le bien uniquement dans une réalité spirituelle et invisible. Le Christ n'avait pu, selon eux, s'incarner dans une réalité corporelle mauvaise, il avait simplement pris une apparence humaine, et il n'était donc pas mort pour sauver l'humanité. Il ne pouvait pas non plus être l'égal de Dieu le Père. Les cathares niaient dès lors la divinité du Christ, son incarnation et le mystère de la Rédemption. Leurs groupes se partageaient entre les « *parfaits* », qui vivaient l'idéal spirituel et rejetaient les attachements de la chair, et les simples croyants, adeptes de la réincarnation et du fait que Dieu combattait le Mal pour eux. Ce fatalisme s'opposait au concept chrétien de liberté des âmes et de responsabilité individuelle. Les élites, plus que le peuple, furent séduites. Mais quand un chef de clan se convertissait, famille et domestiques étaient contraints de le suivre. Le trait commun aux dissidents du XII^e siècle était leur agressivité à l'égard du clergé et de l'Eglise qu'ils aspiraient à changer, par la force au besoin. Face à eux, l'Eglise mit donc en place une riposte qui visait non la mort de l'hérétique, mais son retour dans la voie du Salut. Loin d'être le but poursuivi par l'Inquisition, la condamnation d'un hérétique à mort était au contraire tenue pour un échec, puisque les inquisiteurs n'avaient pas réussi à le convaincre.

Cette considération bat en brèche une troisième idée reçue, qui dénonce l'arbitraire de jugements inquisitoriaux « *joués d'avance* ». Avec son usage de *Manuels* précis et sa constitution d'archives, la procédure de l'Inquisition (littéralement « *enquête* ») était en fait bien plus précautionneuse du droit et de la parole de l'accusé que la justice civile de l'époque, qui ignorait largement l'écrit. Dans les tribunaux d'Inquisition, le secret de la procédure évitait la possible corruption



des juges et des fonctionnaires. Les cas des Templiers et de Jeanne d'Arc sont, certes, des contre-exemples d'une mainmise du politique sur un tribunal religieux, que l'auteur n'élude pas. Mais ces cas restent, au vu des archives retrouvées, exceptionnels. L'accusé bénéficiait d'un jury de prud'hommes, juristes et notables, en plus des inquisiteurs, et de l'aide d'un avocat. Les prud'hommes et l'évêque du lieu pouvaient dénoncer les inquisiteurs à Rome, comme ce fut le cas de Robert le Bougre, jugé trop sévère, qui fut destitué et emprisonné. Le prévenu était d'abord invité à nommer ses ennemis : leurs éventuels témoignages à son endroit étaient *ipso facto* récusés. Torquemada (1420-1498), le dominicain qui mit en place l'organisation de l'Inquisition espagnole, préconisait une enquête sur chaque témoin, pour identifier les possibles rancunes à la source de leurs dépositions, et il exigeait de recouper tout témoignage par un autre. Aussi à son époque, à Tolède, plus de neuf dénonciations sur dix restèrent-elles sans suite.

La quatrième idée reçue est l'usage systématique de la torture. Elle fut en réalité absolument minoritaire, et moins violente que dans les affaires civiles. D'abord formellement interdite, selon le principe du pape Nicolas I^{er} (« *Un aveu doit être volontaire et spontané, et ne pas être arraché par la violence.* »), elle fut autorisée en 1252 dans certains cas graves par Innocent IV, persuadé qu'elle était le seul moyen de forcer un hérétique endurci à sortir de son erreur. Mais elle ne devait pas laisser de séquelles, ne pas mettre en danger la vie du prévenu, ne pas durer plus d'une demi-heure. Des aveux arrachés sous la torture ne valaient rien s'ils n'étaient pas confirmés trois jours plus tard par l'accusé. Sur 636 sentences rendues à Toulouse entre 1309 et 1323, seul un cas de torture est répertorié. Dans son *Manuel des inquisiteurs*, Bernard Gui, personnage caricaturé dans *Le Nom de la rose* alors qu'il fut manifestement un modèle de modération, n'y fait qu'une allusion rapide, pour la déconseiller. L'inquisiteur Nicolas Eymerich la déclare, quant à lui, « *trompeuse et inefficace* ». En Espagne, à Valence, pendant la période la plus sévère (1478-1530), sur 2 354 causes, il y eut 12 cas de torture, soit 0,5 %.

La gravité des peines prononcées constitue la cinquième idée reçue. Elles étaient en fait proportionnées, la majorité consistant en une démarche personnelle de prière, de pèlerinage, de port d'une croix sur les vêtements et, pour les cas graves, de la prison, en « mur large », avec droit de sorties et de visites, ou en « mur étroit », à l'isolement. La prison perpétuelle était en fait très variable : en moyenne entre trois et quinze ans. Les conditions de détention variaient. Rudes, mais pas inhumaines – sauf abus : il y eut en Espagne un nombre significatif de prisonniers de droit commun qui se firent passer pour hérétiques afin de bénéficier d'un meilleur traitement dans les prisons inquisitoriales ! Les dizaines de milliers de morts du fait de l'Inquisition évoquées par la légende noire sont dès lors à revoir largement à la baisse. Le pourcentage de condamnés à mort, sur les cas examinés, est très faible : en Espagne, entre 1540 et 1700, seuls 3 % des procès aboutirent à une condamnation à mort dont seul un tiers fut exécuté. Dans le reste des

© IBERFOTO/BRIDGEMAN IMAGES. PHOTO: NASJONALMUSEET/HØSTLAND, BØRRE.

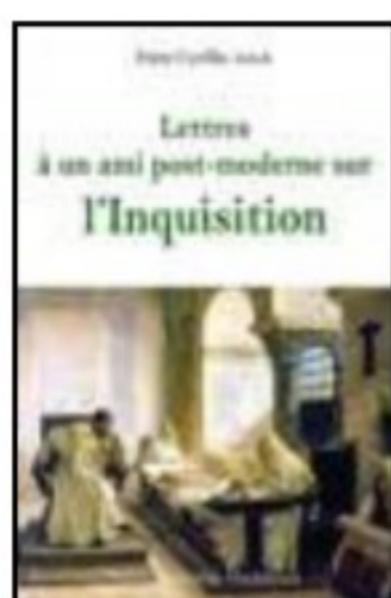
HÉRÉTIQUES Ci-dessus : *Scène de nuit de l'Inquisition*, par Goya, vers 1810 (Oslo, Nasjonalmuseet). A gauche : détail d'*Autodafé, Plaza Mayor à Madrid*, par Francisco Rizi, 1683 (Madrid, Prado).

cas, ce sont des effigies de ces prisonniers qui furent brûlées, et non eux-mêmes. A la fin de la Reconquista, pour la période 1478-1500, sans doute plus rigoureuse, les estimations parlent de 2 000 exécutions, sur les 3 000 victimes au total de l'Inquisition espagnole, en trois siècles et demi. Une donnée sûre, selon Henry Kamen : entre 1493 et 1599, soit cent six ans, 20 condamnations à mort furent prononcées à Badajoz. A titre de comparaison, l'Europe et l'Amérique protestantes furent saisies, aux XVI^e et XVII^e siècles, par la folie d'une chasse aux sorcières : 5 000 « sorcières » furent brûlées en France, 26 000 dans le Saint Empire. L'Espagne et l'Italie, où l'Inquisition traita les dossiers de sorcellerie, en restèrent indemnes. Ses tribunaux avaient prouvé l'inconsistance de l'immense majorité des accusations.

La sixième idée reçue concerne l'identité des victimes « de pré-dilection » de l'Inquisition : juifs et musulmans. En réalité, ceux qui pouvaient être jugés par l'Inquisition étaient seulement des catholiques, parfois de fraîche date, comme en Espagne les *conversos*, anciens juifs, et les *morisques*, anciens musulmans, dont on suspectait l'adhésion pleine et entière à la foi et à la chrétienté.

La septième idée reçue présente enfin l'Eglise comme une ennemie de la science, à travers les procès de Galilée et de Giordano Bruno par l'Inquisition. Ce dernier, dominicain défroqué au parcours rocambolesque, fut condamné non pour son héliocentrisme et sa conclusion vraie sur les étoiles, mais pour sa fausse conception d'un Dieu confondu avec l'univers et non personnel, dont il ne voulut pas démordre, et qu'il entendait faire confesser par le pape lui-même. Le procès dura huit ans. Aucun témoin de l'exécution ne fait mention d'une langue clouée. Quant à Galilée, c'est le fait qu'il ne fut pas décapité, il présente comme une certitude, et non une hypothèse, la théorie héliocentrique qu'on lui reprocha. Mais il ne fut ni emprisonné ni maltraité, et sa condamnation en 1633 fut une assignation à résidence dans sa confortable villa toscane. L'Eglise le réhabilita dès 1741.

À LIRE



Lettres à un ami post-moderne sur l'Inquisition
Frère Cyrille, o.s.b.
Editions Sainte-Madeleine
296 pages
17 €

Aux Sources du Miracle grec

L'helléniste Caroline Fourgeaud-Laville revisite la Grèce antique dans un livre captivant. Elle en souligne la piété religieuse et l'obsession de la beauté.

Nous le savons pourtant bien : une merveilleuse humanité nous attend sous les marbres, derrière les cariatides ou dans les inscriptions de ce bel et étrange alphabet. De grandes leçons qui promettent de nous réapprendre à vivre, et que nous avons oubliées. De la Grèce classique, nous avons des souvenirs flous, des échos passablement usés. Des ombres de mythes qu'on effleure désormais sans les comprendre, déformés par les idées reçues. Caroline Fourgeaud-Laville, elle, a dédié sa vie à redonner sa juste place à cet héritage, à le faire réentendre dans toute son utilité. Docteur ès lettres, elle a notamment fondé l'association Eurêka, qui enseigne les langues anciennes aux plus jeunes. Elle publie régulièrement sur une Grèce dont elle tire sa propre joyeuse clarté. Dans son nouveau livre, *La Grèce antique* (Perrin, « Vérités et légendes »), elle dessine un portrait vif et souvent surprenant d'un peuple et de sa culture, en bien des points très éloignés des mentalités actuelles. Aussi résolument que notre époque l'ignore, l'homme grec se sait mortel et fait du culte des dieux une obligation collective. C'est cette humilité qui, plutôt que d'étouffer la société classique, lui permit le reste :



la curiosité scientifique, l'émergence de la vie civique, une obsession de la beauté qui ne fut pas un caprice, mais la mesure du monde. A chaque chapitre, Caroline Fourgeaud-Laville aborde une nouvelle question, et prend des chemins de traverse. Notre époque n'en semble que plus pauvre d'oublier son souffle grec, mais nous, chanceux lecteurs, sommes enfin prêts à le revendiquer à nouveau.

Votre ouvrage commence par une exploration minutieuse des origines de l'identité grecque, remontant notamment jusqu'aux Mycéniens, tout

en insistant sur l'importance d'influences linguistiques et culturelles venues d'ailleurs. Les Mycéniens peuvent-ils être considérés comme les fondateurs de cette identité ?

Les Mycéniens occupent une place essentielle dans le long cheminement qui mènera à la Grèce classique, même s'il serait trompeur de les ériger en fondateurs exclusifs de l'identité grecque. Les découvertes archéologiques du XX^e siècle ont permis de reculer le seuil de la présence grecque. Dans les années 1950, on a ainsi révélé que l'on parlait grec bien avant les premières inscriptions en alphabet grec connues, celles du VIII^e siècle avant notre ère. Les inscriptions trouvées sur les tablettes dans les palais de Cnossos, Mycènes, Pylos ou Tirynthe (le fameux linéaire B) étaient en réalité en langue grecque. Reste qu'une certaine pluralité préside à la naissance de ce que nous appelons les Grecs, à partir du peuple mycénien et par apports successifs du Moyen-Orient, des steppes et d'ailleurs. Il est ainsi révélateur que certains mots emblématiques, que nous croyons « natifs » de la Grèce – *philos*, l'ami ; *theos*, le dieu ; *thalassa*, la mer – préexistaient à ce que nous avons fixé comme la langue grecque, et témoignent d'un substrat préhellénique.

La langue, tout comme la culture, porte en elle la mémoire de ces circulations. Les Mycéniens constituent un jalon majeur de cette identité, même s'ils n'en épuisent ni le sens ni la substance. Ce qui fera ensuite un « Grec », résidera dans cette culture historique.

Vous accordez une place centrale à l'articulation entre mythe et histoire, particulièrement à travers l'étude de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. Quelle est exactement, aujourd'hui, la valeur historique de ces récits fondateurs ?

L'*Iliade* et l'*Odyssée* ont aujourd'hui retrouvé toute leur épaisseur historique. Ces textes, chefs-d'œuvre de poésie, constituent également des témoignages d'une rare richesse sur la Grèce de l'âge du Bronze et de l'âge du Fer. Il a fallu la ténacité d'un rêveur, Heinrich Schliemann, pour que la réalité archéologique vienne peu à peu corroborer le mythe. Persuadé de la véracité des récits homériques, Schliemann a eu l'audace d'entreprendre des fouilles à Hisarlik, en Anatolie. Malgré ses erreurs et ses excès, il a révélé l'existence d'une cité dont la stratification, et notamment le niveau VIIA, correspondait à la Troie évoquée par Homère. Plus tard, des archéologues comme Manfred Korfmann ont poursuivi ces recherches avec une méthode plus rigoureuse, mettant au jour une ville basse qui, ajoutée à la citadelle, donnait enfin à Troie l'ampleur décrite par le poète. On a également découvert des correspondances linguistiques troublantes : le nom hittite *Wilusa*, devenu *Ilion* en grec, des sceaux, des mentions de personnages comme Priam ou Alexandre (l'autre nom de Pâris), qui suggèrent que Troie fut le théâtre d'un affrontement entre Grecs et Hittites. Au-delà de ces preuves matérielles, l'*Iliade* et l'*Odyssée* constituent aussi une mine incomparable pour comprendre l'art de vivre, les valeurs et les mentalités de l'époque. Ces épopées disent autant sur la réalité matérielle, les armements, les banquets,

LE POIDS DES MOTS

Docteur ès lettres et fondatrice de l'association Eurêka pour l'enseignement des langues anciennes, Caroline Fourgeaud-Laville ravive et défend l'héritage de la langue grecque auprès de ses contemporains. Page de gauche : masque funéraire mycénien en or, dit « masque d'Agamemnon », XVI^e siècle av. J.-C. (Athènes, Musée archéologique national).

© BRIDGEMAN IMAGES. © SÉBASTIEN SORIANO/LE FIGARO.



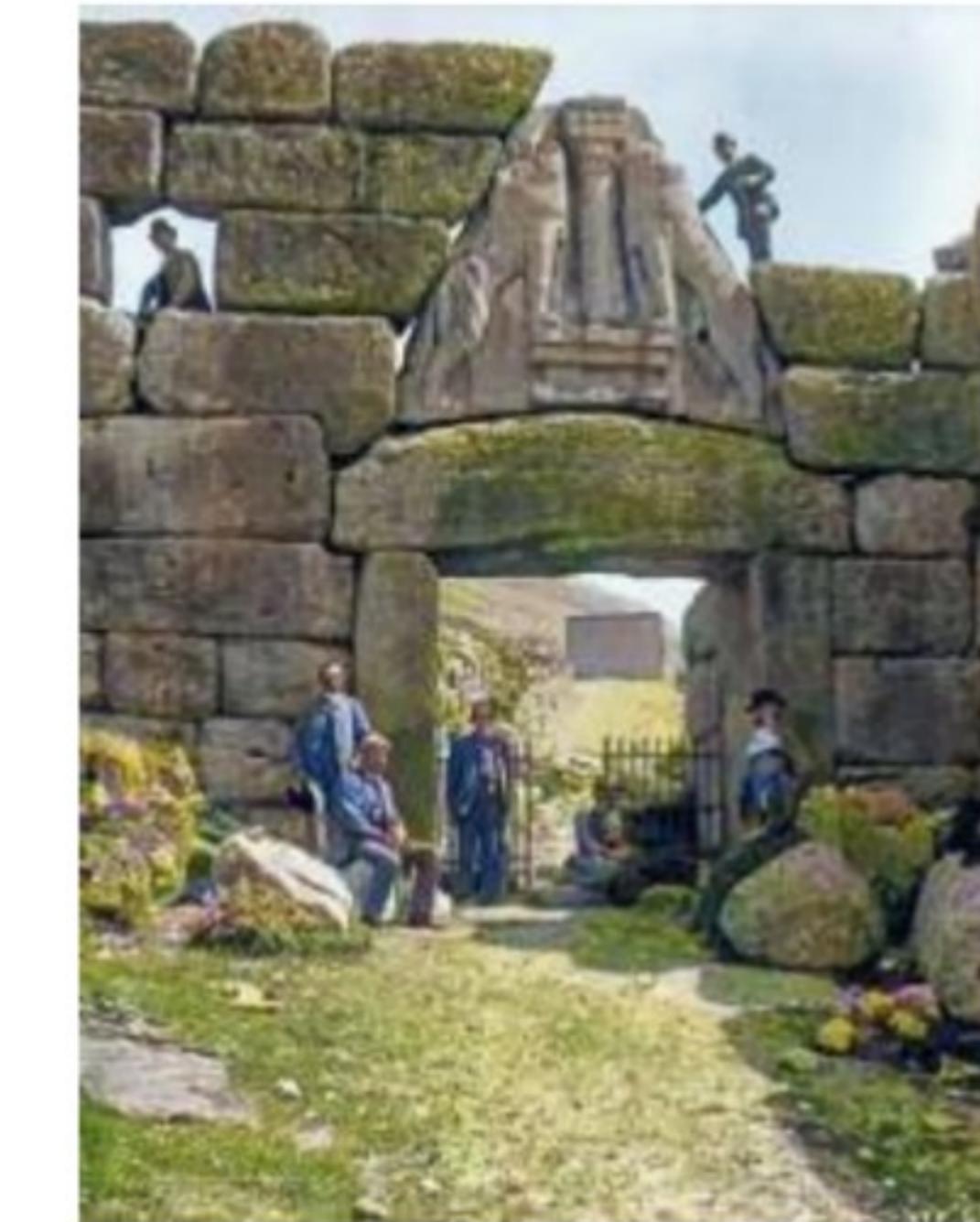
la navigation, que sur les représentations collectives et l'imaginaire d'un peuple. Elles offrent un conservatoire de la Grèce héroïque et archaïque, où se mêlent souvenirs historiques, traditions orales et élans poétiques.

L'un des apports centraux de votre livre est l'analyse du rapport à la fois intime et public des Grecs au sacré. Comment définiriez-vous cette spécificité grecque dans l'exercice du culte ? Quelle importance a-t-elle ? Selon vous, le miracle grec réside dans la subtile alliance entre ferveur religieuse et curiosité scientifique,

alors qu'on célèbre traditionnellement chez eux la naissance de la raison.

Ce qui frappe avant tout chez les Grecs, c'est leur capacité à assumer pleinement leur part d'irrationnel, tout en manifestant un appétit insatiable pour la connaissance du monde. Ils ne vivent jamais leur piété comme une limite à leur curiosité ; au contraire, ces deux dimensions se nourrissent mutuellement. Le religieux n'est pas une transcendance lointaine, figée et fermée : les dieux vivent littéralement parmi les hommes, et l'on n'hésite pas à adapter le panthéon aux usages locaux lorsque l'on fonde une cité. Cette souplesse traduit, au contraire d'un orgueil dogmatique, une forme d'humilité, une conscience aiguë que





l'homme n'est pas tout-puissant, qu'il n'est « que » la mesure de toutes choses, pour reprendre Protagoras.

Cette coexistence est rendue possible parce que le religieux grec est d'abord un cadre social, un langage commun qui assure la cohésion de la cité. On légifère même sur la participation aux cultes : la piété n'est pas conçue comme un élan purement intime, mais comme une obligation civique, un devoir collectif.

En même temps, les Grecs n'ont jamais cessé de questionner le monde. Leurs penseurs étaient souvent des mystiques, à l'image de Pythagore, qui voyait le monde comme une structure mathématique tout en affirmant un lien profond avec le divin. Hippocrate, quant à lui, affirmait sans ciller que quoique la nature soit divine, les maladies ne venaient pas des dieux, qu'il fallait comprendre leur origine rationnelle et non les appréhender avec fatalité. Cette alliance subtile entre ferveur religieuse et esprit scientifique est peut-être le véritable « miracle grec » : cette capacité rare à ne jamais figer la pensée, à maintenir ouverte la part de rêve, tout en explorant sans relâche les contours du réel. C'est aussi ce qui exprime une part de leur génie : la puissance de leur intuition.

Vous insistez sur le fait que les mythes et rites religieux imprégnait profondément le quotidien grec. Quelle était leur influence concrète sur la vie sociale, culturelle et politique ?

La religion imprégnait chaque recoin de la vie grecque, et plus encore, elle en dessinait les structures fondamentales.

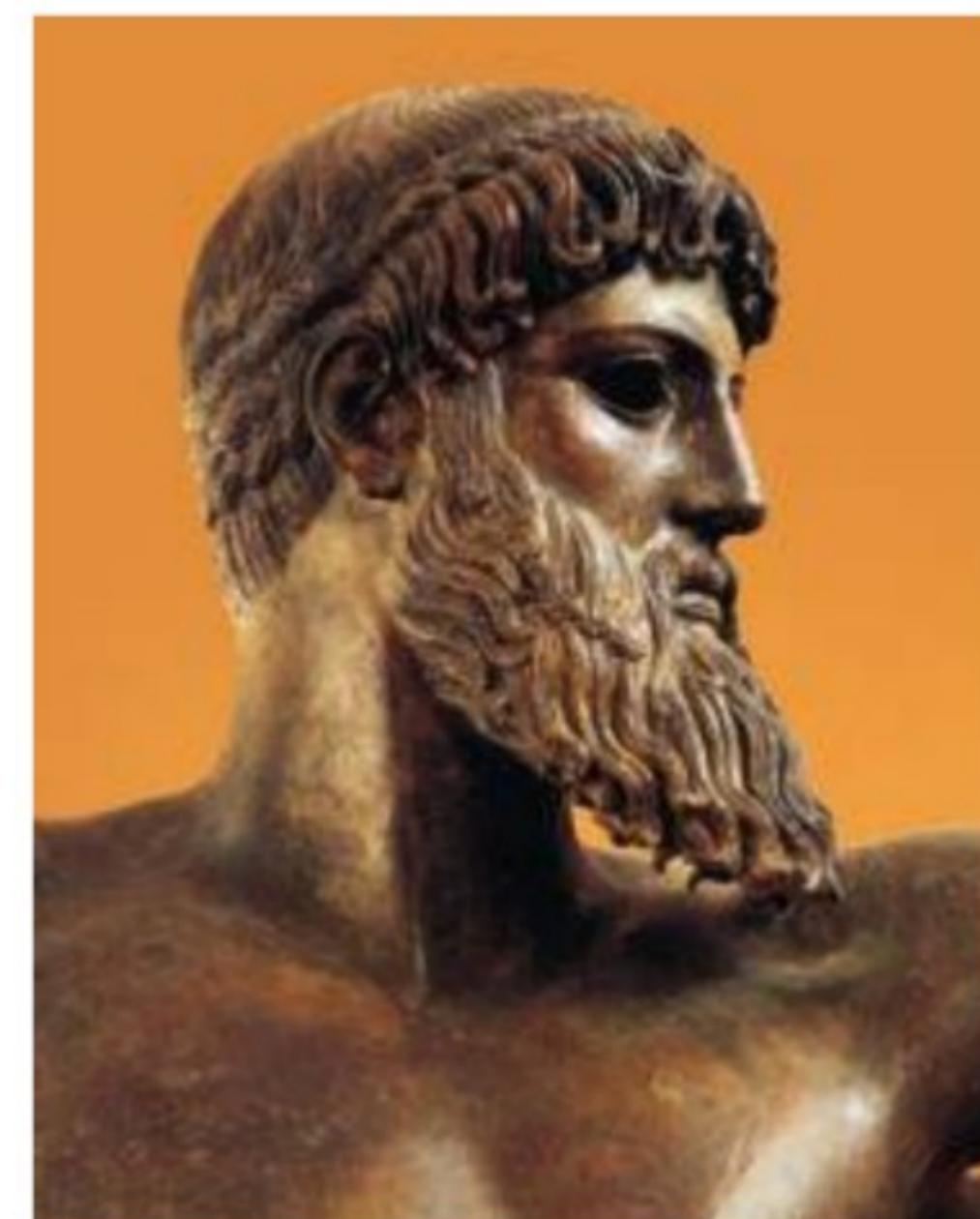
Il faut rappeler que la cité grecque elle-même naît souvent d'un sanctuaire, comme l'a souligné Claude Mossé : la communauté se forme autour d'un centre sacré, et c'est ce noyau religieux qui façonne l'identité collective. Dans ce cadre, le religieux n'est pas simplement un domaine à part, il traverse et informe la vie politique, sociale et culturelle. Le religieux est consubstantiel à la vie civique. La piété est inscrite dans l'ordre social autant que dans l'ordre intérieur. A ce titre, on légiférait sur les entorses à la participation religieuse, et des sanctions étaient prévues pour ceux qui refusaient ou négligeaient de s'y soumettre. Cette imprégnation religieuse se manifeste jusque dans les mécanismes politiques les plus avancés. Le tirage au sort, si emblématique de la démocratie athénienne, peut, je crois, être perçu comme un respect de « la part des dieux ». On voit combien la Grèce ne cesse d'articuler les mythes et l'histoire. Les mythes ne sont pas relégués à un folklore lointain ; ils habitent les lois, les fêtes, les concours, l'organisation même de la cité. Un citoyen athénien est tout autant soldat que croyant : la défense de la cité est indissociable du respect des dieux. Et c'est cette présence diffuse, cette intimité avec le divin qui, tout en permettant une formidable liberté d'esprit, confère à la civilisation grecque sa singularité et sa force inépuisable.

La démocratie athénienne ne surgit pas soudainement ; elle est le fruit d'une lente maturation historique. Comment expliquez-vous son émergence ?

Il est fondamental de rappeler que la démocratie athénienne ne naît ni d'un idéal abstrait ni d'un geste spontané. Elle s'élabore lentement, sous l'effet de tensions sociales profondes et d'une prise de conscience progressive. L'Attique, bien loin de l'image d'un paysage radieux et abondant, est un pays rude, marqué par la précarité agricole. Les paysans, qui constituent l'essentiel du

corps civique, connaissent régulièrement l'endettement, au point de devoir parfois se livrer eux-mêmes en esclavage pour rembourser leurs dettes. Solon, grand législateur, est l'un des premiers à comprendre que la misère du petit peuple met en péril la cohésion même de la cité. Sa réforme majeure, la *seisachtheia*, abolit les dettes et libère les paysans de leurs chaînes. Il s'agit d'un acte à la fois pragmatique et profondément politique : il reconnaît, pour la première fois, la nécessité d'intégrer ceux qui faisaient jusqu'alors figure de marginaux. A la suite de Solon, Clisthène va plus loin encore, en s'attachant à démanteler les clientélismes et à favoriser une participation plus large. Il réorganise le corps civique, bouleverse les anciennes structures et tente de répartir les forces pour éviter que quelques familles puissantes ne monopolisent le pouvoir. Cette dynamique s'articule autour de deux principes fondateurs : l'isonomie, égalité devant la loi, et l'*isegoria*, l'égalité de parole. Même si ces idéaux restent imparfaitement réalisés car la prise de parole demeurait l'apanage des plus instruits et des plus fortunés, ils jettent les bases d'un espace politique fondé sur la discussion, la contestation et la participation active.

Vous soulignez que cette démocratie n'est pas un modèle pur, mais un système traversé





MONT ET MERVEILLES Page de gauche, en haut : l'archéologue Heinrich Schliemann devant la porte des Lionnes, entrée de la citadelle de Mycènes, érigée au XIII^e siècle av. J.-C. Page de gauche, en bas : le *Poséidon d'Artémision*, vers 460 av. J.-C., découvert en 1926 au large du cap Artémision (Athènes, Musée archéologique national). Ci-dessus : l'Acropole d'Athènes. A droite : la *Victoire de Samothrace*, vers 200-175 av. J.-C. (Paris, musée du Louvre).

de contradictions. Quelles tensions fondamentales met-elle en lumière ?

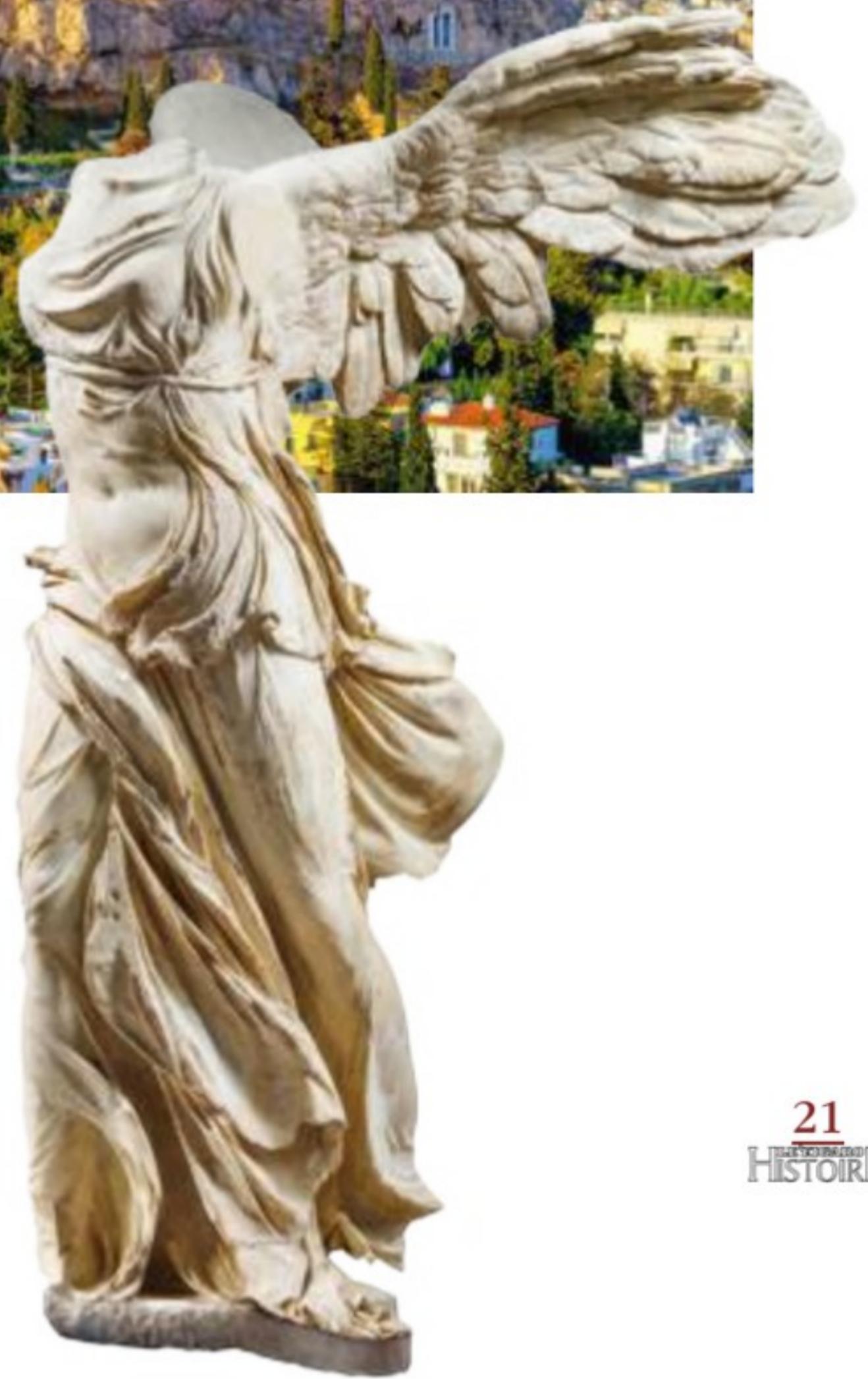
La démocratie athénienne est avant tout un prototype, une expérience fragile et lucide de ce que peut être le pouvoir du peuple. Elle n'est pas un modèle parfait, mais plutôt à considérer comme un laboratoire, une modélisation. Dès l'origine, cette démocratie est travaillée par de profondes contradictions. Elle exclut une large partie de la population : femmes, esclaves, métèques n'ont aucun droit politique. Même au sein du corps civique, la participation réelle est largement dominée par les citadins instruits et non par les paysans, qui, bien qu'émancipés sur le papier, restent éloignés du centre des décisions.

Mais cette tentative reflète moins la perfection d'un régime que la beauté d'une société qui ose se confronter à ses propres paradoxes. Elle incarne la reconnaissance des tensions inhérentes à toute civilisation : aspiration à l'égalité et réalités sociales, ouverture ou fermeture aux autres, etc. Tout cela était mis à l'épreuve de la parole publique, de l'art du débat. C'est sans doute dans cette conscience aiguë de ses propres failles qu'elle puise sa force la plus vive.

La Grèce antique est souvent célébrée pour son sens de la beauté.

Quelle place occupe cette quête esthétique dans sa culture ?

La quête du beau est une dimension centrale, presque viscérale, de la civilisation grecque. Il faut immédiatement préciser que, chez les Grecs, la beauté n'est jamais un simple ornement ou un luxe superficiel : elle est d'abord une manière d'habiter le monde, un rapport fondamental à l'existence. Le mot *kalos*, en grec, désigne à la fois le beau et le bon. Cette confusion nous dit tout : pour les Grecs, ce qui est beau est aussi ce qui est juste. La beauté se confond avec une certaine harmonie naturelle, une recherche de mesure et d'équilibre. On retrouve cette exigence partout, dans la statuaire, dans l'architecture, dans la musique ou la poésie. Cette sensibilité esthétique révèle aussi une vision profondément humaniste. L'homme est au centre, non pas comme démiurge tout-puissant, mais comme mesure fragile et consciente du monde. Le corps humain, magnifié par la statuaire, incarne cet idéal : un corps jamais tout à fait réel, toujours tendu vers une perfection qui dépasse l'individu. Enfin, cette quête du beau se prolonge dans l'organisation politique et sociale. Construire une cité, ériger un temple, composer un discours : tout est affaire de proportions, de justesse,



d'harmonie. La beauté n'est donc pas séparée de la vie publique ; elle devient un principe actif, un cadre partagé. Cette idée du beau comme discipline intérieure et extérieure est, à mes yeux, l'un des aspects les plus fascinants de la culture grecque.

À LIRE



La Grèce antique
Caroline Fourgeaud-Laville
Perrin
« Vérités et légendes »
272 pages, 14 €.
À paraître le 14 août.



© STÉPHANE CORRÉA/LE FIGARO.

L'EMPIRE CONTRE-ATTAQUE

Décrié dès sa chute, le Second Empire n'en finit pas de faire un retour en grâce. Deux publications en témoignent, qui sont aussi des leçons pour notre temps.

Comme souvent, c'est à une exposition qu'est revenu le soin d'illustrer, de façon éclatante, un revirement de l'historiographie. Voilà près de dix ans, en septembre 2016, « Spectaculaire Second Empire », consacrée à la fête sous le régime impérial, s'installait pour quatre mois au musée d'Orsay et attirait des visiteurs nombreux et enchantés. Les plus jeunes découvraient une période survolée ou ignorée par les programmes scolaires ; les plus âgés se remémoraient les récits de leurs aïeux, nés entre 1852 et 1870. La longue mémoire familiale avait souvent conservé un souvenir ému de cette double décennie qui avait vu le sort des ouvriers s'améliorer, la paysannerie accéder à une sécurité économique inconnue jusqu'alors, une nouvelle bourgeoisie apparaître, les élites anciennes se fortifier à travers l'industrie ou la finance.

La terrible défaite face à la Prusse signa simultanément la chute du régime impérial et sa descente au purgatoire de l'histoire. Lorsque, en 1875, la III^e République vit difficilement le jour, ternir Napoléon III devint un exercice obligé pour affermir un régime mal né ; la production d'une légende noire, le carburant nécessaire pour faire avancer une machine encore chaotique. Dès lors, le Second Empire fut écornaé ou ignoré par les historiens. D'un bout à l'autre du XX^e siècle, Malet et Isaac flétrirent un régime « *dictatorial* » quand Max Gallo en parlait comme « *l'une des périodes les plus sombres de notre histoire* » ! Le vent avait commencé à tourner dans les années 1940. Mais pour le grand public, le rédempteur fut Philippe Séguin et son *Louis Napoléon le Grand*, hagiographie généreuse et inspirée. Neuf ans plus tard, les premiers travaux d'Eric Anceau (*Dictionnaire des députés du Second Empire*, 1999) ouvraient un renouvellement complet et dépassionné des études historiques sur la période.

C'est à cette veine qu'appartient *Flamboyant Second Empire* !, de Xavier Mauduit, agrégé, docteur en histoire et producteur sur France Culture, et Corinne Ergasse, éditrice et auteur de romans historiques. Publié pour la première fois en 2016 et réédité aujourd'hui en poche chez Dunod, cet ouvrage passionnant et bourré d'un humour potache est la meilleure introduction qui soit à la période. A la manière d'un guide, il explore la modernité foisonnante du Second Empire selon huit thèmes (le quotidien ; l'urbanisme ; les sciences et techniques ; l'économie ; la culture, la littérature et les beaux-arts ; l'éducation et les idées ; la santé et le social ; la politique), déclinés en une dizaine de dates correspondant à autant d'inventions, de décisions ou d'événements.

Le résultat est un kaléidoscope fascinant, qui donne à mesurer l'inventivité de la période et l'urgence qu'il y avait à en présenter un bilan synthétique, ne serait-ce que sur ce plan-là. Sous le Second

Empire, la vie des Français fut traversée par d'innombrables révoltes : la santé avec les premiers travaux de Pasteur, les transports avec l'essor de l'omnibus, du bateau et du chemin de fer, l'habitat avec des meubles désormais fabriqués en série. L'espace urbain fut transformé et embellie par des travaux dont le Paris haussmannien reste le miroir incomparable mais dont la moindre sous-préfecture porte le reflet. Les campagnes ne furent pas oubliées. Napoléon III mit l'agronomie au service des paysans, notamment par l'utilisation des phosphates pour fertiliser les sols, et lança de grandes expériences agricoles comme l'assainissement et la mise en culture des Landes.

Les mêmes ruraux découvrirent, encore modestement, un crédit qui stimula la concurrence des Pereire et des Rothschild, tandis que se mettait en place le système bancaire que l'on connaît aujourd'hui. Ils se faisaient tirer le portrait grâce au développement de la photographie, devenue abordable aux bourses plus modestes. Les vrais pauvres, eux, bénéficièrent des premières maisons ouvrières ou des Fourneaux économiques – des soupes populaires avant l'heure. Quant aux élites, elles hantaient le salon de la princesse Mathilde, cousine de Napoléon III, se retrouvaient aux réceptions du couple impérial aux Tuileries ou aux fameuses séries de Compiègne, se passionnaient pour le spleen de *Madame Bovary* et le procès de Flaubert, frétilaient aux opérettes d'Offenbach, humaient *Les Fleurs du mal* de Baudelaire et déclamaient les poèmes marmoréens de Leconte de Lisle.

Cette flamboyance tous azimuts du Second Empire trouve un autre écho dans le livre que publient Joachim Murat et Olivier Pastré. Liés l'un et l'autre à la famille impériale (le premier est le descendant du maréchal d'Empire, roi de Naples et beau-frère de Napoléon ; le second appartient à une dynastie d'armateurs et négociants marseillais impliqués dans la construction du canal de Suez), ils signent avec Napoléon III, *l'incompris* (éditions Odile Jacob) un essai alerte qui s'ouvre sur une sympathique uchronie : en novembre 2027, Emmanuel Macron a redressé la France en appliquant le programme de Napoléon III. La police et la justice, dotées de véritables moyens, ont rétabli l'ordre et la sécurité. Le service militaire obligatoire pour tous est de nouveau d'actualité. Un référendum sur l'immigration a été organisé. La France a renoué avec une diplomatie de fermeté, qui lui permet de se faire respecter notamment par l'Algérie.

Les auteurs l'assurent : « *Il ne s'agit pas d'un exercice de science-fiction. Simplement d'un scénario parfaitement logique si les mesures*



DERNIERS FEUX

Ci-dessus : *Fête de nuit aux Tuilleries, le 10 juin 1867, à l'occasion de la visite des souverains étrangers à l'Exposition universelle*, par Pierre-Henri Tétar Van Elven, 1867-1870 (Paris, musée Carnavalet). Au premier plan : l'impératrice Eugénie au bras du tsar de Russie Alexandre II.

que nous proposons dans ce livre sont appliquées à la lettre et sans attendre. » Laissant là le président de la République tel qu'il est en 2025 (et tel qu'il sera toujours, à n'en pas douter, dans deux ans), on les suit avec plaisir dans les enseignements souvent convaincants qu'ils se plaisent à tirer du Second Empire. Louant les quatre piliers du régime (ordre, libéralisme, suffrage universel, principe des nationalités), ils rendent aussi hommage au dynamisme de l'industrie et à l'esprit d'innovation qui le sous-tendit, de l'invention de la bobine d'induction au pendule de Foucault. Mais aussi à la solidité des institutions financières ou à l'augmentation des salaires agricoles, malgré l'insuffisance de la modernisation des campagnes et les limites du libre-échange inauguré par le traité entre la France et l'Angleterre en 1860. La politique étrangère fut plus contrastée. On n'est pas obligé de suivre Murat et Pastré dans les louanges qu'ils décernent à Napoléon III pour son culte du principe des nationalités : il le rendit aveugle face à la détermination absolue de Bismarck de faire l'unité allemande « *par le fer et le sang* », avec, pour la France, le résultat qu'on sait.

De la réduction du déficit à la reprise en main de la souveraineté française qui pourrait aller jusqu'à une sortie de l'Union européenne, les leçons que les auteurs tirent du Second Empire composent un séduisant programme de réformes en sept points, dont ils assument le caractère utopique. La mondialisation et la révolution numérique, entre autres, sont passées par là et renvoient à des années-lumière les circonstances qui permirent l'œuvre de Napoléon III. Reste que l'autorité de l'Etat, la volonté politique, le souci de la grandeur de la France, qui n'étaient pas de vains mots pour l'empereur, n'ont rien perdu de leur actualité. Et qu'il ne tient qu'au successeur d'Emmanuel Macron de puiser dans ce livre pour leur rendre la substance dont ils sont privés depuis si longtemps. ✓

© CC0 PARIS MUSÉES/MUSÉE CARNAVALET.



À LIRE

Flamboyant Second Empire !
Xavier Mauduit et Corinne Ergasse, Dunod Poche, 360 pages, 9,90 €.
Napoléon III, l'incompris,
Joachim Murat et Olivier Pastré, Odile Jacob, 224 pages, 22,90 €.

LES RENDEZ-VOUS DE LA FONDATION NAPOLÉON

La Fondation Napoléon est une institution reconnue d'utilité publique de recherche et de diffusion de la connaissance historique, d'aide à la préservation du patrimoine et de services au public. Ses champs d'intervention couvrent les deux Empires français et, plus largement, le XIX^e siècle, qui fut amplement celui des Bonaparte.

4es rencontres militaires de Napoleonica la revue

Sous la direction de Guillaume Lecoester, François Houdecek et Walter Bruyère-Ostells

Mardi 7 octobre 2025 – De 9 h à 17 h

AUDITORIUM AUSTERLITZ - MUSÉE DE L'ARMÉE

- HÔTEL NATIONAL DES INVALIDES

ACCÈS LIBRE SUR INSCRIPTION, CONTACT :

DUPREZ@NAPOLEON.ORG

D'un Empire à l'autre, emploi, évolution et symbolique de l'armement français

Le canon Griebeauval, le fusil modèle 1777 ou les sabres de Klingenthal symbolisent l'armement des troupes napoléoniennes.

Ces armes, parfois élevées au rang de récompenses, incarnent l'identité militaire. Conçues sous l'Ancien Régime, elles évoluent avec les réalités du combat. La guerre napoléonienne voit peu d'innovations, mais la tactique et la production font la différence, annonçant les bouleversements techniques et industriels du XIX^e siècle.

Aperçu du programme :

- La manufacture de Klingenthal
- De l'arme au combat : le fusil et la tactique de la Grande Armée
- Les armes, prolongement du soldat
- Les Napoléon et la modernisation de l'artillerie
- La double révolution du Chassepot
- Les armes de récompense et d'honneur

Interventions de Camille Crunchant,

Philippe Guyot, Walter Bruyère-Ostells,

Michel Roucaud, Boris Bouget, François Houdecek,

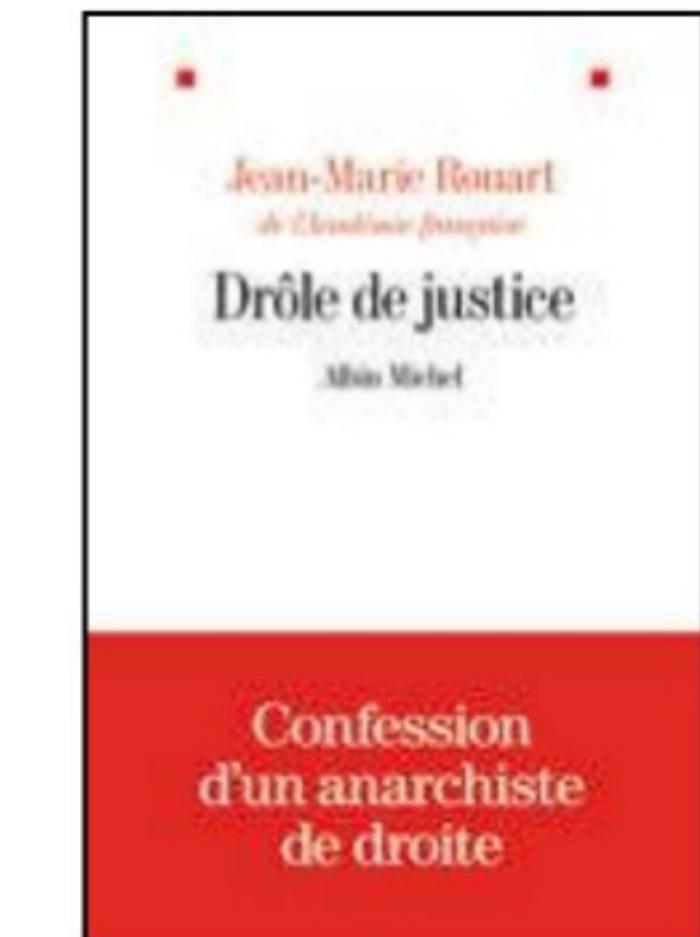
Ronan Trucas, Christophe Pommier

et Jean-François Brun.

L'ENSEMBLE DES ACTES DE CES RENCONTRES SONT MIS EN LIGNE GRATUITEMENT SUR NOTRE SITE.

POUR RETROUVER LES ACTES DES AUTRES RENCONTRES :
[HTTPS://SHS.CAIRN.INFO/REVUE-NAPOLEONICA-LA-REVUE?LANG=FR](https://shs.cairn.info/revue-napoleonica-la-revue?lang=fr)

Pour suivre nos actualités, abonnez-vous à notre lettre d'information hebdomadaire sur notre site www.napoleon.org



À LIVRE OUVERT

Par Luc-Antoine Lenoir

Les Injustes

Dans un essai original, accompagné d'une pièce de théâtre à l'ironie féroce, Jean-Marie Rouart livre ses souvenirs d'injustice et sa vision de la justice, concept inatteignable et institution critiquable. Un pamphlet émouvant et salutaire.

Ce qui surprend, quand on rencontre Jean-Marie Rouart, c'est cette révolte enfantine qui affleure du personnage dès qu'il est question d'injustice. L'écrivain est revenu de tout, amusé et désabusé, endurci par les bassesses du siècle, mais qu'on évoque une erreur judiciaire, il s'anime, s'emporte, s'émeut. Comme on obéit à un code d'honneur, caché au cœur d'un monde sans illusions. Et ce qui frappe, dans son nouveau livre, *Drôle de justice* (Albin Michel), ce n'est pas la lucidité – Jean-Marie Rouart en fait preuve depuis longtemps – mais cette persistance de la colère, cette incapacité à s'habituer. Il y raconte comment il a rompu avec son milieu pour défendre des causes perdues : les victimes des compagnies pétrolières, les prostituées de Lyon et surtout Omar Raddad, qu'il continue d'aider avec fidélité. Jean-Marie Rouart est taraudé par l'innocence meurtrie. Et se demande comment réagir face à l'injustice. Par la rage du suicide ? Ou la puissance de la prière, à laquelle il consacre des pages magnifiques ? Reste, toujours, l'ignominie des puissants contre les faibles. Au fil du livre, une même question : pourquoi la justice, si elle existe, s'acharne-t-elle si souvent contre ceux qui en ont le plus besoin ?

Le pamphlet a quelque chose d'une confession. Après des chapitres de souvenirs et de réflexion, Jean-Marie Rouart nous offre une pièce de théâtre courte, crue, drôle et noire, pour incarner les odieux paradoxes de la justice. Un juge ambitieux, des enfants inconséquents, une bourgeoisie flottante, un crime sans cause, et



un pauvre homme, qui traînait par là... Voilà ce que l'institution peut produire : une parodie macabre dont l'effet comique glace. Ce théâtre-là, on devrait le lire au lycée. Ou mieux : à l'Ecole nationale de la magistrature. Car *Drôle de justice* n'est pas un simple cri ; c'est une leçon par l'absurde, une démonstration implacable servie par le talent d'un académicien qui manie l'ironie comme d'autres la colère.

Mais ce serait réduire l'ambition de ces belles pages que de les résumer à un brûlot. Jean-Marie Rouart a trouvé un antidote à cet aspect odieux de l'existence : les mots, la littérature. La justice est une fiction et elle ne peut donc exis-

ter que dans les fictions. Ce qui reste en pensée conjure, guérit la déception du réel. Comble de bonheur, les grands auteurs sont prêts à vous aider au beau milieu de la nuit s'il le faut. Tout cela est magique, même si la société peine de plus en plus à trouver le chemin de cette félicité, la littérature étant de nos jours assagie à coups de fiches pédagogiques, rendue hermétique, muselée dans les manuels (Jean-Marie Rouart enrage de voir Rimbaud devenu « *un caniche qu'on promène en classe de terminale* »). Lui, la veut vivante, scandaleuse, insoumise ; salvatrice. Et exhaustive sur ce qu'on peut attendre de l'existence. On pense à René Char : le poète, conservateur des infinis visages du vivant ? Jean-Marie Rouart est conservateur lui aussi, mais d'une flamme. Qu'elle brûle encore aussi vivement suffit à faire de ce livre un superbe acte littéraire, et un acte de foi. *✓*

• *Drôle de justice*, de Jean-Marie Rouart, Albin Michel, 180 pages, 14 €.

Par Jean-François Chemain, Jean-Louis Voisin, Michel De Jaeghere, Emilie de Lépinau, Hélène Montjean, Victoire De Jaeghere, Marie Peltier, Philippe Maxence, Eric Mension-Rigau, Luc-Antoine Lenoir, Maguelonne de Gestas et Olivier Grenouilleau



Les Rois d'Israël. Saül, David, Salomon. Essai comparatif

Dominique Briquel

Dominique Briquel nous convie à un difficile exercice : faire entrer l'histoire des trois premiers rois d'Israël (donc sémites) dans le schéma trifonctionnel propre à la tradition indo-européenne. Une gageure ! Il en trouve certes plusieurs traces – parmi lesquelles les trois fautes et les trois punitions de Saül, les trois objets que David lui dérobe, les trois femmes, les trois fils, les trois fautes de David, les trois dons de Dieu à Salomon, ses trois prières lors de l'inauguration du Temple –, mais il reconnaît lui-même que la comparaison

est peut-être forcée, soit qu'elle traduise une influence à la marge (les Hébreux étaient entourés de nombreux peuples indo-européens), soit qu'elle résulte d'un schéma universel. L'auteur conclut de façon nuancée à la présence de schémas « *pouvant se laisser classer* » comme indo-européens. Rien pourtant de définitif. *J-FC*

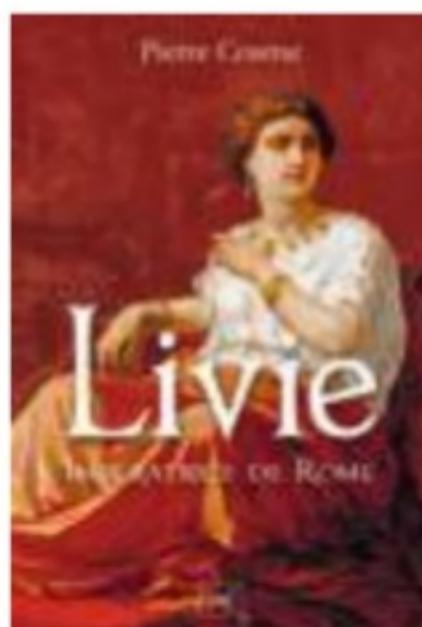
Les Belles Lettres, « *Realia* », 312 pages, 27 €.

Ce que la légende nous apprend de l'Histoire

Thierry Camous

Les légendes ne viennent pas de nulle part. Elles nous racontent de manière amplifiée, déformée, des épisodes qui ont souvent leur fondement dans l'histoire. C'est armé de cette conviction que, spécialiste des premiers siècles de Rome, Thierry Camous a scruté pour nous l'histoire du Minotaure de Crète aussi bien que celle de la guerre de Troie, la naissance de Rome ou le règne des Tarquins. Confrontant avec une science parfaite, un grand sens du récit, une clarté bienvenue les sources littéraires qui les ont rapportées aux plus récentes découvertes de l'archéologie et aux données de l'épigraphie, comparant les mœurs des anciens à celles des sociétés primitives étudiées par l'anthropologie contemporaine, il jette sur des mythes que nous connaissons par cœur une lumière nouvelle. Dans les ruines de Troie autant que sur les traces d'Enée dans le Latium, nous revisitons avec bonheur des épisodes qu'une historiographie hypercritique avait relégués au domaine de l'imaginaire, et dont les dernières avancées de la science nous permettent de saisir au contraire la part d'historicité en même temps que de découvrir ce que suggère la manière dont ils ont été réinventés. *MDeJ*

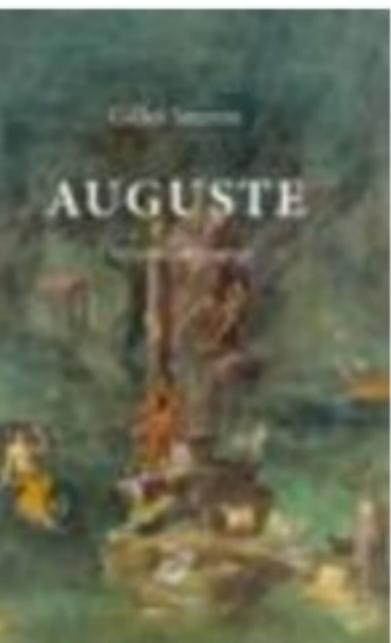
Les Belles Lettres, 336 pages, 26,90 €.



Livia. Impératrice de Rome. **Pierre Cosme**

Pierre Cosme conclut sa biographie de Livia en espérant qu'elle aura « *donné vie à cette impératrice qu'on n'aurait pas dû oublier* ». Gagné ! Il faut dire que la matière s'y prête : quelle vie romanesque que celle de cette jeune femme de l'aristocratie républicaine, qui vit un coup de foudre avec le futur premier empereur de Rome, lequel a proscrit son père... Elle est enceinte de son premier mari, comme l'est aussi la femme d'Octavien ? Se met en place une « famille recomposée » dans l'enchevêtrement de laquelle l'auteur se meut à l'aise : chacun des époux inclut les enfants de l'autre (et ceux d'Octavie, sœur aînée de l'empereur), dans un étourdissant ballet de mariages, divorces, adoptions, remariages, empoisonnements, qui aboutit à la dynastie des « julio-claudiens ». Elle apporte à Auguste ses réseaux aristocratiques et son sens de la diplomatie, dans les affaires tant familiales qu'internationales. Alors que le couple impérial, resté marié cinquante-deux ans, n'a pu avoir d'enfant vivant, quatre descendants de Livia régneront successivement sur l'Empire ! *J-FC*

PUF, 210 pages, 17 €.



Auguste. L'emprise des signes. **Gilles Sauron**

Comment dans la République romaine finissante, un jeune homme de 19 ans s'imposa-t-il aux routiers de la vie politique, et conserva-t-il le pouvoir pendant quarante ans ? Par le glaive assurément. Mais aussi en dominant les esprits avec un leitmotiv : célébrer, par la poésie, les monuments, les théâtres, la sculpture, la peinture, la décoration des maisons, et même la domination du temps signifiée à Rome par un gigantesque obélisque, la survenue d'un nouvel âge d'or. Une étude neuve et brillante, en particulier sur les rapports entre peinture, sculpture et littérature, qui échappe à la lecture des seuls spécialistes pour s'adresser à l'intelligence de tous. *J-LV*

Les Belles Lettres, 506 pages, 35,50 €.

25
HISTOIRE

Le Régime romain

Dimitri Tiloi d'Ambrosi

Loin des stéréotypes des orgies des riches et de la bouillie des pauvres, l'auteur nous entraîne dans un savoureux voyage à l'intérieur du « ventre de Rome » et des Romains. Les sources les plus diverses – théâtre, lettres, biographies, satires, traités de médecine et bien sûr *L'Art culinaire* d'Apicius – nous renseignent sur un domaine où tout est significatif, tant la nourriture, par son enjeu culturel, social, économique, religieux, philosophique, médical et même politique, est un sujet d'« histoire totale ». Cet ouvrage érudit et bien écrit nous régale des mille facettes de la question : les méthodes de conservation des aliments, la hiérarchie des saveurs, la (mauvaise) réputation des cuisiniers, les épices... On retiendra que, à partir de la charnière des III^e et II^e siècles av. J.-C., sous l'influence de la Grèce, les Romains découvrent le lien entre alimentation et santé. Cela implique une discipline à laquelle ils sont habitués : un « régime », c'est ce qu'on mange, mais c'est aussi une direction de vie. *J-FC*

PUF, 288 pages, 22 €.



En l'honneur de Rome. Aelius Aristide

Texte établi, traduit et commenté par Laurent Pernot

C'est sans doute à un Grec qu'il est revenu de discerner avec le plus de tranchant ce qui faisait la singularité de l'Empire romain par rapport à toutes les constructions politiques antérieures. Natif d'Asie Mineure, Aelius Aristide prononça sous le règne d'Antonin, en 144, un discours qui faisait de la manière de gouverner des Romains l'ultime aboutissement de l'art politique : parce qu'ils avaient su étendre leur empire à la terre habitée, mettre fin aux guerres inutiles sous la protection de leur armée, mais aussi respecter l'autonomie des cités qui le composaient et, plus encore, s'associer les élites des peuples vaincus en leur attribuant la citoyenneté romaine et en les incitant à se disputer l'honneur de mettre leur fortune au service de l'intérêt général par le financement de luxueux équipements publics, routes, thermes, aqueducs. On ne demandera pas à cet éloge de Rome prononcé par un rhéteur de 26 ans des détails sur les défaillances du système. Il a l'immense mérite de mettre au jour les principes qui ont permis à la Paix romaine de durer pendant plus de deux siècles. Sous la houlette de Laurent Pernot, il fait aujourd'hui une entrée bienvenue en édition savante et bilingue dans la « Collection Budé ». **MDeJ**

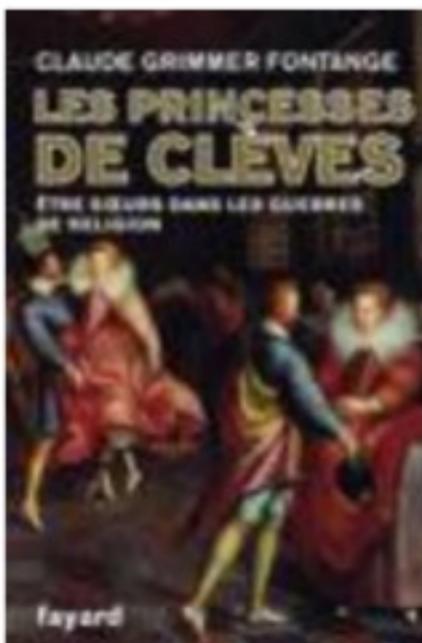
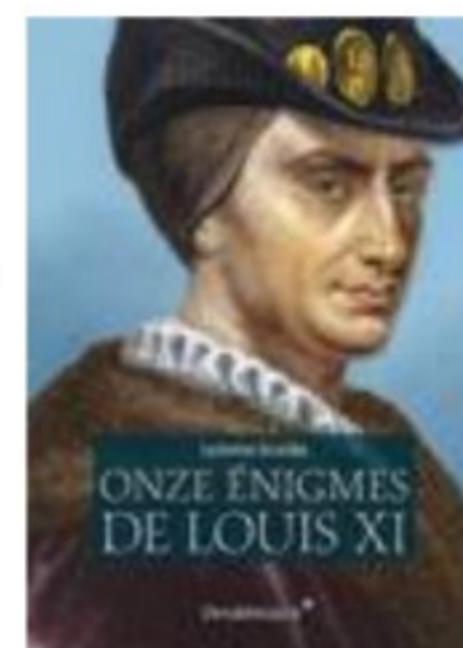
Les Belles Lettres, « Collection des universités de France », 366 pages, 83 €.



Onze énigmes de Louis XI. Lydwine Scordia

Louis XI a-t-il tué son père ? Pourquoi a-t-il interdit à son fils d'étudier le latin, à l'exception des cinq mots « *Qui nescit dissimulare nescit regnare* » ? Etais-il misogyne ? Aimé de ses sujets ? « *Je sais bien que ma langue m'a porté grand dommage* », avouait ce roi loquace et ironique, tant pieux qu'impitoyable, dont on compara le pouvoir à une toile d'araignée, invisible et inévitable, ne donnant aucune chance à l'adversaire. Cet ouvrage aussi érudit qu'accessible illustre par l'anecdote et la réflexion la raison pour laquelle aucun autre règne médiéval n'a provoqué autant d'intérêt romanesque ni déchaîné les passions des historiens, du Moyen Age à nos jours. Onze chapitres sous forme de questions dont on brûle de connaître la réponse et qui abordent les aspects énigmatiques et controversés du règne de Louis XI. Lydwine Scordia, en authentique historienne, leur consacre une enquête pour éclaircir la légende noire de « *l'universelle araigne* ». **EdeL**

Vendémiaire, 192 pages, 18 €.



Les Princesses de Clèves. Etre sœurs dans les guerres de Religion

Claude Grimmer Fontange

On le sait peu, mais derrière *La Princesse de Clèves*, l'héroïne du chef-d'œuvre de Mme de La Fayette, se cachent en réalité trois sœurs au destin digne de celui des extravagantes sœurs Mitford. Henriette, duchesse de Nevers, fut l'amie intime de Marguerite de Valois, et ses amours avec Annibal de Coconat sont narrées par Alexandre Dumas dans *La Reine Margot*. Catherine, devenue veuve du duc de Guise, fut la dernière fidèle de Marie de Médicis. Quant à Marie de Clèves, princesse de Condé, sa mort prématurée rendit le futur Henri III inconsolable, en dépit de la beauté des vers composés par Ronsard. Ces « *trois Grâces* » (Brantôme), transportées au milieu des intrigues de la cour de France et des guerres de Religion, luttaient pour conserver leur rang d'héritières et de princesses. En s'appuyant sur les archives et la correspondance familiale retrouvée, Claude Grimmer Fontange nous introduit dans l'intimité des Clèves. Sérieux et documenté, son ouvrage offre une approche originale pour mieux comprendre les liens qui unissent trois femmes d'exception. **HM**

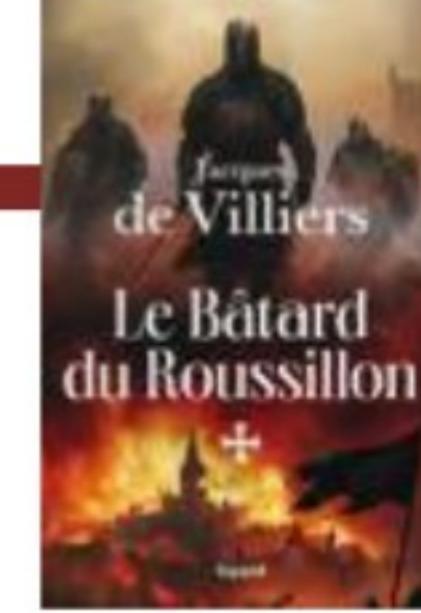
Fayard, 320 pages, 24 €.

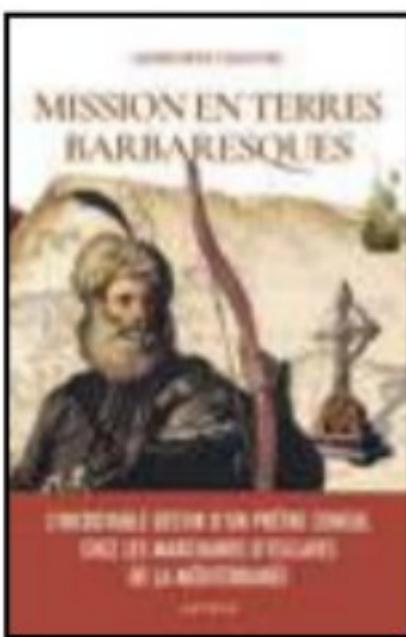
Le Bâtard du Roussillon

Jacques de Villiers

« *Ce plan que tu veux mettre à exécution, est-il vraiment de chevalerie ?* » Telle est l'interrogation qui tend l'intrigue et serre le cœur de chaque acteur de ce roman historique aux allures de série épique. Dans une langue alliant la poésie médiévale à l'originalité des images, son tout jeune auteur, Jacques de Villiers, nous emmène à la sombre croisade d'Aragon, qui vit, au XIII^e siècle, s'affronter Philippe III le Hardi, le pape Martin IV et Pierre d'Aragon, dans une lutte mêlant obscurément enjeux temporels et spirituels. Que peut l'autorité royale contre un ordre inique, mais proféré par un légat pontifical ? Faut-il pardonner l'horreur ou se venger, au péril de son honneur ? Tout au long de la marche des croisés à travers les Pyrénées et l'Espagne, ces questions provoquent les angoisses et commandent les choix de deux héros en formation : Philippe, le prince héritier qui se trempe sans le savoir dans l'acier qui fera de lui le grand Philippe le Bel, et ce personnage oublié de l'histoire au destin pourtant digne des plus grandes épopées, l'orphelin sans racines, sans histoire et sans descendance, « Estefan le ruseur », « le bâtard du Roussillon ». Un roman plein de promesses qui fait le choix audacieux d'un événement sans gloire mené par des protagonistes parfois cruels, souvent décevants, toujours très humains, pour faire surgir les étincelles de grandeur qui ont fait et font toujours les âmes de grande noblesse. **VDeJ**

Fayard, 496 pages, 22,90 €.

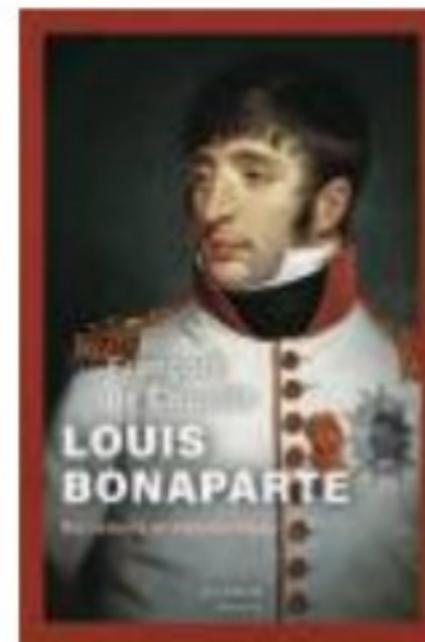




Mission en terres barbaresques Geneviève Chauvel

Prêtre missionnaire lazareste envoyé par saint Vincent de Paul en « *terres barbaresques* » pour porter soutien, voire libérer les esclaves chrétiens captifs à Alger et Tunis, Jean Le Vacher est mort supplicié à la bouche d'un canon le 28 juillet 1683, heureux d'être ainsi « *davantage* » uni aux souffrances du Christ. Rescapé de la peste, cet infatigable réconfort des malheureux, en même temps qu'un habile diplomate et travailleur inlassable, est un héros spectaculaire, devenu martyr dans l'édifiant anonymat d'une vie donnée à tous. Sous la plume virevoltante d'une grande connaisseuse de l'Orient, sa vie narrée avec une admirable précision révèle également l'état des relations diplomatiques du Grand Siècle et se hisse au rang de splendide épopee. **MP**

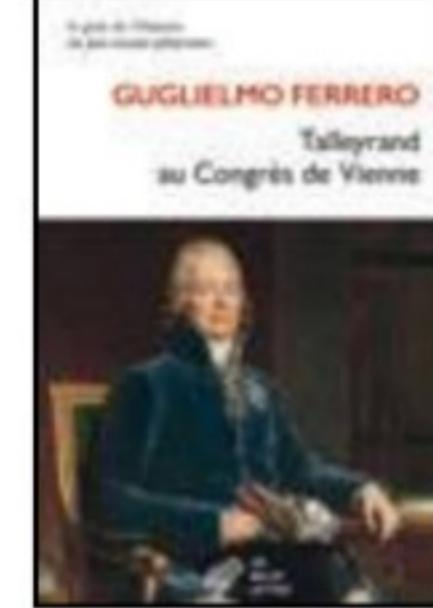
Artège, 304 pages, 21,90 €.



Louis Bonaparte. Roi rebelle et mélancolique François de Coustin

Dans la famille Bonaparte, Louis, frère puîné de Napoléon, jouit d'une réputation de probité. Talleyrand disait de lui qu'il était « *trop honnête homme* » pour ne pas s'impliquer à fond et « *devenir parfaitement hollandais* » du moment où il avait accepté la couronne de Hollande, et Mme de Staél que c'est cette intégrité qui lui fit renoncer à son trône. En juin 1806, à l'âge de 27 ans, sous le nom de Lodewijk Napoléon I^{er}, il devient le premier roi de l'ancienne république des Provinces-Unies. Il l'administre consciencieusement en tentant de limiter l'emprise de son frère, ce qui le contraint à l'abdication en 1810 et à un exil de trente-six ans. Avec son épouse, Hortense de Beauharnais, et malgré leur mésentente, il eut un fils qui devint président de la République, puis empereur des Français sous le nom de Napoléon III. Il est bon qu'un tel personnage sorte de l'oubli historiographique, même si on peut regretter que l'auteur n'ait pas davantage étudié les liens entre les projets politiques et sociaux des deux frères, entre ceux du père et du fils qui présentent des similitudes, ou encore le caractère dépressif d'un homme valétudinaire. Mais le récit enlevé et les nombreuses citations feront le régal des amateurs d'anecdotes. **EM-R**

Perrin, « *Biographie* », 617 pages, 27 €.



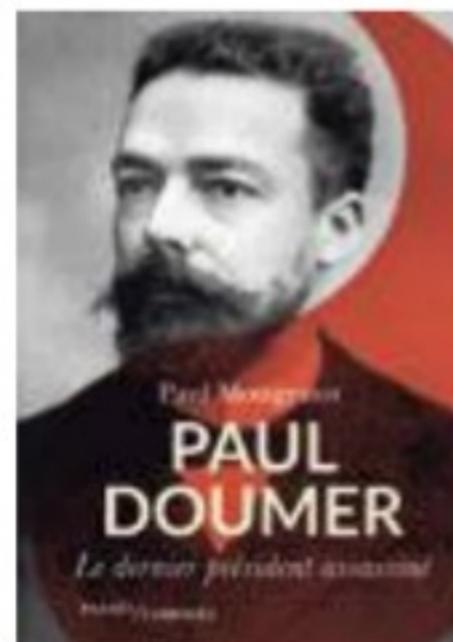
27
EXTRAIT
HISTOIRE

Talleyrand au congrès de Vienne. Guglielmo Ferrero

Historien de l'Empire romain en même temps que théoricien de la légitimité qui permet à la politique de déployer ses effets (*Pouvoir, les génies invisibles de la cité*), Guglielmo Ferrero avait surtitré l'essai qu'il avait consacré à Bonaparte en Italie « *Aventure* ». Il avait qualifié au contraire l'œuvre de Talleyrand au congrès de Vienne de « *Reconstruction* ». Le premier lui semblait avoir conduit l'Europe dans une voie sans issue, en faisant prévaloir le règne de la force.

Le second lui avait paru faire montre d'un art très supérieur, qui lui avait permis, par le sens du compromis, la prise en compte des réalités et la patience diplomatique, de faire renaître un concert des nations susceptible de faire connaître au continent un temps de stabilité et de paix. Napoléon avait laissé la France plus petite qu'il ne l'avait trouvée, Talleyrand avait mis le pays vaincu sur un pied d'égalité avec les vainqueurs, au point de faire de lui l'arbitre de l'équilibre européen. La thèse est audacieuse. Elle est défendue ici avec un corpus impressionnant d'arguments, dans une langue étincelante. **MDej**

Les Belles Lettres, « *Le Goût de l'Histoire* », 392 pages, 19 €.

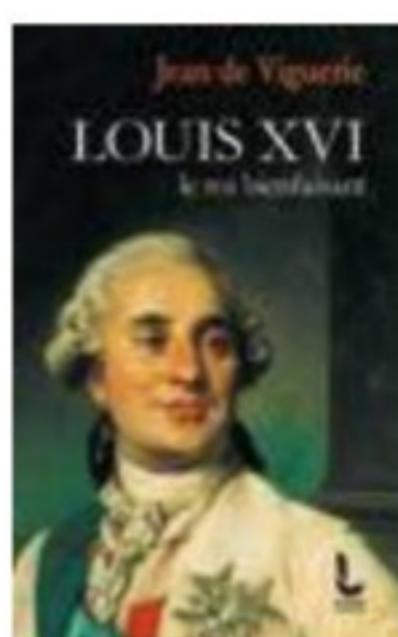


Paul Doumer. Le dernier président assassiné. Paul Mougenot

Paul Doumer fut un homme politique complet et éclectique : élève modèle, professeur, journaliste, député, sénateur, gouverneur d'Indochine, ministre des Finances, président de la Chambre des députés, président du Sénat et enfin président de la République, il voulut sa vie au « *bien public* ». Sa mort le 6 mai 1932 – il est abattu par deux coups de revolver tirés par un déséquilibré – le hisse au panthéon de la III^e République. Le plus célèbre oublié de l'histoire (22 000 rues portent son nom !) méritait de trouver, enfin, son biographe.

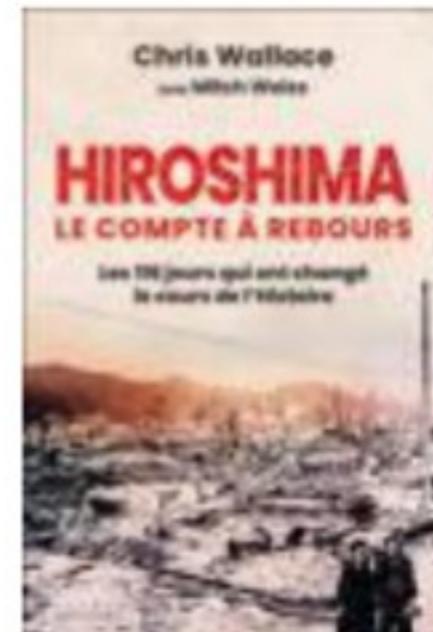
Paul Mougenot, agriculteur, juriste et élu local du Chemin des Dames, n'est pas historien, mais il a méthodiquement reconstitué le parcours de Doumer, a découvert des documents inédits, a relu attentivement tous les témoignages sur son caractère et son action. S'il a été traité, en son temps, d'anarchiste pour avoir établi l'impôt sur le revenu, Doumer fut un grand patriote et perdit quatre fils et un gendre durant la Grande Guerre. **EM-R**

Passés/Composés, 272 pages, 21 €.



Jean de Viguerie
LOUIS XVI
le roi bienfaisant
préparé au métier de roi, il fut emporté par le mouvement général, consentant à être un roi sacrificiel, comme le prévoyait d'ailleurs le rituel du sacre. **PM**
Litos, 608 pages, 10,90 €.

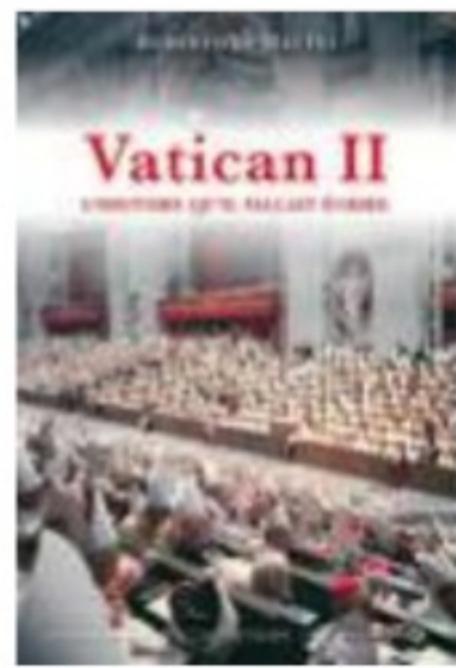




Hiroshima. Le compte à rebours. **Chris Wallace, avec Mitch Weiss**

Quatre-vingts ans après Hiroshima, Chris Wallace, célèbre journaliste américain, retrace le déroulement du premier bombardement atomique. Tout commence le 12 avril 1945, quand Harry Truman, vice-président des Etats-Unis, apprend qu'il succède au président Roosevelt qui vient de mourir. Il découvre alors le projet Manhattan de développement de l'arme atomique. Jour après jour, l'auteur retrace les choix politiques posés, les recherches menées et les préparatifs strictement militaires. Le lecteur découvre ainsi les questionnements, les hésitations mais aussi l'enthousiasme qui habite certains des protagonistes. Passionnant jusqu'au bout, le livre adopte cependant sans discussion la thèse officielle sur la nécessité d'utiliser la bombe et évite de s'interroger sur sa moralité. **PM**

Alisio Histoire, 384 pages, 23,90 €.



Vatican II. L'histoire qu'il fallait écrire. **Roberto de Mattei**

Soixante ans après sa clôture, Vatican II (1962-1965) reste un moment fondateur de l'Eglise à l'époque contemporaine et un signe de contradictions. Il y avait urgence à le rendre à l'Histoire, ce qu'entreprend justement dans cet ouvrage l'historien italien Roberto de Mattei. S'il redonne vie à des discussions anciennes, les replaçant dans la continuité de débats antérieurs, il permet aussi de saisir la particularité de ce concile que Paul VI n'a pas hésité à qualifier de « *plus important que le concile de Nicée* » (dont on fête cette année les 1 700 ans), qui avait pourtant défini rien de moins que la nature exacte du Christ. Pour Roberto de Mattei, Vatican II se veut d'abord un « événement » qui donne la primauté à la pastorale (c'est-à-dire à l'action) sur le dogme, et dont le mode de transmission du message conciliaire est plus important que la lettre elle-même. Comme le résume le théologien John W. O'Malley cité par Mattei, « *le style de son discours fut le véhicule du message* ». Edité pour la seconde fois en français, cet ouvrage bénéficie d'une traduction nouvelle permettant un accès aisément à une histoire passionnante et passionnée. **PM**

Contretemps, 690 pages, 28 €.

France-Algérie, le double aveuglement. **Xavier Driencourt**

Sur fond de crise diplomatique liée à la reconnaissance de la souveraineté marocaine sur le Sahara occidental par la France en juillet 2024, puis à l'arrestation de Boualem Sansal, l'ancien ambassadeur de France en Algérie, Xavier Driencourt, décrypte un « aveuglement » à deux étages : la France, contaminée par la repentance, se ment à la fois sur la nature du régime algérien et sur son rapport de force avec lui. Avec une maîtrise éblouissante des enjeux, Xavier Driencourt remonte aux accords d'Evian et surtout au coup d'Etat de l'Armée des frontières de Boumédiène, qui balaya en quelques semaines toute perspective de gouvernement civil pour le nouveau pays. Faute de lucidité et d'exigence, De Gaulle ferma les yeux sur un régime autoritaire, militarisé et structurellement orienté contre la France. Bientôt, l'aveuglement s'étendrait même à la sphère intérieure : réseaux d'influence tolérés, communautarisme encouragé, enjeux migratoires ignorés. L'Algérie, elle, cultive depuis une rente mémorielle en instrumentalisant la mémoire et en pratiquant un harcèlement quotidien. Voilà enfin l'essai qui expose ce piège et pose la question « *Qui tient qui ?* ». Le ton est frontal, le propos ferme, qui invite à sortir de la langueur diplomatique et, c'est novateur, à fonder une stratégie à travers un rapprochement de circonstance entre Paris, Madrid et Rome. Une lecture fondamentale et urgente, pour sortir d'illusions postcoloniales jamais apaisées. **L-AL**

Editions de l'Observatoire, 192 pages, 20 €.



Léon XIV. De révélations

en révélations. **Jean-Marie Guénois**

Qui est Léon XIV ? Et surtout quel pape sera-t-il pour l'Eglise, qui ouvre une nouvelle page de son histoire ? C'est à ces questions que Jean-Marie Guénois, rédacteur en chef des pages religieuses du *Figaro* et éminent vaticaniste, répond dans son dernier ouvrage. L'entreprise peut sembler audacieuse tant l'élection du successeur de saint Pierre est récente. Mais ce serait oublier que l'auteur connaît comme personne les arcanes du Vatican. Le livre fourmille d'anecdotes sur le conclave, l'élection, et dessine les premières grandes lignes du pontificat du nouveau pape. Fort d'un sens aigu de l'observation et de ses multiples connaissances romaines, Jean-Marie Guénois esquisse un portrait lumineux du pontife. Celui d'un homme de prière, d'une grande intériorité, doté d'un solide sens de l'écoute, attaché à la Tradition mais ouvert au dialogue. Un éclairage inédit et porteur d'espérance pour l'avenir de l'Eglise. **MdeG**

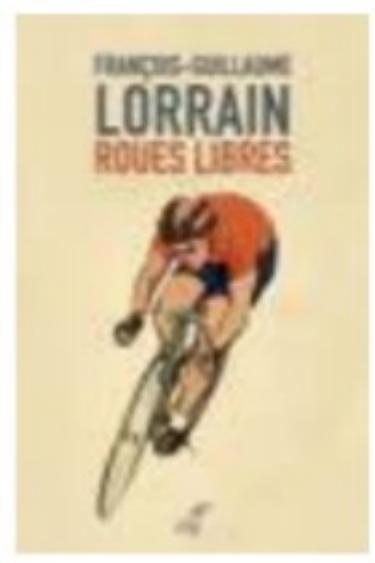
Les éditions du Cerf, 240 pages, 16,50 €.

Roues libres

François-Guillaume Lorrain

D'étapes mythiques ou de records il n'y a point dans ce livre sur le cyclisme. Mais l'histoire est partout présente. Merveilleusement décrypté, le langage des coureurs nous fait entrer dans une culture forgée par l'expérience quotidiennement répétée et transmise d'une génération de coureurs à l'autre, dans un condensé d'histoires devenues Histoire. Des archétypes (comme le duel au sommet), des caractères humains et des styles apparaissent ainsi. Et comme l'auteur se met dans la peau du coureur, le lecteur n'est jamais spectateur. Une plume ciselée l'emmène au cœur du peloton. Escapades littéraires à l'air libre, jeu de miroirs entre cyclisme et société, plongée dans la vie mouvementée d'un univers parallèle régi par ses lois et sa culture, tels sont les ingrédients d'un livre à découvrir absolument. **OG**

Les éditions du Cerf, 248 pages, 19,90 €.





© HANNAH ASSOULINE/OPALE.

LES NOUVEAUX MONSTRES

Dans *L'Heure des prédateurs*, Giuliano da Empoli nous promène dans les allées du pouvoir ces dix dernières années. Et décrit le retour de la force dans un monde qui l'avait oubliée.

Nous sommes en 2017, à Chicago. Des visiteurs du monde entier se sont déplacés pour le premier gala de la Fondation Obama. Donald Trump vient d'être élu, mais à la tribune, on écoute l'ancien chef cuisinier de la Maison-Blanche vanter les mérites du potager biologique de Michelle Obama : « *Faire pousser des aubergines et des courgettes renvoyait un message très puissant à la nation et au monde.* » A sa table où un « *facilitateur de conversation* » métis et transgenre est chargé de guider les débats dans les eaux policiées du politiquement correct, Giuliano da Empoli observe, consterné et amusé, ce temple de l'ancien monde en décalage complet avec les fracas du nouveau. L'écrivain franco-italien raconte cette scène cocasse dans son livre *L'Heure des prédateurs*, un formidable essai, vif et incisif, où il tente de cerner, à travers un récit de choses vues mêlé d'analyse, la nouvelle ère dans laquelle nous vivons. D'avions présidentiels en rencontres internationales, il promène depuis des années son regard d'observateur aiguisé dans les champs de bataille du pouvoir. S'il vient des rangs de la gauche démocrate (il fut conseiller de Matteo Renzi, Macron italien avant l'heure, dans les années 2010), il ne partage pas le lamento réprobateur des libéraux humanistes effrayés par les méchants populistes. Est-ce parce qu'il vient de Florence, la ville de Machiavel, qu'il arbore une conception aussi réaliste du pouvoir ? « *La politique est la continuation de la guerre par d'autres moyens, elle attire les tempéraments les plus violents, ceux qui ne trouvent de sens à leur vie que dans la lutte*, écrit-il. *L'heure des prédateurs* n'est, au fond, qu'un retour à la normale. » Le glas des illusions postnationales a sonné. Le mode sophistiqué des humanistes cède le pas au retour de la force, de l'action et à la fin du vernis hypocrite du règne du droit. Ces nouveaux prédateurs empruntent leurs préceptes à César Borgia : « *Les hommes doivent être ou caressés ou écrasés : ils se vengent des injures légères ; ils ne le peuvent quand elles sont très grandes ; d'où il suit que, quand il s'agit d'offenser un homme, il faut le faire de telle manière qu'on ne puisse redouter sa vengeance.* »

Voici Donald Trump bien sûr, ce président qui ne lit rien, pas même une note d'une demi-page fournie par ses conseillers. Un « *analphabet fonctionnel* », instinctif et brutal, qui déploie « *une forme de génie politique* ». Comme si, dans notre monde ultra-complexe, ultra-judiciarisé et ultra-spécialisé, la connaissance devenait l'ennemie de l'action.

Voici Mohammed ben Salmane, le prince héritier d'Arabie saoudite, qui fait enfermer les trois cents plus grands dignitaires du royaume au Ritz-Carlton en 2017, les torturant jusqu'à ce qu'ils se

soumettent et lâchent un chèque. Ou Nayib Bukele, le jeune président du Salvador autoproclamé « *dictateur le plus cool du monde* », « *roi philosophe* », qui a ordonné l'arrestation de toutes les personnes tatouées et en a mis 80 000 en prison, pour la plupart des bandits. Le taux d'homicides a été divisé par dix, faisant du Salvador le pays le plus sûr de tout l'hémisphère occidental, devant le Canada. « *Certains disent que nous avons emprisonné des milliers de personnes, mais la vérité est que nous en avons libéré des millions, maintenant ce sont les bons qui vivent à l'abri de la peur* », a-t-il déclaré à la tribune de l'ONU. Il a été réélu avec 84 % des voix.

Enfin, les prédateurs, ce sont les grands magnats de la Silicon Valley. L'alliance entre les borgiens et les technologues était loin d'être une évidence, il y a quelques années encore. N'est-ce pas Barack Obama lui-même qui, en 2012, avait lancé avec l'aide de Google et Facebook la plus grande collecte de données à but électoral de l'histoire ?

Face aux géants du numérique, nos démocraties libérales se sont comportées comme les Aztèques face aux conquistadors : hésitantes, fascinées, elles ont tergiversé jusqu'à se laisser engloutir. Da Empoli termine son livre par une évocation de Michel Bisson, maire de Lieusaint, qui se bat contre Waze, application numérique de GPS qui détourne chaque jour des milliers de véhicules vers sa petite commune. Face à une multinationale déterritorialisée, qui n'a même pas un représentant en France, son impuissance est totale.

Ce livre ne préconise ni sursaut moral ni mélancolie distinguée. Il se contente de dresser le constat implacable de la manière dont la politique a retrouvé le pouvoir face aux illusions du droit. ✓

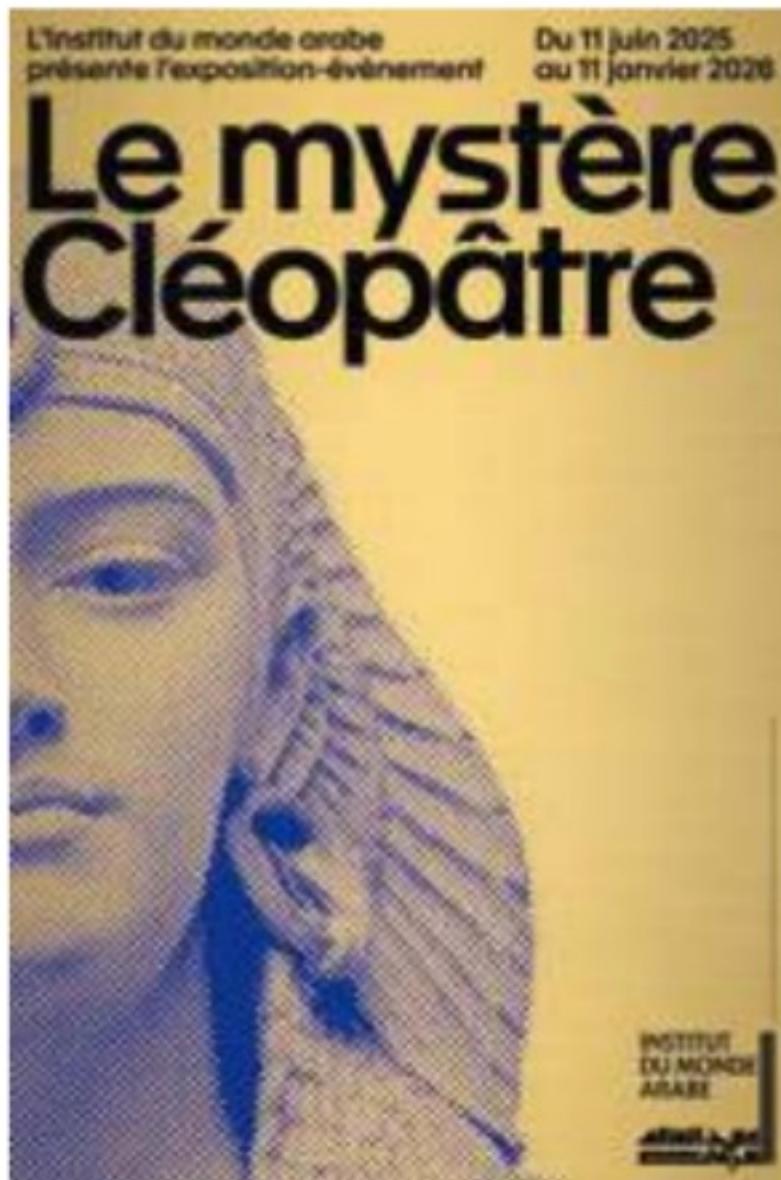
À LIRE



L'Heure des prédateurs
Giuliano da Empoli
Gallimard
« Blanche »
160 pages
19 €

EXPOSITIONS

Par Luc-Antoine Lenoir et Michel De Jaeghere



PARIS La belle inconnue

L’Institut du monde arabe consacre une splendide exposition à l’énigmatique Cléopâtre, aussi fascinante qu’insaisissable.

Dès l’entrée dans les grandes salles de l’Institut du monde arabe, retapisées de bleu sombre, la reine nous captive, souveraine et trouble. On la suit à la trace, avec une précision rare : son règne, ses choix politiques, ses alliés, ses amants (César et Marc Antoine), ses ennemis durables (Octave), jusqu’à l’humiliation finale après la bataille d’Actium et la mort qui figea sa légende. On la croit impulsive, passionnée : c’est pourtant le pragmatisme de Cléopâtre qui éclate à chaque étape. Elle négocie avec Rome, gouverne seule, finance la guerre contre les Parthes, réforme la monnaie, bâtit des temples pour apaiser les prêtres.

On découvre en même temps la société ptolémaïque, ses artistes et leurs influences : l’Egypte ancienne, la Grèce, Rome.

Quelques pièces fameuses ancrent cette Alexandrie cosmopolite dans la pierre : une tête de souveraine aux traits puissants, un buste du dieu Sérapis, la statue d’un petit prince, peut-être Césarion, ou des monnaies gravées du profil de Cléopâtre et de celui de son fils – sa promesse dynastique. Mention spéciale pour une éblouissante vidéo de synthèse, sur grand écran dans un recoin du parcours, qui permet de déambuler dans Alexandrie imaginée au temps de sa splendeur, du phare à la bibliothèque, en passant par le Sôma. On y voit Cléopâtre régnant, entourée de marbre et d’encens.



© SUISSE, GENÈVE, FONDATION GANDUR POUR L’ART. © TOULOUSE, MUSÉE DES AUGUSTINS.

Le parcours devient ensuite galerie des reflets de Cléopâtre au cours des âges. Les historiens hésitent, dès Plutarque, à voir en elle une prostituée malfaisante ou une femme d’Etat. Le mystère Cléopâtre tient aussi à son apparence. Etais-elle belle ? Etais-elle noire ? Etais-elle blonde ? Malgré les écrits de Shakespeare, une origine nubienne est improbable, sa mère, l’épouse de Ptolémée XII, étant vraisemblablement une aristocrate macédonienne ou une fille de prêtre égyptien. Les artistes, du Moyen Age à Liz Taylor, en passant par le peintre pompier Cabanel, prospèrent sur l’éénigme de sa beauté et le drame de sa mort. Pour un peu, sa figure raconterait à elle seule l’histoire de l’art : de thème classique, elle devient star de théâtre, puis de BD, de

cinéma, et enfin de clip de rap ou même de réclame pour assouplissant de lessive.

C’est à ce stade de la promenade que l’Institut endosse malheureusement, sans ciller, le costume militant. La souveraine devient victime du *male gaze* toxique et la passionaria des luttes intersectionnelles. La grille contemporaine est plaquée à outrance sur un personnage qui n’en demandait pas tant. On croit défendre une « icône » en la réduisant à une posture. Heureusement, il y a le reste. Qui laisse intact ce paradoxe : la femme la plus célèbre de l’Antiquité demeure, fondamentalement, une inconnue. **L-AL**

• « Le Mystère Cléopâtre », jusqu’au 11 janvier 2026. Institut du monde arabe, 75005 Paris. Rens. : imarabe.org



Nîmes

NOS ANCÊTRES LES GALLO-ROMAINS

Sans doute, c'est la loi du genre, s'agit-il encore et toujours de « déconstruire » les mythes historiographiques qui fondent notre imaginaire. En quête d'un passé préchrétien susceptible de faire concurrence au baptême de Clovis, au sacre de Charlemagne et au chêne de Saint Louis, la III^e République avait exalté les Gaulois comme un peuple batailleur, vivant dans des cabanes au fond des bois, adonné à la chasse (de préférence au sanglier) en même temps qu'aux querelles perpétuelles. L'archéologie a depuis longtemps mis à mal ces images d'Epinal. Mais que pouvait-elle faire face à leur popularisation par le plus célèbre de nos héros de bandes dessinées ? C'est à un autre versant de l'historiographie que s'attaque aujourd'hui le musée de la Romanité de Nîmes à la faveur du prêt exceptionnel de quelques-uns de ses chefs-d'œuvre par le musée d'Archéologie nationale de Saint-Germain-en-Laye : celui de la Gaule romaine. Marqués par un contexte politique qui voyait les nations européennes se tailler sans gêne des empires en se proposant de faire accéder les peuples vaincus aux bienfaits des Lumières, les historiens du XIX^e siècle n'avaient eu nulle peine à admettre que la conquête de la Gaule avait donné l'exemple d'une colonisation réussie. Que celle-ci avait été une chance pour nos ancêtres, qu'elle avait fait accéder, en dépit des inévitables violences dont elle avait été ponctuée, à un stade supérieur de développement. Nous avons renoncé depuis à établir entre les cultures la moindre hiérarchie, et la science moderne nous

invite sans cesse à nous défaire des préjugés dont les humanités classiques auraient, trop longtemps, corseté nos esprits (qu'on se rassure, elles auront bientôt disparu : notre Education nationale y veille et elle finira bien par y parvenir). Il n'est donc plus de bon ton de présenter les Gaulois comme des Barbares hirsutes auxquels Rome aurait seule apporté le bénéfice de la civilisation. On insiste sur le fait que nous ne disposons que du point de vue des vainqueurs sur la conquête, faute, pour les Gaulois, d'avoir maîtrisé l'écriture.

On préfère souligner le dialogue qui s'est instauré, à la faveur de la paix romaine, entre les deux cultures. N'importe : la démonstration est ici surtout le prétexte d'un parcours de toute beauté. On y découvre la sublime *Visière de cavalier*, longtemps détenue par Henry de Montherlant et acquise en 2019 par l'Etat, aussi bien que l'extraordinaire *Couple de Bordeaux* : une précieuse terre cuite du tournant des II^e et III^e siècles représentant un couple nu, enlacé, dans son lit ; on y admire les fresques des *Quatre Saisons* de la villa de La Millière, retrouvées en fragments sur le sol et splendidement restituées sur une voûte à pans coupés, la merveilleuse statuette du dieu assis en tailleur découverte en 1911 dans l'Essonne, ou encore l'admirable *Apollon* de bronze d'Allerey. Le paradoxe est que l'émerveillement finirait par aller à l'encontre du propos affiché, tant les œuvres exposées reflètent la fécondité de l'acculturation dont la Gaule romaine a fait l'objet. Voici, à l'entrée de l'exposition, face à face, le portrait d'un Gaulois sur le torse duquel un sanglier est gravé, et une laie de bronze d'inspiration hellénistique, pattes arrière tendues, gueule ouverte. Le premier est sans doute un ancêtre esquissé avant la conquête (les Gaulois ne représentaient pas alors leurs dieux) à la fin du II^e siècle av. J.-C., l'autre, une enseigne sculptée en Gaule romaine deux ou trois siècles après. La juxtaposition vise à démontrer la communauté des imaginaires. Elle illustre surtout les progrès de la technique, du réalisme, de l'expressivité. On n'ose dire : le passage d'un art primitif à une civilisation pleinement maîtrisée. MDeJ

• « Gaulois, mais Romains ! Chefs-d'œuvre du musée d'Archéologie nationale », jusqu'au 4 janvier 2026. Musée de la Romanité, 16, boulevard des Arènes, 30000 Nîmes. Rens. : museedelaromanite.fr



BAS LES MASQUES Page de gauche, au milieu : *La Mort de Cléopâtre*, par Jean-André Rixens, 1874 (Toulouse, musée des Augustins). Page de gauche, en bas : boucle d'oreille à motif floral, IV^e-II^e siècle (Genève, Fondation Gandur pour l'Art). En haut : *Visière de cavalier à visage*, trouvée à Conflans-en-Jarnisy (Meurthe-et-Moselle), ancienne collection Henry de Montherlant, I^{er} siècle (Saint-Germain-en-Laye, musée d'Archéologie nationale). A gauche : *Personnage au sanglier*, fin II^e-I^{er} siècle av. J.-C. (Saint-Germain-en-Laye, musée d'Archéologie nationale).



CARPENTRAS

DUPLESSIS, PORTRAIT D'UN PORTRAITISTE

Il avait peint Franklin, le compositeur autrichien Gluck, Necker et surtout le roi, en grand apparat. Pendant vingt ans, de tous les portraitistes, Joseph Siffred Duplessis s'était imposé comme le plus grand, à la cour de Louis XVI où il était salué comme un nouveau Van Dyck. Puis vinrent les concurrences d'Elisabeth Vigée Le Brun et d'autres, la Révolution, la chute des modèles. L'Inguimbertine de Carpentras, bibliothèque-musée unique installée dans l'ancien hôtel-Dieu, célèbre aujourd'hui le tricentenaire du peintre, enfant du pays. Dans cette première grande rétrospective, 60 œuvres venues de Versailles, Ottawa ou New York dessinent une trajectoire exceptionnelle, aussi brillante de son vivant qu'elle fut discrète dans la postérité. Celle d'un artiste à la manière savante, capable comme personne de capter une carnation



ou une idée, une étoffe comme un tempérament. Toutes les œuvres présentes l'attestent : loin de la flatterie, Duplessis visait le vrai. Il n'y a pas que les rois qu'on détrône : les peintres aussi. Celui-ci méritait d'être regardé à nouveau. *L-AL*

• « Duplessis (1725-1802). L'art de peindre la vie », jusqu'au 28 septembre 2025. L'Inguimbertine, 180, place Aristide-Briand, 84200 Carpentras. Rens. : inguimbertine.carpentras.fr

32
HISTOIREBORDEAUX
LA LIBERTÉ, MODE D'EMPLOI

Ce n'est plus la guerre, mais on ne se doute pas que ces années seront un jour nommées « glorieuses ». Le musée d'Aquitaine ressuscite la décennie charnière de l'après 1944 (Bordeaux est libérée le 28 août), où tout reste fragile et disputé.

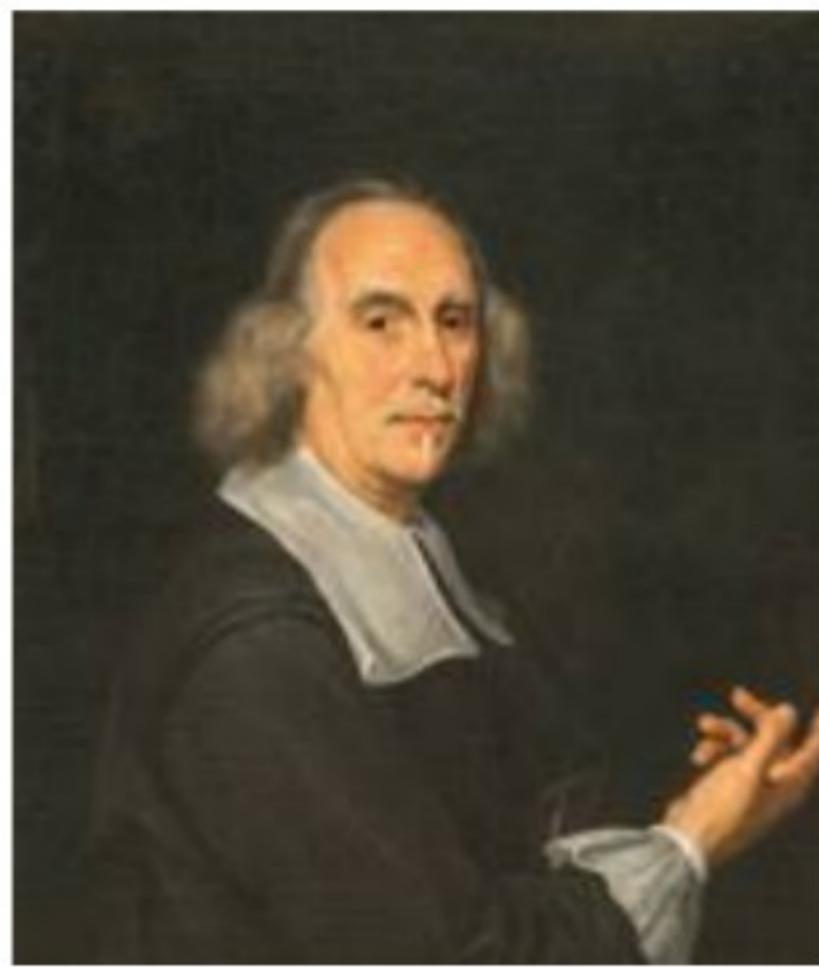
Pas de récit linéaire ici, mais une mosaïque de fragments : isoloir en bois pour électriques novices, cuisinière à charbon, motos pour une population jeune et, c'est nouveau, avide d'ubiquité. Le parcours fait le pari de l'immersion.

On y entend les voix radiophoniques, les chansons populaires, les rires de bistrot. On mesure, objet après objet, l'écart entre les promesses de la Libération et la lente reprise économique, politique, morale. La Citroën 2 CV démarre, mais les livraisons tardent, comme celles des rations de sucre. La cuisine en Formica arrive chez certains, tandis que d'autres sont encore en sabots. L'Etat, lui, se reconstruit dans le tumulte des procès, des grèves communistes, des guerres coloniales, jusqu'à Diên Biên Phu dix ans plus tard.

Ce monde ne sait pas encore ce qu'est l'abondance. Il recycle, bricole, mais surtout, il espère. Traduction concrète : il fait des enfants, ceux du baby-boom. Une exposition intelligente et stimulante pour comprendre un moment où la France bascule, juste avant que le confort ne commence à parler plus fort que les idéaux. *L-AL*

• « Le Monde d'après, 1944-1954. Des lendemains qui chantent ? », jusqu'au 16 novembre 2025. Musée d'Aquitaine, 20, cours Pasteur, 33000 Bordeaux. Rens. : musee-aquitaine-bordeaux.fr





VERSAILLES LE ROI ET LE CISEAU

Il arrive à Paris en 1665, escorté comme un prince, avec son fils, ses praticiens, ses jugements abrupts et définitifs qui lui feront quelques ennemis. Le Bernin est alors à son zénith artistique, il a déjà courbé Rome sous le baroque, du baldaquin de Saint-Pierre à la fontaine des Quatre Fleuves, place Navone. A l'invitation de Colbert et pour clore une crise diplomatique, on lui propose de venir redessiner le Louvre, mais son architecture offense la ligne droite française et sans doute les susceptibilités. On l'écarte poliment. Il sculptera donc le roi. Le château de Versailles raconte ce face-à-face de plus de trois mois entre un génie vénéré et un monarque impatient de mettre en scène sa propre légende. L'exposition s'ouvre par le médaillon de l'Enfant Jésus, sculpté pour la reine Marie-Thérèse, qui joue pensivement avec un clou, instrument de sa Passion. Le geste est doux, la méditation terrible. Plus loin, le buste d'Alexandre VII. Le Bernin n'embellit pas ; le pape est en rides, en veines, en poils de barbe oubliés. Vient celui du roi, l'un des chefs-d'œuvre de la sculpture, qui échappe à la pose, à la matière même : Louis XIV y est cette fois en mouvement, en songe, en vie. La draperie de soie vole, la chevelure poursuit les rayons du soleil. L'artiste s'effondrera en larmes lors de la présentation et dira n'avoir jamais mieux fait. A côté, les réalisations de Warin et de Clérion ne manquent certes pas de souffle et ont leur dignité ; le roi y semble intrigué, la tête en avant. Mais avec le Bernin, le roi règne.

© SCALA, FLORENCE, DIST GRAND PALAIS RMN/IMAGE SCALA, © CHÂTEAU DE VERSAILLES, C. FOBIN



33
EXPOSITION
HISTOIRE

L'œil est dans le vague et court pourtant dans toute la pièce. Le marbre a des pensées, que l'on se plaît depuis plus de trois siècles à imaginer. *L-AL*

• « Le Génie et la Majesté. Louis XIV par Le Bernin », jusqu'au 28 septembre 2025. Château de Versailles. Rens. : chateauversailles.fr



RAYONS DE SOLEIL En haut : *Gian Lorenzo Bernini*, par Giovanni Battista Gaulli, vers 1666 (Rome, Gallerie Nazionali d'Arte Antica). Ci-dessus : *Buste de Louis XIV*, par Gian Lorenzo Bernini, dit le Bernin, 1665 (Versailles, musée du Château). Page de gauche, en bas : objets du quotidien dans la France de l'immédiat après-guerre et du début des années 1950.

LAVARDENS

UN POUR TOUS, TOUS POUR LUI

Dans son Gers natal, le plus célèbre mousquetaire revient croiser l'épée autour des belles pierres du château de Lavardens. Un superbe parcours retrace avec rigueur et panache la vie du vrai d'Artagnan, Charles de Batz de Castelmore, natif de Lupiac, mort en héros à Maastricht, et la fabrique de son double littéraire sous la plume de Dumas. Manuscrits, armes d'époque, projections sur les murs du château, affiches de films et planches de BD : l'accrochage croise les sources historiques et la culture populaire, au moyen de prêts prestigieux, notamment du musée de l'Armée, jusqu'au moulage de la statue équestre réalisée par Daphné Du Barry. La grande figure se décline du soldat au mythe planétaire, sans perdre de vue l'homme. D'Artagnan est là, dans les gravures,



les masques de fer, les romans illustrés, les jeux d'enfants et les souvenirs de cape et d'épée. Il change cent fois de visage, mais reste fidèle à lui-même : rapide, insaisissable, loyal à une certaine idée de l'honneur et au royaume de France. Petits et grands en restent subjugués. L-AL

• « D'Artagnan, héros gascon », jusqu'au 16 novembre 2025.

Château de Lavardens, 32360 Lavardens. Rens. : chateaulavardens.fr

DRAGUIGNAN
VISITE CHEZ LES INVISIBLES

L'Hôtel départemental des expositions du Var compose pour l'été un grand théâtre d'apparitions. Avec quelque 300 pièces d'une diversité étourdissante (stèles funéraires romaines, costumes béninois, masques balinais ou *yūrei* japonais), le visiteur plonge dans le mystère des

« fantômes » à travers les âges et dans un carnaval d'ombres savamment orchestré pour frôler l'invisible, sans jamais, c'est une gageure, sombrer dans la foire.

On voyage en mystérieuse lévitation, de Babylone aux salons spirites de Victor Hugo, des tableaux shakespeariens de

Théodore Chassériau aux planches de BD de José Luis Munuera. Le commissaire, Philippe Charlier, médecin légiste passé maître ès revenants, guide le visiteur avec rigueur. Et sans trembler : ces spectres ne prouvent pas l'au-delà, mais soulignent nos obsessions d'en deçà. Le fantôme est peut-être un mort obstiné à vivre, mais fait surtout frissonner les vivants pour leur rappeler qu'ils le sont, vivants. Chaque société, chaque siècle invente ses figures mystérieuses, bien souvent à côté des religions établies, pour apprivoiser ou conjurer la peur et la mémoire des absents. En représentant de mille manières ce qu'il n'est pas vraiment sûr d'avoir vu, l'homme exprime sa vitalité. Et danse avec son propre reflet. Une visite de très haut niveau, dont on sort agréablement surpris et surtout plus lucide que terrifié. L-AL

• « Fantômes », jusqu'au 28 septembre 2025.

Hôtel départemental des expositions du Var, 1, boulevard Maréchal Foch, 83300 Draguignan. Rens. : hdevar.fr



RETOUR DE L'ÂME

Ci-contre : *Le Spectre de Banquo*, par Théodore Chassériau, 1854-1855 (Reims, musée des Beaux-Arts). Le tableau est tiré d'une scène de *Macbeth*, dans laquelle Shakespeare fait revenir devant le nouveau roi l'homme qu'il a fait assassiner.

© REIMS, MUSÉE DES BEAUX-ARTS.
PHOTO : CHRISTIAN DEVLEESCHAUWER.

Par Jean-Robert Pitte,
de l'Institut



© H-K.

LA CASTILLE À NAGASAKI

Présents seulement un siècle au Japon, les Portugais n'en ont pas moins exercé une influence majeure sur la nourriture nippone.

Navigateurs audacieux au XVI^e siècle, les Portugais ont découvert d'innombrables aliments outre-mer et les ont diffusés dans le monde entier, en même temps que les leurs. Bien que peu nombreux et n'ayant séjourné au Japon qu'un siècle, entre 1543 et 1641, ces *nanban*, c'est-à-dire « barbares du Sud », exerçaient une influence majeure sur la nourriture nippone. Citons la patate douce, la courge (*boubura*, du portugais *abóbora*), le maïs, le piment (peu présent dans la cuisine japonaise sauf dans le subtil mélange de sept épices de Kyoto appelé *shichimi-togarashi*). Elle survit dans la cuisine de Nagasaki qui a été la porte d'entrée des influences occidentales dans l'archipel. Citons le pain (*pan*, du portugais *pão*), le *hikado*, du portugais *picado*, un ragoût dans lequel la viande de bœuf a été remplacée par du thon, la *tempura*, friture de poisson que les Portugais consommaient pendant les jours d'abstinence des Quatre-Temps (*tempora*).

Plusieurs douceurs sont également d'origine portugaise : le *karumera* (de *caramelo*, le caramel), les *kompeito* (de *condeito*), petits bonbons en sucre candi que le célèbre missionnaire jésuite Luís Fróis offre en cadeau à l'un des grands seigneurs unificateurs du Japon, Nobunaga Oda. Mais la plus populaire porte le nom de *kasutera* qui se prononce *castella*, dérivé du *pão de castela* portugais, appelé également *pão de ló*, un gâteau léger et spongieux. Le nom de *castella* évoque la Castille, sans doute parce que les Portugais en avaient importé la recette de chez leur voisin ; ils le nomment d'ailleurs parfois *pão de Espanha*. Cette délectable pâtisserie devient à partir



de 1620 une spécialité de Nagasaki où les boutiques abondent dans le quartier chrétien (Orandazaka, la colline de Hollande), autour de la cathédrale et de son musée où l'on peut voir les objets de piété catholiques dissimulés au verso des statuettes bouddhistes, du fait de la stricte interdiction du christianisme durant la période d'Edo. Pendant toute

la période de fermeture du Japon, qui s'achève en 1868, le sucre est importé de Batavia (Jakarta), à Java, grâce à la Compagnie des Indes orientales (VOC), puisque les Néerlandais bénéficient d'un comptoir situé dans le port de Nagasaki, l'île de Dejima.

On vend désormais du *castella* dans tout le Japon. Sa particularité est de ne contenir ni lait ni beurre, mais seulement des œufs, du sucre et de la farine. Aujourd'hui, on ajoute du sirop de glucose (*mizuame*) pour donner davantage de moelleux à la pâte, mais pas de levure et toujours pas de matière grasse. Les Japonais raffolent de ce gâteau qu'ils consomment l'après-midi avec du thé vert. Il a été popularisé dans la seule colonie réussie qu'ils aient créée : à Taïwan, où, à la différence de la Corée, de la Chine et d'autres pays d'Asie, on conserve plutôt un bon souvenir de la présence japonaise entre 1895 et 1945, soit un demi-siècle, sous la houlette de la Marine impériale. ✓

LES BARBARES DU SUD En haut : Arrivée d'un navire portugais, paravent *nanban*, vers 1620-1640 (San Francisco, Asian Art Museum). Nagasaki constituait alors la porte d'entrée des marchandises et des missionnaires européens au Japon.

LA RECETTE

LE CASTELLA DU JAPON

Chauffez votre four à 170 °C. Graissez très légèrement les parois d'un moule rectangulaire. Battez longuement 6 œufs entiers avec 150 g de sucre ajouté progressivement. La consistance doit être crémeuse. Ajoutez délicatement 150 g de farine de blé (la farine de riz convient aussi) et un peu de jus de citron. Cuisez 45 minutes au four. La pâte doit être dorée et moelleuse. Les deux faces extérieures du gâteau sont très dorées, surtout si l'on a saupoudré le moule de sucre auparavant. Le *castella* se conserve plusieurs jours à l'abri de l'air.



ENCOUVERTURE



© NATIONAL COWBOY & WESTERN HERITAGE MUSEUM, GIFT OF ALBERT K. MITCHELL 1975.0205. © AKG-IMAGES. © WIKIMEDIA. © PATRICK PRUGNE POUR LE FIGARO HISTOIRE.

38

LA CARTE ET LE TERRITOIRE

POUR LA TOUTE JEUNE RÉPUBLIQUE, CE FUT UN COMBAT D'UN SIÈCLE : APRÈS LE RACHAT DE LA LOUISIANE À LA FRANCE ET DEPUIS L'EST DU PAYS, LES ÉTATS-UNIS SE LANCÈRENT À LA CONQUÊTE D'UN IMMENSE TERRITOIRE, PORTANT LEUR FRONTIÈRE JUSQU'À L'OcéAN PACIFIQUE.

54

IL ÉTAIT UNE FOIS DANS L'OUEST

ILS ÉTAIENT TRAPPEURS, ÉLEVEURS, COMMERCANTS, CHERCHEURS D'OR, HORS-LA-LOI... ILS POURSUIVAIENT, EN SOLITAIRE OU EN FAMILLE, À DOS DE CHEVAL OU À BORD D'UN CHARIOT BÂCHÉ OU D'UN TRAIN, UNE FRONTIÈRE MOUVANTE, INCONNUE, PROMETTEUSE ET RISQUÉE. ILS ÉTAIENT LES PIONNIERS DE L'OUEST AMÉRICAIN.



© NATIONAL COWBOY & WESTERN HERITAGE MUSEUM, GIFT OF ALBERT K. MITCHELL 1975.0205. © AKG-IMAGES. © WIKIMEDIA. © PATRICK PRUGNE POUR LE FIGARO HISTOIRE.



66

ROY BEAN, LA LOI À L'OUEST DU PECOS

IL AVAIT TOUT DU TRUAND, IL CHOISIT LE RÔLE DU JUSTICIER. À LANGTRY, AU TEXAS, ROY BEAN FUT À LA FOIS TENANCIER DE BAR ET JUGE AUX POUVOIRS ÉTENDUS. SES DÉCISIONS ÉTAIENT DISCUTABLES, MAIS IL PACIFIA EFFICACEMENT SA RÉGION.

LA CONQUÊTE DE L'OUEST

ET AUSSI
LA RUÉE VERS L'OR
LES BONS, LES BRUTES
ET LES TRUANDS
LE CÔTÉ OBSCUR DE LA FORCE
WESTERN STORY
LONESOME COWBOY
LES MYSTÈRES DE L'OUEST
À MARCHE FORCÉE

LA DERNIÈRE CARAVANE

Page de gauche,
en haut : *Quand les
sentiers des chariots
étaient sombres*, par
Charles M. Russell,
1919 (Oklahoma City,
National Cowboy
& Western Heritage
Museum).



PAR MONT S ET PAR VAIX Le Parc national des Badlands, dans le sud-ouest du Dakota du Sud. Ce vaste plateau érodé au paysage lunaire, ponctué çà et là de prairies mixtes, se situe au nord des Grandes Plaines du Middle West. Il précède les montagnes Black Hills et les Rocheuses, sur la piste empruntée par les pionniers pour gagner l'Ouest.

© MICHAEL PAUL, ART PHOTOGRAPHER OF THE AMERICAN WEST.





1803-1890 La Carte et le Territoire

Par André Kaspi

Amorcée avec l'achat de la Louisiane française à Napoléon, l'expansion des Etats-Unis vers le Pacifique devint dès lors inexorable. Il leur faudra près de cent ans pour occuper et maîtriser l'ensemble de leur territoire.



En 1803, l'Union compte dix-sept Etats. Les territoires du Vermont, du Kentucky, du Tennessee et de l'Ohio ont rejoint les treize Etats fondateurs de 1776. L'ordonnance du Nord-Ouest, qui fixe le cadre de l'extension de l'Union depuis 1787, dispose en effet que de nouveaux territoires ont la possibilité d'accéder au statut d'Etat et d'être admis dans l'Union lorsque leur population atteint 60 000 habitants. Ils peuvent alors rédiger une constitution et présenter une demande d'admission. Jefferson, principal rédacteur de la Déclaration d'indépendance de 1776, est alors le troisième président de l'Union. Si ses sentiments personnels le rapprochent plutôt de la France république, il se méfie des ambitions des puissances européennes en Amérique du Nord. Napoléon Bonaparte ne vient-il pas de se voir restituer par les Espagnols une Louisiane dont on ne connaît pas les limites territoriales ? Les Anglais ne cherchent-ils pas à profiter de la révolte que la France n'a pas pu réprimer à Saint-Domingue, pour s'emparer de La Nouvelle-Orléans ? De son côté, Jefferson ambitionne de tirer parti des querelles européennes pour contrôler le port qui dessert la basse vallée du Mississippi et donne accès à la mer des Caraïbes. Il envoie ses représentants à Paris avec pour mission d'acheter La Nouvelle-Orléans. Napoléon propose de céder la Louisiane tout entière. Le prix ? 15 millions de dollars. Le Premier consul prépare la reprise des hostilités contre l'Angleterre. Il sait qu'il ne pourra pas défendre cette lointaine possession. Mieux vaut la vendre, même si l'offre américaine semble faible. Il accepte le marché.

A vrai dire, personne ne sait alors délimiter la Louisiane. Et pourtant, les Etats-Unis viennent de doubler leur superficie. Sur cet immense territoire, six futurs Etats seront créés, sept autres bénéficieront d'une partie de l'achat – sans oublier deux provinces canadiennes. Outre des tribus indiennes, 60 000 habitants, en majorité catholiques, peuplent cette immensité avec leurs esclaves. Et pour en connaître les limites face aux revendications espagnoles autant que pour l'exploiter, Jefferson décide l'envoi de deux expéditions : Lewis et Clark partent de Saint-Louis, sur le Mississippi, en 1804 et atteignent, deux ans plus tard, les rivages du Pacifique ; en 1806, Zebulon Pike longe, vers l'ouest, la piste de Santa Fe, puis bifurque vers le sud, le long du Rio Grande, avant de revenir vers l'est en traversant le sud de la Louisiane. En 1812, la basse vallée du Mississippi devient l'Etat de Louisiane. Le trafic commercial sur le fleuve revêt alors une importance grandissante.

Dans cet Ouest immense et mal connu, les conflits territoriaux sont incessants. L'Espagne revendique une partie de la basse vallée du Mississippi et se maintient en Floride. Des planteurs français ont fui Saint-Domingue lors de la révolution haïtienne et se sont installés en Louisiane – avec leurs esclaves. Les fermiers américains du sud des Etats-Unis redoutent des révoltes serviles. Les Indiens séminoles de la Floride orientale franchissent, de temps à autre, la frontière de l'Etat de Géorgie pour piller et porter secours aux esclaves qui ont fui les plantations. Les Etats-Unis profitent de ces désordres : futur président des

L'expansion des Etats-Unis



LA GRANDE TRAVERSÉE Page de gauche : *La Piste de l'Oregon*, par Albert Bierstadt, 1869 (Youngstown, Ohio, Butler Institute of American Art). A partir de 1843, cet itinéraire d'environ 3 000 km fut le premier à relier le Missouri à la côte Pacifique. Ci-dessus : alors même que la piste de l'Oregon commençait à charrier des flots de pionniers vers l'ouest, les Etats-Unis achevaient leur conquête de territoires en obtenant du Mexique les terres s'étirant du Texas à la Californie, et en réglant leur contentieux sur l'Oregon avec les Anglais.

Etats-Unis, le général Andrew Jackson combat et repousse les Séminoles, la Floride devient américaine en 1819 et les Séminoles seront confinés dans une réserve, puis chassés vers l'ouest dans ce qui deviendra l'Etat d'Oklahoma.

Désormais, les terres de l'Ouest suscitent les convoitises, en particulier chez les producteurs de coton, qui fondent leur prospérité sur l'esclavage. En 1820, le compromis du Missouri a séparé les Etats-Unis en deux régions : au nord, des Etats « libres » qui rejettent l'esclavage ; au sud, des Etats esclavagistes. La ligne de partage est fixée à la latitude 36° 30'. Il n'empêche que l'abolitionnisme devient une cause nationale, avec ses partisans qui mènent une campagne vigoureuse, dans les Etats du Nord, contre les propriétaires d'esclaves du Sud qui défendent leur « capital humain ». Le Texas, un territoire une fois et demie plus étendu que la France, fait partie du Mexique. Venus de l'est des Etats-Unis, les Texans, éleveurs et agriculteurs, se révoltent contre le Mexique qui ne les protège pas contre les incursions des Comanches. Ils proclament leur indépendance en 1836.

« La république du Texas » ne tarde pas à demander son rattachement aux Etats-Unis. Est-ce possible sans que les équilibres politiques soient modifiés ? En principe, conformément

au compromis du Missouri, un Etat esclavagiste (comme l'est le Texas) ne peut entrer dans l'Union qu'à condition qu'un autre Etat, abolitionniste, rétablisse l'équilibre. Et pour compliquer encore le problème, les frontières du Texas font l'objet de controverses diplomatiques. Est-il possible de régler le différend avec le Mexique au moyen d'une compensation financière ? En négociant sur le sort de la Californie – alors sous domination mexicaine ?

Le différend politique devient une guerre qui, de 1846 à 1848, oppose les Etats-Unis et le Mexique jusqu'au traité de Guadalupe Hidalgo, qui met fin au conflit. Le Mexique cède aux Etats-Unis non seulement le Texas, mais aussi ce qui deviendra la Californie, le Nevada, l'Utah, l'Arizona, le Colorado, le Nouveau-Mexique et le Wyoming pour 15 millions de dollars. Il s'engage aussi à régler ses dettes envers les citoyens américains. L'achat Gadsden de 1853 complète le transfert des territoires : la Californie entre dans l'Union en 1850, tandis que l'Arizona et le Nouveau-Mexique, d'abord territoires organisés, deviendront à leur tour, en 1912, des Etats au sein de l'Union.

Pour compléter cette étonnante expansion du territoire des Etats-Unis, il reste à mentionner l'achat aux Anglais du territoire de l'Oregon. En 1843-1846, la piste de l'Oregon est





POUR UNE POIGNÉE DE DOLLARS

Ci-dessus : des prospecteurs à l'assaut d'un col de montagne en direction du Klondike, vers 1898. De l'or avait été découvert en 1896 dans cette région à cheval entre le Canada et l'Alaska, attirant une centaine de milliers de personnes. A gauche : deux cow-boys, vers 1900. Ils étaient employés par les propriétaires de bétail pour surveiller les bêtes et les conduire aux abattoirs du Midwest. A droite : un *wagon train*, dans le Wyoming, vers 1906. Ces colonnes de chariots couverts furent le seul moyen de transport vers l'ouest jusqu'à l'arrivée du chemin de fer en 1869.

ouverte. Le traité de 1846 avec le Royaume-Uni offre un nouveau territoire aux colons. La limite entre les possessions britanniques (en l'occurrence le Canada) et le nouveau territoire des Etats-Unis est fixée au 49^e parallèle. L'Oregon deviendra un Etat en 1859, qui bénéficiera de l'arrivée des chemins de fer, développera l'exportation du blé et du bois – avec, inscrite dans sa constitution, l'interdiction aux Noirs de vivre, de travailler ou de s'installer dans l'Etat.

Quant à l'Alaska, un territoire russe, les Etats-Unis l'achètent, en 1867, pour 7 millions de dollars. Leur ambition est de raccorder leur ligne télégraphique à l'Europe en utilisant la ligne qui devait traverser la Russie. Il est vrai qu'une autre motivation, encore plus puissante, ne doit pas être oubliée : l'or du Klondike provoque une ruée, beaucoup plus que la pêche et la conserve-rie. En 1890, l'Alaska ne comptait que 30 000 habitants, dont les trois quarts étaient des indigènes. Dans le même temps, c'est le Groenland qui aurait dû compléter l'expansion des Etats-Unis vers le Grand Nord – du moins si le Danemark avait accepté la proposition américaine de le racheter en 1867.

Le peuplement de l'Ouest

Les Américains du XIX^e siècle sont fondamentalement optimistes. Ce sont des conquérants. Ils croient qu'ils bénéficient d'une « *destinée manifeste* », qu'ils ont vocation à exploiter tout



l'espace de l'Amérique du Nord. La preuve ? A peine avait-elle été créée, la jeune République avait occupé un territoire de 2 300 000 km². Elle s'étendait du Maine à la Géorgie, de l'Atlantique au Mississippi. L'achat de la Louisiane avait ajouté plus de 2 000 000 de km². Avec l'acquisition de la Floride, du Texas, de la Californie, du sud-ouest des Rocheuses, de l'Oregon, de l'Alaska et, en 1898, de l'archipel d'Hawaï, les Etats-Unis occupent, à la fin du XIX^e siècle, une superficie de 9 363 000 km².

La justification à cette extension spectaculaire ? Un journaliste new-yorkais, John O'Sullivan, n'a guère de difficultés, en 1845, à la donner à ses lecteurs : « *Les gouvernements étrangers empêchent la réalisation de notre destinée manifeste à nous étendre sur le continent que la Providence nous a accordé pour y assurer le développement de nos millions d'habitants qui se multiplient chaque année.* » L'immigration contribue à peupler ces immenses espaces. Au début de la présidence de Jefferson, les Etats-Unis comptaient 5 308 483 habitants. En 1850, ils ont dépassé les 23 millions pour atteindre 63 millions en 1890. Les immigrants viennent surtout des îles Britanniques, de l'Irlande et de l'Allemagne ; on compte aussi quelques Français. Il faut préciser que les Noirs, victimes de la ségrégation qui a suivi leur émancipation en 1863-1865, sont alors près de 9 millions (ils n'étaient que 760 000 en 1790). Des Chinois sont employés dans les mines de l'Ouest, construisent, quasiment comme des esclaves, les chemins de fer transcontinentaux. Bon nombre d'entre eux, exploités plus encore que les Noirs, succombent dans des accidents du travail. Reste les Amérindiens, divisés en « nations ». Ils



© THE GRANGER COLL NY/AURIMAGES. PHOTOS : © AKG-IMAGES.

sont considérés comme des obstacles au développement économique. Combattus par les colons blancs, chassés de leurs terres pour peu qu'elles recèlent des richesses agricoles ou minières, ils seraient 250 000 en 1890.

Dans ces Etats-Unis qui ne cessent de s'étendre et de recevoir des immigrants, comment mettre en valeur l'Ouest, qui constitue un immense réservoir de terres et de richesses ? Quitter l'Est et le Middle West, franchir des milliers de kilomètres (en l'occurrence des *miles*) en dehors des chemins balisés, affronter des conditions climatiques particulièrement rigoureuses, les chaleurs excessives en été, les froids rigoureux et la neige dès le mois d'octobre : voilà ce qui attend « les pionniers ». Il faut imaginer le mouvement de population spectaculaire de ces Américains du Middle West, des immigrants fraîchement débarqués, attirés par des terres sur lesquelles ils espèrent accéder au bonheur : ils rêvent de s'emparer des ressources naturelles de cet Ouest qu'ils connaissent mal. Ils partent, l'espoir chevillé au corps, sans avoir des idées précises sur les obstacles qu'ils vont rencontrer.

En 1870, l'Ouest abritait moins de 18 % de la population des Etats-Unis ; en 1900, 28 %. Le centre de gravité s'est déplacé. Il est passé de l'Ohio à l'Indiana et continue de progresser vers l'ouest. La découverte de l'or, dans la Californie de 1848-1849, a déclenché une véritable « ruée ». Les *Forty Niners*, ces aventuriers qui se précipitent vers l'ouest dès qu'ils ont appris la nouvelle, rêvent de s'enrichir en très peu de temps. Combien sont-ils ? 300 000 sans doute, qui partent pour la Californie à pied, à cheval, par bateau. Ils rêvent de faire fortune en quelques

semaines. Ils viennent d'Europe, d'Amérique latine, de Chine. Ils provoquent l'essor d'une agriculture, indispensable à leur survie. Ils créent des villes. En cinq ans, San Francisco passe d'un millier d'habitants à 36 000. Des routes, des églises, des écoles transforment les paysages. Avec l'essor des chemins de fer, la naissance et le développement des banques locales, l'Ouest n'est plus un désert, « une terre indienne », mais au contraire le paradis des audacieux – ou des chanceux que les mines d'or enrichissent. Avant de devenir un mythe cinématographique, la ruée vers l'or accélère le peuplement de l'Ouest et ne cesse de faire rêver les plus aventureux.

Dans la première moitié du XIX^e siècle, les chemins de fer ne desservent pas encore les territoires de l'Ouest. Les migrants les plus aisés ou les plus téméraires envisagent d'atteindre la Californie en embarquant dans un port de la côte Atlantique pour contourner le cap Horn – un voyage interminable et coûteux. Tous les autres entassent leurs affaires dans des « *wagons* », ces charrettes couvertes tirées par des chevaux ou des bœufs. Par prudence, ils choisissent de partir en groupe, ce qui est préférable pour affronter les terribles conditions climatiques, les dangereuses rencontres avec des bandits ou l'hostilité des tribus indiennes. Ils dévorent les brochures et les guides qui décrivent « le jardin d'Eden » au-delà des Grandes Plaines et des montagnes Rocheuses. En vérité, ils découvrent des espaces illimités, poussiéreux, une nature peu accueillante, des conditions climatiques qui passent d'un extrême à l'autre. Ils cheminent péniblement sur « la piste des larmes » qu'ils avaient crue, sans doute, réservée à ces Indiens soumis à un déplacement forcé dans les années 1830.

Mais le goût de l'aventure, la certitude que les Etats-Unis sont et demeureront « *le meilleur espoir du monde* », que les richesses, découvertes ou imaginées, de l'Ouest valent tous les sacrifices, voilà qui fortifie le courage de ces aventuriers. Ils sont prêts à affronter les pires difficultés, à marcher vers l'ouest le fusil dans une main, les rênes de leur « *wagon* » dans l'autre, pourvu qu'ils puissent s'établir au milieu des pâturages qui nourriront leurs troupeaux, sur des terres qui porteront, croient-ils, des récoltes abondantes, de préférence non loin des casernes de l'armée fédérale qui les protégera des Sioux, des Arapahos, des Cheyennes ou des Nez-Percés.

Très tôt, les moyens de communication connaissent un essor qui ressemble à une révolution des transports. Elle commence par le percement des canaux, dont l'Est est la première région à tirer profit. Le canal de l'Erié relie, dans l'Etat de New York, Albany à Buffalo. Après huit ans de travaux, 600 km ont été aménagés, à travers des forêts denses, pour relier les Grands Lacs à l'Atlantique. Puis vient le temps des chemins de fer, qui tiennent un rôle beaucoup plus important. Leur extension démarre dans les années 1830-1850. Ils commencent par desservir les Etats de l'Est, transportant voyageurs et marchandises à des coûts bien plus bas que les routes et chemins vaguement tracés. Sans tarder, ils vont permettre aux fermiers de l'Ouest de vendre leurs productions et leur bétail aux abattoirs de Chicago.



L'élevage se déplace vers les Grandes Plaines – négligées jusqu'alors parce qu'on les croyait infertiles. C'est le temps des cow-boys, qui nourriront le folklore et le cinéma de Hollywood. Le cow-boy est, presque toujours, un salarié des propriétaires de troupeaux. Il ressemble aux *vaqueros* mexicains, porte les mêmes habits, dispose des mêmes équipements. Son grand chapeau le met à l'abri du soleil et de la pluie. Un grand mouchoir lui sert de serviette et surtout le protège de la poussière. Son arme, le colt à six coups, de plus en plus répandu dans la seconde moitié du XIX^e siècle, le défend contre les bêtes sauvages, les voleurs, les Indiens, à moins qu'il ne faille abattre une bête malade ou blessée. Le cow-boy veille sur le bétail à cornes, tâche de limiter les effets des *stampedes*, ces paniques collectives qui s'emparent des troupeaux. Le plus souvent célibataire, il vit dans un dortoir, où le whisky coule à flots. Lorsque vient l'hiver, il perd son emploi, qu'il retrouve pendant la belle saison. Il peut alors rester plusieurs jours sans boire, ni alcool ni eau.

Ses activités ? Il combat, tant bien que mal, les insectes et les maladies. Après avoir marqué les troupeaux d'un chiffre ou d'un symbole qui désigne le propriétaire, il sera chargé de conduire le bétail jusqu'aux abattoirs du Middle West – une longue marche depuis le Texas, sur des pistes plus ou moins aménagées. Le long du trajet, il affronte des tribus indiennes qui réclament un droit de passage et manquent de viande depuis que des chasseurs, peu soucieux de la protection des espèces animales, ont abattu des milliers de bisons. Il veille sur la traversée dangereuse des cours d'eau. Il subit les

variations climatiques qui rendent les déplacements particulièrement pénibles. Au retour, après avoir livré son troupeau aux abattoirs du Middle West, le cow-boy ne manque pas de s'arrêter dans des villes comme Abilene ou Dodge City. Là, il boit plus de raison. Il dépense le peu d'argent qu'il a gagné. Il échange les coups de poing et tire des balles de son revolver à la sortie des salles de jeu, qui sont aussi des bars peu recommandables ou, tout simplement, des bordels.

Les cow-boys, on les rencontre du Texas jusqu'à la frontière canadienne. Mais à partir de 1880-1890, les chemins de fer assurent le transfert du bétail vers les abattoirs. Dans cette période nouvelle, les cow-boys ne guident plus le bétail transhument. Ils sont alors chargés de l'entretien des ranchs, qu'entourent des fils de fer barbelés. C'est pour eux la fin d'une période héroïque, d'un genre de vie qui a désormais disparu.

L'Ouest est devenu le centre d'une industrie agricole. Les *farmers* sont désormais des hommes d'affaires, des techniciens et des agronomes. Ils font de l'Ouest le grenier de l'Amérique. De 1865 à 1900, la production de maïs et de blé est multipliée par trois et demi ; celle de coton, par cinq ; le nombre des têtes de bétail, par deux. L'Ouest a cessé de faire peur. Il connaît alors une profonde transformation. C'est qu'en mai 1869, le premier transcontinental est terminé. Le Central Pacific a entrepris les travaux depuis Sacramento en Californie ; l'Union Pacific est partie du Nebraska. La jonction des deux tronçons s'est faite à Promontory Summit en 1869. C'est sur les voies ferrées que des milliers de coolies chinois ont travaillé pour des salaires misérables et sont morts dans

les accidents que le percement des montagnes Rocheuses a provoqués. D'autres transcontinentaux suivront.

Voici venu l'âge héroïque du « cheval de fer ». Le temps des « wagons » est terminé. La « railroad mania » transforme l'Ouest. En 1882, les Etats-Unis comptent près de 200 000 km de voies ferrées, soit la moitié du réseau mondial. C'est le triomphe des ingénieurs et des techniciens, mais aussi des spéculateurs, des détenteurs d'actions bancaires, des affairistes, des hommes d'affaires comme Harriman, Gould, Vanderbilt, des investisseurs européens, de telle sorte qu'en 1906, les deux tiers du réseau américain sont entre les mains de sept groupes. Le prix des transports a fortement baissé. L'Ouest fait l'objet d'une spéculation intense. C'est le royaume des entrepreneurs et des commerçants. Andrew Carnegie, JP Morgan et quelques autres ne dissimulent pas les extraordinaires profits qu'ils tirent des bouleversements que l'Ouest a connus dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Des villes ne cessent de surgir pour répondre aux besoins des rangers et des spéculateurs.

Une terre d'accueil et de tourisme

L'Ouest a cependant tenu un autre rôle qu'on a tendance à sous-estimer, voire à oublier. C'est aussi une terre d'accueil. Deux exemples le démontrent. Au début du XVIII^e siècle, des Amish ont quitté l'Europe et se sont installés en Pennsylvanie. Ils sont protestants. Ce sont des anabaptistes – si l'on préfère, des protestants radicaux qu'on retrouve en Allemagne, en Alsace et en Suisse. Entre 1816 et 1860, 3 000 Amish partent vers le Midwest (en Ohio, en Indiana, plus à l'Ouest). Les plus progressistes d'entre eux, soit les deux tiers, forment l'Eglise mennonite. Ils s'établissent en Pennsylvanie et n'ont pas cessé de maintenir leur mode de vie traditionnel dans un monde moderne qu'ils rejettent.

Plus spectaculaire est « le déplacement » des mormons. En 1830, ils forment l'Eglise de Jésus-Christ des saints des derniers jours. Leur leader est Joseph Smith. C'est une religion américaine, proche et pourtant très différente du christianisme, dont le prophète est Mormon, un chef militaire qui aurait vécu au IV^e siècle sur le continent nord-américain. En raison de leurs croyances hétérodoxes et plus encore pour leur pratique de la polygamie, les mormons sont persécutés par leurs voisins. Ils sont contraints de se déplacer pour échapper aux agressions. De l'Etat de New York ils passent en Ohio, dans le Missouri, puis en Illinois – en 1844, Joseph Smith est assassiné par la foule, dans la ville de Carthage. Son successeur, Brigham Young, décide alors de conduire la communauté loin des Etats déjà peuplés du Middle West. L'exode, particulièrement dramatique, de 2 000 km en 1847 leur rappelle la sortie d'Egypte des Hébreux. Ils s'établissent dans la vallée du Grand Lac Salé.

Parmi les 86 000 mormons, des Américains, des Britanniques, des Allemands, des Français, des Scandinaves, des Suisses. Ils sont persuadés que, loin d'une civilisation qui ne les accepte pas et dont ils rejettent les fondements, ils pourront



LA BATAILLE DU RAIL Page de gauche : la rue principale de Deadwood, dans le Dakota du Sud, en 1876. Ci-dessus : le 10 mai 1869, à Promontory Summit, dans l'Utah, les deux tronçons de la ligne de chemin de fer reliant Omaha, au Nebraska, à Sacramento, en Californie, se rejoignent ; le premier Transcontinental est achevé. Désormais, le voyage du Midwest à l'océan Pacifique ne prendrait plus que six jours, contre six mois, auparavant, en chariot. Ci-dessous : des travailleurs chinois sur une voie ferrée, dans les années 1880. Des milliers d'entre eux ont participé au chantier du Transcontinental.



enfin vivre leur foi en toute indépendance dans cet Etat du Deseret qu'ils créent sur les territoires à peine cédés par le Mexique. Mais la plus large partie de cet Etat devient, dès 1850, le territoire organisé de l'Utah. Puis, les chemins de fer ouvrent l'Ouest à la colonisation. Les mormons devront adapter leurs croyances et mettre fin au mariage « plural » pour entrer dans cette Union qu'ils croyaient avoir fuie.

L'Ouest est aussi devenu l'un des hauts lieux du tourisme, grâce à ses paysages magnifiques que dominent les montagnes Rocheuses, que traversent les rivières et les fleuves, à ses canyons impressionnantes, sans oublier les animaux sauvages (des ours, des cougars, des loups, des bisons). Les visiteurs sont des Britanniques, plutôt riches, qui font la traversée de l'Atlantique, ainsi que quelques Allemands. Les Américains de l'Est, eux, découvrent l'Ouest quand ils ont les moyens et la curiosité de faire le voyage. Ces touristes empruntent les





chemins de fer, s'émerveillent devant ces impressionnantes beautés de la nature. Dans les villes qui prospèrent, ils côtoieront les spéculateurs, les « fermiers » et les éleveurs qui viennent vendre leurs productions, mais aussi les bandits de grand chemin. Le tourisme est né. En 1872, l'Administration fédérale crée le Parc national de Yellowstone, dans l'Etat du Wyoming (avec une extension dans le Montana et l'Idaho), sur une superficie de 9 000 km². Son plus célèbre geyser jaillit toutes les soixante-cinq minutes. Ses animaux sauvages, ses splendeurs naturelles sont désormais protégés. Ici, tout est fait pour sauvegarder l'Ouest éternel plus que les populations indiennes qui y survivaient.

Que reste-t-il de la Frontière ?

Le 12 juillet 1893, un jeune professeur de l'université du Wisconsin, Frederick Jackson Turner, prononce devant ses collègues une conférence qui a profondément marqué l'histoire des Etats-Unis. Le thème : *The Significance of the Frontier in American History*. Le mot *frontier* désigne pas la séparation entre deux Etats – à la différence de *border* ou *boundary* – mais plutôt un front pionnier. Turner insiste sur une spécificité de l'histoire des Etats-Unis. C'est l'environnement, soutient-il, qui explique un passé original, sans commune mesure avec celui de l'Europe : « *L'existence d'une étendue de terres vierges, le recul continu, la progression vers l'ouest de la colonisation, voilà qui explique le développement de l'Amérique.* » Pour lui, les institutions des Etats-Unis n'ont nullement été créées sur le modèle des institutions européennes : « *Les étendues sauvages ont façonné le colon. Les vêtements, les industries, les outils, la manière de voyager et de penser faisaient de lui un Européen. Du chemin de fer, il est passé dans un canot de bois. Il a dépouillé les habits de la civilisation et adopté la veste du chasseur et les mocassins. (...) Voilà qui a produit l'Américain.* » Et Turner de poursuivre : « *Dans le creuset de la frontière, les immigrants se sont américanisés, libérés et fondues dans une race nouvelle qui n'est pas anglaise et qui ne répond aux caractéristiques d'aucune autre nationalité.* » La prospérité, les pratiques démocratiques, une énergie sans limites, un individualisme qui l'emporte sur tout, un dynamisme spectaculaire, voilà les racines de la civilisation américaine : « *Ce que la Méditerranée fut pour les Grecs, (...) la frontière l'a été pour les Etats-Unis directement, et indirectement pour les nations européennes.* »

Cette interprétation de l'histoire de l'Ouest est bienvenue, voire acclamée dans les dernières années du XIX^e siècle. Les

Etats-Unis sont puissants – du moins par rapport à leurs voisins. Ils manifestent désormais un intérêt certain pour Porto Rico, les Antilles danoises, le Groenland, l'Islande et le Canada. Ils sont prêts à annexer Hawaï. Les îles Samoa, voire la Corée et le Japon ne les laissent pas indifférents. Ils ne tarderont pas à intervenir à Cuba. C'est que la conquête de l'Ouest, la disparition de la Frontière provoquent aussi des craintes diffuses. Le marché intérieur suffira-t-il à assurer la prospérité du pays ? Ne faudrait-il pas délimiter une zone d'influence qui conforterait le marché intérieur et répondrait aux ambitions des milieux d'affaires ? Le temps n'est-il pas venu, en cette fin de XIX^e siècle, de vêtir, de chauffer, d'équiper les 400 millions de Chinois, encore que cette Chine, mystérieuse et attrayante, soit trop pauvre pour absorber le surcroît des productions américaines ? L'Anglais Rudyard Kipling n'a-t-il pas exalté « *le fardeau de l'homme blanc* » ? Diffusé la conviction que « *la race anglo-saxonne* » doit assumer ses responsabilités mondiales, apporter au monde la liberté, la démocratie, le progrès ?

Au-delà des images qui circulent dans les Etats-Unis de la fin du XIX^e siècle, l'histoire de l'Ouest est trop souvent confondue avec des mythes, que le cinéma et la télévision ont contribué à développer. Le cow-boy est devenu le personnage principal, auquel John Wayne et quelques autres vedettes de Hollywood ont conféré une éternelle célébrité, même si la réalité est plus décevante. Les paysages de l'Ouest offrent au cinéma de magnifiques décors, naturels et gratuits. Les « guerres indiennes » font partie de l'histoire de l'Ouest. De fait, il n'y a pas de guerres, mais plutôt des escarmouches qui font suite à des pillages et des enlèvements. Les Indiens ne sont pas unis, loin de là. Les Navajos, les Apaches, les Utes, les Crows, les Sioux, les Cheyennes, les Comanches, les Cherokees, etc., voilà autant de « nations » qui, en principe, disposent de leur territoire et survivent en autonomie. Ils acceptent rarement de s'allier les





LES HOMMES DE LA PLAINE Page de gauche, en haut : un *round-up* (rassemblement du bétail), dans le Colorado, vers 1898. Il fallait parfois plusieurs semaines aux cow-boys pour rassembler les bêtes, avant d'entreprendre ensuite la longue route qui devait les conduire jusqu'aux abattoirs. Page de gauche, en bas : une famille de fermiers, dans le Nebraska, en 1887. Ci-dessus : *Oasis dans les Badlands*, par Edward Sheriff Curtis, vers 1905. Le célèbre photographe, qui a laissé une œuvre monumentale consacrée aux Indiens, a saisi ici le chef sioux Red Hawk. Celui-ci avait combattu à Little Big Horn, aux côtés de Crazy Horse et Sitting Bull, contre le général Custer, en 1876.

uns aux autres. Ils accueillent avec plus ou moins de sympathie les missionnaires qui voudraient les convertir. Mais à l'encontre des « Blancs », la méfiance puis l'hostilité ne tardent pas à naître. « L'homme blanc » s'empare en effet des terres ancestrales, traque le gibier sans limites, garde pour lui les denrées qu'il devrait distribuer, recourt aux armes, souvent sans discrimination, ne sait pas récompenser l'aide que lui fournissent les guides et les éclaireurs. La découverte de l'or dans les Black Hills (dans le Dakota du Sud) provoque la guerre contre les Sioux de Crazy Horse et de Sitting Bull. Vaincu, Sitting Bull sera engagé par Buffalo Bill dans son cirque qui, de ville en ville, exhibe le guerrier indien aux côtés de Calamity Jane, l'aventurière blanche. D'autres conflits, avec les Nez-Percés et leur Chef Joseph qui échappent en 1877, sur plus de 3 000 km, à l'armée fédérale, avec les Modocs en Californie, les Bannocks en Idaho, les Comanches, les Kiowas, les Cheyennes, rappellent que des soulèvements et des répressions ont marqué les relations avec les nations indiennes. De quoi alimenter la littérature et, plus encore, le cinéma hollywoodien. Les Indiens font dès lors partie du monde des spectacles. Ils sont exhibés, comme s'ils témoignaient de l'invincibilité de « l'homme blanc ».

Que reste-t-il de cet Ouest de légende ? Les casinos de Las Vegas attirent des millions de visiteurs et de joueurs. La

Californie est devenue, par son agriculture et surtout par ses industries de pointe et ses laboratoires de recherche, l'Etat de la réussite. Les magnifiques paysages de l'Arizona, les particularités de l'Utah, les richesses agricoles et pétrolières du Texas témoignent d'un Ouest riche de promesses. Voilà qui alimente une mémoire nationale et mondiale qui n'a pas fini de stimuler notre imagination. ↗

Professeur émérite à Sorbonne Université,
André Kaspi est spécialiste de l'histoire des Etats-Unis.



À LIRE d'André Kaspi

*Les Américains.
Tome I : Naissance
et essor des Etats-Unis
(1607-1945)*
Points, « Histoire »
464 pages
12,90 €

LE JOUR OÙ
Par Annick Foucier

24 JANVIER 1848 La ruée vers l'or

La découverte fortuite d'un important gisement d'or en Californie provoqua un déferlement de centaines de milliers de personnes et transforma profondément la région.

Le 24 janvier 1848, vers 10 heures du matin, un homme longe le bief de dérivation qui alimente une scierie. Le fossé doit être creusé pour augmenter la force du courant. Les Indiens nisenan qui vivent dans les environs appellent l'endroit Coloma, « vallée magnifique ». Autour de lui, des collines, quelques forêts et la rivière qui coule un peu plus loin. Son regard est attiré par un scintillement au fond du fossé. Il se baisse, ramasse un objet guère plus gros qu'un petit pois, qu'il examine attentivement, incrédule, le cœur battant. Il rejoint en courant la scierie, et là il crie aux hommes de son équipe : « Hé les gars, je crois que j'ai trouvé une mine d'or ! » En déplaçant quelques cailloux dans un fossé, James W. Marshall, un charpentier originaire de la côte nord-est des Etats-Unis, vient de changer l'histoire de la Californie, des Etats-Unis, du monde.

Le fruit de la conquête

A cette époque, des populations amérindiennes vivent en Californie depuis des milliers d'années. A partir de 1769, les Espagnols y ont bâti près des côtes des missions, où des moines franciscains étaient chargés de convertir les Indiens et d'en faire de loyaux sujets de la Couronne espagnole, des *presidios*, forts défensifs occupés par quelques soldats, et des *pueblos*, villages destinés à peupler le territoire. Devenu indépendant en 1821, le Mexique a rencontré des difficultés à protéger ses territoires

périphériques. Des marchands américains se sont installés à Monterey, la capitale des Californies. Des trappeurs, des chasseurs, puis des caravanes d'agriculteurs ont traversé les montagnes Rocheuses à la recherche de nouvelles ressources.

En 1839 est arrivé un Suisse germanophone, Johann Augustus Sutter, qui a obtenu en 1841 du gouverneur Juan Bautista Alvarado la concession d'une vaste superficie (11 lieues carrées, soit 197 km²) dans l'intérieur des terres, à charge pour lui de défendre et de faire prospérer son immense domaine. Sutter lui a donné le nom symbolique de Nouvelle-Helvétie. Autour d'un fort bâti sur une hauteur pour le protéger des inondations, la propriété emploie pour l'agriculture et l'élevage des



GO WEST Ci-dessus : des chercheurs d'or devant leur rampe d'orpaillage, en Californie, vers 1850. Page de droite : un orpailleur de Californie, à la fin du XIX^e siècle. A partir de 1848, enfiévrés par la rumeur, des aventuriers affluèrent de tout le pays et de l'étranger pour tenter leur chance dans la Sierra Nevada, au nord-est de San Francisco.

travailleurs de diverses origines, Indiens des environs, migrants venus des Etats-Unis, indigènes des îles Hawaï, francophones du Canada ainsi que des mormons chassés de partout à cause de leurs pratiques polygames. L'arrivée des caravanes d'agriculteurs a inspiré à Sutter le projet de construire une scierie pour fournir du bois de construction à ces pionniers.

Mais le 25 avril 1846, une escarmouche entre soldats américains et mexicains sur un territoire disputé aux limites du Texas a donné aux expansionnistes le prétexte rêvé pour réaliser ce qu'un journaliste, le démocrate John L. O'Sullivan, avait décrit en 1845 comme la « *destinée manifeste* » des Etats-Unis : la conquête du territoire nord-américain jusqu'à l'océan Pacifique et aux

ports bien situés sur la route de la Chine. Le président James K. Polk, élu en 1844 sur un programme d'expansion vers l'Oregon et la Californie, a demandé au Congrès de déclarer l'état de guerre, au motif, affirmait-il, que le sang américain avait coulé sur le sol américain. Le Congrès a approuvé la déclaration de guerre le 13 mai 1846.

Le Mexique a été attaqué de toutes parts, l'urgence étant de s'approprier la proie la plus convoitée, la Californie. Elle a été occupée militairement, tout au moins les côtes et les villes principales, dès le 7 juillet 1846. Malgré des révoltes à Los Angeles et à San Diego, c'est à Mexico que se joue finalement son avenir, scellé le 2 février 1848 par le traité de Guadalupe Hidalgo. Celui-ci oblige le Mexique à renoncer au Texas et à vendre aux Etats-Unis plus de la moitié de son propre territoire en échange de 15 millions de dollars et de l'annulation de créances dues au gouvernement américain datant d'avant l'entrée en guerre, à hauteur de 3,25 millions de dollars. La frontière suit le Rio Grande puis coupe à travers le désert. Elle est rectifiée en 1854 avec l'inclusion d'un territoire au sud de l'Arizona et du Nouveau-Mexique pour y faire passer une ligne de chemin de fer.

Un bon filon

Très loin de là, dans la grande vallée centrale, Marshall s'est rendu au fort le 28 janvier 1848 pour informer Sutter, avec lequel il procède à des tests plus poussés sur le morceau de minerai trouvé. Les tests sont positifs. Des mormons qui travaillent à la construction d'un moulin à farine à quelques kilomètres viennent voir la scierie, où ils constatent la présence d'or. De retour au moulin, ils creusent et déterrent de l'or, là aussi.

Bien que Sutter ait demandé la discréction, la nouvelle s'ébruite rapidement. Au début, elle n'est pas crue. De l'or avait déjà été trouvé en 1842 près de Los Angeles, mais en faibles quantités. Pas de quoi s'émouvoir. Jusqu'à ce que, le 12 mai 1848, Samuel Brannan, un mormon qui tenait une boutique à Fort Sutter, fasse une entrée fracassante à San Francisco en brandissant une bouteille pleine de poudre d'or et en criant : « *De l'or ! de l'or ! de l'or de la rivière américaine !* » Il avait auparavant pris la

© GRANGER COLL NY/AURIMAGES. © PVDE/BRIDGEMAN IMAGES.



VALLÉE DE PÉPITES
 Ci-contre : l'orpailleur Peter Voiss, une figure de la ruée vers l'or en Californie. Page de droite, en haut : San Francisco, vers 1850. Page de droite, en bas : Johann August Sutter, par Samuel S. Osgood, vers 1849 (New York, Historical Society). Ce Suisse, né dans la région de Bâle en 1803, débarqua à New York en 1834, puis à San Francisco cinq ans plus tard. Dès 1841, il obtint une concession dans la vallée de Sacramento qu'il transforma en vaste domaine agricole. Ce serait sa « Nouvelle-Héritage », s'étirant autour de Fort Sutter. C'est là que fin janvier 1848, l'un de ses ouvriers lui annonça sa fabuleuse découverte.



précaution d'approvisionner sa boutique de tout ce qu'il avait trouvé comme produits utiles pour la prospection.

Devant l'or que rapportent ceux qui reviennent de la région de Fort Sutter, le doute n'est plus permis. San Francisco et Monterey se vident d'une partie de leur population. A l'été 1848, les orpailleurs sont nombreux sur les berges des cours d'eau descendus des montagnes, lavant les sables aurifères avec des outils très simples, ramassant le précieux métal à la surface du sol. La situation reste encore calme. Quand la nouvelle est relayée en cercles concentriques de plus en plus larges qui touchent l'Oregon, le Mexique, les îles du Pacifique, les ports d'Amérique du Sud, les chercheurs d'or affluent et les équilibres démographiques sont bouleversés.

En juin 1848, le gouverneur militaire, le colonel Mason, se rend en tournée d'information dans la région des mines. Le message qu'il adresse, accompagné d'échantillons, à son supérieur au ministère de la Guerre fait grand bruit quand il arrive à Washington. Le président Polk reprend la nouvelle dans son

discours sur l'état de l'Union le 5 décembre 1848. Il justifie ainsi sa guerre d'expansion, coûteuse et critiquée. Confirmée, largement diffusée, l'existence de riches terrains aurifères précipite l'arrivée en Californie de foules d'aspirants prospecteurs venus des Etats-Unis et du monde entier.

Les Espagnols puis les Mexicains s'étaient installés sur la côte au sud de la baie de San Francisco. Il y avait en 1848 en Californie peut-être 150 000 Amérindiens, environ 14 000 Mexicains (appelés Californios) et un millier d'étrangers, principalement venus des Etats-Unis, mais aussi des Canadiens, des Hawaïens et des Européens, dont une soixantaine de francophones. L'accroissement est ensuite très rapide : peut-être 260 000 habitants en 1852, sans compter les Amérindiens, environ 380 000 habitants selon le recensement de 1860.

De toile et de bois

A l'entrée de la baie, le petit village de Yerba Buena avait été renommé San Francisco le 30 janvier 1847 par le lieutenant Washington Bartlett, qui y fait office

d'alcade (maire et juge de paix). Des navires toujours plus nombreux débarquent sur les collines sablonneuses leurs passagers, d'une diversité que nul n'aurait osé imaginer. Le plan levé en 1839 par le Suisse Jean-Jacques Vioget n'étant plus suffisant pour une population passée d'un millier d'habitants à environ 25 000 en 1850, il est transformé et élargi en août 1847 par Jasper O'Farrell, un géomètre irlandais qui trace la grande artère de Market Street. Le plan en damier favorise la vente de lots urbains, faisant fi du relief. Avec l'arrivée en masse de population, le besoin d'espace oblige San Francisco à s'étendre sur les collines, mais aussi sur la baie. Des jetées prolongent les rues principales pour faciliter le débarquement des passagers et des marchandises, soumises aux lois de l'offre et de la demande. Un surplus d'importations et elles perdent leur valeur, abandonnées dans les rues où elles pourrissent faute de lieux de stockage.

Ville de tentes et de cabanes de bois, San Francisco est détruite par sept incendies, la plupart criminels, entre décembre 1849



© MOUNTAIN VIEW PUBLIC LIBRARY. © LIBRARY OF CONGRESS, PRINTS AND PHOTOGRAPHS DIVISION, WASHINGTON.



et juin 1851. La ville est rebâtie, à chaque fois avec des matériaux plus résistants : la brique remplace le bois et la toile pour protéger les bâtiments les plus importants, les magasins et les salles de jeu. L'importante population d'hommes sans leur famille et avides de distractions suscite la formation d'un quartier où se multiplient jeux de hasard et saloons. Bagarres et meurtres y sont fréquents. La ville est mise en coupe réglée en 1849 par des délinquants arrivés de New York qui paradent dans les rues et pratiquent intimidation et extorsion à l'encontre des non-Américains. La criminalité est endémique. Devant l'impuissance de la police et pour essayer de rétablir un semblant d'ordre, les hommes d'affaires du centre-ville organisent des comités de vigilance en 1851 et en 1856.

San Francisco est un lieu de débarquement pour les passagers qui se dirigent rapidement vers les contreforts de la Sierra Nevada, où se trouvent les régions aurifères dont le filon mère (*mother lode*) s'étend sur environ 190 km. A partir de 1852, l'or que l'on pouvait ramasser dans les sables

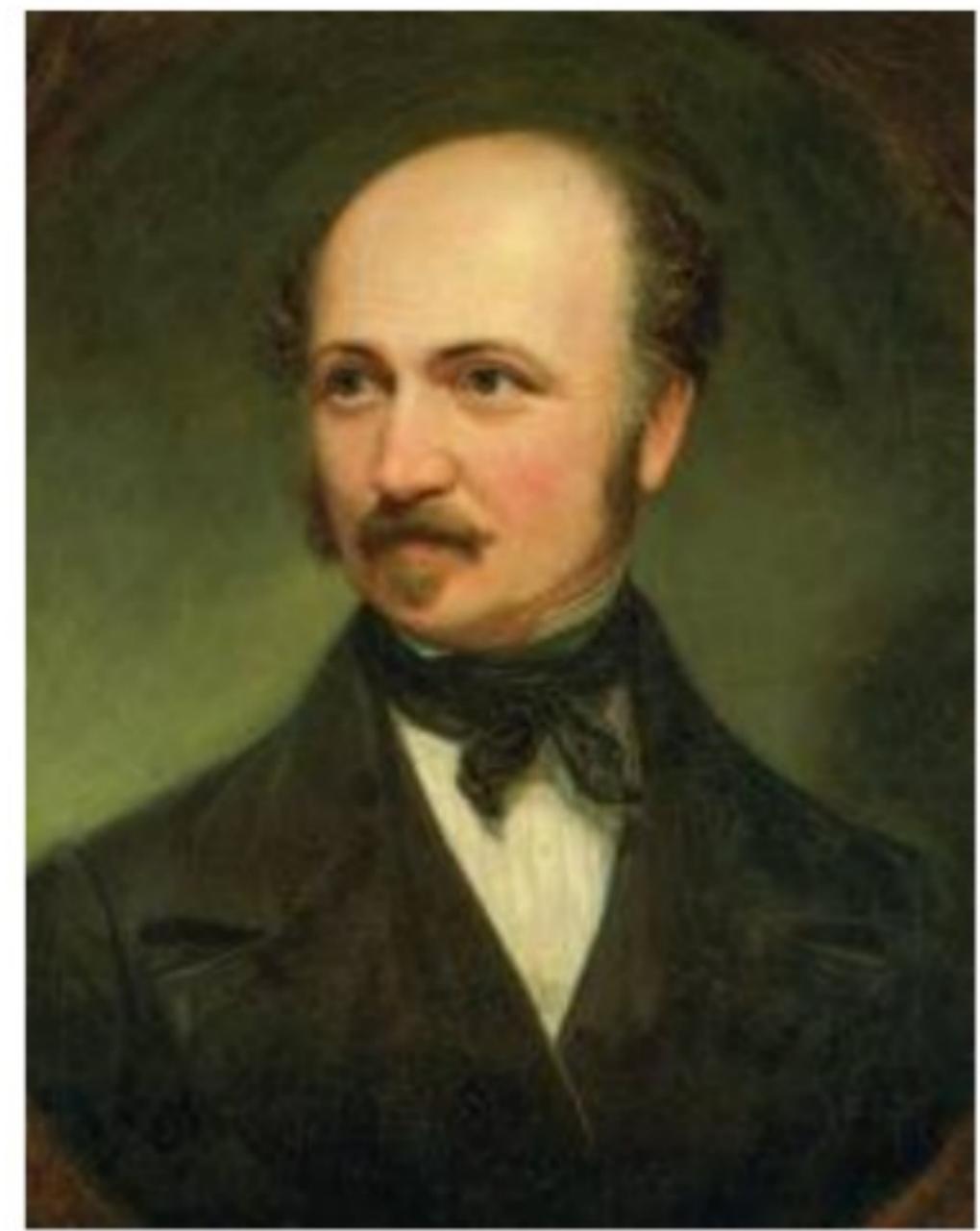
s'épuise et l'exploitation se fait de plus en plus dans des mines que l'on creuse. Les chercheurs d'or bâissent des cabanes de rondins dans les bois et des villages avec des bâtiments en planches, pensions de famille, hôtels, magasins d'alimentation, tavernes et bureaux pour médecins, dentistes et hommes de loi. Dans les mines à ciel ouvert, la vie est dure. Les journées sont longues sous un soleil de plomb, les pieds dans l'eau glacée. La nourriture est monotone et mal équilibrée. Les mineurs se sentent seuls, loin de leur famille. C'est un monde d'hommes. Les femmes sont restées au pays. Jusqu'en 1852, elles sont peu nombreuses : en 1850, elles ne constituent que 8 % en moyenne de la population en Californie et 2 % de la population dans les mines.

La augmentation du nombre de prospecteurs, l'épuisement des gisements les plus faciles, attisent la compétition et l'hostilité entre populations différentes. Les Américains s'irritent de la présence d'étrangers sur des terres qu'ils estiment devoir leur être réservées. Les conflits s'expriment par des mesures légales comme la loi qui, en avril 1850, impose une lourde taxe mensuelle à payer par les mineurs « étrangers », c'est-à-dire de fait non-anglophones ; ils tournent à l'émeute et les étrangers sont chassés des meilleurs emplacements.

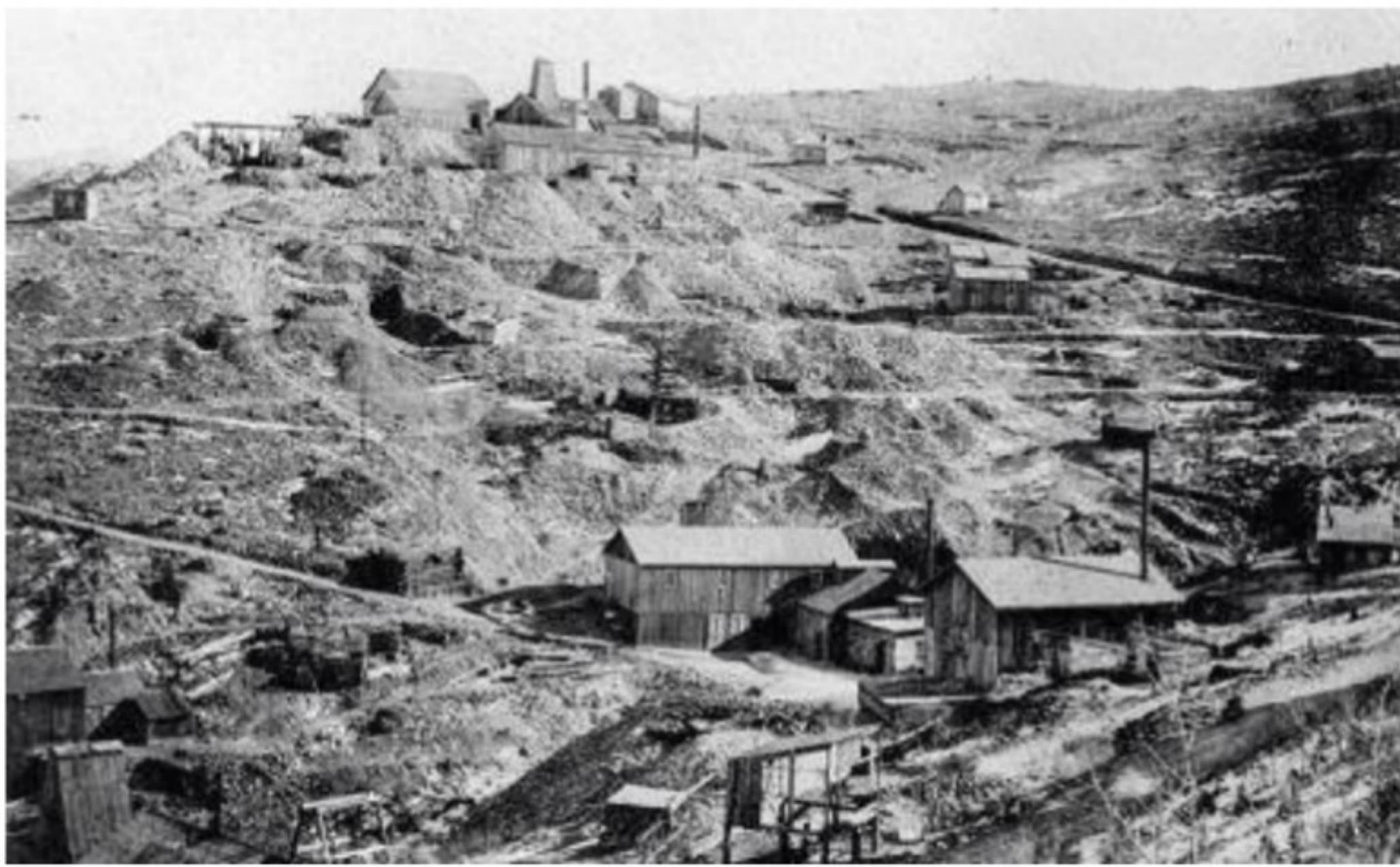
Lorsque des *placers* (les endroits où l'or s'est déposé) sont prometteurs et les prospecteurs nombreux, de petites villes se développent pour approvisionner les chercheurs d'or. Quand les dépôts sont épuisés, les mineurs partent, abandonnant ce qui n'est plus qu'une ville fantôme. Les régions minières deviennent alors de vastes décharges publiques.

La quête de l'or s'accompagne de pratiques dangereuses pour la nature. L'utilisation de mercure pour amalgamer les particules de métal contamine les rivières. En 1852, un Canadien français, Antoine Chabot, invente une nouvelle technique pour extraire l'or : la roche est désagrégée par un canon à eau qui projette le liquide avec une grande force, un procédé efficace mais dévastateur pour l'environnement. Les boues sont emportées par les ruisseaux et recouvrent les terres agricoles en aval.

Les Amérindiens de l'intérieur du pays avaient été peu touchés par l'implantation espagnole, principalement localisée sur les côtes. La ruée vers les dépôts aurifères les frappe de plein fouet. Leurs territoires sont envahis, leurs ressources détruites et, s'ils résistent, ils sont massacrés par des groupes de mineurs qui attaquent sans pitié



© THE NEW YORK HISTORICAL BRIDGEMAN IMAGES.



POUSSIÈRE DE ROCHE Ci-dessus : une mine d'or en Californie, à la fin du XIX^e siècle.

En bas : la mine de Malakoff Diggins, dans le nord de la Sierra Nevada, vers 1875. Elle est connue pour avoir été l'une des plus grandes mines hydrauliques du monde. De puissants jets d'eau étaient projetés sur les parois rocheuses de façon à provoquer leur effritement et faciliter ainsi la recherche du métal précieux dans les débris de roche. Les conséquences environnementales, en particulier de nombreuses inondations dues aux gravats déversés dans les rivières, furent catastrophiques pour les agriculteurs de la région. Page de droite : un groupe de mineurs dans la mine californienne de Taylorsville, en 1849.

et sans distinction femmes, enfants, vieillards. Leur nombre s'étant considérablement réduit, ils sont finalement confinés dans des réserves.

Au nom de la loi

La conquête place la Californie sous autorité militaire. Dans un premier temps, les institutions et les lois mexicaines restent en usage. Pour devenir un Etat qui se gouverne lui-même et soit admis dans l'Union, il faut d'abord, selon l'ordonnance du Nord-Ouest (1787), qu'il s'y trouve 5 000 hommes de plus de 21 ans et libres ; lorsque la population atteint 60 000 habitants, la rédaction d'une constitution peut être envisagée. Il faut ensuite demander à être accepté. Avec l'arrivée de nombreux chercheurs d'or, la Californie remplit les conditions à une vitesse record. En septembre et octobre 1849, 48 délégués se réunissent à Monterey, dont 11 élus des comtés du Sud restés hispanophones et 37 représentants du Nord peuplé de nouveaux venus. Chiffres significatifs des évolutions démographiques, 6 étaient nés en Californie, 19 avaient vécu moins de trois ans dans le pays, 10 venaient de l'Etat de New York. Ils rédigent une constitution qui est signée en octobre 1849, ratifiée par les électeurs le mois suivant et envoyée à Washington avec une demande d'admission dans l'Union. La Californie en devient le 31^e Etat

le 9 septembre 1850 et les lois américaines y sont appliquées.

L'article I section 6 de la Constitution californienne interdit l'esclavage et la servitude involontaire, sauf « *comme punition pour un crime* ». La Californie entre ainsi dans l'Union comme un Etat sans esclaves, bien qu'elle se trouve au sud de la ligne qui, plus à l'est, depuis le compromis du Missouri en 1820 (admission d'un « Etat libre » pour chaque « Etat esclave »), sépare les Etats esclavagistes des Etats sans esclaves. Le compromis de 1850 laisse aux autres Etats à créer dans les territoires arrachés au Mexique le choix d'accepter ou non l'esclavage. Cette brèche dans l'équilibre fragile qui prévalait entre le Nord et le Sud va conduire, dix ans plus tard, à la guerre.

Le choix de l'emplacement de la capitale donne lieu à des débats animés. Monterey est rapidement délaissée car trop marquée par son héritage hispanique aux yeux de délégués qui veulent affirmer le changement de pouvoir. San Francisco est rejetée car trop dynamique économiquement. Contre ceux qui soutiennent que cela permettrait aux délégués de s'occuper de leurs affaires, d'autres réclament qu'ils se consacrent à leur rôle politique, sur le modèle de la capitale Washington par rapport à l'industrieuse New York. San José, Vallejo, Benicia, Santa Barbara sont tour à tour proposées et écartées car soit trop

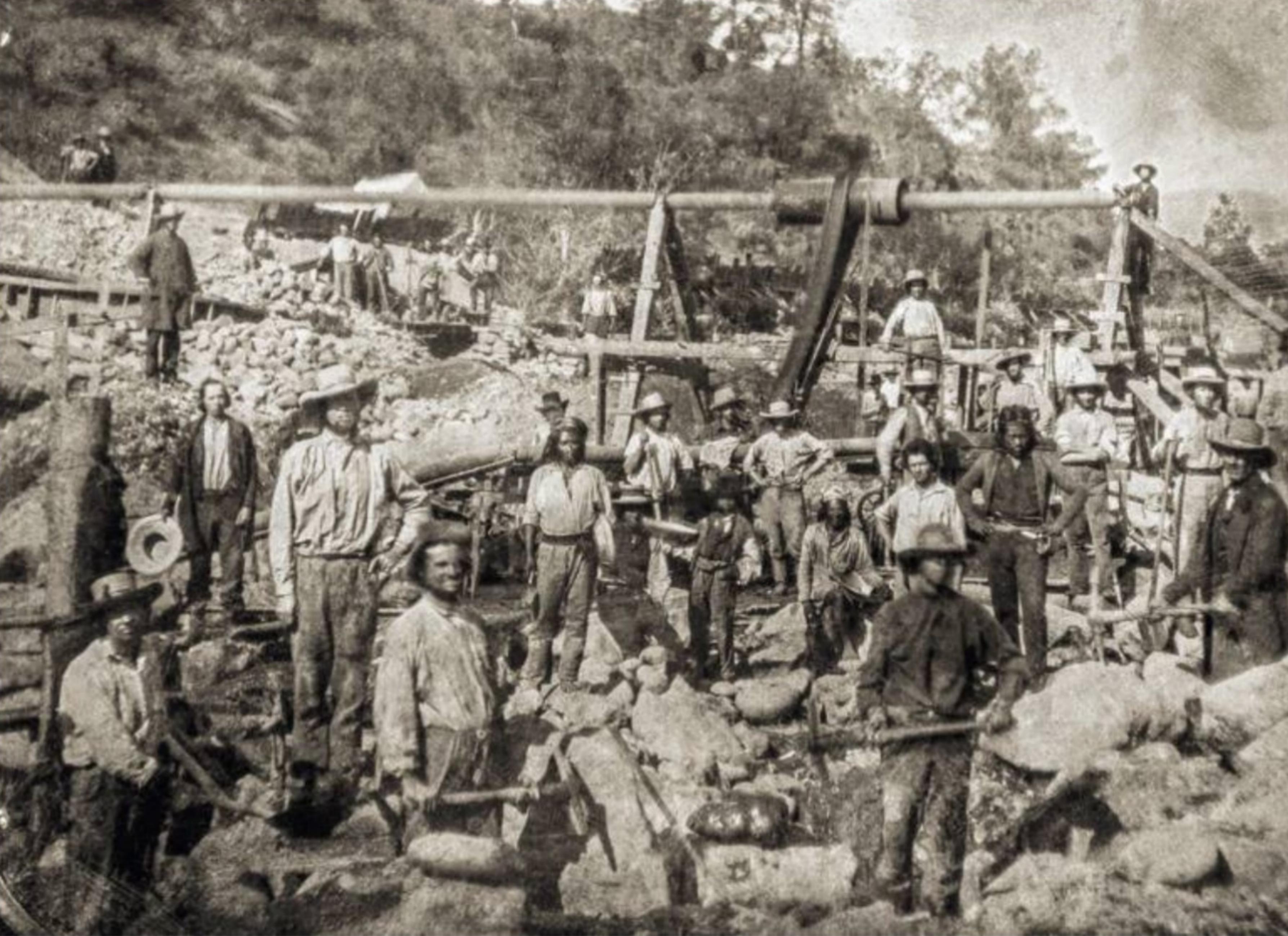
excentrées, soit insuffisamment équipées. C'est finalement la ville de Sutter, là où tout a commencé, qui est choisie le 25 février 1854 sous le nom de Sacramento, le fleuve qui la traverse, car elle est proche des mines et au centre du pays agricole. Sacramento devient un arrêt essentiel du chemin de fer transcontinental construit entre 1862 et 1869.

Le traité de Guadalupe Hidalgo garantissait explicitement aux citoyens mexicains des territoires conquis tous les droits des citoyens américains, en particulier droit de vote et droit de propriété, ce qui ne convenait pas aux nouveaux arrivants. Les Américains considèrent en effet les régions de l'Ouest comme domaine fédéral et ils sont furieux de découvrir que les meilleures terres de Californie leur échappent en tant que propriétés privées protégées par le traité. Ils s'appuient sur la loi fédérale de préemption de 1841, qui donnait la priorité d'acquisition à un très faible coût aux individus qui s'installaient sur des terres fédérales, et n'hésitent pas à s'approprier les terres qui leur conviennent sans tenir compte des droits des précédents occupants. En s'installant sur ses domaines et en volant ses récoltes et son bétail, ils causent la ruine de Sutter.

Sous la pression des squatteurs américains de Californie, le gouvernement fédéral décide que, dans le nouvel Etat, les titres de propriété devront être déposés dans les deux ans devant une commission américaine d'examen des titres créée à cet effet le 3 mars 1851. Les déposants doivent pouvoir apporter la preuve de leur authenticité

© ROGER-VIOLLET/ROGER-VIOLLET. © EVERETT COLLECTION/AURIMAGES. © SUPERSTOCK/UIG/BRIDGEMAN IMAGES.





si leur validité est mise en cause, ce qui arrive presque systématiquement dans les régions du Nord, les plus convoitées. S'ils ne le peuvent pas, leurs propriétés deviennent terres fédérales. Et quand ils y parviennent, c'est souvent ruinés par les frais des procès. Le résultat est un transfert de richesses massif au détriment des anciens propriétaires, dont les droits sont bafoués, et au bénéfice principalement des hommes de loi, dont les services ont été très chèrement payés, et des spéculateurs.

La parole est d'or

Le traité de Guadalupe Hidalgo n'abordait pas la question de la langue officielle, mais en 1849 les hispanophones sont suffisamment nombreux et puissants pour que les travaux de la convention soient menés en anglais et en espagnol, avec un traducteur, et que le texte final soit rédigé et publié dans les deux langues. L'article XI section 21 spécifie : « *Les lois, décrets, règlements et dispositions qui, de par leur nature, nécessitent une publication seront tous publiés en anglais et en espagnol.* » Mais déjà en 1851 le gouvernement impose l'anglais pour les contrats d'achat et de vente

de terres, alors que peu de Californios parlent cette langue. Trente ans plus tard, en 1879, une nouvelle constitution supprime l'espagnol dans les textes officiels et acte la perte de pouvoir des hispanophones.

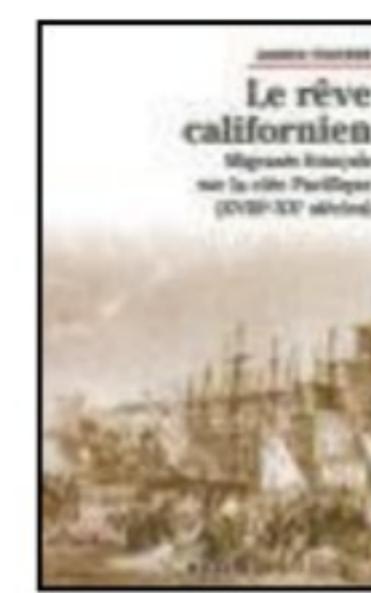
Nommer est une forme d'appropriation. De nouveaux toponymes apparaissent pour désigner les noyaux urbains, les formes du relief, rivières, montagnes. Des actions sont menées pour angliciser les noms comme dans le cas, au sud de Stockton, du « Campo de los Franceses », ancien rendez-vous des trappeurs canadiens-français, que les nouveaux habitants veulent faire renommer Castoria. Sans succès. Le lieu reste connu sous le nom de French Camp.

Le récit de la conquête territoriale est écrit par les vainqueurs. Les lettres et correspondances des mineurs et pionniers sont publiées dans les journaux de l'Est. La production culturelle, en particulier le western, a accrédité depuis la légende d'une terre quasi vierge, d'un peuple insouciant aux dirigeants corrompus, de pionniers courageux, « *à la mesure des montagnes* », extrayant l'or des entrailles de la terre et développant l'agriculture.

La Californie a hérité de la ruée vers l'or une population d'une grande diversité. L'or extrait, transporté dans le monde entier, a soutenu la croissance économique. Mais, loin de l'idéal du petit propriétaire, l'agriculture est pratiquée sur de vastes exploitations. De même, assez rapidement le prospecteur solitaire a été remplacé par des sociétés minières, seules capables de mobiliser des capitaux importants. ✓

Annick Foucier est professeur émérite d'histoire de l'Amérique du Nord à l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne.

À LIRE d'Annick Foucier



*Le Rêve californien.
Migrants français
sur la côte Pacifique
(XVIII^e-XX^e siècle)*
Belin
428 pages
D'occasion

RENDEZ-VOUS EN TERRE INCONNUE

Chimney Rock, dans l'ouest du Nebraska. Cette aiguille de roche servait de point de repère aux pionniers dans leur progression le long de la rivière North Platte, en direction des montagnes Rocheuses. Les premiers pionniers qui suivirent la piste de l'Oregon purent encore croiser dans ces prairies, à la place du bétail, de nombreux bisons, avant que leurs troupeaux ne soient décimés pour nourrir les ouvriers des chantiers du Transcontinental.

Tous les dessins illustrant cet article sont extraits des différents albums de la bande dessinée *Lucky Luke*, créée par Morris.

© LUCKY COMICS, 2025. ©VIKTOR POSNOV/MOMENT OPEN/GETTY IMAGES.



Il était une fois dans l'Ouest

Par Farid Ameur

Itinéraire des pionniers, naissance des villes et du chemin de fer, apparition des figures du cow-boy, du shérif ou du hors-la-loi : la colonisation des territoires conquis à l'Ouest détermina un mode de vie nouveau à tout point de vue.





Quel est le profil des conquérants de l'Ouest ?

Au milieu du XIX^e siècle, l'Ouest américain brille de mille feux. Des rives du Mississippi à la Californie, un vaste front pionnier, encore largement inexploré, s'ouvre à la colonisation. Les esprits s'enflamme à la pensée de ces terres réputées riches et fertiles, qu'il suffit de mettre en valeur pour accéder à la propriété. Au printemps 1843, une longue colonne de chariots bâchés s'ébranle, depuis les rives du Missouri, à travers les Grandes Plaines, le long de la piste de l'Oregon. A pied, à cheval ou du haut de leurs attelages, ils sont un millier à contempler les paysages grandioses qui se dessinent à l'horizon. Leur voyage marque le début de la « grande migration ». Deux ans plus tard, 3 000 émigrants gagnent l'Oregon. En 1849, le nombre de candidats à l'aventure s'élève à 30 000, puis à 55 000 l'année suivante. Des pics liés à la découverte de l'or en Californie, autre destination phare. A Fort Laramie, dans le Wyoming, les officiers voient défiler jusqu'à 9 000 chariots en une seule saison. Avant que le chemin de fer transcontinental ne soit achevé en 1869, on estime qu'environ 360 000 pionniers empruntent le « *Big Trail* ». « *Adieu l'Amérique, salut le Nouveau Monde !* » dit le dicton populaire.

Le cœur gonflé d'espoir, les émigrants aspirent à de meilleures conditions de vie. Ce sont en grande majorité des fermiers américains de souche anglo-saxonne qui viennent de l'est des Etats-Unis, surtout de Nouvelle-Angleterre, de la région des Grands Lacs et de la chaîne des Appalaches. Les profils se diversifient cependant au fil des années et l'on voit apparaître des contingents de plus en plus nombreux d'agriculteurs originaires des îles Britanniques, d'Irlande, des pays germaniques et de Scandinavie. Par vagues successives, des Polonais, des Hongrois et des Suisses complètent les convois. Les hommes célibataires et les familles nombreuses sont les plus représentés.

Les colons sont à la fois actifs, opportunistes, persévérand et entreprenants. L'insuccès et les malheurs qui les frappent

ne les ralentissent jamais ; farouchement individualistes, ils croient, parfois aveuglément, en leur bonne étoile. Très pieux, ils s'en remettent volontiers aux arrêts de la Providence pour accomplir leur destinée. Sensibles à la rumeur populaire, aux brochures et aux tracts qui passent de main en main, ils se représentent l'Ouest comme le nouvel Eldorado, le pays de Cocagne où le lait et le miel coulent à profusion.

Plus que le goût de l'aventure, c'est la pauvreté qui invite au grand voyage. D'où qu'il vienne, chaque fermier rêve de posséder un lopin de terre qu'il lui appartiendra de cultiver. Or, à l'est des Etats-Unis, des crises agricoles, des épisodes de sécheresse et la hausse des taxes, jointes aux récessions entre 1837 et 1844, ont ruiné leurs efforts, les contraignant à s'endetter lourdement auprès de grands propriétaires terriens. Fait peu connu, la multiplication des épidémies, qui déciment les populations comme les troupeaux, a aussi agi comme un répulsif, le climat de l'Ouest étant réputé plus sain. Sans regret, ils ont pris la décision d'abandonner leurs terres hypothéquées pour s'affranchir de toute dépendance.

Il y a encore moins d'hésitation pour ceux qui ont été chassés d'Europe par la guerre, la misère et les persécutions, à plus forte raison après l'échec des mouvements révolutionnaires de 1848. Havre de paix et de liberté, mais aussi modèle d'application de la démocratie, la République outre-Atlantique fait figure de nouvelle Terre promise. Déjà se dessinent les contours du « rêve américain », cette vague promesse qui voudrait qu'à force de travail, de courage, d'audace et de persévérence, tous les espoirs soient permis, à commencer par celui de faire fortune et de prospérer. C'est aussi un laboratoire d'expériences pour des communautés utopistes, à l'image des colonies phalanstériennes du Texas, ou un refuge pour les mormons, taxés d'hérésie et de polygamie, qui viennent se fixer en 1847 dans la vallée verdoyante de Salt Lake City, dans l'Utah.

Quel est l'itinéraire des pionniers ?

D'est en ouest, la piste se déroule comme un ruban sur plus de 3 000 km. Le point de départ se situe sur les bords du Missouri, dans des localités comme Independence, Council Bluffs et Westport. Les convois partent courant mai ou début juin, le temps de laisser arriver les fermiers venant des Appalaches. Sur place, les pionniers doivent s'équiper, trouver un chariot solide, des bêtes de trait et des vivres. Leur choix est déterminant car, souvent, leurs dernières économies s'engouffrent dans ces dépenses. Plutôt que des chevaux, beaucoup optent pour une demi-douzaine de bœufs et des mules, animaux plus robustes et endurants. Les provisions sont composées de farine, de biscuits, de fruits secs, de haricots, de lard, de café, de sucre et de sel. L'ensemble s'entasse à côté du coffre à vêtements, des ustensiles de travail et de petits meubles. Les derniers jours sont employés à préparer l'itinéraire et à se joindre à un convoi en partance, soit pour la Californie, soit pour l'Oregon, encore qu'un petit nombre cherche à s'engager sur une vieille route espagnole menant à Santa Fe, au Nouveau-Mexique. Enfin, un chef est élu à mains levées et un guide, la plupart du temps un ancien trappeur, est recruté pour suivre au mieux la piste.

Dans le grincement des essieux et le beuglement des animaux, le convoi s'aventure peu à peu dans l'inconnu. Les chariots cahotent dans les ornières. Dans la poussière et la chaleur, les pionniers suivent à pied plutôt qu'à cheval au rythme de 25 km par jour, de l'aube jusqu'au milieu de l'après-midi. Une cadence maintenue pendant six longs mois. Les voyageurs savent qu'il faut arriver à destination avant la fin de l'automne et ne pas perdre de temps en chemin. Deux semaines après leur départ, les pionniers traversent la rivière Platte, un filet d'eau boueux entre les rives de grès. Au milieu de nuées de moustiques,

© AKG-IMAGES. © U.S. NATIONAL PARK SERVICE. © LUCKY COMICS, 2025.



ils s'enfoncent ensuite dans les Grandes Plaines, où le gibier abonde mais où la menace indienne les oblige à rester sur le qui-vive. De temps à autre, on organise des haltes d'une journée. « *Du repos pour le bétail, un jour de chasse pour les hommes, un jour de lessive pour les femmes et un jour de jeux pour les enfants* », résume un colon. On s'arrête, dans la mesure du possible, près d'un cours d'eau afin de laisser les animaux s'abreuver, de se rafraîchir et de... prendre un bain ! Pour immortaliser leur périple, certains pionniers gravent leur nom dans la roche, notamment sur les sites de Devil's Gate et de Chimney Rock.

Le convoi atteint ensuite Fort Laramie, dans le Wyoming, sorte de caravansérail où l'on s'affaire à réparer les chariots, à ferrer les bêtes et à se réapprovisionner. Puis commence la lente et difficile ascension des Rocheuses, étape redoutée entre toutes. La fatigue et le découragement éprouvent la cohésion du groupe. A cela viennent s'ajouter les caprices du climat, très changeant en montagne, et la multiplication des rivières, qu'il faut parfois franchir en doublant les attelages ou en démontant les roues des chariots pour les transformer en radeaux tirés par un système de cordes d'une berge à l'autre. Une fois atteint la South Pass, on descend vers le Pacifique.

A Fort Bridger, on peut encore se ravitailler et faire reposer les organismes avant la dernière partie du trajet.

Les pionniers en direction de la Californie obliquent vers le sud-ouest et se ménagent un chemin à travers la Sierra, tandis que ceux en partance pour l'Oregon remontent vers le nord, de gorges en ravins, en suivant la vallée de la Snake River. Pour ces derniers, le fleuve Columbia, avec ses rapides, constitue l'ultime obstacle. A la limite de l'épuisement, les voilà bientôt aux portes de l'océan Pacifique. L'émotion est grande en arrivant au terme de cette odyssée. La beauté des paysages et la profusion des ressources naturelles les transportent d'enthousiasme. En témoigne ce qu'écrit une fermière dans sa relation de voyage : « *On dirait que le Tout-Puissant a consacré ici, au sein de la nature, et sous la vérité infinie des cieux, un temple resplendissant pour y recevoir l'adoration et les louanges des hommes.* »



A quels dangers sont-ils exposés ?

Sur la piste de l'Ouest, les dangers sont innombrables et constants. Obsédés par leur désir de réussir, les pionniers font peu de cas des conseils qui leur sont prodigués, comme dans le *Guide de l'émigrant en Oregon et en Californie* (1845) ou *Le Voyageur des prairies* (1859), des brochures distribuées aux candidats à l'aventure. Presque sans discontinuer, des tombes, des carcasses d'animaux, des objets et du mobilier abandonné jalonnent la route. Le premier point de vigilance a trait à la faune. Dès les premiers jours, les loups et les coyotes accompagnent le convoi et cherchent à s'en approcher à la nuit tombée. Les morsures des serpents à sonnette et les piqûres des scorpions sont particulièrement redoutées. S'agissant du gros gibier, les accidents de chasse ne sont pas rares, surtout en présence des grizzlys, bisons, pumas et élans qui pullulent dans les Rocheuses.

Les aléas climatiques constituent une autre source d'angoisse. Dans les solitudes des Grandes Plaines, le relief dénudé n'offre pas de protection naturelle aux pionniers. En plus des fortes chaleurs, blizzards, tornades et cyclones sont difficilement prévisibles et balayent tout sur leur passage. Les pluies diluviales gonflent le niveau des rivières et transforment les chemins en torrents boueux. Les orages, la grêle et la foudre frappent au point de transpercer la toile des chariots et de disperser le bétail ; le vent souffle parfois fort et ralentit la progression du convoi. En altitude, les soirées sont fraîches

et il faut faire de grands feux pour se réchauffer. Le passage des rapides provoque d'inévitables noyades. Dans les plaines, les chariots s'embourbent dans les sillons creusés par le passage des roues ou dans les terriers des chiens de prairie. Pire encore, les retardataires ou les convois qui se sont égarés courrent le risque d'être bloqués par la neige. C'est le cas de la caravane des frères Donner, à la fin de l'année 1846. Pendant cinq mois, perdus dans les contreforts de la Sierra Nevada, 87 hommes, femmes et enfants agonisent dans le froid en attendant l'arrivée des secours. Lorsque ceux-ci arrivent, il n'y a plus que 48 survivants. La plupart ont recouru au cannibalisme pour survivre.

La question sanitaire est aussi préoccupante. Le manque d'hygiène, la consommation d'eau contaminée et de nourriture avariée, mais aussi la promiscuité des contacts et la fatigue épuisent les organismes et favorisent la propagation des maladies. On estime que 20 000 à 30 000 pionniers, surtout des vieillards, des femmes et des enfants, ont succombé au cours du voyage, soit environ 7 % des effectifs. Le choléra, la petite vérole, la typhoïde et la dysenterie sont responsables de la plupart des décès.

Quant à la menace amérindienne, elle est très relative. En septembre 1851, les autorités fédérales négocient le traité de Horse Creek avec les principales tribus des Grandes Plaines pour garantir le libre passage des convois de pionniers. Aussi les Indiens sont-ils généralement pacifiques et cherchent-ils à faire du troc. Certes,

il leur arrive parfois de se présenter en force devant des colons et d'exiger, sous la menace de leurs armes, des têtes de bétail ou des produits manufacturés en guise de droit de péage. Mais contrairement à la légende hollywoodienne, les attaques sont rares ; seuls les chariots isolés ou les petits groupes sont exposés à des raids éclair. Le 11 septembre 1857, le massacre de Mountain Meadows, en Utah, fait figure d'exception. Ce jour-là, dans des circonstances demeurées obscures, une milice mormone s'allie avec des guerriers païutes pour attaquer un convoi en route pour la Californie, faisant 120 morts parmi les colons.

Fait peu connu, les pionniers ont plus à craindre des bandes de pillards, déserteurs, contrebandiers et cow-boys à la détente facile. En cas de danger, ils prennent la précaution, chaque soir, de ranger les chariots en cercle, le corral, avec les bêtes au milieu ; les véhicules sont arrimés avec des chaînes et les hommes montent une garde vigilante jusqu'au lever du jour.

Les risques les plus fréquents sont cependant ceux liés à la vie en communauté. Sur fond de rivalité, d'anxiété ou d'alcool, les tensions naissent au sein du convoi et aboutissent parfois à des rixes sanglantes. Symbole d'une justice expéditive, un jury populaire se forme aussitôt pour prononcer la peine correspondant au crime ou au délit qui a été commis. Lorsque les circonstances s'y prêtent, le coupable peut être remis aux autorités dans

l'un des postes-frontières

avancés

à l'ouest du

Mississippi.

Dans d'autres

cas, la peine

capitale

est exécutée

dans l'heure

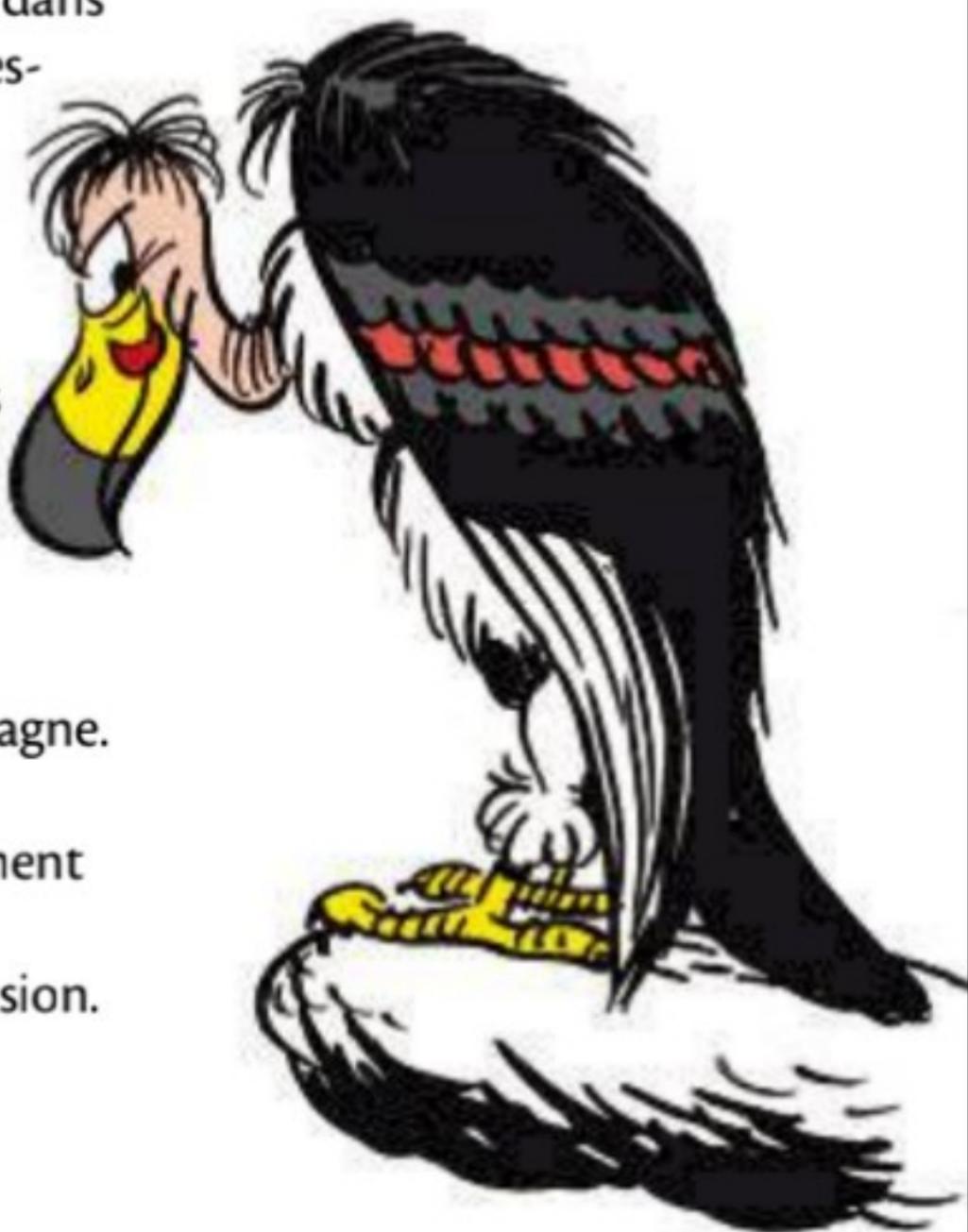
en rase campagne.

Le voleur, lui,

est généralement

sanctionné

par une exclusion.



Comment les terres leur sont-elles attribuées ?

Les pionniers s'installent tous sur des terres qui appartiennent à l'origine aux Indiens, les premiers habitants du Nouveau Monde. Les autorités fédérales revendiquent leur souveraineté sur l'ensemble des contrées de l'Ouest. Par le jeu de la guerre ou de la diplomatie, le territoire de la Louisiane – en fait, les Grandes Plaines – en 1803, le Texas en 1845, l'Oregon en 1846, puis la Californie et le sud-ouest des Rocheuses en 1848 sont passés sous administration américaine et font désormais partie du domaine public. Leur gestion incombe au Bureau de l'office foncier (*General Land Office*), une agence gouvernementale placée sous la supervision du département de l'Intérieur. Sous la pression des colons, désireux de s'étendre et d'accéder à la propriété, l'armée s'applique, sans aucun ménagement, à exproprier les tribus de leurs meilleures terres en leur faisant signer des traités iniques. En parallèle, un arsenal juridique est mis en place pour encourager les candidats à l'aventure.

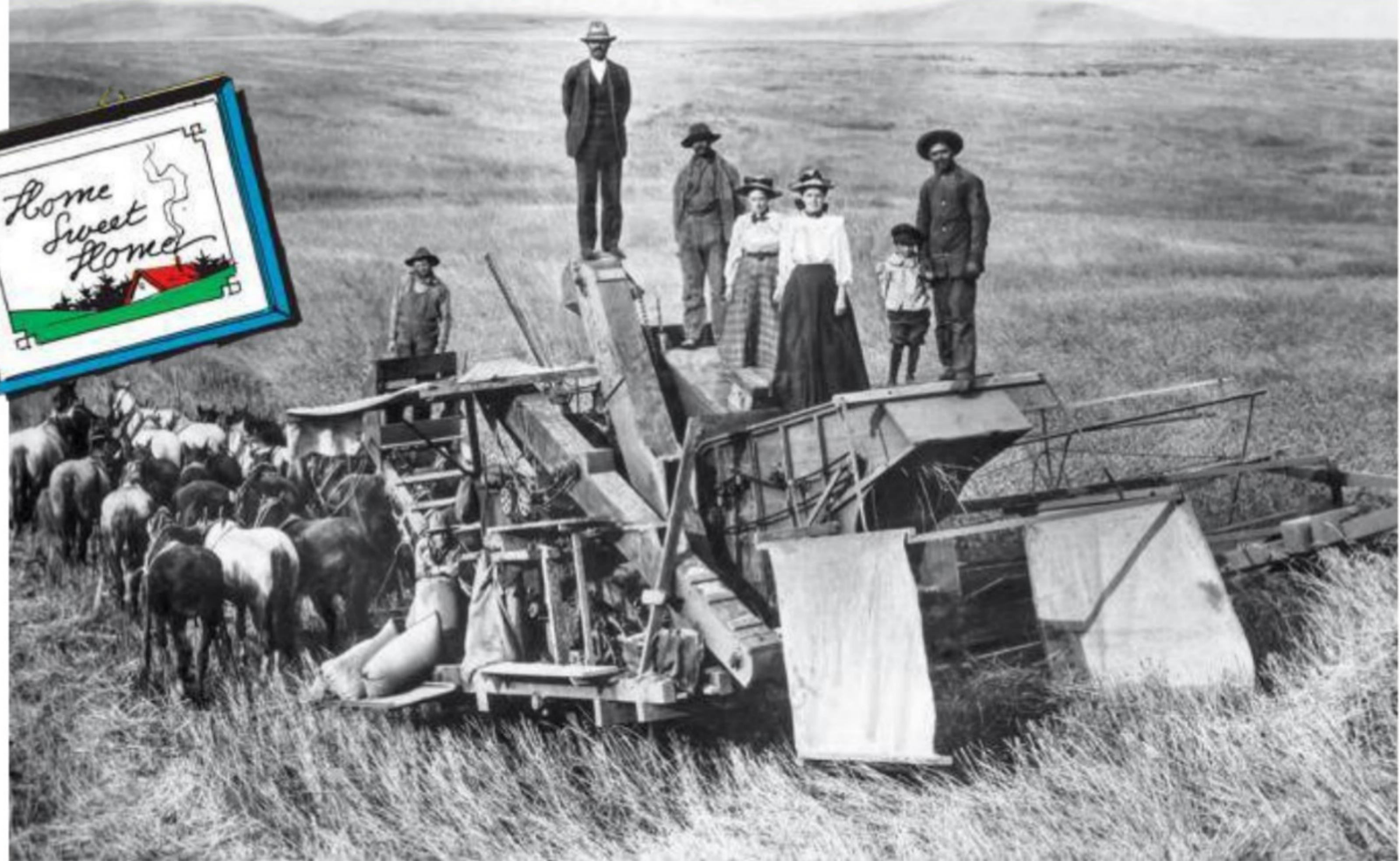
Dès 1841, la loi attribue à tout homme âgé d'au moins 21 ans, moyennant 200 dollars, une propriété de 160 acres (65 ha) à condition de la cultiver pendant cinq ans minimum (*Preemption Act*). Théoriquement, les pionniers doivent enregistrer leur demande avant leur départ, soit auprès de fonctionnaires fédéraux, soit auprès d'un agent d'émigration agréé. Mais une fois sur place, malgré des efforts pour rationaliser l'attribution des parcelles, la règle du premier arrivé premier servi prévaut. S'ils défrichent et mettent en culture pendant au moins six mois la terre sur laquelle ils se sont installés, les squatters trouvent grâce auprès des autorités. Mais encore faut-il ensuite, pour les uns comme les autres, se munir d'un acte notarié pour légitimer le droit à occuper une exploitation, ce qui facilitera plus tard l'acquisition d'un titre de propriété en bonne et due forme. En réalité, l'application de la législation reste relative. L'imprécision du cadastre, la corruption et les erreurs administratives engendrent parfois des tensions et de tragiques désillusions.

Un nouveau pas est franchi avec le vote, en mai 1862, du *Homestead Act*. En pleine guerre civile, il offre à tout citoyen américain de plus de 21 ans, ou à tout immigrant sur le point d'être naturalisé, des parcelles de 160 acres prélevées sur le domaine public arpenté, contre le versement d'un droit variant de 24 à 36 dollars et la promesse d'y résider au moins cinq ans. Le succès de la mesure est immédiat. En 1865, déjà 20 000 fermiers partent à la conquête de l'Ouest, prenant pied sur près de 1 200 000 ha. Ils seront vingt fois plus nombreux avant la fin du siècle, contribuant à la consécration de la notion de propriété individuelle si chère aux Américains. L'Ouest est dédié à devenir un « océan vert », un espace en marche vers le progrès, porté par les valeurs du travail et de la famille, où chacun peut vivre du fruit de son labeur. Ainsi, l'ouverture progressive d'une partie du Territoire indien – l'actuel Oklahoma – à la colonisation donne lieu à une ruée vers les dernières terres libres. Le 22 avril 1889, la première course à la concession a un succès considérable. Au coup de canon donné en guise de signal, 50 000 personnes se lancent dans une folle cavalcade, progressant à pied, à cheval, à bord de chariot, certaines à bicyclette !

Mais ces opérations ont des limites. Les fermiers achètent plus de terres qu'ils n'en reçoivent par le *Homestead Act*. En contrepartie de leurs investissements, les propriétaires des chemins de fer et les entrepreneurs sont devenus les plus grands propriétaires fonciers de l'Ouest américain. Corrompu à l'envi, le bureau du cadastre leur réserve les meilleures parcelles, qu'ils revendent ensuite ou hypothèquent à des taux usuraires. Les fermiers ne cessent donc de s'endetter et constituent des proies faciles pour les banquiers, les éleveurs et les exploitants de sites miniers. D'autant que la sécheresse et des invasions récurrentes de sauterelles ruinent les récoltes et les contraignent de vivre à crédit. En 1892-1893, l'armée doit intervenir pour apaiser les tensions dans le comté de Johnson, dans le Wyoming.



LA CHEVAUCHÉE SAUVAGE
Page de gauche : le passage du col Ute, dans le Colorado, à 2 793 m d'altitude, vers 1875. Ci-contre : le 22 avril 1889, en Oklahoma, 50 000 pionniers s'élancèrent dans la première course à la terre (*Land Run*) organisée dans ce territoire jusqu'à réservé aux Indiens et duquel ils furent délogés. Pour les participants au départ, il suffisait d'arriver le premier sur une parcelle et de planter son drapeau : « Cette terre est à moi. »



© LUCKY COMICS, 2025. © BETTMANN ARCHIVE/GETTY IMAGES.

En quoi consistent leurs ressources ?

La première année est toujours difficile. Dès qu'ils parviennent à destination, les pionniers commencent à défricher le terrain sur lequel ils se sont installés, achètent des provisions et se hâtent de construire une maison pour passer l'hiver. Parce qu'ils sont sources de vie, la proximité d'un cours d'eau et le creusement d'un puits revêtent une importance cruciale. La chasse et la pêche, ainsi que la culture d'une petite parcelle et d'un potager, ont vocation à assurer l'autosubsistance de la famille. L'entraide existe entre voisins, mais le dépaysement et l'isolement sont difficiles à vivre, à plus forte raison si les relations avec les Indiens sont mauvaises. Souvent, les colons ne doivent compter que sur eux-mêmes et vivre de manière frugale pendant de longs mois. Faute de numéraire, ils recourent volontiers au troc ou s'endettent au fort ou au comptoir le plus proche. Les prix sont prohibitifs : quatre ou cinq fois plus chers que dans l'Est. La priorité est donnée aux vivres, aux produits manufacturés et aux outils agricoles. On se persuade que la fertilité du sol assurera de belles rentrées d'argent. Sous l'empire de la nécessité, les pionniers se satisfont de solutions de fortune : ils cherchent à récupérer le fer des chariots, confectionnent des vêtements avec la toile de bâche ou des peaux de daim.

Si leurs animaux ont survécu à la traversée du continent, ils constituent des ressources économiques vitales pour se nourrir, se déplacer et labourer la terre. Dans le cas contraire, il faut s'en procurer et veiller à ce qu'ils se reproduisent. Pour chaque fermier, il faut compter au moins une paire de chevaux ou de mules. Grâce au lait qu'elle produit, la vache tient une place centrale. La possession d'un taureau est perçue comme un signe ostentatoire de richesse et la naissance d'un veau comme une bénédiction. L'élevage de volailles, de porcs, plus rarement de moutons et de chèvres, répond à des besoins aussi essentiels.

Viennent ensuite les semaines, labours et récoltes. Si peu de colons peuvent s'offrir la moissonneuse-batteuse mise au point

par Cyrus McCormick, l'Ouest génère des productions de premier plan, notamment le maïs et le blé, base de l'alimentation.

Après plusieurs années de travail, le fermier fait le point sur sa situation. Si elle ne le satisfait pas, il plie bagage et s'installe ailleurs. Pendant son existence, la famille de Laura Ingalls Wilder, l'auteur de *La Petite Maison dans la prairie*, déménage près d'une dizaine de fois, son séjour le plus marquant ayant été les années passées à Walnut Grove, dans le Minnesota. Pour honorer ses dettes, il arrive au chef de famille de chercher un emploi saisonnier davantage rémunéré, comme dans le transport de cargaisons, la charpenterie ou l'exploitation minière. L'élevage reste l'apanage des grands propriétaires terriens.

Ils sont nombreux à rêver d'une prodigieuse ascension vers la richesse, acquise à la faveur du coup de pioche qui changera leur existence, et à se laisser séduire par la ruée vers les métaux précieux : l'or ou l'argent de Californie, du Nevada, du Colorado, de l'Arizona, du Montana et jusqu'aux confins de l'Alaska ! Mais la prospection n'enrichit qu'un petit nombre d'entre eux. En atteste la mésaventure de l'immigrant suisse John Sutter, sur les terres duquel on a découvert de l'or en Californie pour la première fois en 1848, et qui fut conduit à la banqueroute par l'avidité et la corruption des agents du *General Land Office*.

Plus heureux sont ceux qui se sont fixés sur des terres regorgeant de gisements gaziers et pétroliers. Dès la fin du XIX^e siècle, on en découvre en grand nombre au Texas, dans l'Oklahoma et le Dakota du Nord. Le paysage se couvre de derricks, et les grandes compagnies, comme la Standard Oil de John D. Rockefeller, s'empressent de racheter des parcelles ou de négocier leur exploitation souterraine. Une fortune soudaine qui ne manque pas de susciter jalouses et convoitises, à l'image des assassinats en série dont sont victimes les Indiens Osages et qui ont servi de matière à *Killers of the Flower Moon*, réalisé par Martin Scorsese (2023). L'Ouest entre alors dans une nouvelle histoire.

Qui sont les cow-boys ?

Dans l'imaginaire collectif, les cow-boys incarnent une Amérique conquérante, pleine d'allant et de panache, à qui rien, ou presque, ne saurait résister. On se les représente comme des cavaliers intrépides, tenus par un sentiment d'honneur, de camaraderie et de loyauté, vivant au grand air au milieu d'une nature prodigue mais hostile. Ce sont pourtant les Espagnols qui ont introduit l'art d'élever, de garder et de conduire des troupeaux dans le Nouveau Monde. Au début du XIX^e siècle, les *vaqueros* mexicains l'ont ensuite popularisé de part et d'autre du Rio Grande, en particulier au Texas où l'herbe est libre, les pâturages sont immenses et le bétail est en grand nombre. Le cheptel texan est alors évalué à 3,5 millions de têtes, surtout disséminées dans le chaparral du Sud. C'est d'ailleurs là, à la fin de la guerre de Sécession, que les éleveurs commencent à recruter des équipes de cow-boys.

Ils sont à la fois employés de ranch, gardiens et conducteurs de troupeaux. Ce sont des hommes jeunes, entre 16 et 25 ans en moyenne, issus de milieux ruraux et défavorisés. Ils sont pour la plupart sans instruction et sans attaches. Ils sont souvent originaires du Texas, de l'Oklahoma, du Kansas et du Missouri. Certains ont servi dans les rangs de l'armée sudiste pendant la guerre civile et peinent à retrouver leurs repères dans la société civile depuis leur démobilisation. C'est la misère, bien plus que le goût de l'action, qui leur fait accepter cet emploi saisonnier rétribué environ 30 dollars par mois. Du haut de leur monture, leur style caractéristique en fait des personnages aisément reconnaissables : chapeau aux bords larges et relevés, foulard aux couleurs vives, bottes en cuir de vachette remontant à mi-mollet et éperons en fer forment leur panoplie classique. Entre 1865 et 1890, d'après les estimations, ils sont 35 000 à exercer le métier. Si les Blancs sont majoritaires, le tiers des effectifs est composé de Noirs, à l'instar de Nat Love, un ancien esclave devenu une icône de la profession. Le reste est composé de Mexicains, de métis et d'Indiens.



© PHOTO BY TRANSCENDENTAL GRAPHICS/GETTY IMAGES.

Pendant le printemps et l'été, les cow-boys entrent en scène. Sur d'immenses étendues de terres, leur travail consiste à poursuivre les animaux éparpillés ou égarés et à les rabattre en direction du troupeau principal, une tâche délicate et épisante nécessitant dextérité, patience et endurance. L'aisance au maniement du lasso et les qualités équestres sont capitales. Il faut ensuite marquer les jeunes veaux du signe du ranch et trier les adultes qui seront vendus à la gare ferroviaire la plus proche. C'est là, en effet, que les bovins embarqueront à bord de trains spécialement affrétés qui les mèneront aux abattoirs situés dans la région des Grands Lacs. Le bœuf est devenu la viande favorite de l'Américain moyen et les marchés de l'Est en réclament en quantités croissantes. La race texane des Longhorns, réputée bon marché, a la faveur du public.

En attendant, un voyage d'environ 1 000 km doit les conduire en direction du Kansas, du Missouri ou du Nebraska. Pendant deux à trois mois, par vagues successives, le bétail suit les différentes pistes et l'horizon du cow-boy se limite à des plaines ou à des collines sablonneuses. Les raids des voleurs de chevaux et des Indiens sont plutôt rares, mais il faut rester vigilant et accepter parfois de céder quelques têtes en guise de droit de péage. Il convient tout autant de ménager les bêtes pour qu'elles s'abreuvent à intervalles réguliers et ne perdent pas trop de poids. Les incendies de prairie et les orages sont davantage craints car ils créent la panique au sein du troupeau, si bien que les cow-boys mettent ensuite des jours

à le reconstituer. Pendant le trajet, l'alcool est interdit. La nuit tombée, quand ils ne sont pas de garde, les hommes se racontent des histoires avant de s'endormir à la belle étoile, l'espace de quelques heures. La fatigue et l'angoisse se lisent sur leurs visages. La mauvaise qualité de la nourriture est un sujet de crispation, mais un esprit de corps les unit, pour le meilleur comme pour le pire.

Enfin parvenus à destination, ils empochent leur paie et la dépensent en ville sans compter. Après s'être débarrassés de leur crasse et de leur vermine, ils achètent des tenues fringantes et s'empressent d'étancher leur soif et de satisfaire leur besoin de contact physique avec les femmes, au risque de contracter des maladies vénériennes. Leur addiction au jeu est aussi proverbiale. L'apparition du fil barbelé, qui met fin à la vaine pâture, le développement des voies ferrées à l'intérieur des terres et l'essor de l'élevage dans les plaines du Nord mettent peu à peu fin à ces déplacements saisonniers. Malgré leur réputation sulfureuse, les cow-boys seront entrés de plain-pied dans le folklore américain grâce à leur savoir-faire.

LES MOISSONS DU CIEL

Page de gauche : une famille de fermiers sur leur moissonneuse-batteuse à cheval dans les années 1890. Inventée par Cyrus McCormick dans les années 1830, la moissonneuse-batteuse, symbole de la mécanisation de l'agriculture, accompagnera la conquête de l'Ouest. En haut : un campement de cow-boys, vers 1891.

Comment le chemin de fer transforme-t-il la conquête ?

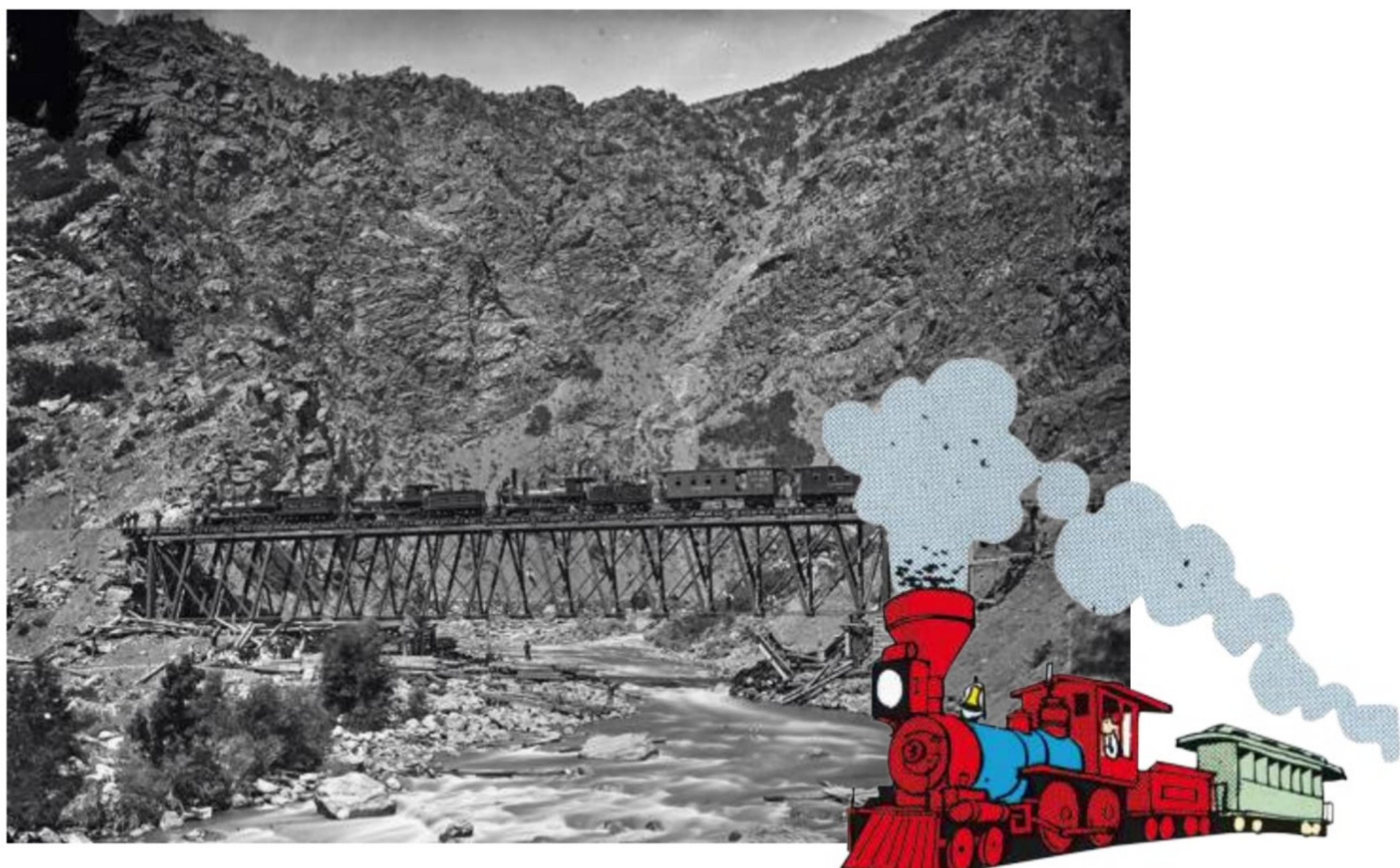
L'entreprise s'est révélée titanique. On l'a longtemps crue irréalisable. Certes, depuis les années 1830, les Etats-Unis connaissent une « fièvre des transports ». Portées par des idéaux de progrès et par la révolution industrielle, les autorités fédérales invitent à la circulation des biens et des personnes en mettant sur pied, de la Nouvelle-Angleterre à la vallée du Mississippi en passant par la région des Grands Lacs, des réseaux de routes terrestres, de liaisons fluviales, de canaux et de chemins de fer. Mais l'Ouest représente un défi presque insurmontable. A l'immensité des Grandes Plaines s'ajoutent des déserts torrides et des chaînes de montagnes pourvues de cols enneigés, de canyons et de gorges vertigineuses. Des contrées encore

largement inexplorées où la menace indienne est diffuse mais réelle. La question revêt pourtant une importance cruciale. Il faut éviter la dislocation du territoire fédéral, qui a désormais atteint la dimension continentale, répondre aux velléités d'expansion des colons et accroître le volume du commerce pour encourager les investisseurs. L'isolement dans lequel s'est trouvée la Californie depuis la ruée vers l'or paraît insupportable à l'opinion publique.

Les pouvoirs publics favorisent d'abord l'éclosion des réseaux de communication à travers le Pony Express, les postes télégraphiques et les relais de diligences, mais ils se rangent, en pleine guerre de Sécession, à l'idée d'une liaison ferroviaire entre l'est et l'ouest du pays. Par la loi du 1^{er} juillet 1862, connue sous le nom

de *Pacific Railroad Act*, le projet est adopté. Il faut cependant attendre la fin du conflit, trois ans plus tard, pour que le chantier démarre vraiment. En échange de généreuses concessions de terres, les deux compagnies chargées des travaux, l'Union Pacific depuis Omaha, dans le Nebraska, et le Central Pacific depuis Sacramento, en Californie, posent 3 000 km de voies ferrées au milieu de la nature.

Le 10 mai 1869, sur le site de Promontory Summit, dans l'Utah, elles établissent leur jonction dans une ambiance de liesse populaire. Peu de temps après, la ligne est prolongée jusqu'à San Francisco et préfigure la construction de lignes secondaires pour quadriller le territoire. « *Quand l'Est rencontre l'Ouest* », titre la presse. L'exploit est retentissant et change



la donne. En offrant un accès praticable entre les deux océans, le Transcontinental constitue, d'une certaine manière, la mythique route des Indes recherchée par des générations d'explorateurs. Dès lors, il joue un rôle moteur dans la vague de peuplement et le développement économique de l'Ouest américain. En six jours, sauf incident, il est désormais possible de relier le Middle West à la côte californienne. Il fallait compter auparavant six mois de traversée en chariot ! Avant la fin du siècle, cinq lignes transcontinentales voient le jour.

Le train induit des transformations économiques considérables. « *Les grandes solitudes de l'Ouest naîtront à la vie* », avait prédit le sénateur Benton, l'un de ses plus fervents promoteurs. Désormais, le rail permet aux fermiers d'exporter leur récolte, aux négociants de s'approvisionner plus facilement, aux chasseurs de vendre davantage de peaux et aux éleveurs d'embarquer leurs troupeaux vers les abattoirs de Chicago. La domestication des espaces permet une plus ample mise en valeur de ressources naturelles comme les minéraux, le bois et le blé. Mais elle creuse aussi un sillon au cœur du pays indien, en cours de pacification, en encourageant la création de villes, de forts et de communautés rurales dans les Plaines, notamment dans le Dakota du Sud, le Montana, le Wyoming, le Nebraska et le Colorado.

© COLLECTION OF THE OAKLAND MUSEUM. © LUCKY COMICS, 2025. © BRIDGEMAN IMAGES. © BETTMANN ARCHIVE/GETTY IMAGES.



Comment naissent les villes ?

CHEVAL DE FER
Page de gauche : la construction du Devil's Gate Bridge en Utah, en 1869. Cette partie du chantier du Transcontinental était menée par l'Union Pacific depuis Omaha, dans le Nebraska, jusqu'à Promontory Summit, en Utah, point de jonction avec la partie ouest de la ligne construite par le Central Pacific. En haut : l'arrivée d'un convoi dans une petite ville, vers 1880.

A gauche : le chantier de la voie ferrée du Northern Pacific, en 1879. La ligne devait relier la région des Grands Lacs au Pacific, par les Etats du Nord.

Dans l'Ouest américain, la naissance des villes est aussi soudaine que désordonnée. Elles se développent au gré des circonstances, autour d'un fort, d'un comptoir ou d'un site minier, le long d'une voie ferrée ou à proximité d'un carrefour de pistes. Aucun plan ne préside à la physionomie et à la croissance urbaines. On a baptisé du nom de « villes-champignons » ces foyers de peuplement édifiés en quelques semaines par des citoyens entreprenants et visionnaires. Leur essor démographique témoigne de leur pouvoir d'attraction. En Arizona, Tombstone a été créée en 1879 par Ed Schieffelin, un prospecteur qui a découvert d'importants gisements d'argent dans la contrée. A cette date, une centaine de mineurs campaient sur place dans des abris de fortune. Deux ans plus tard, à l'époque du fameux règlement de comptes à O.K. Corral, la population s'élève déjà à près de 7 000 personnes ! Sur les pistes du bétail, les « villes à vaches » (*cowtowns*) sont desservies par le train et connaissent un engouement comparable. Abilene, Dodge City, Wichita, Ellsworth, Caldwell et Cheyenne tournent presque exclusivement autour du commerce des bovins.

Les lieux se caractérisent par leur extrême simplicité. En règle générale, services et commerces s'alignent le long de la voie principale, dite *Main Street*. En guise d'enseigne, un large fronton en bois précise leur spécialité. Le plus fréquenté de ces bâtiments est le *General Store*, une boutique où le client trouve tout le nécessaire pour son quotidien, des denrées alimentaires (café, sucre, farine, œufs) au matériel de bricolage (clous, haches, marteaux, scies) en passant par les vêtements et les munitions. Un hôtel se situe à proximité et loue des chambres à la journée, à la semaine ou au mois. Il dispose aussi d'une salle à manger dans laquelle les notables de la ville, à défaut d'avoir une mairie, se retrouvent pour discuter. L'atelier du maréchal-ferrant, qui gère aussi une écurie de louage, est le passage obligé des voyageurs. Mais pour ces derniers, les saloons constituent la principale attraction des lieux ; la plupart se résument à une pièce étroite et sombre, en

longueur et bordée d'un bar. On y trouve de l'alcool, mais aussi des tables de jeu et des prostituées.

Derrière ces commerces, cabanes et tentes se dressent dans le désordre le plus complet. Des étables, des granges et des champs bordent les habitations. Mais au fur et à mesure de sa croissance, la petite ville s'étoffe. La banque, le bureau de poste (parfois équipé du télégraphe), l'armurerie, le cabinet médical, puis le tribunal et le poste de police – avec une prison adjacente – font leur apparition. Enfin, des églises, une école et un théâtre sont édifiés à l'écart des saloons et des maisons de passe, que les édiles cherchent à regrouper dans un « quartier rouge ». Une petite imprimerie, où l'on édite la gazette locale, complète le décor. A Deadwood, dans le Dakota du Sud, il existe un quartier chinois dans lequel on trouve des blanchisseries, des bouges et des fumeries d'opium.

Dans l'Ouest, les villes ont mauvaise presse. On se les représente comme des endroits tapageurs et dangereux. Les visites des cow-boys sont redoutées car elles dégénèrent parfois en affrontement, même si les homicides sont plus rares que ne le prétend la légende hollywoodienne. L'absence d'éclairage public accroît le sentiment d'insécurité et les accidents. Les citadins se plaignent aussi de l'insalubrité. Le trottoir de bois reste le privilège de la grande rue commerçante. La boue, la poussière et la puanteur sont difficilement supportables. La voie principale sert d'égout où se déversent détritus et immondices. Les animaux vagabondent, surtout les volailles, les porcs et les chiens errants. Enfin, les incendies représentent une menace continue, tant en raison de la négligence des habitants que de la sécheresse.

C'est seulement à partir du milieu des années 1880 que les municipalités édictent des ordonnances pour garantir la sécurité et maintenir la propreté publique. Faute de contenter leurs concitoyens et de rassurer les investisseurs, elles craignent de devenir des « villes-fantômes » (*ghost towns*), comme à Bodie, en Californie, qui a compté jusqu'à 10 000 habitants avant de se vider en raison de l'épuisement des mines et de son isolement. La réglementation urbaine devient de plus en plus stricte et expose les contrevenants à de lourdes amendes. A coups d'investissements, des travaux de voirie et d'embellissement contribuent à améliorer le cadre de vie et à resserrer les liens de la communauté, d'où la tenue de concours, de foires et de célébrations comme la fête nationale du 4 juillet.

LES AS DE LA GÂCHETTE

Page de droite : portrait de Billy the Kid à Fort Sumner, vers 1880. Il sera abattu par le shérif Pat Garrett l'année suivante. Face aux célèbres hors-la-loi qui sévissent dans ce Far West où tout reste à construire, quelques figures de justiciers vont également entrer dans la légende, tels Pat Garrett, Wyatt Earp ou Wild Bill Hickok, réputés avoir été parmi les meilleures gâchettes de l'Ouest.

L'Ouest est-il une zone de non-droit ?

Pendant la conquête de l'Ouest, tous les instincts se libèrent. La dynamique mêle agressivité et esprit messianique, soif de liberté et opportunisme. Les habitants sont livrés aux détresses et aux convoitises d'un nouvel Eldorado, à l'ivresse du gain, au désir de faire fortune à n'importe quel prix. Chacun ou presque semble avoir son plan pour réussir. Stimulée par l'immensité des terres, la libre circulation des armes, le manque de lois et la corruption des juges, la violence y est endémique. En théorie, la législation est calquée sur le système judiciaire en vigueur dans l'est du pays. Son application reste cependant aléatoire. Le faible nombre de gardiens de la paix et l'immensité des distances à parcourir entre les lieux de peuplement constituent une aubaine pour les *desperados* et une calamité pour les populations civiles.

Elu à l'échelle d'un comté, le shérif est à la fois un policier et un représentant de l'autorité administrative. Plus souvent recruté pour son courage et son adresse au tir que pour sa moralité ou ses connaissances en droit pénal, il perçoit les impôts locaux et intervient dans tous les conflits se déroulant dans le périmètre de sa juridiction. En ville, le marshal est engagé par le conseil municipal pour faire respecter les ordonnances concernant la voirie, la santé publique, la circulation, mais aussi pour collecter les taxes locales comme les licences des magasins, des bordels et des saloons. Responsable de la sécurité publique, il veille au respect de l'interdiction du port d'arme en ville et fait des rondes dans les quartiers chauds, où il contrôle les allées et venues des potentiels fauteurs de troubles. Mandaté par les autorités gouvernementales, le marshal fédéral voit, lui, sa compétence étendue à l'échelle d'un district, c'est-à-dire à un Etat ou à un territoire rattaché à l'Union.





A vrai dire, les nuances sont essentiellement juridiques entre les représentants de l'ordre. Secondés par des hommes sûrs (*deputies*), shérifs et marshals apparaissent comme la valeur régulatrice d'une société enclise à l'autodéfense et favorable à la loi du talion, d'où la formation de corps de « Vigilants » parmi les habitants et le concours de chasseurs de primes (*manhunters*), des hommes sans scrupule, qui sont eux-mêmes souvent des repris de justice, d'anciens trafiquants d'esclaves et des déserteurs alléchés par la perspective d'une carrière lucrative et aventureuse.

L'avidité et le pouvoir les rendent aussi imprévisibles les uns que les autres. Dans les *cowtowns*, ils ont fort à faire lors des descentes de cow-boys, si bien que des ordonnances interdisent le port d'armes en centre-ville. Jusqu'à la caricature, des *gunfighters* tels que Wild Bill Hickok, Wyatt Earp et Pat Garrett sont entrés dans la légende pour incarner un idéal, le justicier de l'Ouest, un personnage viril et mystérieux, qui ne se dérobe pas à ses responsabilités et affronte son destin envers et contre tout.

Reste qu'en situation d'urgence, les citoyens n'hésitent pas à prêter leur

concours. Ce sont eux qui, spontanément, mettent en échec le gang des frères James lors de l'attaque de la banque de Northfield en 1876 et, seize ans plus tard, le double braquage des Dalton à Coffeyville. Dans l'exercice de leurs fonctions, les shérifs ont d'ailleurs la possibilité de former un *posse*, c'est-à-dire d'enrôler des hommes pour les assister dans la poursuite ou l'arrestation de *desperados*. D'après la loi, chaque criminel a droit à un procès équitable et à être défendu par un avocat devant un juge assermenté. Depuis le tribunal de Fort Smith, dans l'Arkansas, le juge Parker s'est fait connaître pour sa sévérité en prononçant 160 condamnations à mort. Mais dans les faits, les magistrats sont soumis aux pressions des édiles locaux et des personnalités fortunées qui bénéficient d'appuis politiques. Les pots-de-vin sont monnaie courante. Par ailleurs, la peine du talion compte de si nombreux partisans que l'on poursuit rarement ceux qui s'arrogent le droit de se faire justice eux-mêmes. « *A cette époque, écrira Emmett Dalton, l'homme agissait d'instinct. Il ne se donnait jamais ni le temps ni la peine d'expliquer ses actes. Il en était ainsi, et non autrement. Ce qui était à faire devait l'être, voilà tout.* » Une histoire d'honneur et de loyauté, mais aussi de vindicte et de passion, où la morale et la rédemption n'avaient pas forcément leur place.

Docteur en histoire contemporaine, Farid Ameur est spécialiste de l'histoire des Etats-Unis, en particulier de la guerre civile américaine. Il est l'auteur de nombreux ouvrages sur la guerre de Sécession, les Indiens d'Amérique et l'épopée du Far West.

À LIRE de Farid Ameur



Héros et légendes du Far West
Tallandier
« Texto »
240 pages
9 €



PORTRAIT

Par Xavier P. Vuitton

ROY BEAN

La loi à l'ouest du Pecos

Durant une vingtaine d'années, l'aventurier Roy Bean s'improvisa juge de paix tout en tenant un saloon.

Langtry, sud du Texas. Une oasis assoupie en plein désert, entre le Rio Grande, frontière avec le Mexique, et la route US 90, à l'ouest de San Antonio. Cette petite ville oubliée, née sur la « frontière » au début des années 1880, demeure un témoin privilégié de l'histoire de l'Ouest, car c'est ici que se trouve le célèbre saloon-tribunal du juge Roy Bean, alias « la loi à l'ouest du Pecos ». Une simple baraque de planches, qui fut pour Roy la dernière étape d'un périple long et chaotique à travers le continent nord-américain et l'histoire des Etats-Unis.

Sans foi ni loi

Roy Bean est né probablement en 1825, dans une famille pauvre du Kentucky. Il vit une enfance à la *Tom Sawyer*, au grand air, une hache dans une main, un fusil dans l'autre. Il écrit et lit difficilement, ce dont il souffrira d'ailleurs beaucoup par la suite, ne sauvant la face que grâce à son excellente mémoire, à sa repartie et à son formidable aplomb.

Recherchant l'action, Roy s'engage très jeune comme conducteur de convois dans l'armée américaine, qui combat alors le Mexique. Après la signature, en février 1848, d'un traité de paix apportant aux Etats-Unis leur actuel quart sud-ouest, il s'installe avec son frère Samuel à Chihuahua pour y importer des produits américains. Les affaires sont florissantes jusqu'au jour où Roy tue un Mexicain qui tentait de le dévaliser. Dans ce contexte d'après-guerre, la ville s'enflamme aussitôt et les Américains n'évitent le lynchage qu'en sautant à cheval.



Roy rejoint alors son autre frère, Joshua, en Californie. Plus de 1 000 km à la vitesse du cheval, en territoire hostile, sans ressource, ni équipement. Les voyages forment la jeunesse, et certains plus que d'autres. Il atteint San Diego à demi-mort de faim en 1849 et goûte alors aux plaisirs de la haute société locale, à laquelle son frère, homme d'affaires et premier maire de la ville, lui donne immédiatement accès. Mais Joshua doit vite quitter la région à la suite de divers actes de prévarication qui l'ont rendu assez impopulaire.

Roy ne le suit pas et, peu après, provoque en duel un Ecossais qui se prétendait le meilleur tireur de la contrée. L'affrontement a lieu à cheval, dans la rue principale de San Diego, devant un public considérable. L'Ecossais est blessé, les deux artistes sont

aussitôt arrêtés et Roy écope d'une peine de prison. Un mois après, il s'échappe et retrouve Joshua, qui a entre-temps créé un grand saloon-casino plus au nord, dans une zone de non-droit près de Los Angeles. Roy devient, entre autres, barman. L'argent coule à flots. Mais en novembre 1852, Joshua est assassiné. Roy hérite de ses affaires et devient le nouveau potentat local.

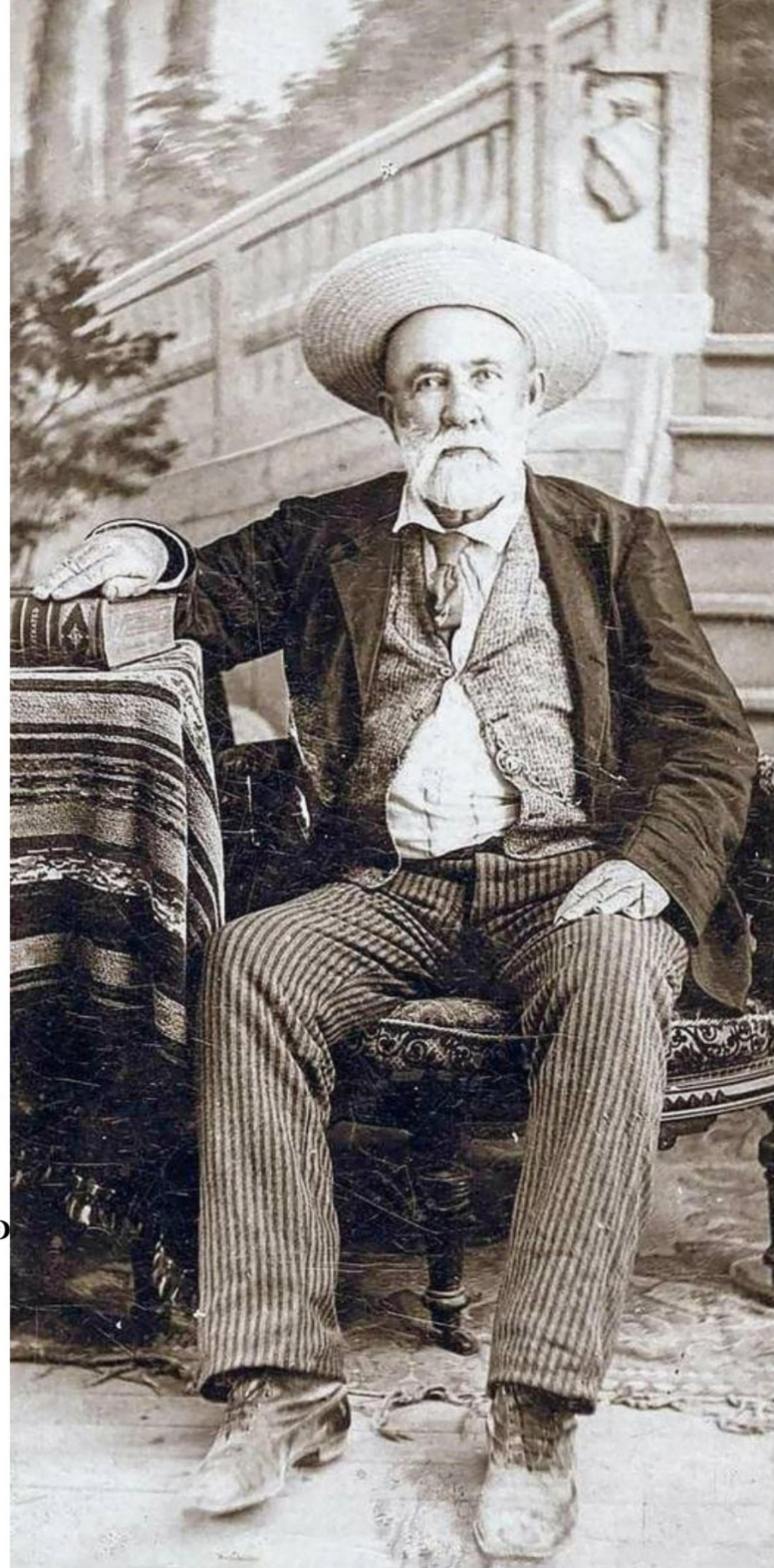
Quelques années plus tard, il doit cependant de nouveau s'enfuir les mains vides. Roy a ensuite expliqué qu'il avait été pendu (ce qui semble exact) pour avoir pris la défense d'une jeune femme mexicaine qu'un officier entendait épouser contre son gré (ce qui est plus incertain). Par chance, la corde se détend suffisamment sous les secousses du supplicié pour que le bout de ses orteils

finisse par toucher le sol, laissant ainsi à la jeune femme le temps de le décrocher.

Au terme d'un nouveau périple dantesque, Roy arrive à pied, plus mort que vif, en 1858 à Mesilla, au sud du Nouveau-Mexique, où son frère Samuel a rebondi en créant plusieurs entreprises commerciales très prospères. Les frères s'associent et les affaires marchent si fort qu'ils décident d'ouvrir une succursale de vente de marchandises et d'alcool à Pinos Altos, ville minière alors en plein essor. Mais la guerre de Sécession éclate. L'Ouest est déchiré et l'activité économique s'effondre. Roy s'engage en tant qu'éclaireur dans les rangs sudistes, où il se distingue en capturant des soldats de l'Union par le bluff. Les frères Bean sont finalement emportés avec le reflux de l'armée confédérée. Roy se réfugie à San Antonio, au Texas, où il se lance dans le transport de marchandises et notamment dans un trafic très lucratif avec le port de Matamoros, au Mexique, pour contourner le blocus maritime auquel la Confédération est alors soumise.

La guerre finie, il fonde une famille et diversifie ses activités pour tenter de palier la baisse de revenus qui accompagne le retour de la paix, ce qui lui vaut d'ailleurs ses premiers procès civils. Il ne manque pas d'idées. Entre autres occupations, il squatte des maisons qu'il ne quitte que moyennant dédommagement. Il signe un contrat pour fournir du bois à une entreprise locale, mais, ne possédant pas de forêt, il s'approvisionne librement un peu partout. Lorsque quelqu'un le surprend sur son terrain en train d'abattre des arbres, Roy se fait payer pour aller officier ailleurs. Il confisque aussi le bois coupé par les autres voleurs qu'il croise en prétendant agir au nom des propriétaires spoliés. Il se lance parallèlement dans la vente de lait, mais le coupe si généreusement qu'un

© LUCKY COMICS, 2025. © LIBRARY OF CONGRESS PRINTS AND PHOTOGRAPHS DIVISION WASHINGTON. © WIKIMEDIA.



LÉGENDE DE L'OUEST

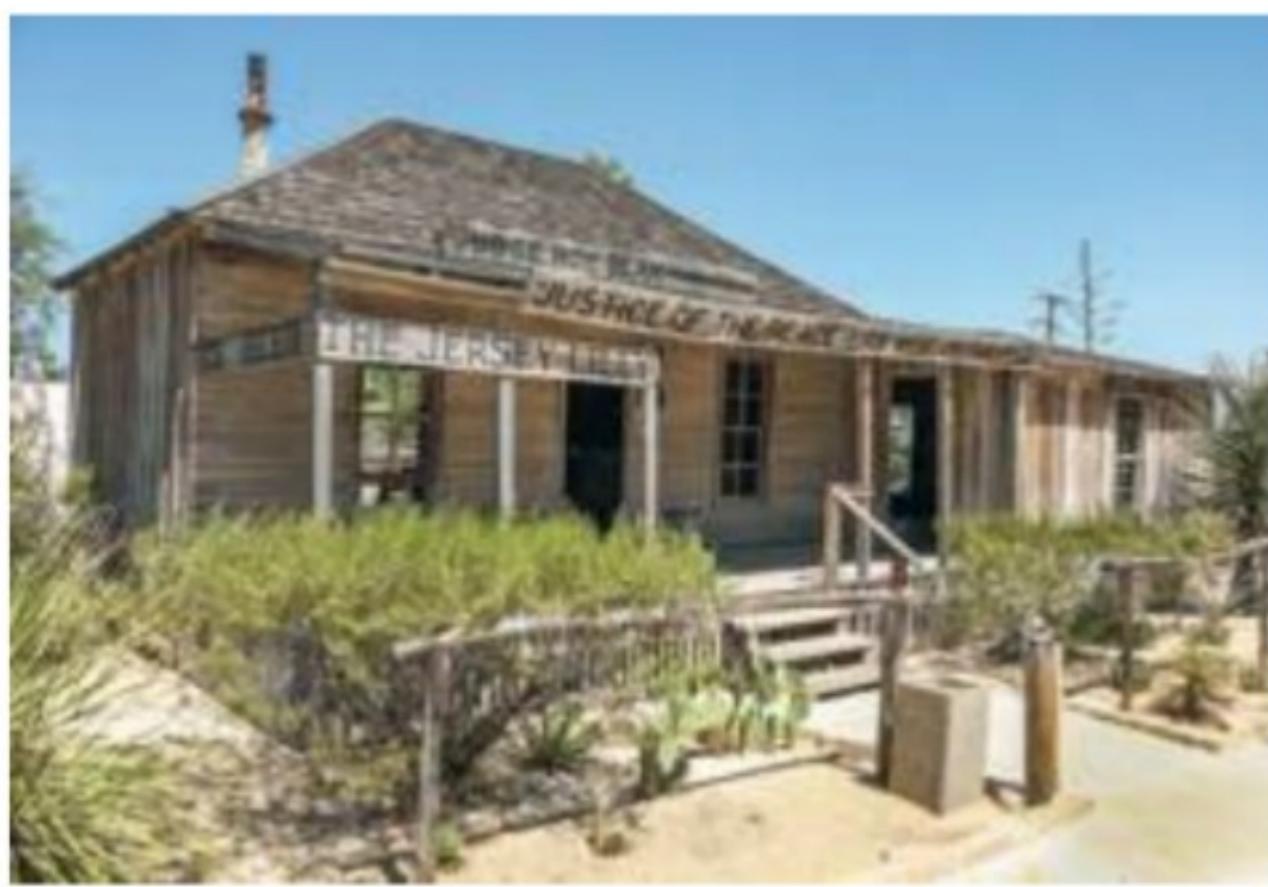
Ci-contre : après avoir mené une vie d'aventurier peu scrupuleux, Roy Bean se fixa, en 1882, dans un camp de Rangers au sud du Texas où il s'autoproclama juge de paix. Il installa son tribunal de justice dans un saloon (*page de gauche*), et développa une jurisprudence toute personnelle.

client lui demande un jour s'il pourrait avoir l'amabilité de lui fournir le lait et l'eau dans des récipients distincts...

Roy Bean pratique aussi le commerce des chevaux et la vente de viande bovine sans faire d'élevage. Pour s'approvisionner, il achète toutes les bêtes qu'on lui apporte, sans sectarisme, volées ou pas, valides ou pas, saines ou pas. Et, sans surprise, il se livre aussi allègrement à l'abattage sauvage des bêtes d'autrui. Sa réputation sulfureuse, sa carrure imposante, son habileté dans le maniement des armes et son attitude de matamore expliquent seules qu'il ne se soit fait ni condamner, faute de plaignant et de preuves, ni étriller sur place.

Les revenus n'étant cependant pas à la hauteur de ses ambitions, il reprend ensuite le transport de marchandises vers la destination la plus lucrative, Chihuahua. Mais un nouveau cadavre, imputé aux excès d'enthousiasme du bon Roy au cours d'une bagarre, le constraint à déguerpir. Pour la première fois, Roy, entrepreneur pourtant tenace et insubmersible, baisse les bras et se laisse aller, à longueur de journée, à ressasser ses faits d'armes passés auprès de toute personne qui lui paye à boire. Jusqu'à ce qu'un commerçant local, à qui il rendait la vie impossible, lui propose de racheter toutes ses possessions de San Antonio à condition qu'il quitte la région. « *Done deal* » : en 1882, Roy vend tout, divorce et repart vers l'Ouest en suivant les travaux du chemin de fer. Il a 57 ans. Une seconde vie commence pour lui.

La construction du chemin de fer s'accompagnait de la création de villes de toile souvent éphémères qui abritaient les ouvriers et tous les professionnels soucieux de les délester de leur salaire, légalement ou pas. Le désordre et la violence qui y régnait ont valu à ces campements le nom d'« *enfer sur roues* ». En 1882, le premier camp que Roy rencontre à l'ouest de San Antonio et de la rivière Pecos se nomme Vinegarroon. Il y ouvre un bar et, plus innovant, un « bureau d'informations ». Moyennant finances, il



SOIF DE BIÈRE ET DE JUSTICE

A gauche : le saloon Jersey Lilly du juge Bean est aujourd'hui la principale attraction touristique de Langtry au Texas. Page de droite, en haut : Roy Bean (*au premier plan, avec la barbe blanche*), devant son saloon-tribunal, en 1893. Page de droite, en bas : le ring installé par Roy Bean sur un banc de sable, au milieu du Rio Grande, pour accueillir son « grand combat » de boxe.

propose ainsi ses services de guide, d'interprète, d'entremetteur commercial et en réalité de coach universel. Selon lui, son expérience de l'Ouest a un prix auprès des néophytes. Sur ce point, il est manifestement en avance sur son temps car rares sont les voyageurs prêts à payer ses services. Mais il trouve la parade. Ceux qui refusent ses offres d'assistance sont bizarrement dévalisés pendant la nuit et Roy arrive par hasard au petit matin, plein d'une bienveillante empathie, pour les aider à récupérer leurs biens. Tel est son talent qu'il y parvient toujours quand la légitime compensation pécuniaire de ses efforts lui est versée.

Néanmoins insatisfait de ses résultats, Roy continue sa route vers un endroit moins fréquenté mais plus prometteur dénommé Eagle's Nest, où non seulement la voie ferrée allait passer, mais où les trains devraient tous faire halte pour se réapprovisionner en eau. Or, les passagers ayant tendance à s'arrêter avec les trains, son intuition le pousse à construire un saloon en ce lieu alors exempt de toute concurrence à des dizaines de kilomètres à la ronde.

Le juge Bean

En février 1882, les Texas Rangers ont installé un camp permanent à Eagle's Nest pour tenter d'assurer l'ordre dans cette région sauvage qui attire toute la gamme disponible des fauteurs de troubles. Mais les tribunaux sont trop loin pour qu'on puisse y conduire les délinquants, et la grande majorité des délits et crimes restent impunis. Roy l'apprend et propose ses services pour devenir le juge de paix local. Il a de l'autorité, sait tenir une arme et a été suffisamment poursuivi pour connaître ce qu'il faut de procédure et de droit. Roy s'autoproclame ainsi juge de paix avec l'assentiment des Rangers, avant d'être officiellement nommé en août 1882. Eagle's Nest, à l'époque point chaud de la « frontière », a désormais un juge trop heureux d'abreuver ses contemporains ayant soif de bière et de justice.

La gare et les installations ferroviaires sont construites, la ville se peuple et celui qu'on commence à appeler Old Roy cumule exercice de l'autorité et commerce. Il fait baptiser la ville en construction du nom de « Langtry », en hommage à une actrice alors célèbre, Lillie Langtry, dont il est un fervent admirateur. Roy n'a aucun mal à se faire élire juge, puis réélire tous les deux ans, de 1884 à 1894. En campagne, il ne recule devant rien, ne lésinant ni sur la bière, ni sur les promesses, ni sur les menaces. Doutant à une occasion de l'issue d'un scrutin, il importe des ouvriers du chemin de fer, auxquels il accorde provisoirement la résidence afin de leur donner l'honneur de pouvoir voter Bean. En 1896, le juge se laisse même emporter par son dynamisme électoral. Le nombre de bulletins exprimés excède tellement celui des inscrits que l'élection est annulée et son adversaire déclaré élu.

Roy Bean est si convaincu que « la loi à l'ouest du Pecos » ne peut être que lui que, lorsqu'il perd trois élections entre 1894 et 1898, il se maintient néanmoins naturellement, évidemment, *de facto* en fonction. Il tolère uniquement que le juge élu agisse sur une centaine de mètres entre la ville et le Rio Grande, pour autant que Roy ne se saisisse pas de l'affaire avant lui. Gouvernement et citoyens s'en accommodent.

Pour Roy, l'essentiel est le maintien de l'ordre et de la paix publique à Langtry, parce que telle est la priorité de ses concitoyens. C'est dans cette perspective qu'il développe une jurisprudence très personnelle mais efficace. Sa justice est peu coûteuse, dissuasive et rapide. Elle est rendue dans son saloon, et la vente d'alcool, qui rythme les audiences comme les publicités lors des matchs de la NFL, finance le tribunal. Quant au contenu de « la loi à l'ouest du Pecos », le juge s'appuie autant sur le seul livre dont il dispose, *The Revised Statutes of Texas* de 1879, que sur le bon sens et l'équité. Respectant à peu près les formes de la procédure par souci de crédibilité, il n'hésite cependant pas à s'abstraire des règles qu'il juge superflues, compliquées ou inefficaces, allant jusqu'à menacer de pendre l'avocat qui songerait à éléver des contestations de procédure !

Pas de prison à Langtry, c'est inutilement coûteux. On enchaîne à un tronc prévenus



ROY BEAN'S JERSEY LILLY, ICE COLD BEER & LAW WEST OF THE PECOS (FEBR. 21ST 1893)
LEFT TO RIGHT: SAM HENSHAW, TEXAS RANGER; J. T. BOND, R.R. PUMPER; SAM BEAN, SON OF JUDGE BEAN; JOE McCARTHY, R.R. BRIDGE EMPLOYEE; JOHNNY WELCH, JUDGE BEAN'S GUN MAN; JACK ADAMS, R.R. EMPL.; JUDGE ROY BEAN "LAW WEST OF THE PECOS"; LON TATUM AND BABY, RANCHMAN; JIM KING, R.R. EMPL.; CHARLIE MILLER, R.R. EMPL.; JACK KOON, R.R. EMPL.; ARCHIE BOND, R.R. EMPL.; (ELEVATED) H.H. HOWELL, R.R. EMPL.; MARY MAHONY FROM JERSEY, R.R. EMPL.; 2 BOYS - ELWOOD & LELAND BOND; JOSE CANTU; RAMON CANTU; JOSE SANCHEZ; NEXT 2 MEXICANS UNKNOWN; QUADALUPE TORRES; LAST MEXICAN UNKNOWN.

et condamnés. Et pour faire dégriser les ivrognes, on les y attache avec un ours dont la chaîne est un peu plus courte que la leur... Plutôt que de prononcer des peines d'incarcération, le juge condamne à des travaux d'intérêt général et/ou au bannissement. Il feint ainsi régulièrement de faire pendre le condamné, qui s'échappe « malencontreusement » *in extremis*, afin de le dissuader de revenir profiter du soleil de Langtry. Roy condamne très libéralement à des amendes, dont le montant correspond à ce que le condamné, mort ou vivant, a dans les poches. Et c'est aussi par souci d'efficacité qu'il se juge un jour lui-même dans un procès qui l'oppose à un ex-associé – procès qu'il gagne... Pour baroques que soient ses méthodes, il pacifie néanmoins la région sans exécution capitale, au point que son action fut même saluée ultérieurement par des magistrats professionnels.

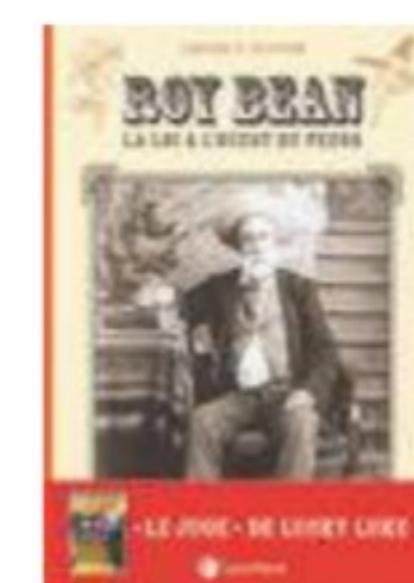
Devenu juge, Roy n'en reste pas moins homme d'affaires. Ayant installé son saloon à proximité de la gare, il dissuade l'installation de bars concurrents à grands coups de fusil et d'amendes, invite parfois le chaland à venir se désaltérer dans son établissement en sortant son pistolet au milieu de la rue et se fait une spécialité de ne jamais avoir de monnaie lorsqu'un client est pressé de remonter dans son train. Roy fait aussi circuler sur le quai de la gare une charrette remplie de bouteilles de bière, qu'il vend par les fenêtres des wagons.

Entre autres activités lucratives, le juge Bean triche aux cartes et prend les paris sur tout et n'importe quoi. Son plus grand succès sportif est l'organisation du championnat du monde des poids lourds de boxe en 1896. Le match, baptisé le « grand combat », était attendu avec la plus grande fébrilité par le public international, mais avait été interdit aux Etats-Unis et au Mexique, et les autorités s'activaient pour en empêcher la tenue. Roy trouva la solution en montant le ring au milieu du Rio Grande, techniquement en territoire mexicain et en un point que l'armée mexicaine ne pourrait pas atteindre à temps. Un train spécial amena au dernier moment à Langtry un public que le juge fut très heureux d'aider à se désaltérer. Le combat ne dura qu'une minute trente-cinq, mais cela suffit pour que les regards des parieurs du monde entier convergent à cet instant sur la ville et pour qu'Old Roy devienne une célébrité à l'échelle du continent.

Au tournant du siècle, la région étant désormais civilisée et Old Roy devenu le patriarche de la ville et une légende de l'Ouest, il gagne haut la main les élections de 1900 et 1902. Son saloon-tribunal se transforme progressivement en attraction touristique. Journalistes et voyageurs s'arrêtent à Langtry pour voir le fameux juge Bean, boire un verre dans son établissement et se faire refuser la monnaie. Créant son *Wild West Show* personnel, Roy organise régulièrement des procès spectaculaires aux dépens des voyageurs naïfs, tout en soignant sa légende et ses finances. Roy Bean meurt à Langtry, dans son lit, en 1903, année de la mort de Calamity Jane et de la sortie de *The Great Train Robbery*, le premier film western. La fin d'une époque. *✓*

Avocat franco-canadien spécialiste du contentieux, Xavier P. Vuitton est également professeur associé à l'Université Paris-Est Créteil (UPEC).

À LIRE de Xavier P. Vuitton



Roy Bean.
La loi à l'ouest
du Pecos
LexisNexis
171 pages
35 €

Les bons, les brutes et les truands

Pionniers et Indiens, hommes de loi et bandits de grands chemins, ils ont contribué à façonner l'épopée légendaire de la conquête de l'Ouest.

DAVY CROCKETT (1786-1836)

Davy Crockett naît sur la Frontière dans le Tennessee au sein d'une famille très modeste. Il apprend à maîtriser la nature qui l'entoure et devient un trappeur renommé. Lorsqu'il rejoint la milice du Tennessee lors de la guerre anglo-américaine de 1812, ses supérieurs lui découvrent des talents d'éclaireur et de tireur d'élite, qu'il perfectionne ensuite contre les Séminoles en Floride. De retour dans le Tennessee, il acquiert la réputation d'être le meilleur fusil de l'Etat, une qualité non négligeable dans un pays où le droit de porter une arme est protégé par la Constitution. Cette popularité lui permet de se lancer en politique. Il est élu juge de paix, puis lieutenant-colonel de la milice. En 1821, il est élu à la législature du Tennessee. Six ans plus tard, il représente son Etat au Congrès des Etats-Unis. L'homme détonne. Il siège en tenue de trappeur, une toque de fourrure de raton laveur vissée sur la tête. Bien qu'il appartienne au Parti démocrate du président Jackson, il n'hésite pas à s'opposer à sa politique de déplacement des Indiens. Son sens de la publicité contribue aussi à construire sa légende, comme en témoigne son autobiographie, qui le dépeint en héros victorieux du monde sauvage. Ses électeurs se lassent cependant et ne le réélisent pas en 1835. Rancunier, il lance un tonitruant : « *Vous pouvez tous aller au diable, moi, je pars au Texas !* » Le Texas est alors une terre mexicaine, mais les colons américains y rêvent d'indépendance et finissent par prendre les armes en octobre 1835. Quand Crockett y arrive, il est acclamé par les révoltés. Porté par l'enthousiasme du moment, il rejoint le mouvement séparatiste. Ayant entendu dire que des Texans se trouvaient en grande difficulté à Fort Alamo, il décide de leur prêter main-forte. Quand le fort se retrouve assiégé par les troupes mexicaines (23 février-6 mars 1836), Davy Crockett se montre à la hauteur de sa réputation. Aux côtés de 180 défenseurs du fort, il combat jusqu'à la mort, le 6 mars, devenant un martyr de la cause texane, puis un héros de l'histoire des Etats-Unis quand le Texas devient américain en 1845. Du Tennessee au Texas, il incarne la conquête de l'Ouest dans toute sa flamboyance. HH





KIT CARSON (1809-1868)

Issu d'un milieu de pionniers, Christopher (« Kit ») Carson s'échappe, une nuit de l'été 1826, de l'atelier de sellerie dans lequel sa famille l'a placé en apprentissage dans le Missouri. S'étant joint à un convoi de marchandises, il emprunte la piste de Santa Fe et se lie d'amitié avec des trappeurs. Fasciné par le commerce des fourrures, il s'initie auprès d'eux à la chasse et à la survie dans les régions sauvages. Vif, perspicace et plein d'assurance, il mène une vie prodigue et dangereuse. Pendant vingt ans, il couvre le territoire, du Montana à l'Arizona en passant par la Californie et l'Utah. Doté d'un sang-froid et d'un sens de l'orientation exceptionnels, il sait suivre des traces, trouver des points d'eau et des gués praticables, mais aussi épier les mouvements de l'ennemi et s'en approcher sans se faire repérer. L'armée requiert parfois ses services pour guider des détachements et entamer des négociations avec les Indiens. Pendant le conflit contre le Mexique, il sert d'éclaireur et de messager entre les différentes colonnes américaines opérant en Californie. En 1853, il est nommé agent des affaires indiennes dans le nord du Nouveau-Mexique, où il possède un ranch, et concourt au rétablissement de la paix avec plusieurs tribus, notamment les Utes et les Arapahos. Partisan de l'Union, il s'enrôle dans l'armée nordiste au début de la guerre de Sécession. En mars 1865, bien qu'il soit illétré, il sera élevé au rang de général de brigade. Sa campagne de dévastation contre les Navajos, affamés puis déportés à Bosque Redondo, dans la vallée aride du Pecos, est tristement restée dans les annales. Une expérience douloureuse que le vieux trappeur, pris de remords au lendemain du conflit, ne voudra jamais évoquer. FA

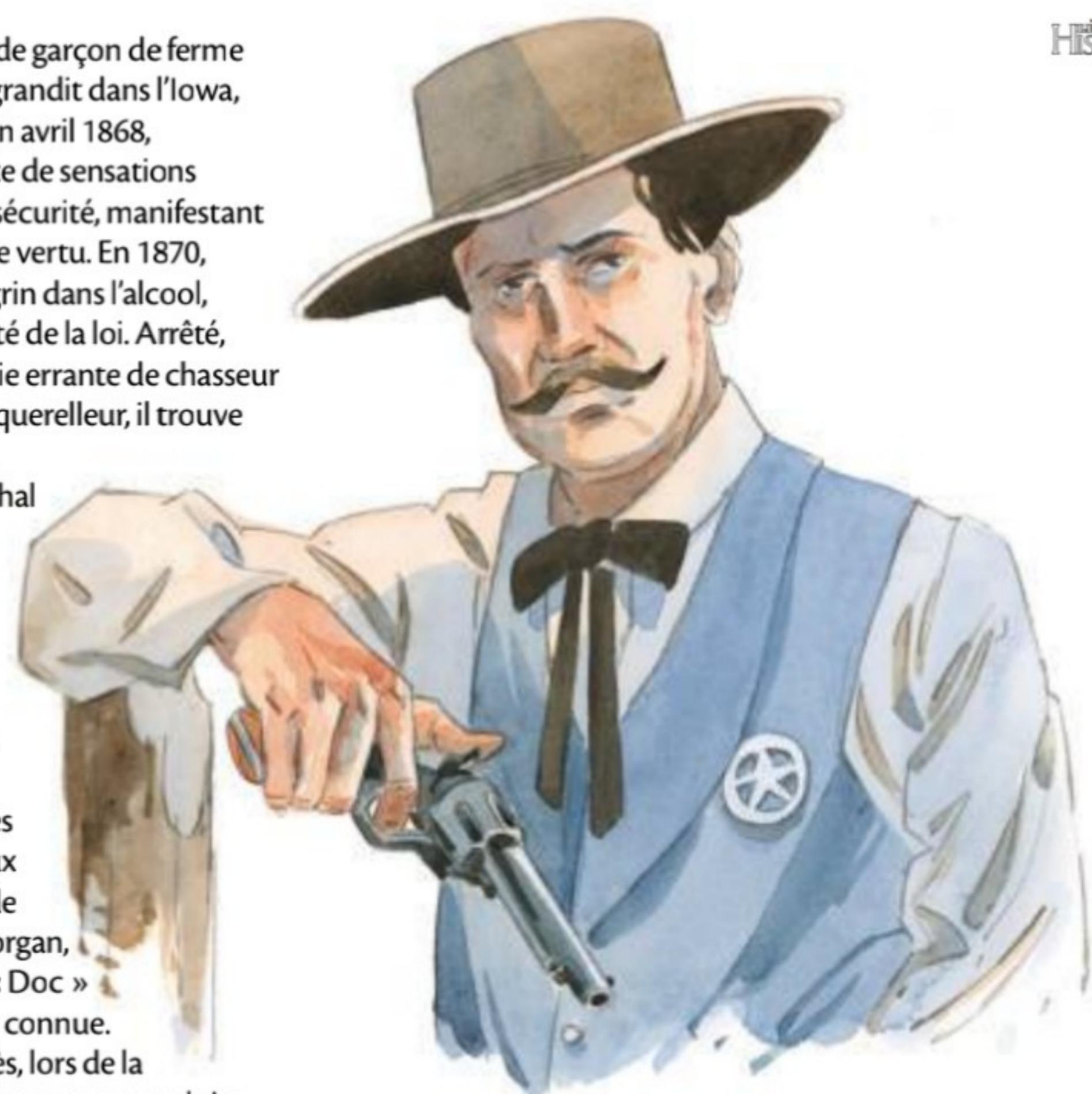
WYATT EARP (1848-1929)

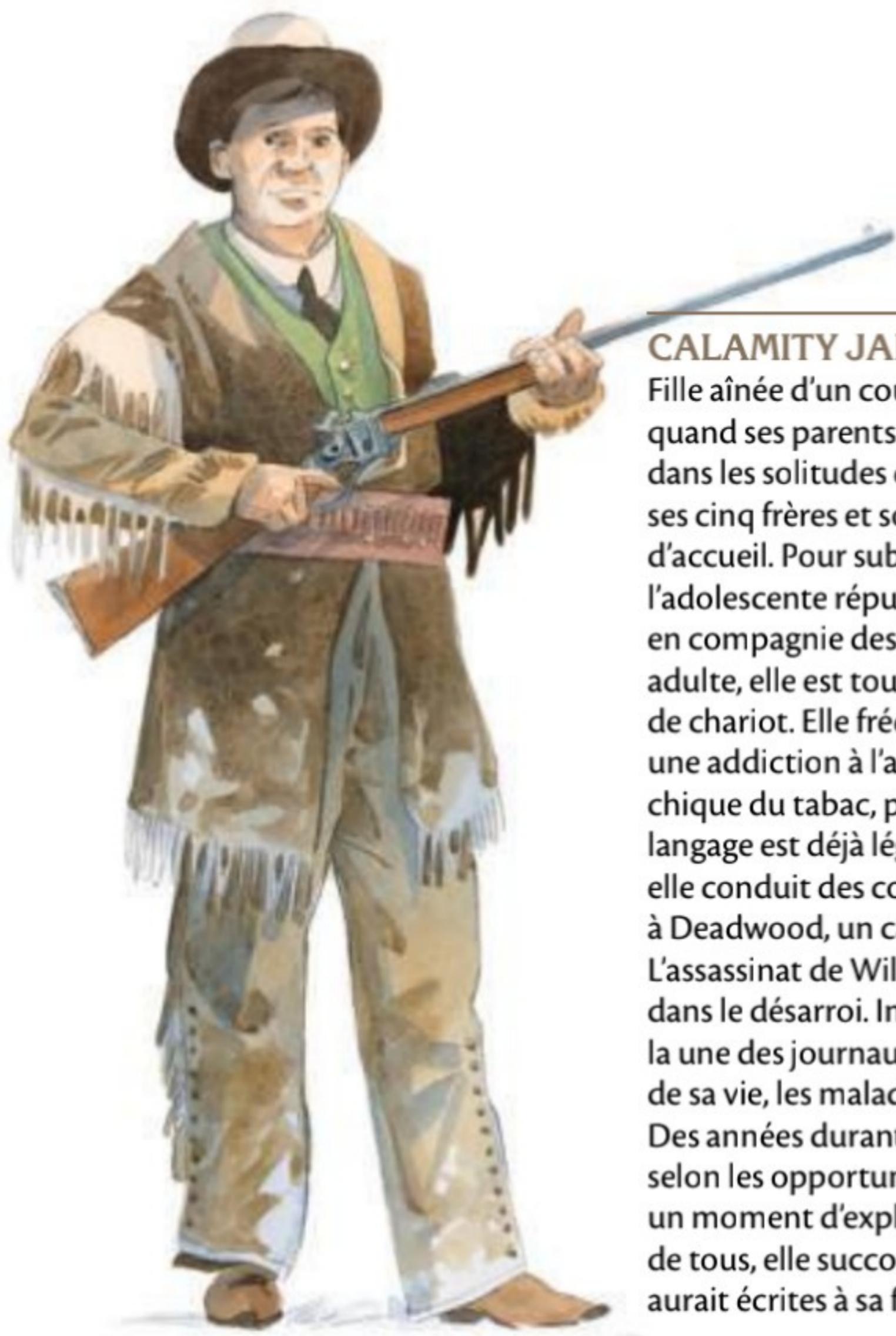
Elevé à la dure, Wyatt Earp s'aperçoit vite que la monotone vie de garçon de ferme ne convient pas à son caractère indépendant et aventureux. Il grandit dans l'Iowa, puis en Californie, où sa famille connaît des revers de fortune. En avril 1868, il s'affranchit de l'autorité paternelle et sillonne l'Ouest. En quête de sensations fortes, il est conducteur d'attelages, contrebandier et agent de sécurité, manifestant un goût prononcé pour la bagarre, le jeu et les femmes de petite vertu. En 1870, sa femme enceinte meurt de la fièvre typhoïde. Il noie son chagrin dans l'alcool, s'acoquine avec des voleurs de chevaux et bascule de l'autre côté de la loi. Arrêté, il est libéré sous caution et s'enfuit avant son procès pour une vie errante de chasseur de bisons, de joueur professionnel et de trafiquant. Irascible et querelleur, il trouve de l'ouvrage comme videur, gérant de bar ou homme de main.

Ironiquement, c'est en assurant les fonctions d'adjoint du marshal qu'il acquiert la notoriété. À Hays City, Wichita et Dodge City, dans le Kansas, il en impose aux fauteurs de troubles qui pullulent dans les rues et les saloons. Il s'y taille une réputation de tête brûlée, au regard perçant et au visage impassible.

En échange de sa protection, les tenanciers de bars, casinos et bordels l'arroSENT de pots-de-vin. À l'automne 1879, il prend la route de Tombstone, une ville minière de l'Arizona en pleine expansion, où il épaulé deux de ses frères engagés dans les forces de l'ordre. Deux ans plus tard, il participe à leurs côtés au fameux règlement de comptes à O.K. Corral, qui les oppose à un gang de cow-boys. En avril 1882, à la suite de l'assassinat de son frère Morgan, il orchestre une sanglante vendetta en compagnie de son ami « Doc » Holliday dans le sud-est de l'Arizona. Sa vie ultérieure est moins connue.

Il s'installe en Californie et tente sa chance en Alaska, sans succès, lors de la ruée vers l'or au Klondike. C'est à Los Angeles qu'il finit sa vie, égrenant ses exploits au point de devenir consultant pour les tournages de westerns à Hollywood. FA





CALAMITY JANE (1852-1903)

Fille aînée d'un couple de fermiers du Missouri, Martha Jane Cannary a 15 ans quand ses parents sont emportés par la maladie peu de temps après s'être installés dans les solitudes de l'Ouest. En mai 1868, la rage au cœur, elle se résout à conduire ses cinq frères et sœurs à Fort Bridger, dans le Wyoming, pour les placer dans des familles d'accueil. Pour subvenir à ses besoins, elle s'emploie comme lavandière. Esprit rebelle, l'adolescente répugne à toute forme d'autorité. Elle passe le plus clair de son temps en compagnie des ouvriers, des soldats, mineurs et chasseurs de bisons. Devenue adulte, elle est tour à tour cantinière, aide-ménagère, garde-malade et conductrice de chariot. Elle fréquente avec assiduité les saloons, multiplie les frasques et développe une addiction à l'alcool. Adepte d'une vie itinérante, elle porte des habits masculins, chique du tabac, porte une arme et refuse de monter en amazone. La verdeur de son langage est déjà légendaire. A l'occasion, elle doit se prostituer pour survivre. En 1874, elle conduit des convois de ravitaillement pour l'armée. A l'été 1876, elle se rend à Deadwood, un camp de mineurs du Dakota, connu pour être un lieu de débauche. L'assassinat de Wild Bill Hickok, dont elle est tombée éperdument amoureuse, la plonge dans le désarroi. Inconsolable, elle s'isole et boit sans retenue. Ses excentricités font la une des journaux. En 1878, elle retrouve une partie de sa dignité en soignant, au péril de sa vie, les malades d'une épidémie de variole. La suite de sa vie est moins connue. Des années durant, elle erre, sans but apparent, du Montana au Colorado, s'employant selon les opportunités et enchaînant les mauvaises fréquentations. En vain tente-t-elle un moment d'exploiter son image en participant à des spectacles ambulants. Oubliée de tous, elle succombe à une pneumonie. Malgré leur succès de librairie, les lettres qu'elle aurait écrites à sa fille sont apocryphes. FA

JESSE JAMES (1847-1882)

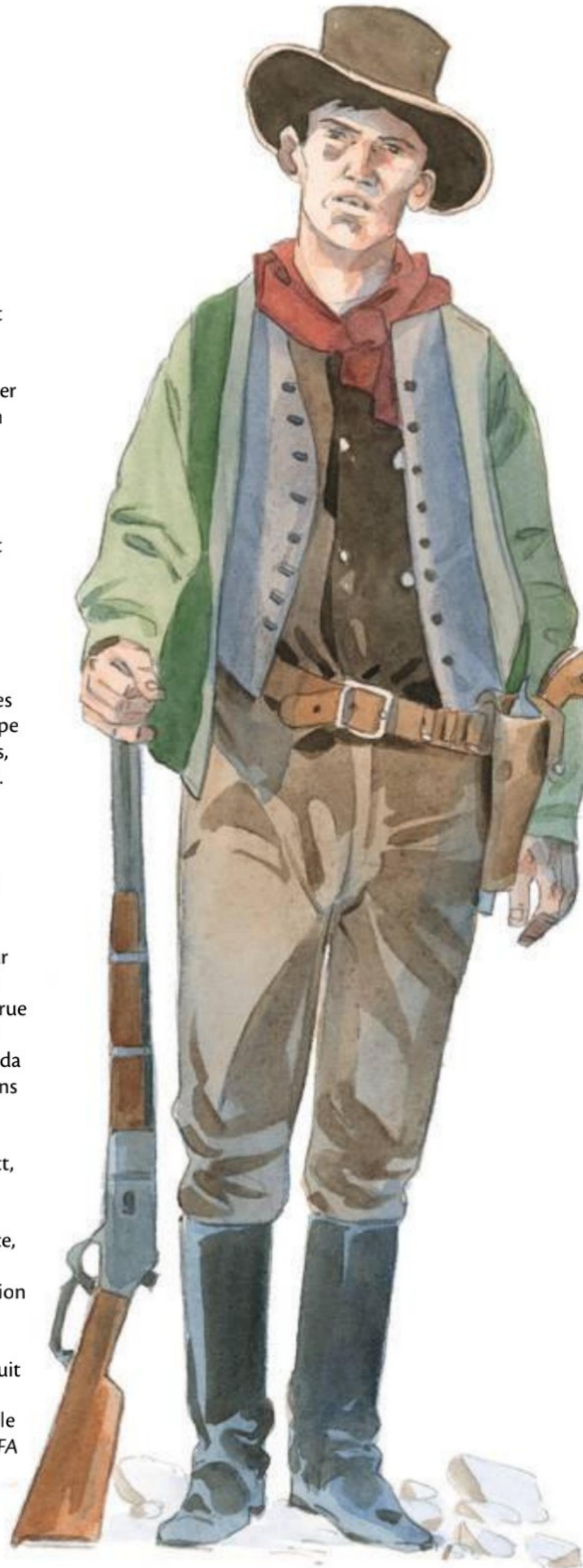
Elevé dans la pure tradition sudiste, Jesse James prend fait et cause pour la Confédération au début de la guerre civile. Au printemps 1864, il rejoint son frère Frank parmi les partisans des francs-tireurs « Bloody Bill » Anderson et William Quantrill. Malgré son jeune âge, il impressionne par sa fougue et son courage. A la fin des hostilités, il est grièvement blessé alors qu'il se rend sous la protection du drapeau blanc. Sa vengeance sera impitoyable. Désœuvrés et aigris, les frères James refusent la défaite. Avec de vieilles connaissances, notamment le clan des Younger, ils se tournent vers le banditisme et attaquent la banque de Liberty, dans le Missouri, en février 1866. C'est le début d'une carrière criminelle, de l'Alabama à l'Iowa en passant par le Kentucky. Dans une surenchère de violence, les quinze années qui suivent voient s'enchaîner les braquages de banques, les attaques de trains et de diligences, les règlements de comptes et les chevauchées sauvages... Mais dans le contexte de la Reconstruction, ils font figure de vengeurs de la Confédération, de héros populaires auprès d'une partie de l'opinion sudiste. D'où la popularité de Jesse, surnommé le « Robin des Bois américain ». Epoux modèle et dévoué à ses enfants, il mène parfois une vie rangée, utilisant des noms d'emprunt. En septembre 1876, le braquage de la banque de Northfield, dans le Minnesota, tourne court. Les Younger, les meilleurs éléments du gang, sont mis hors d'état de nuire. En froid avec son frère, Jesse se retire et vit sous le nom de « Mr. Howard ». Trois ans plus tard, à court d'argent, il s'efforce de recruter une nouvelle bande. Vains espoirs. Son autoritarisme croissant et le maigre butin récolté suscitent des tensions. Dépendant de doses d'opiacés, il a de fréquentes sautes d'humeur et développe des complexes paranoïdes. Le 3 avril 1882, il est abattu d'une balle dans la nuque par Robert Ford, l'un de ses complices auquel les autorités ont fait miroiter une forte récompense. La légende du « brigand bien-aimé » est en marche. FA



BILLY THE KID (1859-1881)

De son vrai nom William Henry McCarty, le Kid voit le jour dans un taudis irlandais de New York. Orphelin de père, l'enfant grandit dans l'Indiana, puis dans le Kansas et le Nouveau-Mexique. Puis sa mère meurt de la tuberculose alors qu'il est encore adolescent. Billy multiplie les mauvaises fréquentations et vit de menus larcins à Silver City. En septembre 1875, il est jeté en prison mais s'en échappe en se frayant un passage par la cheminée. Epris de liberté, il mène dès lors une vie dissolue dans l'Arizona, s'employant dans un ranch ou se mêlant à une bande de voleurs de chevaux. En août 1877, au cours d'une bagarre, il commet son premier homicide connu. Mais encore une fois, il parvient à fausser compagnie à ses geôliers et part se terrer au Nouveau-Mexique. Petit et frêle, avec un sourire enfantin, un regard innocent et des manières affables, le Kid ne ressemble pas au prototype du hors-la-loi. Très respectueux des femmes, il est serviable, charmeur, ouvert et sensible. Vif d'esprit, il lit couramment, maîtrise l'espagnol et se passionne pour la danse et la musique. Et pourtant, sous le coup d'une violente impulsion, il obéit d'instinct à un code de conduite fondé sur l'honneur et la vengeance. Lorsque éclate la guerre du comté de Lincoln, il sème le chaos autour de lui pour venger la mort de l'éleveur John Tunstall, son employeur et mentor. Dans la rue principale de Lincoln, il tue de sang-froid le shérif Brady et l'un de ses adjoints. Du Nevada au Texas, le fugitif poursuit ses pérégrinations sous le pseudonyme de William Bonney. A l'automne 1880, sa tête est mise à prix. L'étau se resserre lorsque le shérif Pat Garrett, un ancien chasseur de bisons et barman, se lance à sa poursuite. Deux jours avant Noël, Billy est pris au piège. Traduit en justice, il est condamné à la pendaison. Or, la veille de son exécution, le bandit réussit une évasion spectaculaire en tuant au passage ses deux gardiens. Mais Pat Garrett le suit à la trace dans une maison de Fort Sumner. Dans la nuit du 14 juillet 1881, caché dans l'obscurité, il reconnaît la voix du Kid et l'abat d'une balle dans le cœur. La victime n'avait que 21 ans. FA

ILLUSTRATIONS: © PATRICK PRUGNE POUR LE FIGARO HISTOIRE.





Laura Ingalls Wilder (1867-1957)

Née dans le Wisconsin, Laura est la fille de Charles et Caroline Ingalls, un couple de fermiers d'ascendance anglaise. Après un passage dans le Missouri, sa famille s'installe dans le Kansas, brièvement car la propriété qu'elle a bâtie à la hâte se trouve en territoire indien. En 1874, alors que la conquête de l'Ouest bat son plein, elle s'établit à Walnut Grove, dans le Minnesota. Entourées de l'affection de leurs parents, Laura et sa sœur Mary grandissent dans une communauté rurale assez pauvre mais soudée. Comme sa sœur Mary, elle accomplit sa part de corvées. Elle se lève à l'aube, aide à faire la cuisine, lave le linge, va chercher de l'eau tout en s'occupant de ses cadets Carrie et Grace. De nature curieuse et espiègle, elle va à l'école du village, assiste aux offices religieux et se découvre une passion pour la pêche. C'est au milieu de ce décor bucolique qu'elle et les siens affrontent stoïquement les malheurs qui s'abattent sur eux : la sécheresse, la disette, les tornades, la mort d'un nouveau-né, les maladies épidémiques et les dettes qui s'accumulent. Travaillant d'arrache-pied, son père est à la fois cultivateur, menuisier, charpentier et... boucher ! Laura aide sa famille en se livrant à des travaux de couture, puis en devenant institutrice dans le Dakota du Sud. En 1885, elle épouse Almanzo Wilder et, l'année suivante, donne naissance à une fille prénommée Rose. La vie n'épargne pas le couple. Une succession de mauvaises récoltes l'oblige à s'endetter. A l'été 1889, il perd un fils qui n'a vécu que quelques jours. Frappé par la diphtérie, Almanzo reste partiellement paralysé des jambes. Puis leur maison et leur grange sont détruites par les flammes. La famille vit longtemps dans le besoin, dans le Minnesota puis en Floride, avant de voir sa situation s'améliorer en emménageant à Mansfield, dans le Missouri. C'est là que Laura se met à écrire, d'abord des articles dans les gazettes locales, puis ses Mémoires de jeunesse, dont le succès lui permet de mener un train de vie confortable pour le restant de ses jours. En 1932 paraît *La Petite Maison dans les grands bois*, suivi, entre autres, de *La Petite Maison dans la prairie*, auquel l'adaptation télévisée de Michael Landon donnera, après 1974, une notoriété internationale. FA

LES FRÈRES DALTON

Issus d'une famille d'origine irlandaise, les Dalton grandissent dans la région de Coffeyville, dans le sud-est du Kansas. La fratrie compte 15 frères et sœurs, élevés dans le respect des préceptes de la morale chrétienne. Mais le destin en décide autrement. Criblé de dettes, le patriarche sombre dans l'alcool et la dépression avant de disparaître. En novembre 1887, Frank, l'enfant modèle devenu marshal fédéral adjoint, est abattu alors qu'il tente d'appréhender des trafiquants de whisky. Sa disparition brutale prive ses frères cadets d'une influence modératrice. Par tradition, trois d'entre eux, Grattan, Bob et Emmett, rejoignent les forces de l'ordre. Mais très vite, le trio montre peu d'empressement à servir la loi. Sans scrupules, il rackette les commerçants en échange de sa protection. Il se livre à de la contrebande dans le Territoire indien et multiplie les vols de bétail. Doté d'une forte personnalité, Bob s'impose bientôt à la tête de la bande. A Silver City, au Nouveau-Mexique, les Dalton et leurs complices dévalisent une salle de jeu. Un quatrième frère, Bill, se joint à eux de manière occasionnelle. Entre février 1891 et juillet 1892, ils enchaînent les braquages en Californie, au Nouveau-Mexique et en Oklahoma. Avec une rapidité d'exécution stupéfiante, ils font main basse sur le cheptel, le numéraire et les objets de valeur. Leur principale force réside dans l'effet de surprise, l'audace et la solidité des liens qui les unissent. Les Dalton se croient invincibles et décident d'attaquer simultanément deux banques à Coffeyville, là même où ils ont passé leur enfance. Or, le 5 octobre 1892 au matin,



le double hold-up vire au carnage. Les hors-la-loi font face à une résistance inattendue et voient leur retraite prise sous des tirs croisés. En dix minutes, huit hommes sont tués. Seul membre de la bande encore en vie, Emmett survit par miracle à un total de 23 blessures ! Condamné à la prison à perpétuité, il est relâché quatorze ans plus tard pour bonne conduite. « Nous avons payé le prix fort pour nos crimes, dit-il dans ses vieux jours. La famille Dalton est quitte envers la société. Laissez-nous en paix... » FA

BUFFALO BILL (1846-1917)

La famille de William F. Cody s'installe en 1854 dans les plaines du Kansas qui s'ouvrent à la colonisation. Le jeune Bill devient soutien de famille à 11 ans. Il conduit des convois de bovins, travaille pour le Pony Express. En 1861, quand la guerre civile éclate, il fait le choix de l'Union dans un Kansas divisé et devient éclaireur pour la cavalerie. La guerre finie, ce tireur hors pair s'emploie comme chasseur de bisons pour une compagnie de chemin de fer, le Kansas Pacific Railway. L'abattage systématique des bisons est pensé comme un moyen de supprimer la menace que représente la divagation du bétail pour la circulation ferroviaire. C'est également un outil pour affaiblir les tribus amérindiennes en les privant de leur moyen de subsistance et libérer leurs terres pour la colonisation. Entre 1867 et 1868, Bill Cody abat plus de 4 000 bêtes en dix-huit mois. La presse le baptise Buffalo Bill et en fait un personnage médiatique populaire. La cavalerie l'engage comme éclaireur. Sa contribution aux guerres indiennes lui vaut en 1872 une distinction rare, la médaille d'honneur du Congrès. Buffalo Bill se lance alors dans le monde du spectacle en capitalisant sur sa popularité. En 1871, il interprète son rôle dans une pièce de théâtre à New York. En 1879, il écrit son autobiographie. En 1883, il met sur pied un show itinérant à la gloire de la conquête de l'Ouest et de sa personne : le *Buffalo Bill's Wild West Show*. Les spectateurs se pressent par centaines de milliers aux Etats-Unis mais également en Europe, où le spectacle s'exporte dès 1887. Buffalo Bill compte parmi les premières célébrités internationales de l'histoire. C'est cependant un piètre gestionnaire. En 1895, il finit par s'installer dans le Wyoming et y fonde une ville qui porte son nom : Cody. Il reste surtout célèbre pour avoir imposé dans les esprits une certaine vision de l'Ouest. HH

ILLUSTRATIONS: © PATRICK PRUGNE POUR LE FIGARO HISTOIRE



GEORGE CUSTER (1839-1876)

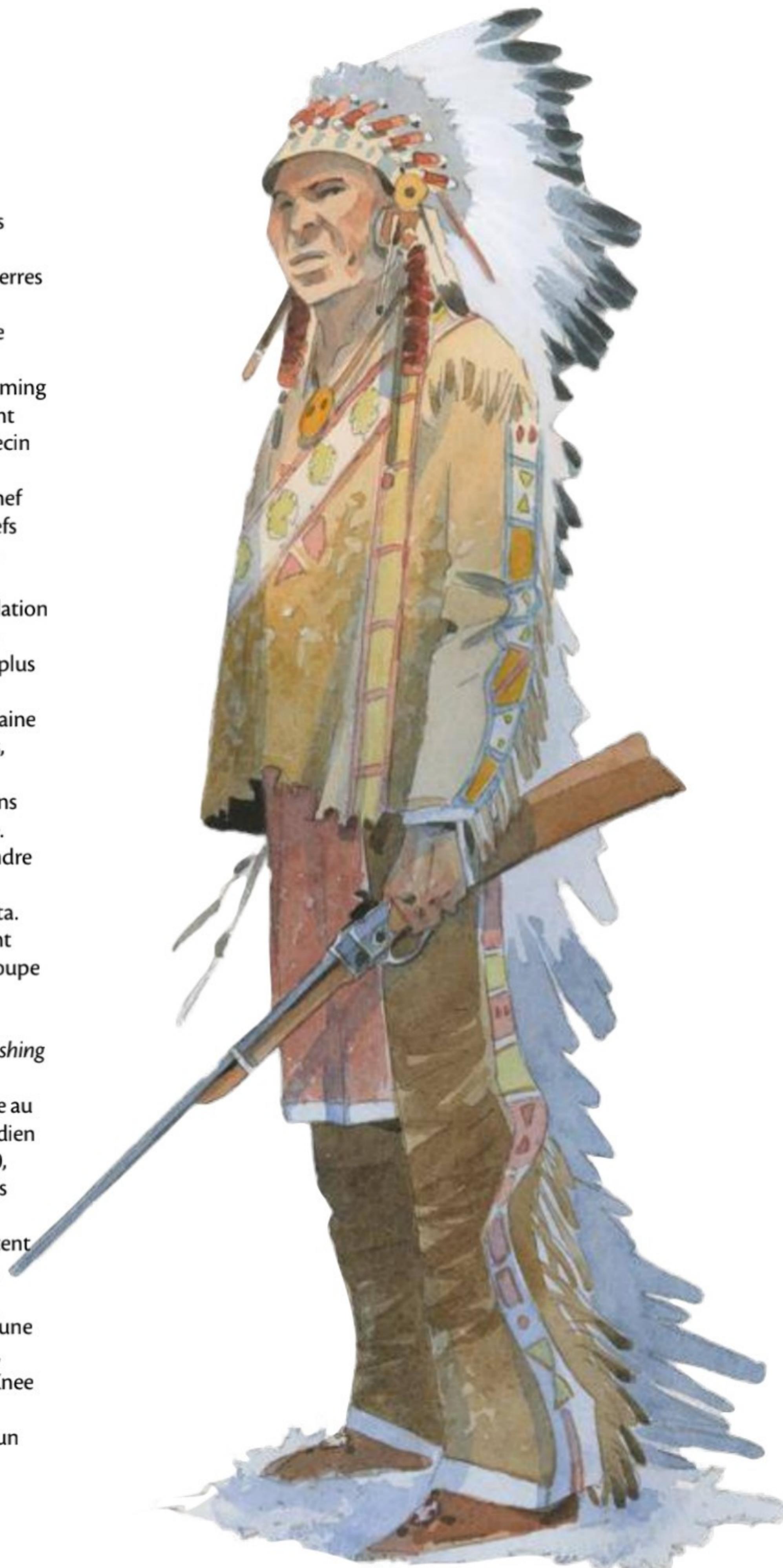
Officier de cavalerie de l'armée américaine, George Custer sort diplômé de l'académie militaire de West Point en 1861, l'année où débute la guerre civile. Son audace au combat lui vaut de devenir à 25 ans le plus jeune général de brigade de l'armée américaine. Custer est une tête brûlée qui défie le danger et a du mal à respecter les ordres. Ce qui était un défaut à West Point (il finit dernier de sa promotion) devient un atout au combat. Custer a du panache et multiplie les coups d'éclat, le sabre à la main. Il se distingue notamment dans la bataille décisive de Gettysburg, en juillet 1863. L'homme a par ailleurs belle allure et une confiance en soi sans limite. La presse en fait un héros. Custer vit mal le retour de la paix en 1865. Il est affecté à la sécurisation de la frontière du Texas, une tâche qu'il juge peu captivante. Il redevient par ailleurs capitaine, les grades de guerre n'étant que temporaires. La perspective de guerres indiennes dans les plaines du Sud lui permet cependant d'espérer briller à nouveau. Le général Sheridan, qui a été son commandant pendant la guerre civile, le nomme lieutenant-colonel du nouveau 7^e régiment de cavalerie. Il sera

l'un de ses officiers les plus zélés pour combattre les Indiens par tous les moyens. En novembre 1868, il attaque un camp cheyenne sur la Washita (Oklahoma), n'hésitant pas à tuer les non-combattants. Custer est ensuite déployé dans les Black Hills, dans le nord des Plaines. Il y assure la protection des colons qui s'installent en nombre à partir de 1874, attirés par la découverte d'or. Quand les Indiens déclenchent, en 1876, la guerre des Black Hills (ou grande guerre sioux), il est au cœur de l'action. Vaniteux et se pensant invincible, il s'attaque, le 25 juin 1876, à 1 800 guerriers sioux et cheyennes à Little Big Horn (Montana) en leur opposant près de 650 hommes. Il y perd la vie avec environ 250 de ses soldats. L'émotion est vive dans tout le pays. Custer devient un martyr des guerres indiennes. On retient surtout aujourd'hui la « sale guerre » qu'il a menée contre les tribus. HH



SITTING BULL (VERS 1830-1890)

Sitting Bull est un chef sioux lakota. Il se distingue dès ses jeunes années dans les combats intertribaux. L'installation croissante de colons américains sur ses terres l'incite à changer ses priorités. En 1864, il commence à les attaquer dans la haute vallée du Missouri. L'année suivante, il multiplie les escarmouches entre Wyoming et Dakota. Sitting Bull n'est pas seulement un guerrier. C'est aussi un homme-médecin doué du don de prophétie, ce qui fait de lui un leader spirituel mais aussi un chef politique. En 1869, il devient l'un des chefs de la Confédération sioux. Il utilise cette position pour fédérer les tribus sioux et cheyennes dans leur lutte contre l'installation de colons dans les Black Hills. La victoire de Little Big Horn (25 juin 1876) est son plus grand succès. Les mois qui suivent sont cependant très difficiles. L'armée américaine multiplie les opérations contre les tribus, et les Sioux sont menacés par la famine. Acculé, Sitting Bull se réfugie avec les siens au Canada, de l'autre côté de la frontière. En juillet 1881, il se résout même à se rendre à l'armée américaine. Après deux ans de prison, il rejoint une réserve du Dakota. La célébrité qu'il a acquise en combattant les Américains lui vaut de rejoindre la troupe de Buffalo Bill en 1885. Les spectateurs se pressent pour apercevoir le guerrier romantisé qui incarne désormais le *Vanishing Indian*, symbole d'un monde disparu. Sitting Bull choisit de rejoindre sa réserve au bout de quelques mois. Le grand chef indien sombre dans la dépression, mais en 1890, son aura est encore telle que les autorités américaines craignent qu'il ne fédère sur son nom les jeunes guerriers qui tentent une dernière résistance. Son arrestation, le 15 décembre, tourne mal. Sitting Bull, qui aurait refusé d'obtempérer, meurt d'une balle dans la tête. Quinze jours plus tard, 300 Lakotas perdent la vie à Wounded Knee (Dakota du Sud). C'est la fin des guerres indiennes. L'année 1890 marque la fin d'un monde, celui de la Frontière. HH





CRAZY HORSE (VERS 1840-1877)

Crazy Horse est un chef sioux lakota de la bande des Oglalas. A la fin des années 1850, il s'impose comme un chef de guerre dans les combats qui opposent dans les plaines du Nord sa tribu aux Crows, aux Shoshones, aux Pawnees, aux Blackfeet ou encore aux Arikaras. Au lendemain de la guerre civile, Crazy Horse doit s'adapter à un nouveau danger : l'installation d'Américains dans les Black Hills (à cheval aujourd'hui sur les Etats du Montana, du Wyoming et du Dakota du Sud), sur des terres tribales considérées comme sacrées. Contrairement à d'autres chefs, il refuse, en 1868, de signer le traité de Fort Laramie, qui garantit aux Indiens la possession de leurs terres contre l'installation dans des réserves. Il choisit de continuer à vivre selon les modes ancestraux en suivant les troupeaux de bisons. La découverte d'or en 1874 bouleverse cependant les choses. Les colons affluent, s'installant sur les terres interdites par les traités et tuant les bisons. Quant à l'armée, elle les protège au lieu de garantir les termes du traité de Laramie. Inquiets pour leur survie, les Sioux finissent par prendre les armes en 1876. C'est le début de la grande guerre sioux. Crazy Horse s'y distingue. A la tête de ses hommes, il inflige une défaite au général Crook à la mi-juin. Le 25 juin, il est au camp de Little Big Horn. Quand George Custer passe à l'attaque, il livre une bataille acharnée et joue un rôle majeur dans l'écrasement de la cavalerie américaine. Le succès est considérable mais sans lendemain. Crazy Horse et ses hommes ont peu de ressources pour passer l'hiver. Ils jettent leurs dernières forces dans la bataille de Wolf Mountain (Montana) le 8 janvier 1877. Crazy Horse se résout à capituler en mai 1877 avec un millier d'hommes. Il meurt le 5 septembre 1877, lors d'une échauffourée avec des soldats américains, dans des circonstances aujourd'hui encore peu claires. Son nom reste attaché à la plus grande victoire indienne contre l'armée américaine. HH



COCHISE (VERS 1812-1874)

Cochise (chêne, en apache) est un chef militaire de la tribu chiricahua. Il naît dans un territoire sous domination espagnole (puis mexicaine à compter de 1821), mais les terres de sa tribu s'étendent jusqu'au sud-ouest des Etats-Unis d'aujourd'hui. Durant ses jeunes années, l'ennemi qu'il combat est avant tout mexicain. Les choses changent dans les années 1840. La découverte d'or et d'argent en Arizona se traduit par l'arrivée massive de prospecteurs américains. Les Américains constituent une menace d'autant plus grave pour Cochise qu'une guerre victorieuse leur a permis d'annexer le nord du Mexique en 1848. Les raids indiens contre les Américains se multiplient. Ceux-ci y répondent en envoyant l'armée, qui est chargée de sécuriser la région. C'est le début des guerres apaches. Après quelques années de calme relatif, la situation s'envenime en janvier 1861 lorsque Cochise est injustement accusé d'avoir attaqué un ranch et kidnappé un enfant. Les attaques apaches reprennent. En avril 1861, plus d'une centaine d'Américains y perdent la vie. Malgré la guerre civile (1861-1865) qui occupe les Américains, les hommes de Cochise n'arrivent pas à l'emporter. Non seulement les Américains maintiennent des moyens militaires dans la région (notamment sous la forme de volontaires), mais ils utilisent l'artillerie à partir de juillet 1862, ce qui rend les combats asymétriques. Les guerriers de Cochise en sont les premières victimes à la bataille d'Apache Pass (Arizona). Leur situation se fragilise un peu plus au lendemain de la guerre civile, quand les Américains déplacent des moyens militaires importants pour sécuriser l'Arizona, qui attire chaque jour de nouveaux colons. Réaliste, Cochise se résout à des négociations de paix. Elles aboutissent à un traité en 1872 sous l'égide de Tom Jeffords. Cochise rejoint la réserve qui est créée sur ses terres ancestrales pour abriter sa tribu. Il y meurt en 1874 de mort naturelle, alors que des Apaches dits « renégats » continuent la lutte contre les Américains. HH

GERONIMO (VERS 1823-1909)

Né dans la vallée de la Gila River, aux frontières de l'Arizona et du Nouveau-Mexique, Geronimo grandit au sein du clan des Bedonkohes, l'une des bandes des Apaches chiricahuas. On l'appelle Goyakhla, « Celui qui bâille ». Il passe une enfance classique, entre tâches familiales, cérémonies rituelles, cueillette, garde des chevaux et du bétail, chasse et apprentissage de techniques guerrières. C'est sous l'autorité de Mangas Coloradas, le chef de la bande des Mimbrenos, qu'il acquiert le goût de la guérilla, de la maraude et du pillage. Le drame de sa vie intervient au printemps 1851, lorsqu'il découvre les cadavres de sa mère, de son épouse et de leurs trois enfants abattus près du village de Janos, au Mexique. Sa vengeance est terrible. Le 30 septembre suivant, jour de la Saint-Jérôme, il mène une sanglante opération de représailles aux alentours du bourg d'Arizpe. Depuis, son nom résonne comme un cri de guerre. Attaché à sa liberté et à son mode de vie traditionnel, Geronimo emmène régulièrement des braves, de part et d'autre du Rio Grande, à l'assaut des ranchs, des convois et des patrouilles de cavalerie. En 1869, il prend ses distances avec Cochise et se réfugie au Mexique, dans les immensités de la Sierra Madre, où il s'associe à une bande de pillards et de voleurs de bétail. Il franchit cependant souvent la frontière pour semer ses poursuivants ou élargir le champ de ses déprédatations. A l'hiver 1880, à bout de forces, il se présente à la réserve de San Carlos, où les autorités fédérales ont entrepris de parquer les Chiricahuas. Malgré la surveillance dont il fait l'objet, il s'en échappe à plusieurs reprises pour reprendre sa vie de brigand. Bien qu'il n'ait pas le statut de chef, ses talents de guerrier et les pouvoirs surnaturels qu'on lui prête – notamment des dons de voyance, de guérisseur et de prophétie – contribuent à son aura. Craint et haï par ses adversaires, il mène la dernière bande d'Indiens libres en état de guerre contre le gouvernement américain. Au printemps 1886, sa traque donne lieu à la plus grande chasse à l'homme de l'histoire des Etats-Unis. Le 4 septembre, il fait sa soumission pour la quatrième et dernière fois. Après deux ans de réclusion en Floride, il est envoyé à Fort Sill, en Oklahoma. Jamais il n'aura la permission de retourner sur sa terre natale. FA

ILLUSTRATIONS: © PATRICK PRUGNE POUR LE FIGARO HISTOIRE

• Hélène Harter est professeur des universités en histoire contemporaine à l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne où elle est membre du laboratoire SIRICE et dirige le Centre de recherches d'histoire nord-américaine (CRHNA) au sein de l'Institut Pierre Renouvin. Elle est l'auteur notamment des Etats-Unis dans la Grande Guerre (Tallandier, 2017), des Présidents américains : de Washington à Donald Trump (Tallandier, nouvelle édition en 2018, avec André Kaspi) et de La Civilisation américaine (Presses universitaire de France, nouvelle édition en 2020, en collaboration).

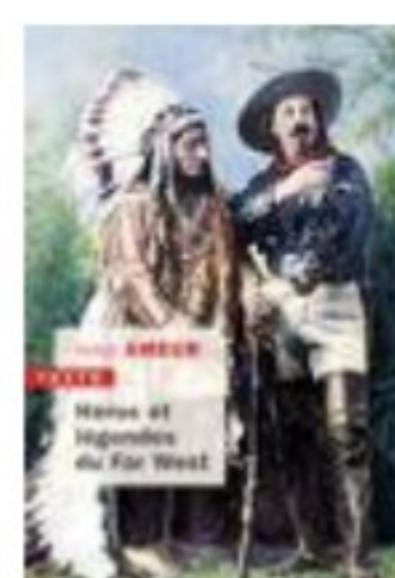
• Docteur en histoire contemporaine, Farid Ameur est spécialiste de l'histoire des Etats-Unis, en particulier de la guerre civile américaine. Il est l'auteur de nombreux ouvrages sur la guerre de Sécession, les Indiens d'Amérique et l'épopée du Far West.



À LIRE



La Civilisation américaine
Hélène Harter et al.
PUF
624 pages
26 €



Héros et légendes du Far West
Farid Ameur
Tallandier
« Texto »
240 pages
9 €

Le côté obscur de la Force

Dans l'Ouest, la vie est dure et sans concessions. C'est pourtant là, au milieu de paysages grandioses, qu'éclot le rêve américain grandeur nature. Une aventure humaine aux facettes parfois peu reluisantes.

Mercredi 26 octobre 1881. Territoire de l'Arizona. Il est 15 heures. Les nuages s'amoncellent au-dessus de Tombstone. Dans un élan spectaculaire et sous les regards médusés des passants, quatre hommes vêtus de noir marchent à grands pas vers Fremont Street, l'une des voies principales de la ville. En vain le shérif Behan tente-t-il de les retenir. Armé jusqu'aux dents, le quatuor est mené par Virgil Earp, qui porte l'étoile de marshal adjoint. A ses côtés se trouvent deux de ses frères, Wyatt et Morgan, ainsi qu'un acolyte, John « Doc » Holliday, qu'il vient d'assurer pour l'occasion. Malgré leur réputation douteuse, ils s'érigent en représentants de la loi et s'apprêtent à procéder à l'arrestation d'un gang de cow-boys pour port d'armes illégal. Un simple prétexte, en réalité, pour vider une querelle. A l'entrée d'un petit corral, ils surprennent leurs adversaires occupés à se rafraîchir. Les deux groupes se font face et s'invoquent avant que l'irréparable ne se produise. Bientôt un tonnerre de coups de feu retentit et ébranle l'air. Lorsque la fumée se dissipe, trois cow-boys gisent morts et un autre a été mis en fuite. La fusillade a duré seulement trente secondes. Pour la postérité, la ville de Tombstone est entrée dans la légende.



Une contrée sauvage

Dépouillé des oripeaux du mythe, le règlement de comptes à O.K. Corral traduit surtout les tourments d'une société en pleine mutation, attachée aux mœurs puritaines mais secouée par une flambée de violence. Sur ces terres vierges, les instincts se libèrent fiévreusement. L'Ouest représente un champ indéfini de possibilités ; rien n'y est jamais acquis de manière définitive, mais tout semble accessible. Des rives du Mississippi à la côte Pacifique, les nouveaux venus sont aussi opportunistes qu'individualistes. Pour eux, les moyens de faire

fortune importent peu et la rudesse de la vie quotidienne invite à la vigilance. Dans l'Ouest américain, tout le monde porte une arme, du simple poignard à la carabine. C'est un droit inaliénable garanti par le deuxième amendement à la Constitution. Il répond à des besoins vitaux, celui de se défendre et celui de se procurer de la viande fraîche. Fusils, revolvers et munitions sont vendus librement et sans aucun contrôle. L'isolement au milieu d'une nature sauvage contribue à entretenir un climat d'insécurité. Les parents apprennent à leurs enfants à tirer avant même

leur entrée dans l'adolescence, sinon pour repousser des maraudeurs, du moins pour faire fuir les loups.

Quant à la menace indienne, elle est difficilement prévisible. Les colons n'ont pas toujours le temps de se mettre à l'abri d'un fort. A l'été 1862, la révolte des Sioux santes provoque la mort d'environ 600 pionniers dans le Minnesota, en majorité des immigrants allemands. Les femmes et les enfants craignent aussi le rapt. Certaines tribus ont en effet l'habitude de prendre des captifs pendant leurs attaques, lesquels leur servent d'otages ou de monnaie d'échange, à moins d'être adoptés pour remplacer des disparus. Enlevée à l'âge de 9 ans au Texas en 1836, Cynthia Ann Parker finit par épouser un chef. L'un de ses enfants, Quanah, sera le dernier seigneur de guerre des Comanches.

Malgré la protection militaire, les réseaux d'entraide et les consolations de la religion, les colons ne doivent souvent compter que sur leurs propres ressources pour survivre. Au quotidien, la vie reste une gageure. En raison de leur rareté, le prix des articles est quatre à cinq fois plus élevé que dans l'est du pays. Pendant la ruée vers l'or, les commerçants et les entrepreneurs, à l'image de Sam Brannan, sont ceux qui s'enrichissent le plus, sans même s'être jamais essayés à la prospection. Sur les talons des orpailleurs se précipitent les négociants véreux, les filles de joie, les joueurs professionnels et les aventuriers en tous genres. Les trappeurs, bûcherons,

LE SENTIER DES LARMES

Page de gauche : les corps des victimes du massacre de Wounded Knee, dans le Dakota du Sud, en 1890. Plus de 300 Sioux

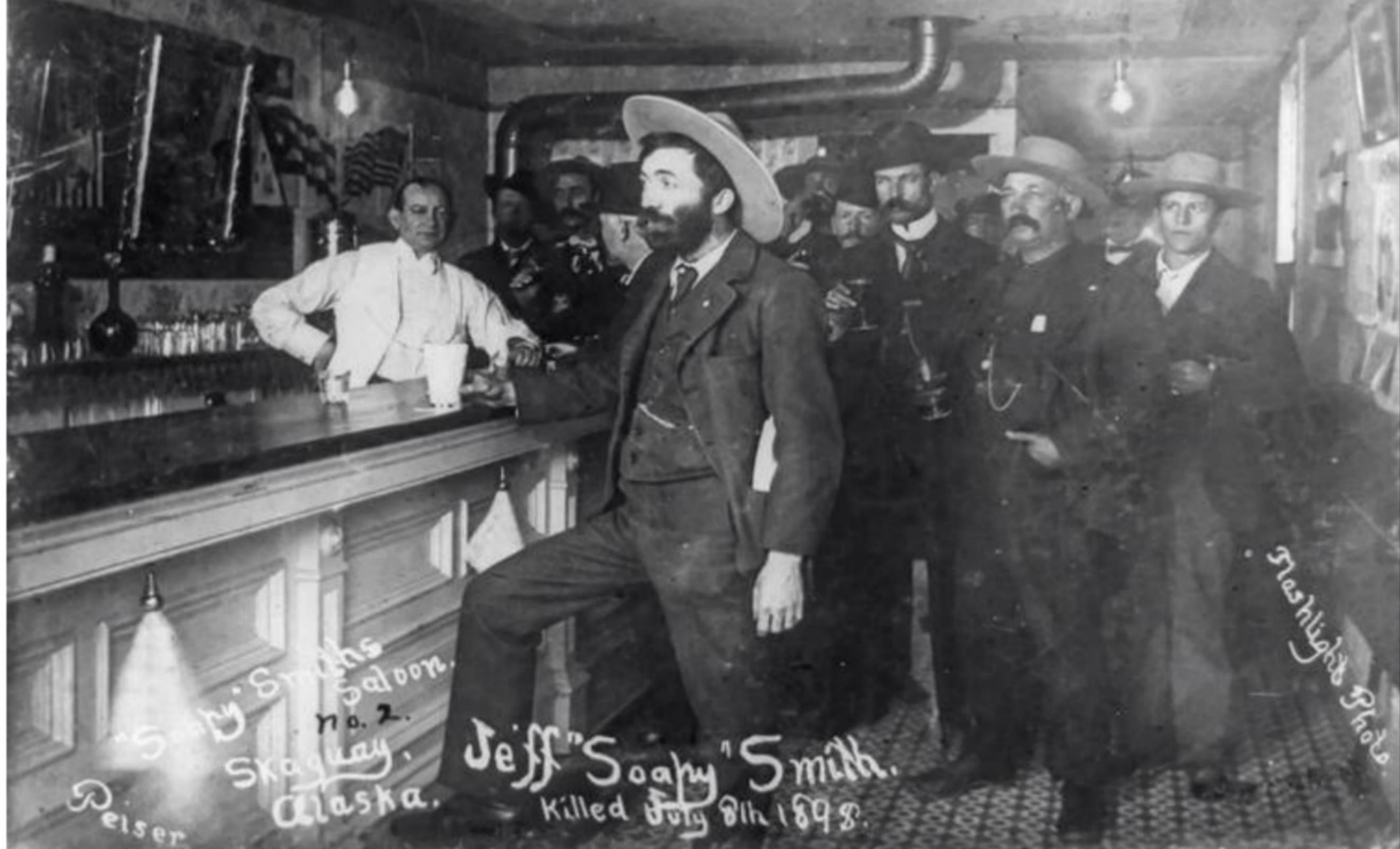
lakotas, dont un très grand nombre de femmes et d'enfants, furent mitraillés par

les soldats de l'armée américaine, qui prétextèrent un mouvement de panique après un coup de feu accidentel. Le drame

marque la fin de la résistance indienne. Ci-contre : les adjoints du marshal de Fort Smith, en Arkansas, posent, en novembre 1892, après l'exécution de Ned Christie, un Cherokee accusé du meurtre d'un homme de loi mais qui clamait son innocence.

©AKG-IMAGES/DE AGOSTINI PICTURE LIBRARY. © U.S. NATIONAL PARK SERVICE-COLOR BY KLIMBIM.





chasseurs de bisons et cow-boys n'échappent pas à la règle. L'isolement, la morosité, le manque de femmes et de divertissement les conduisent bien souvent à dépenser sans compter le fruit de leur labeur en menus plaisirs et en équipement de base.

La santé constitue un autre sujet de préoccupation. L'Ouest est un désert médical. Il y a très peu de médecins, surtout dans les campagnes, ce qui explique la forte mortalité infantile et le nombre élevé de décès en couches. Le trappeur Jim Bridger garde pendant trois ans la pointe d'une flèche dans le dos avant qu'un chirurgien ne la lui retire. Sur le front pionnier, la propagation de maladies épidémiques, comme la variole, la rougeole, la fièvre typhoïde et le choléra décime les communautés et nécessite des mises en quarantaine, comme à Deadwood en 1878. En vain les ligues de tempérance tentent-elles de lutter contre le fléau de l'alcool, dont la consommation est stimulée par le faible coût du verre au saloon, le désespoir, la solitude et la quête de sensations fortes. On boit sans aucune retenue du whisky frelaté, aux ingrédients nocifs pour la santé comme la strychnine, l'essence de térebinthine et le méthanol. La dépendance à l'alcool est responsable de la maltraitance dont sont victimes nombre de femmes et d'enfants au sein du foyer. Mais les plaintes

sont rares, ce qui rend impossible toute étude statistique.

La loi du plus fort

Il faut dire que les administrés sont nombreux à se plaindre des dysfonctionnements de l'administration judiciaire. Ceux-ci tiennent à la corruption et à la vénalité de ses représentants, pour lesquels le respect de la loi et de l'ordre fluctue en fonction du contexte local et de leurs interlocuteurs. Magistrats, shérifs et marshals sont soumis à des pressions qui les détournent parfois du bon droit. Certaines évasions de détenus se déroulent dans des circonstances plus que suspectes. A Tombstone, le shérif Behan est de mèche avec le gang de cow-boys des Clanton-McLaury, des *desperados* notoires auxquels il doit son élection et qu'il protège de la furie des frères Earp en échange d'avantages et de pots-de-vin. Quant au juge Roy Bean, autodésigné seule « loi à l'ouest du Pecos », ses intérêts pécuniaires priment toute considération : il inonde les prévenus d'amendes pour des motifs les plus futiles et empêche lui-même dans son tiroir-caisse un pourcentage en guise d'honoraires !

Cependant, pour les hors-la-loi considérés comme des dangers publics, la justice à la main lourde et prononce la peine capitale. « Ce n'est pas la sévérité de la sentence,

résume le juge Parker, *mais la certitude du châtiment suprême qui doit faire reculer le crime.* » Les exécutions publiques rassemblent des milliers de personnes. On parle de « parties de corde ». Elles sont parfois organisées, sans intervention des pouvoirs publics, par des « comités de vigilance », symboles de la violence extrajudiciaire en vigueur dans l'Ouest. Adeptes d'une justice expéditive tirée de la loi de Lynch, ces groupes de citoyens armés voient le jour en réaction à la corruption des juges et à l'impuissance des autorités locales pour assurer la sécurité de la collectivité. Entre 1849 et 1902, on dénombre 210 groupes d'autodéfense de ce type à l'ouest du Mississippi ; ils exécutent 527 personnes. Leurs membres ne sont pas exempts de tous reproches et se font les apôtres de la xénophobie. A San Francisco, le comité chargé de combattre le crime en profite, en 1851, pour chasser la municipalité irlandaise et catholique au profit des protestants. Au reste, l'application d'une justice rude, rapide et pittoresque compte de nombreux détracteurs tant elle entraîne d'erreurs fatales.

Alors que la conquête bat son plein, la société compte de nombreux laissés-pour-compte. Certes, dans les villes, une bourgeoisie moyenne côtoie les élites financières et les grands entrepreneurs. Dans les campagnes, en revanche, les populations

sont modestes, voire franchement pauvres. La jeunesse peine à trouver sa place. En grandissant, les garçons deviennent bergers, puis cow-boys. Pour les indigents, le vagabondage reste la norme. Ils mendient de ferme en ferme un petit boulot pour survivre. A l'instar de Jesse James, ceux qui ont acquis une culture de la violence en faisant leurs armes pendant la guerre civile sont tentés de basculer dans la délinquance ou la criminalité. L'armée peut offrir un refuge, mais environ le tiers des engagés désertent. Avec l'éclosion d'une classe moyenne urbaine, les jeunes filles offrent leurs services comme couturières, lavandières, cuisinières et servantes pour essayer de se constituer une dot. Les plus éduquées s'emploient comme institutrices, à l'image de Laura Ingalls Wilder. Mal considérées, parfois abusées, elles forment des proies faciles pour les souteneurs et les maquerelles. La condition des femmes reste précaire, même si on élève leur figure sur un piédestal, dans la pure tradition victorienne, et si le Wyoming, l'Utah, le Colorado et l'Idaho sont les premiers Etats du pays à leur accorder le droit de vote. Le jour de son mariage, la femme est soumise à la seule volonté de son époux. Elle ne peut pas travailler sans son autorisation. Le divorce est généralement admis en cas de faute grave du conjoint, c'est-à-dire abandon du domicile conjugal, intempérence ou violences répétées, mais seule, sans biens et sans revenus, la femme divorcée est condamnée à se remarier au plus vite, au même titre que les veuves, d'où le nombre fort élevé de familles recomposées. Malgré l'essor du concubinage, celles qui refusent de se placer sous la dépendance d'un mari, au mépris des convenances, courrent le risque de devoir vendre leurs charmes pour subvenir à leurs besoins.

Les damnés de la terre

Dans l'Ouest, le racisme et l'intolérance imprègnent les relations sociales. Au milieu d'un patriotisme exacerbé et d'une croissance explosive, la majorité des Américains se perçoivent comme un peuple élu, de socle anglo-saxon, dont la réussite reposera sur l'instauration du régime républicain et les préceptes de la civilisation



ARNAQUES ET CRIMES
Page de gauche : l'escroc Jefferson « Soapy » Smith, dans un bar de Skagway, en Alaska, en 1898. Il fut abattu par un « comité de vigilance » (groupe de citoyens armés). Ci-dessus : un marchand ambulant de remèdes et poudres, sillonnant les routes de l'Oklahoma dans les années 1890. Ci-contre : les frères Jesse et Frank James, vers 1866-1876. Ils furent à la tête de gangs de braqueurs de banques qui écumèrent le Middle West durant plus de quinze ans.

chrétienne. Un sentiment de supériorité les convainc que ces nouveaux territoires sont leur domaine réservé et qu'il faut écarter toute menace à l'expansion nationale. La xénophobie se superpose au clivage religieux. Portés par le courant nativiste, les stéréotypes sont tenaces et donnent lieu à des mesures discriminatoires. Les Irlandais sont des papistes ; sales, braillards, querelleurs, ivrognes et voleurs, ils ont des mines patibulaires et constituent la lie de la société. Il convient tout autant de se méfier des Mexicains. Crasseux et incultes, ils ont du sang indien et représentent une concurrence déloyale sur le marché du travail en acceptant des salaires dérisoires. En 1857, au Texas, une guerre larvée oppose

les transporteurs américains aux muletiers mexicains qui convoient des marchandises de la côte à San Antonio. Les Chinois, quant à eux, seraient des êtres vicieux, fourbes et dépourvus de la moindre intelligence. La rumeur populaire les décrit comme des « vampires aux yeux bridés ». En 1859, alors qu'ils sont frappés par une série de taxes spéciales, la Californie interdit à leurs enfants de fréquenter les écoles publiques.

Malgré l'abolition de l'esclavage en 1865, les Noirs sont encore plus durement éprouvés, surtout au Texas, ancien Etat sécessionniste. On continue à les tenir pour des êtres inférieurs, inaptes à l'instruction, au travail libre et au progrès. Sur le théâtre des guerres indiennes, la réputation de



LES FILLES DE LA PLAINE Ci-dessus : les sœurs Chrisman posant devant la maison en terre de l'aînée (deuxième à partir de la gauche), au Nebraska, en 1886. Ci-dessous : des prisonniers apaches, parmi lesquels Geronimo (au premier rang, troisième à partir de la droite), patientent devant leur train, en Arizona, après la reddition de ce dernier

en 1886. Déportés en Floride puis en Alabama, beaucoup d'entre eux mourront de maladies en raison du climat trop humide. Les survivants seront finalement conduits en Oklahoma, où leur statut de prisonniers de guerre ne sera levé qu'en 1912, trois ans après la mort de Geronimo. Page de droite : une chasse au bison en 1882, dans le Montana.



bravoure des *Buffalo Soldiers* n'y fait rien. On leur interdit de fréquenter la plupart des commerces et on achète à bas prix les récoltes des anciens esclaves qui tentent de se reconvertis en fermiers, notamment au

Kansas. Les ligues suprémacistes blanches comme le Ku Klux Klan sont actives au Texas et dans l'Oklahoma et sévissent dans l'impunité grâce à la complaisance des représentants de la loi.

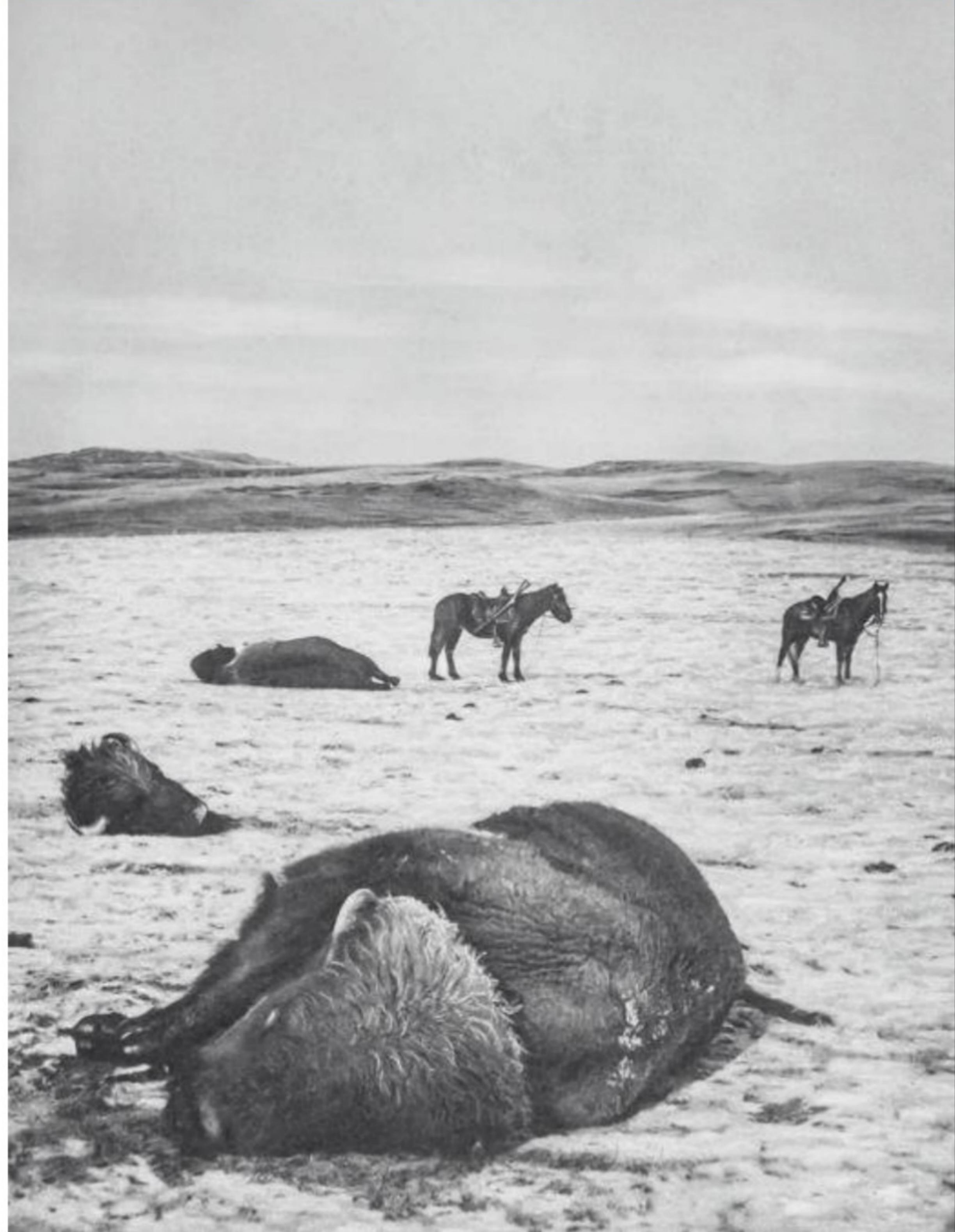
Dans l'histoire américaine, les Indiens sont les grands perdants de la conquête de l'Ouest. En décembre 1890, le massacre de Wounded Knee, dans le Dakota du Sud, marque la fin de leur résistance. Sous encadrement militaire, ils vivent désormais reclus dans des réserves, où ils sont livrés à la pauvreté et à la dépravation morale. Jadis épris de liberté, ils dépendent dès lors pour subsister de maigres allocations gouvernementales. A cette date, ils ne sont plus que 250 000 à vivre dans les frontières actuelles des Etats-Unis. Ils étaient sans doute 5 millions en 1500, à l'arrivée des premiers conquérants hispaniques, et encore un million en 1750, peu avant l'entrée de la république d'outre-Atlantique dans le concert des nations. Cette hécatombe est due aux épidémies, aux conflits et à la politique de parcellisation des terres qui a joué un rôle moteur dans la dislocation du ressort communautaire. Pendant la conquête, les Indiens sont perçus comme des obstacles aux progrès de la civilisation moderne. On se les représente comme une sous-espèce du genre humain, primitive et sanguinaire, s'adonnant à des rites païens et sauvages dans la plus complète insouciance. Aussi les tuniques bleues mènent-elles contre eux des guerres de dévastation. Au Texas, en Arizona et au Nouveau-Mexique, on offre parfois des primes aux chasseurs de scalps. « *Plus nous en tuerons cette année, moins nous aurons à en tuer l'année prochaine* », déclare un jour le général Sherman, commandant en chef des armées fédérales. « *Tuez-les et scalpez-les tous, enfants comme adultes, les lentes font des poux* », lâche le colonel Chivington en lançant ses troupes à l'assaut d'un camp cheyenne à Sand Creek, dans le Colorado, en 1864.

D'une tribu à l'autre, les griefs sont identiques. Menacés dans leur mode de vie, les Indiens accusent les Blancs d'empiéter en permanence sur leur territoire, de planter des clôtures et des poteaux télégraphiques au milieu de la prairie, de contribuer à la déforestation, au massacre et à la dispersion du gibier en construisant des villages, des routes et des voies ferrées. Ils leur reprochent d'avoir introduit à dessein des maladies épidémiques contre lesquelles ils

ne sont pas immunisés, de favoriser la propagation de l'alcool et, enfin, de pervertir leur âme en leur inculquant des valeurs chrétiennes. A l'unanimité, leurs voix s'élèvent contre l'idée de vivre confinés dans des réserves, loin de leurs terres ancestrales, et d'être réduits à un rôle d'assistés.

Dans les Grandes Plaines, la disparition des grands troupeaux de bisons, dont les Indiens dépendent tant pour se nourrir, se vêtir et s'équiper, leur porte un coup terrible. Depuis la fin de la guerre de Sécession, le bison d'Amérique est devenu une espèce en voie de disparition. Les principaux responsables sont les compagnies des chemins de fer transcontinentaux. Partout sur la Frontière, elles recrutent à prix d'or des chasseurs expérimentés pour nourrir les ouvriers ou pour disperser les troupeaux qui barrent le passage le long des voies. C'est pour avoir abattu plus de 4 000 bêtes durant les dix-huit mois qu'a duré son emploi à l'Union Pacific que William Cody a gagné son surnom de « Buffalo Bill ». Au cours de la décennie suivante, c'est un massacre en règle. Entre 1872 et 1874, 3 millions de bisons sont tués. Pour une chair plus tendre, les femelles sont abattues en priorité, ce qui accélère l'extinction de l'espèce. Les chasseurs se contentent souvent de prélever la langue et la peau des bisons, laissant pourrir sur place des carcasses qu'ils abandonnent aux charognards. Plus désespérant encore pour les Indiens, la chasse au bison devient un sport à la mode. Des officiers supérieurs, des politiciens, des citadins de l'Est et des aristocrates étrangers – comme le grand-duc Alexis en 1872 – accourent dans les Plaines pour participer à un événement qu'ils estiment faire partie intégrante du folklore de l'Ouest américain. En 1890, alors que le gouvernement fédéral annonce la fermeture officielle de la Frontière, il n'y a plus qu'un millier de bisons en Amérique du Nord...

Au tournant du XX^e siècle, les terres indiennes sont réduites à la portion congrue. « *Les Blancs nous ont fait maintes promesses, dira le chef Red Cloud, mais ils n'en ont tenu qu'une seule : celle de nous dépouiller de nos terres.* » A ce cortège de malheurs vient s'ajouter la politique d'assimilation forcée dont les Indiens ont été victimes. Des



générations durant, sous la surveillance des autorités, les réserves sont ainsi transformées en terres américaines où la culture traditionnelle est bannie. La formule consiste à « *tuer l'Indien pour sauver l'homme* ». On y incite les peuples autochtones à s'improviser agriculteurs, éleveurs ou mineurs. A travers ces programmes dits de civilisation, l'objectif est de désorganiser les structures tribales, d'interdire la polygamie et les vêtements en peau, d'angliciser les noms, de scolariser les enfants dans des établissements chrétiens, mais aussi de veiller à l'extinction des pratiques rituelles et à la mise à l'écart des chamans. Un assaut idéologique contre lequel les Indiens ont dû mener une résistance passive pour faire reconnaître leur spécificité culturelle en vertu du « *Red Power* ».

Docteur en histoire contemporaine, Farid Ameur est spécialiste des Etats-Unis. Il est l'auteur de nombreux ouvrages sur la guerre de Sécession, les Indiens d'Amérique et l'épopée du Far West.

À LIRE de Farid Ameur



Héros
et légendes
du Far West
Tallandier
« Texto »
240 pages
9€

CERCLE INFERNAL

S'inspirant de la guerre du comté de Johnson, qui opposa, au début des années 1890, dans le Wyoming, de riches propriétaires de bétail à des immigrants d'Europe de l'Est, Michael Cimino signait, en 1980, avec *La Porte du paradis*, une critique féroce du mythe fondateur de la conquête de l'Ouest.

© UNITED ARTISTS/COURTESY EVERETT COLLECTION/AURIMAGES.



Western Story

Par Geoffroy Caillet

La culture américaine a inventé avec le western un genre sans équivalent pour représenter l'histoire de la conquête de l'Ouest et diffuser son mythe. Il reflète aussi ses ambiguïtés et les obsessions de notre temps.





Si le western est le « cinéma américain par excellence », comme l'affirmait le critique André Bazin en 1953, c'est peut-être d'abord en vertu d'une juxtaposition historico-culturelle unique au monde : en 1890, le Bureau du recensement annonçait officiellement la fin de la Frontière, soit la disparition du front pionnier sur le territoire américain ; en 1893, l'historien Frederick Turner définissait la Frontière comme l'élément fondateur de la nation américaine ; en 1895, les frères Lumière inventaient le cinéma et, dès 1903, *Le Vol du grand rapide*, film de 12 minutes réalisé par Edwin S. Porter, mettait en scène l'attaque d'un train par quatre hors-la-loi. Relayant l'évocation de l'Ouest américain véhiculée jusqu'alors par la littérature populaire des *dime novels* et par les spectacles itinérants comme celui de Buffalo Bill, le western était né.

Ainsi, au moment même où, refermant leur premier siècle d'existence, les Etats-Unis érigaient en mythe fondateur le processus par lequel ils avaient colonisé le territoire dont ils n'occupaient qu'une infime partie en 1776, l'apparition d'un média promis à une postérité immense leur donnait le moyen de représenter et de diffuser ce mythe à travers le monde entier. Pour ces raisons, le western constitue un cas unique de représentation artistique de l'histoire qui se soit développée de façon strictement concomitante à l'étude de celle-ci, au point que, pour une bonne part du grand public, la première s'est largement substituée à la seconde. Produits des multiples évolutions du genre depuis plus d'un siècle, les westerns forment en tout cas un

corpus historiographique de premier ordre pour comprendre la perception de la conquête de l'Ouest par la culture américaine et la fonction qu'elle lui assigne dans l'identité nationale.

Le western a été traditionnellement divisé en deux grandes périodes : une période « classique » d'exaltation de la conquête, qui s'étend des années 1930 jusqu'à la fin des années 1960, avec en point d'orgue l'œuvre canonique de John Ford ; une période « révisionniste » qui lui fait suite et se caractérise, sur fond de guerre du Vietnam et d'émergence d'une contre-culture américaine, par un regard critique sur le mythe, qu'elle évente en pointant, entre autres, la responsabilité des conquérants dans la destruction des Indiens et de la nature. Pour valables que soient ces deux tendances, qui traduisent les principales évolutions de la société américaine, elles ne rendent pas compte de la variété d'une production qui dépasse les 8 000 films et multiplie naturellement depuis ses origines celle des points de vue.

Des débuts balbutiants

Dans les premières années du cinéma muet, le gardien de vaches qu'on n'appelle pas encore cow-boy est ainsi revêtu d'un potentiel héroïque assez mince. Et pour cause : après avoir vu décroître son rôle avec le développement du chemin de fer, il a été pour ainsi dire réduit au chômage par la fin de la conquête. Les premiers films, qui ne sont guère que des saynètes animées tournées dans les studios de la côte est, mettent surtout en scène

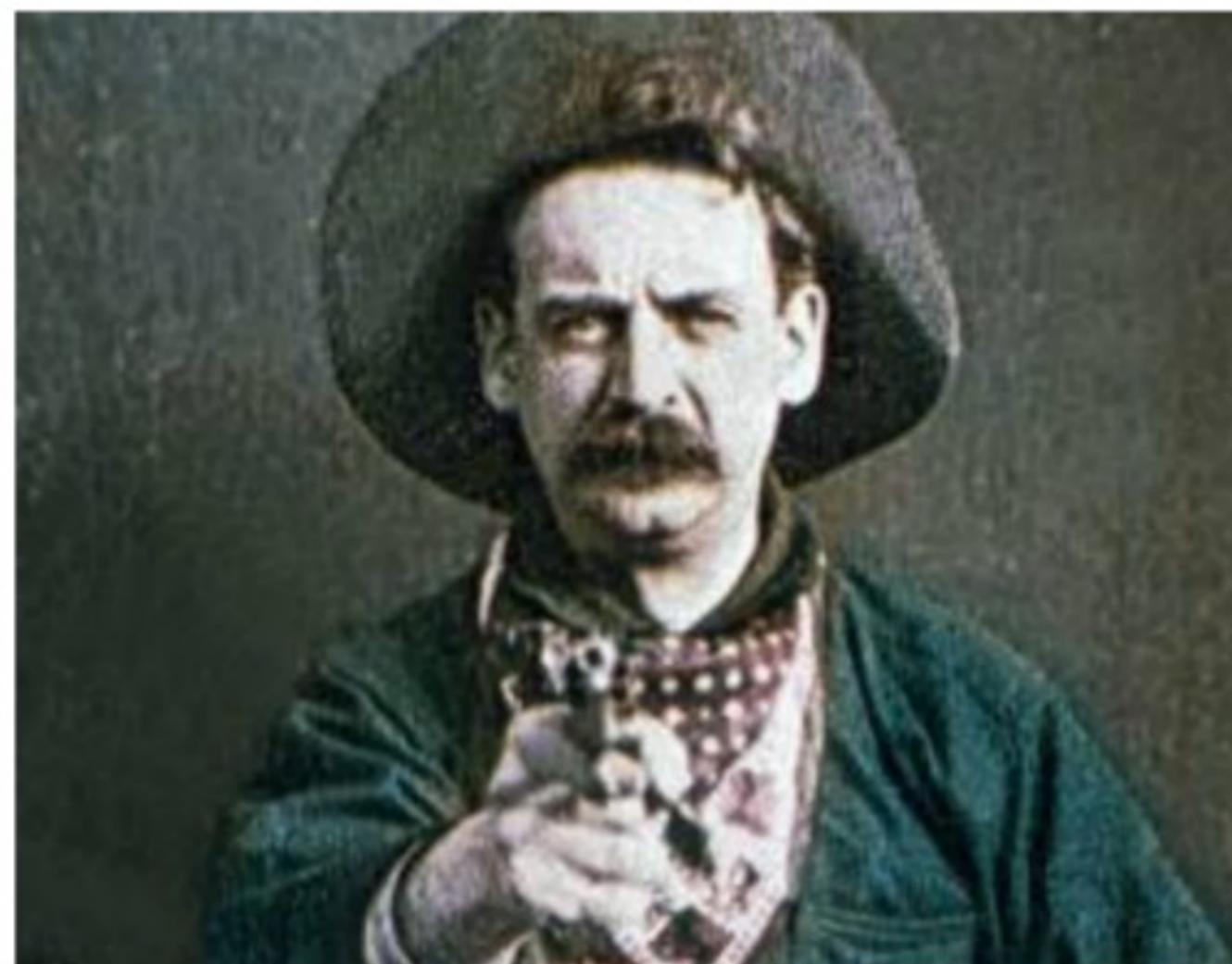


PAGE DE GAUCHE : COLLECTION CHRISTOPHEL - © WARNER BROS. CI-CONTRE : © NEW LINE CINEMA/WARNER BROS/BBQ_DFY/AURIMAGES.

DÉSERT ROUGE Page de gauche : en 1956, John Ford avait choisi de s'appuyer sur l'histoire vraie de Cynthia Ann Parker, enlevée en 1836, à l'âge de 9 ans, et élevée par les Indiens, pour réaliser *La Prisonnière du désert*. Tourné principalement dans les paysages spectaculaires de Monument Valley, le film mettait en scène John Wayne en héros solitaire. Ci-dessus : *Horizon : une saga américaine, chapitre I* (2024), une ode aux paysages grandioses de l'Ouest américain par Kevin Costner. En bas : dans *Le Vol du grand rapide* (1903), premier western américain de l'histoire, l'acteur Justus D. Barnes, filmé en plan rapproché, faisait feu face à la caméra pour le plus grand effroi du public.

des centaines d'« histoires d'Indiens » (*Indian Pictures*), la première consistant probablement dans cette courte séquence d'une danse sioux capturée par William Dickson en 1894, à l'occasion du passage du show de Buffalo Bill dans le New Jersey. Bien qu'il soit traité le plus souvent comme un élément folklorique, l'Indien n'est pas alors le cruel sauvage privé de toute qualité morale dans lequel des dizaines de westerns le figeront plus tard. En 1910, *An Indian's Gratitude*, du réalisateur et producteur indien James Young Deer, fait de lui le cœur généreux qui intercède en faveur du Blanc. Son idéalisatation témoigne de l'engouement qu'il suscite même auprès du peuple américain en raison de sa disparition des terres colonisées.

Jusqu'aux années 1920, le western balbutie. Il n'est pas encore un genre à part entière consacré à la représentation de l'histoire de l'Ouest, mais un élément d'ambiance pour des histoires de toute sorte –



film d'aventures, comédie ou mélodrame – qui se déroulent dans un cadre contemporain. Des stars émergent malgré tout, comme Gilbert M. Anderson, William S. Hart et Tom Mix, qui campent les premiers cow-boys, certains d'entre eux ayant exercé naguère cette profession, tandis que l'industrie cinématographique se déplace massivement à Hollywood, quartier de Los Angeles, à partir des années 1910. C'est désormais au cœur de cette Californie qui vécut en 1848 la ruée vers l'or, que va s'élaborer la représentation filmée de la conquête de l'Ouest.

En 1923, *La Caravane vers l'ouest*, de James Cruze, propose pour la première fois un grand récit épique avec l'histoire d'un convoi de pionniers sur la piste de l'Oregon en 1848. L'année suivante, John Ford signe *Le Cheval de fer*, évocation de la construction du chemin de fer transcontinental. Avec l'avènement du parlant, Raoul Walsh réalise en 1930 *La Piste des géants*,





COLLECTION Klap/AKG-IMAGES- © TWENTIETH CENTURY FOX FILM CORPORATION. © EVERETT COLLECTION/AURIMAGES.



présenté comme « *le film le plus important jamais produit* », avec dans le rôle principal un certain John Wayne. Tournée avec d'importants moyens dans les paysages mêmes qu'elle évoque, l'épopée historique est née, qui revendique auprès du public un caractère spectaculaire et un souci minutieux de reconstitution dans son entreprise de glorification. Cette tonalité, qui définit certains codes comme la traversée de rivières par les convois de pionniers et leurs troupeaux, restera jusque dans les années 1960 un élément central du western. Mais elle n'exclut pas une portée critique, comme dans *La Ruée vers l'ouest* (Wesley Ruggles, 1931), récompensé par trois oscars dont celui du meilleur film, qui raconte la course aux terres cherokee en Oklahoma : le héros s'y pose en défenseur des Indiens spoliés, des prostituées, d'un Juif.

Echaudé par l'échec commercial de *La Piste des géants*, dont le format 70 mm s'est heurté à l'incapacité des salles de cinéma à investir dans un équipement adéquat en pleine Grande Dépression, le western emprunte pour dix ans la voie de la série B. Tournées à la chaîne et à moindre coût, ces productions renouent avec le caractère éclectique des débuts du genre. Elles empruntent tour à tour au mélodrame, au film de gangsters, à la comédie musicale, inaugurant pour trois décennies le filon extrêmement fécond des cow-boys chantants, comme Gene Autry, Tex Ritter et Roy Rogers. C'est au

cours de ces années que le genre acquiert sa popularité auprès du public américain. Mais c'est à la fin des années 1930 qu'il prend une forme canonique, qu'il se hisse à une dimension classique promise à un large succès.

Un mythe est né

En 1939 sortent en effet une flopée de films prestigieux : *Le Brigand bien-aimé*, de Henry King et Irving Cummings, avec Tyrone Power, premier western en Technicolor, consacré au brigand Jesse James ; *Les Conquérants*, de Michael Curtiz, avec Errol Flynn ; *Sur la piste des Mohawks*, de John Ford ; et surtout *La Chevauchée fantastique*, du même réalisateur, avec John Wayne. Ce récit de la traversée d'une diligence en territoire apache, inspiré de *Boule de suif* de Maupassant, fait rapidement figure de modèle du genre. Sa peinture stéréotypée de la micro-société des pionniers (un joueur professionnel, une prostituée, un médecin alcoolique, un banquier escroc...) qui ne cache rien des tensions sociales qui animent la conquête de l'Ouest, l'expression de sa foi dans l'établissement de la démocratie sur la Frontière, son utilisation des paysages désertiques de Monument Valley, à cheval sur l'Arizona et l'Utah, fixent en effet autant de traits des westerns à venir : *Duel au soleil* (King Vidor, 1946), *La Poursuite infernale* (John Ford, 1946) ou *La Charge héroïque* (id., 1949). L'Indien y est le plus souvent hostile, effrayant, voire cruel, mais aussi laid et ridicule, fondant sur les pionniers par dizaines pour les empêcher d'accomplir leur mission.

Dans tous les films qui suivent, la représentation de l'Ouest est de plus en plus schématisée. Les villes sont archétypales, avec des saloons bien plus propres que dans la réalité et des maisons abondamment éclairées. Les décors, même naturels, sont souvent sans rapport avec ceux dont il est question dans les films. Le cow-boy abandonne définitivement son rôle de vacher pour devenir un tireur à la détente facile, équipé d'armes presque toujours anachroniques et monté sur un fier destrier alors que son modèle ne chevauchait que des petits chevaux mustangs. Au mépris de toute réalité historique, les bandits célèbres, comme Jesse James et Billy the Kid, deviennent de valeureux Robin des Bois et des héros romantiques, prompts à corriger les injustices nées de la conquête. De plus en plus cependant, le western dépeint des personnages contrastés, voire torturés, et reprend l'esthétique contemporaine du film noir pour éclairer les ambiguïtés de la course à l'Ouest (*La Vallée de la peur*, Raoul Walsh, 1947 ; *Le Trésor de la Sierra Madre*, John Huston, 1948 ; *La Rivière rouge*, Howard Hawks, 1948), qui n'est plus glorifiée que par une minorité de productions.

Sous les atours prestigieux que confère désormais à tout film l'usage systématique de la couleur (sauf l'exemple notable du *Train sifflera trois fois*, Fred Zinnemann, 1952) et le format large, les films des années 1950 donnent au western une forme de maturité, en le tirant vers un universalisme caractéristique du cinéma américain. A un grand récit de la conquête, les meilleurs films substituent des épisodes particuliers, aptes à révéler les aspirations et les failles éternelles qui traversent le cœur humain.



La vérité psychologique des personnages devient un contre-point du souffle épique, la réflexion, celui de l'action. C'est le cas des films d'Anthony Mann (*Les Affameurs*, 1952 ; *L'Homme de l'Ouest*, 1958), qui mettent en scène, à travers les personnages joués par James Stewart ou Gary Cooper, des protagonistes troubles, marqués par le sens du destin et leur quête de rédemption, qui peinent à accorder leurs actes et leur volonté.

A partir de *La Flèche brisée* (1950), récit de l'authentique amitié entre Cochise (Jeff Chandler) et Thomas Jeffords (James Stewart), cette dimension psychologique s'étend à la représentation des Indiens. Si le film de Delmer Daves n'est pas le premier western pro-Indien, sa peinture des Apaches sort durablement les Indiens des stéréotypes auxquels ils semblaient condamnés, en rompant avec leur image immuable de sauvagerie pour leur prêter une existence propre et la capacité de partager avec les

Blancs les plus hautes vertus humaines. Peu à peu, la prise en compte des souffrances endurées par les peuples indiens au cours de la conquête fait son chemin. John Ford est le principal artisan de cette inflexion, de *La Prisonnière du désert* (1956), qui montre sans ambages les massacres subis par les Comanches, aux *Cheyennes* (1964), son dernier western, qui témoigne d'une compassion inédite pour le sort tragique de ses protagonistes, lesquels quittent la réserve où ils sont reclus depuis leur reddition pour tenter de regagner leurs terres ancestrales.

Nouvelles vagues

Après un ultime classique, *Rio Bravo* (Howard Hawks, 1959), que Jean-Luc Godard jugeait « d'une extraordinaire subtilité psychologique et esthétique », les années 1960 voient le western concurrencé par la télévision et en quête d'un nouveau souffle, comme si, à une époque où l'histoire semble s'accélérer, celle de la conquête devenait anachronique et poussiéreuse. C'est alors que les Italiens inventent, après le péplum, un nouveau genre de série B, le western spaghetti. En caricaturant et en stylisant à l'extrême les codes du western (ainsi des duels), en



ÂGE D'OR Page de gauche : l'année 1939 marque l'arrivée sur les écrans des premiers grands westerns qui feront le succès du genre. *Le Brigand bien-aimé* (en haut, avec Henri Fonda et Tyrone Power), tourné en Technicolor par Henry King, proposait une image idéalisée des hors-la-loi Frank et Jesse James, tandis que *La Chevauchée fantastique* de John Ford (en dessous), inspiré de *Boule de suif* de Maupassant, fixait toutes les caractéristiques du genre : la diligence, la cavalerie, les Indiens, les paysages grandioses... En haut : *La Prisonnière du désert*, de John Ford, 1956. Ci-contre : James Stewart et Debra Paget dans *La Flèche brisée* de Delmer Daves, 1950.

PURGATOIRE ET RENAISSANCE A partir de 1970, dans le sillage des droits civiques et de la contestation de la guerre du Vietnam, le western prit un tour résolument « révisionniste ».

Avec *Little Big Man* (ci-contre, Dustin Hoffman), le réalisateur Arthur Penn dénonçait pour la première fois la colonisation des terres indiennes au XIX^e siècle. En bas : *Un homme nommé cheval*, d'Elliot Silverstein, 1970. Page de droite, en haut : Clint Eastwood dans le western spaghetti de Sergio Leone, *Pour une poignée de dollars* (1964). Page de droite, en bas : après un long passage à vide dans les années 1980, consécutif au naufrage de *La Porte du paradis* de Michael Cimino, le western fit son grand retour en 1990 avec la fresque néoclassique, contemplative et humaniste réalisée par Kevin Costner, *Danse avec les loups*.

réduisant la conquête à l'individualisme de héros hypervio-lents, ces films inventifs, particulièrement chez Sergio Leone (*Pour une poignée de dollars*, 1964 ; *Et pour quelques dollars de plus*, 1965 ; *Le Bon, la Brute et le Truand*, 1966, les trois avec Clint Eastwood), déterminent un nouveau type de film d'action à l'esthétique vériste, qui font beaucoup pour prolonger la mythologie du western en Europe. Côté américain, le renouvellement du genre passe par un déplacement de l'action dans le monde contemporain (*Les Désaxés*, John Huston, 1961 ; *Seuls sont les indomptés*, David Miller, 1962) et de multiples emprunts au film de guerre, notamment par le biais de l'aventure collective (*Les Sept Mercenaires*, John Sturges, 1960), où le mythe de la Frontière devient la métaphore de plus en plus évidente de la guerre du Vietnam.

Cette évolution, nettement marquée par le mouvement des droits civiques et le développement de la contre-culture, finit par prendre la forme d'un renversement complet à la fin des années 1960 avec deux films fondateurs. En pleine guerre du Vietnam, *Little Big Man* (Arthur Penn, 1970) raconte l'histoire d'un Américain (Dustin Hoffman) élevé chez les Cheyennes qui passera sa vie à osciller entre deux cultures. Entre comédie, satire et tragédie, la colonisation des terres indiennes au XIX^e siècle s'y voit condamnée pour la première fois. La même



année, *Soldat bleu*, de Ralph Nelson, met en scène de façon insoutenable le massacre de Sand Creek (1864), où les hommes du colonel Chivington décimèrent des dizaines d'hommes, femmes et enfants cheyennes et mutilèrent leurs cadavres. Si, dans les deux cas, la question indienne servait de prétexte transparent à la dénonciation de l'intervention américaine au Vietnam (avec, dans *Soldat bleu*, le massacre de My Lai en 1967), le western « révisionniste » était né, assurant un écho artistique aux revendications armées de l'American Indian Movement (AIM), fondé en 1968.

Le thème de l'identité indienne dénaturée par l'impérialisme raciste des Blancs s'impose alors dans la société et au cinéma, comme en témoigne, en 1972, *Quand meurent les légendes*, de Stuart Millar, et *Jeremiah Johnson*, incarné par Robert Redford dans ce film de Sydney Pollack. Au risque que le désir d'apaiser la mauvaise conscience américaine ne ramène derechef l'Indien à une sorte de caricature idéale, aussi fausse que son opposé, à l'exception notable d'*Un homme nommé cheval* (Elliot Silverstein, 1970), filmé dans une réserve sioux avec un



COLL. CHRISTOPHEL © NATIONAL GENERAL PICTURES. EN HAUT : COLL. CHRISTOPHEL- © CINEMA CENTER FILMS/STOCKBRIDGE HILLER PRODUCTIONS.



COLLECTION CHRISTOPHEL - © JOLLY FILM-CONSTANTIN FILM-OCEAN FILMS. © ORION/EVERETT/AURIMAGES.

effort d'authenticité marqué, et de *Fureur apache* (Robert Aldrich, 1972), avec Burt Lancaster, qui osaient encore montrer des Indiens capables de cruauté envers des Blancs.

Entraîné au purgatoire par l'évolution historiographique du mythe de la Frontière, désormais remis en question au nom de l'ethnocentrisme qu'il suppose, le western cesse définitivement d'exalter une épopée nationale. En 1980, Michael Cimino enfonce le clou avec *La Porte du paradis*, inspiré de la guerre du comté de Johnson, qui opposa de 1889 à 1893 de riches propriétaires fonciers à des immigrants d'Europe de l'Est. À travers cet épisode, Cimino déplaçait la critique de la conquête sur un impensé : l'oppression des pauvres par les nantis, loin de cet autre mythe d'un peuple de pionniers ayant profité de ses bienfaits unanimement et main dans la main. Cette vision désenchantée et sa narration éclatée ne plurent ni au public ni à la critique, qui le sanctionnèrent par un échec retentissant, et il fallut des décennies pour que ce film maudit soit considéré comme un chef-d'œuvre du 7^e art.

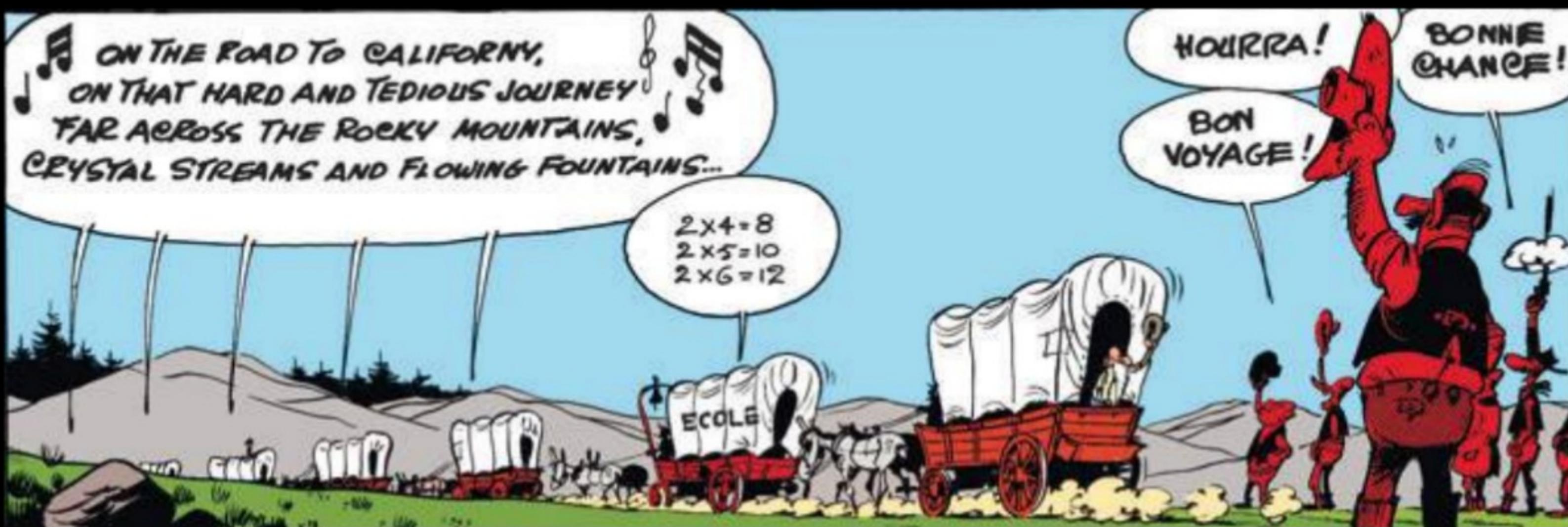
Un miroir sur une grande route

Ayant accompagné le cinéma d'auteur dans sa chute, le western ne monte pas pour autant dans le train des blockbusters des années 1980. Pendant dix ans, il disparaît au cinéma, jusqu'à sa renaissance dans la décennie suivante à travers ses deux

courants historiques. Le premier est représenté par *Danse avec les loups* (Kevin Costner, 1990), *Impitoyable* (Clint Eastwood, 1992), récompensés respectivement par sept et quatre oscars, ou plus récemment *The Revenant* (Alejandro Iñárritu, 2015), avec Leonardo DiCaprio. Ces films, qui peuvent être qualifiés de westerns néoclassiques, abordent le western comme un genre éternel, en faisant la synthèse de sa mythologie, en empruntant la forme de l'hommage, loin de toute prétention historique à représenter la conquête.

De son côté, le western révisionniste est réactivé au contact des nouveaux mouvements sociaux américains, sous l'influence desquels il assimile les oubliés historiques de la conquête et les minorités ethniques et sexuelles. Des soldats afro-américains et un Blanc ostracisé de la guerre hispano-américaine sont ainsi les protagonistes de *La Revanche de Jesse Lee* (Mario Van Peebles, 1993), deux cow-boys homosexuels sont ceux du *Secret de Brokeback Mountain* (Ang Lee, 2005), tandis que *La Dernière Piste* (Kelly Reichardt, 2010) privilégie un point de vue féminin, rare dans les westerns qui l'ont précédé. Autant de westerns « progressistes » qui n'en puisent pas moins dans la référence à la Frontière pour définir le caractère américain de leurs protagonistes. Comme une grenade lâchée au milieu de cette série de films, *Django Unchained* (Quentin Tarantino, 2012), western spaghetti hybride racontant l'histoire d'un affranchi qui se venge des esclavagistes, a déchaîné les passions et les accusations réciproques de racisme antinoir et antiblanc.

Après l'échec immérité, en 2024, du très classique *Horizon* de Kevin Costner, premier volet d'un projet de quatre films qui ne verra probablement jamais le jour au cinéma, l'avenir du western sur grand écran n'est rien moins que certain. Le succès de la série télévisée *Yellowstone* (2018-2024) et des séries dérivées 1883 et 1923 qui lui ont fait suite témoigne cependant, plus d'un siècle après la naissance du genre, de sa richesse, de sa plasticité et de ses chances très sûres de survie. Faut-il s'en étonner ? Qu'il illustre le mythe de la Frontière, les ambiguïtés de la nature humaine ou les tensions et les obsessions de la société américaine, le western est au fond, comme le disait Stendhal du roman, « *un miroir qui se promène sur une grande route* ». Celle qui traverse l'Ouest pour mieux plonger au cœur de l'homme. ✓



PORTFOLIO
Par Luc-Antoine Lenoir

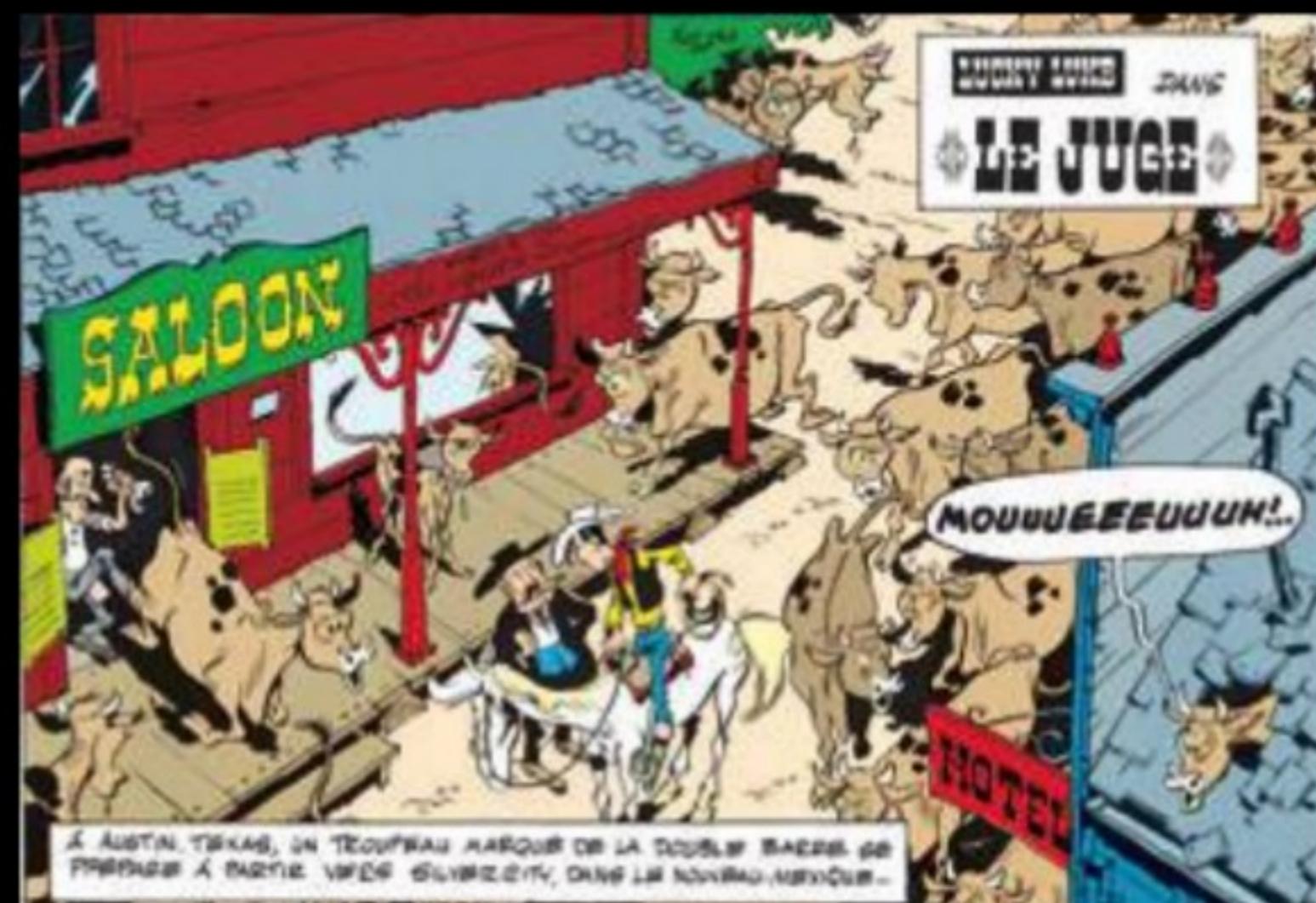
Lonesome Cowboy

Avec le dessinateur Morris, créateur du célèbre justicier solitaire Lucky Luke, l'Ouest devient une pièce de théâtre, aux personnages truculents.

Le célèbre cavalier est rapide, mais son père au crayon ne l'était pas moins. En 1946, Maurice De Bevere, alias Morris, Belge trop élégant pour se prendre au sérieux, invente pour *Spirou* un cow-boy toujours en cavale et prêt à se dissoudre au premier coup de vent. Album après album, « Lucky Luke » revisite tous les grands mythes de l'Ouest américain : les personnages célèbres, de Calamity Jane à Roy Bean, les grands épisodes des guerres contre les Indiens, le conflit entre éleveurs et agriculteurs, etc. Au fil des épisodes, les lecteurs s'attachent à celui qui devient l'archétype du justicier, qui séduit et force l'admiration par son flegme. En 1955, Goscinny rejoint Morris au scénario, et ensemble les auteurs publient plus vite que leur ombre : la série va se vendre à plus de 300 millions d'albums, traduits en une trentaine de langues, et leur héros devient un genre à lui seul, repris par le dessinateur Achdé et de nouveaux auteurs, adapté au cinéma, à la télévision.

Pour suivre Lucky Luke, Morris crée tout un univers ironique. Le trait de crayon croit à la morphopsychologie : les visages introduisent mieux les personnages que n'importe quel cartouche narratif. La lâcheté fuit par un menton, la fourberie loge dans un regard biaiseux,

la naïveté éclate dans deux gros yeux ronds et confiants... Pour tromper et divertir le lecteur, un rondouillard se révèle parfois tranchant et colérique et un colosse se met à rêver comme une midinette. Mais globalement, chacun tient son rôle : les entourloupeurs, les matrones maquerelles, le commerçant pingre, le juge





HAUT EN COULEUR

Page de gauche, en haut : *La Caravane* (1964).

Page de gauche, en bas : *Le Juge* (1959), inspiré de l'histoire de Roy Bean, juge autoproclamé de la ville de Langtry, au Texas.

Ci-contre : *Le Pied-Tendre* (1968). L'expression était utilisée pour qualifier les immigrés venus d'Angleterre, arrivant dans l'Ouest américain sans connaissance des us et coutumes locaux.

Ci-dessous : *Billy the Kid* (1962), très librement inspiré du bandit du même nom, mort à 21 ans en 1881.

Le châtiment du goudron et des plumes est souvent utilisé dans les albums de Lucky Luke : les Dalton en sont régulièrement victimes, mais aussi d'honnêtes citoyens visés par des malfrats.

ILLUSTRATIONS : © LUCKY COMICS, 2025

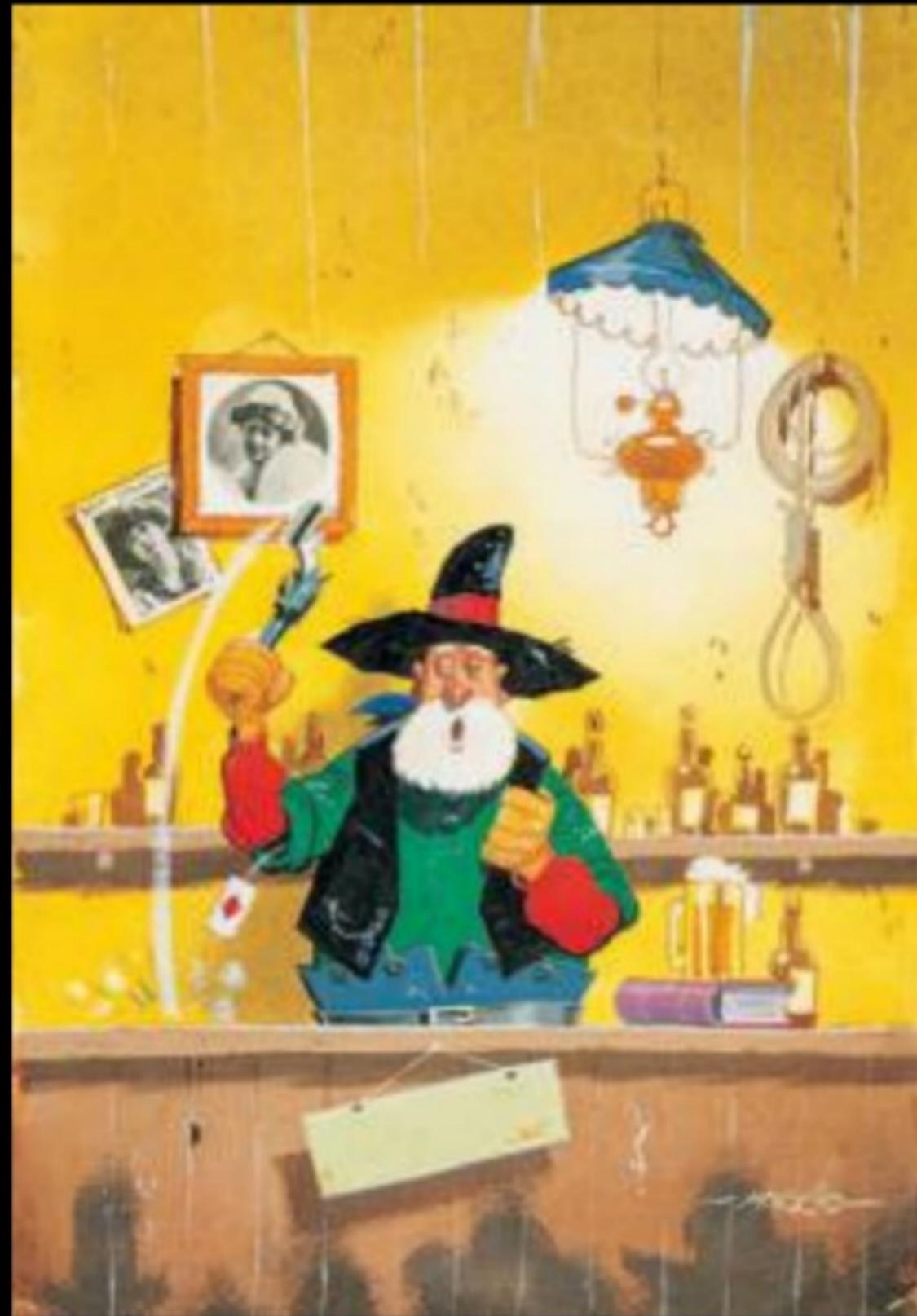
enrubanné et satisfait, les honnêtes victimes. Après l'arrivée de Goscinny, les animaux aussi se mettent à avoir des attitudes. Les chevaux sont souvent apeurés, sauf Jolly Jumper, sceptique et sarcastique, qui récite Sully Prudhomme, ou discute carrément philosophie avec son maître, au fil des longues heures de traversée dans les vallées.

Dans ces contrées jaunes et poussiéreuses, les roulottes charrient leur nuage blanc, les locomotives leur nuage noir, les *tumbleweeds*, ces boules d'herbes errantes, filent comme un mauvais présage. Mais reviennent toujours les villes, ou plutôt ces bourgades qui se réduisent à une grand-rue que le justicier traverse avec placidité. On franchit la porte du saloon, les femmes piaillent, un piano désaccordé crache sa rengaine, le barman polit un verre en attendant le coup de feu inévitable. Car l'embrouille est reine et le colt est roi. Les sales coups paient plus que les métiers de pue-la-sueur. Chaque album consacre son « méchant », à l'exception des Dalton, piliers du genre. La fratrie la plus débile et obstinée de l'Ouest, du méchant gnome Joe au grand dadaïs Averell, incarne la défaite programmée : entre braquages ratés, arrestations et retours au pénitencier, leur banditisme tient du hamster dans sa roue.



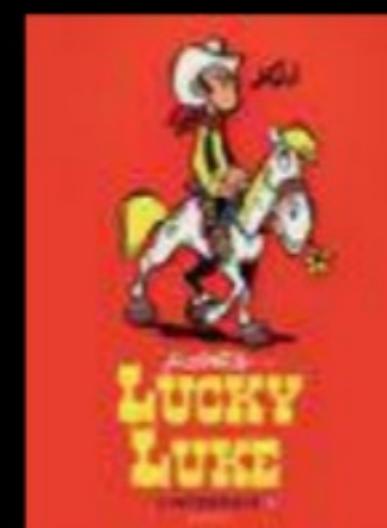
Morris reste pudique : les morts tombent hors champ, la violence s'évanouit vite derrière la balle traçante du pistolet, et le panache de poudre. Ce Far West là n'est pas un territoire tragique ; il est surtout un théâtre ambulant où la bêtise est toujours plus forte que la cruauté. Le goût pour les héros et les *happy ends* est universel, et après la bagarre on perçoit à nouveau le bruit du crayon sur la planche, le rire du dessinateur derrière la case. Et on le suit, cigarette ou, depuis 1983, brindille à la lèvre, sans jamais se retourner sur le chemin.



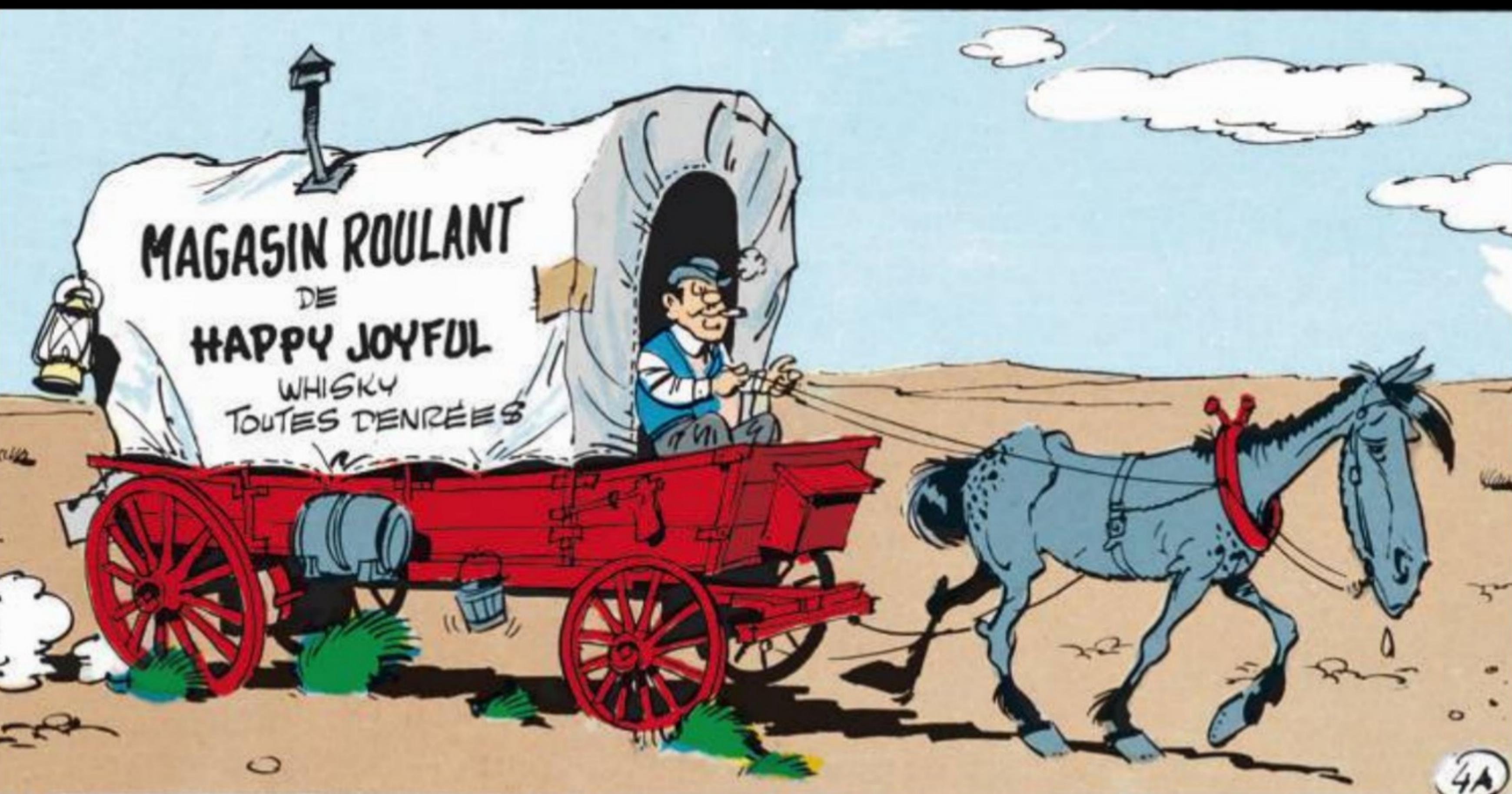


MARCHAND DE BIENS Ci-dessus : *La Ruée sur l'Oklahoma* (1960). L'album s'inspire d'un fait historique, le rachat de l'Oklahoma par le gouvernement des Etats-Unis, et le coup d'envoi de la colonisation, avec attribution des terres aux volontaires. Contrairement à l'histoire, l'issue de cette course rocambolesque est heureuse pour les Indiens, qui finissent par récupérer leur espace naturel et préservé. A gauche, en haut : illustration aquarelle pour *Le Juge* (1959). A gauche : *Billy the Kid* (1962).

À LIRE



Lucky Luke. L'intégrale 1
Morris
216 pages
27,95 €



ILLUSTRATIONS : © LUCKY COMICS, 2025.

4A



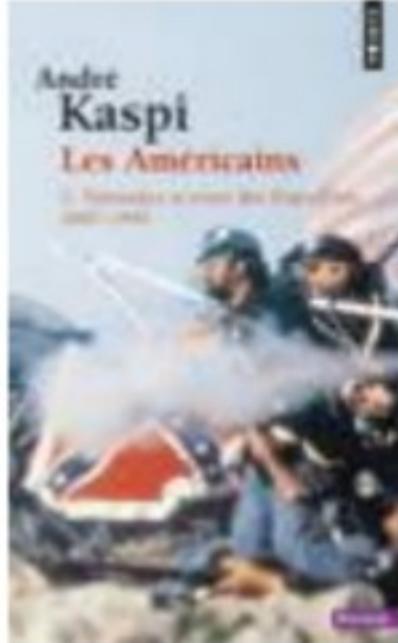
SHOW ET BUSINESS A gauche : *Les Collines noires* (1963), inspiré de l'expédition des Black Hills, qui trouva des gisements d'or dans une région considérée comme sacrée par les Indiens. Ci-dessous : *Le Grand Duc* (1973). Lucky Luke y guide « Léonide de Russie », proche du tsar, dans le Far West en vue de la signature d'un traité entre les deux pays. Des anarchistes et autres malfrats tentent d'assassiner le représentant russe, a priori inspiré du fils du tsar Alexandre II, Alexis Alexandrovitch. Celui-ci voyagea aux Etats-Unis en 1871, et rencontra Buffalo Bill. Dans l'album apparaît également pour la première fois le personnage de Laura Legs, danseuse de saloon.

97
LE VIGNEAU
HISTOIRE



Par Geoffroy Caillet, Raphaëlle du Coudert, Luc-Antoine Lenoir, Frédéric Valloire et François-Joseph Ambroselli

Les Mystères de l'Ouest



Les Américains. Tome I : Naissance et essor des Etats-Unis, 1607-1945. **André Kaspi**

Bien sûr, cette synthèse signée de l'un des plus éminents spécialistes français des Etats-Unis surprend de prime abord, le tome II, consacré à l'après Seconde Guerre mondiale, équivalant, en volume, aux trois premiers siècles traités ici par l'auteur, de l'arrivée des colons britanniques à 1945. Le premier tome de cette somme excellente n'en comporte pas moins tous les éléments nécessaires à la compréhension des guerres indiennes : d'un pied d'égalité jusqu'à l'indépendance, les

relations entre Indiens et Blancs ont basculé ensuite vers un avantage aux seconds, sur fond de conquête de l'Ouest et plus généralement de l'« accession à la puissance » des Etats-Unis. Et pourtant, comme le rappelle André Kaspi, c'est bien plus tôt, dès l'arrivée des maladies apportées par les Européens, que le sort des sociétés indiennes avait été scellé. **GC**

Points, « Histoire », 2014, 464 pages, 12,90 €.

A travers l'Ouest nord-américain. **Annick Foucier**

Peu connue au regard du siècle de conquête qu'elle inaugura, l'expédition d'exploration de Meriwether Lewis et de William Clark entre 1803 et 1806 méritait un nouveau regard. Mandatés par le président Thomas Jefferson pour explorer les territoires inconnus du Mississippi jusqu'au Pacifique et y repérer les éventuelles richesses, ils parcoururent un territoire qu'on n'appelait pas encore l'Ouest, mais qui représentait déjà une immense promesse, dans l'esprit des tout jeunes Etats-Unis. Pionniers des pionniers, Lewis et Clark furent les premiers à rencontrer des populations jusque-là inconnues au cours d'une mission à la fois scientifique, commerciale et politique. Leur grande traversée, riche en rebondissements et en fortes personnalités, se raconte ici comme dans un roman d'aventures, aussi savoureux qu'instructif. **RdC**

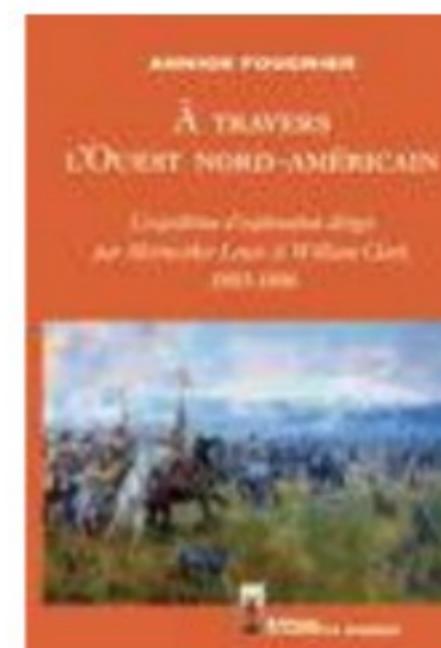
Editions la Lanterne magique, 2018, 240 pages, 18 €.



Héros et légendes du Far West. **Farid Ameur**

La conquête de l'Ouest est symptomatique du paradoxe de toute épopée : quels que soient leurs défauts et même leur cruauté, ses héros restent attachants aux yeux de la postérité. Or, comme le note Farid Ameur, « sur ces terres vierges, tous les instincts se libèrent. La dynamique mêle agressivité et esprit messianique, soif de liberté et opportunisme ». Aventuriers magnifiques comme Lewis et Clark, trappeurs comme Davy Crockett ou Buffalo Bill, hors-la-loi comme Jesse James, Billy the Kid et les frères Dalton, ou héroïne inclassable comme Calamity Jane voisinent ici avec le seigneur de la guerre Cochise, le tenace Sitting Bull ou le terrifiant Geronimo, dans une série de vingt portraits particulièrement enlevés, aussi haletants qu'un western, l'exactitude historique en plus. **GC**

Tallandier, « Texto », 2021, 240 pages, 9 €.

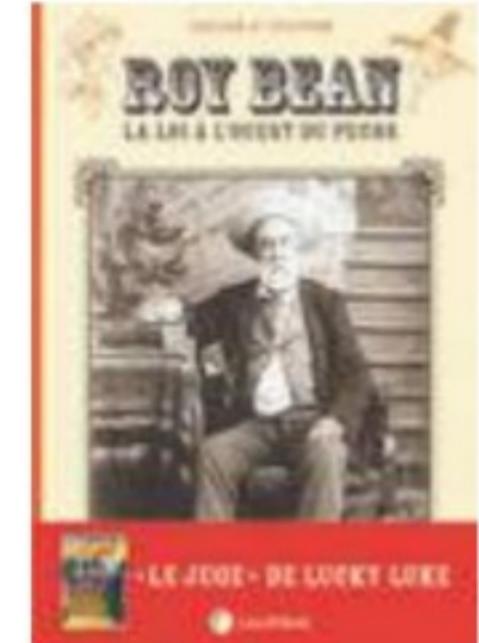


Roy Bean. La loi à l'ouest du Pecos

Xavier P. Vuitton

Voici la première biographie française consacrée à l'une des figures les plus pittoresques du Far West : Roy Bean, juge autoproclamé du Texas, dont le saloon servait à la fois de tribunal improvisé et de comptoir à whisky : « C'est là, au lieu-dit Eagle's Nest, que Roy Bean décida de planter une dernière fois sa tente et qu'il trouva sa terre promise. Perdu au milieu de nulle part, il avait les coudées franches et des projets », écrit l'auteur, à la plume vivante et colorée. Personnage haut en couleur, quasi illétré mais à l'aplomb formidable, Roy Bean se forgea une légende dont l'album de *Lucky Luke*, *Le Juge*, se ferait plus tard l'écho. L'ouvrage, richement illustré de photographies d'époque et d'extraits de planches de BD, éclaire ainsi l'épopée des pionniers qui repoussèrent les frontières de l'Ouest américain. Old Roy en fut l'un des plus passionnants. **RdC**

LexisNexis, 2024, 171 pages, 35 €.



Histoire du Far West

Jean-Louis Rieupeyroux

Qu'est-ce que l'Ouest ? Un océan de plaines, un désert hostile, une frontière sans cesse repoussée ? Une terre promise, une société à part ? Le livre de Jean-Louis Rieupeyroux, initialement paru en 1967 et devenu un classique, offre un grand récit de la conquête dans toutes ses dimensions : explorations, guerres indiennes, ruée vers l'or, essor des chemins de fer. Indispensable pour démêler l'histoire de la légende, il brosse des portraits de cow-boys, de hors-la-loi, de shérifs et d'Indiens, « tous appelés,



à peine disparus, à revivre par la grâce bienveillante d'une mythologie peu regardante mais dotée dès sa naissance d'une portée universelle ». Il offre enfin un regard précis sur des questions complexes et souvent méconnues de la conquête : influence des religions ou des vicissitudes du commerce. **RdC**

Tallandier, « Texto », 2023, 432 pages, 11 €.



La Véritable Histoire de l'Ouest américain. **Jacques Portes**

Spécialiste des Etats-Unis, l'auteur complète et met à jour de façon involontaire un bon livre ancien, *En avant vers l'Ouest*, d'un historien oublié, Jacques Chastenet. En onze chapitres, Jacques Portes raconte l'Ouest, depuis le X^e millénaire av. J.-C., avec l'arrivée de ceux que Colomb appellera Indiens, jusqu'à nos jours, avec l'afflux constant de Latinos, le renouveau indien et les problèmes climatiques. Précis, sans lyrisme, il débarbouille l'Ouest de ses légendes, mais conserve la part de rêves et d'aventures, brosse de beaux portraits, insiste sur les communications, n'oublie ni la littérature ni le cinéma. Une référence. **FV**

Dunod Poche, 2024, 360 pages, 9,90 €.



La Véritable Histoire du Far West

Voici une série de bandes dessinées qui ressuscite la grande épopée américaine avec tout le talent des auteurs français. Chacun des huit albums déroule ses planches comme autant de plans-séquences de cinéma. Les paysages sont amples, les regards tendus, et l'on contemple la beauté de ce monde dur, qui se joue à cheval et au fusil. Ici, contrairement au western, pas de carton-pâte, les figures sont fouillées, le trait précis. Les caractères aussi sont bien définis : dans *Little Big Horn*, Custer n'est pas seulement un officier flamboyant et orgueilleux, c'est un homme face à lui-même et à Sitting Bull, chef spirituel presque stoïcien. Le Far West est ici comme une jungle. On s'y saoule et on y rit, on s'y égare et on y meurt. Pour les soldats comme pour les renégats et les peaux rouges, l'histoire avance, tragique mais aussi souvent cocasse. Et pour qui veut comprendre ce qu'il y a derrière la légende, le dossier historique de Farid Ameur en fin d'album est d'une clarté implacable. Une grande réussite. **L-AL**

Glénat/Fayard, huit titres parus, dont *O.K. Corral*, *Fort Alamo* et *Calamity Jane*, 56 pages, 15,50 € (chaque volume).

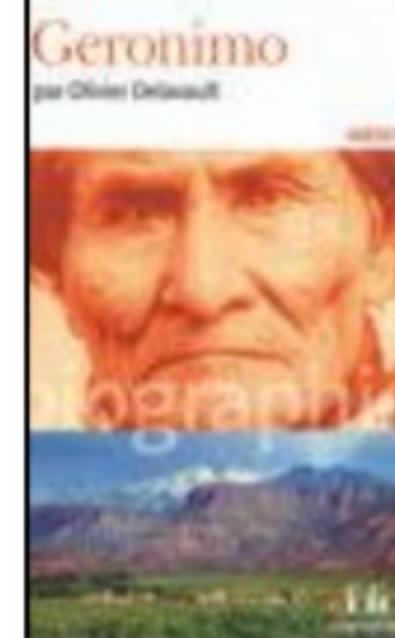
A paraître en septembre 2025 : *La Ruée vers l'or*.



La Résistance indienne aux Etats-Unis. **Elise Marienstras**

Ce livre restitue aux Amérindiens les rênes de leur propre histoire : l'auteur raconte leur lutte acharnée pour la survie, fait le récit de ces batailles déséquilibrées, de ces massacres sanglants, de ces rudes guérillas, mais aussi de ces tentatives de négociations qui renversent l'image du sauvage « bestial », et du combat symbolique qu'ils menèrent, au XX^e siècle, pour la reconnaissance d'une identité malmenée. Fondée sur l'étude de discours de grands chefs, de carnets de voyageurs, de soldats, de missionnaires, de textes de lois, d'articles de presse et d'autres rapports officiels, l'œuvre donne la parole à ces « déshérités ». **F-JA**

Gallimard, « Folio histoire », 2014, 352 pages, 10 €.



Geronimo. **Olivier Delavault**

Comme le rappelle l'auteur dès l'éprouvante scène d'ouverture, la tuerie de Janos (5 mars 1851), où Goyathley perdit sa mère, sa femme et ses trois enfants, massacrés par les troupes mexicaines du colonel Carrasco, fit de lui un autre homme. « Tueur d'ennemis » et « tigre humain » : de ce jour, il incarna la guerre vengeresse à l'état pur. Son surnom de Geronimo lui fut donné plus tard par les Mexicains, terrifiés à leur tour par l'Apache chiricahua, qui les frappa comme le tonnerre. Cette magnifique biographie dévoile au lecteur un homme à la « personnalité à la fois tranchée, diffuse et insaisissable », dont le nom servit même de cri de guerre aux soldats qui sautèrent en 1944 dans le ciel de Normandie ! **GC**

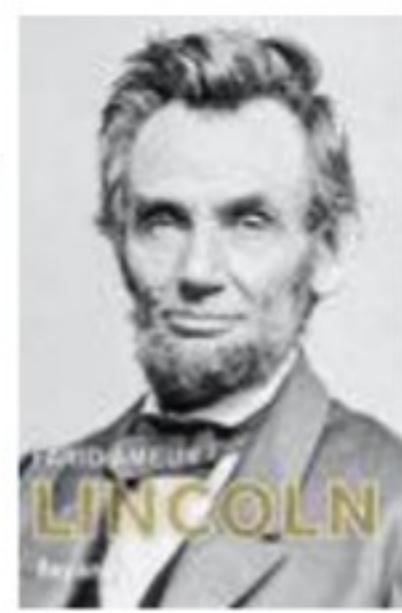
Gallimard, « Folio biographies », 2007, 464 pages, 11,10 €.

99
L'ESPRESSO
HISTOIRE

Lincoln. **Farid Ameur**

Il avait tiré d'une enfance difficile et tragique à la fois ambition pour lui-même et compassion pour les plus fragiles citoyens, dont il avait été. Il savait ce qu'avait été la conquête, ayant habité la Frontière, alors dans le Middle West. Il rêvait plus que quiconque de vivre dans un pays harmonieux. Il serait, à tout point de vue, un géant parmi les siens. Farid Ameur brosse un portrait dense et sobre d'Abraham Lincoln, sans emphase inutile, tant l'époque et le caractère de cet autodidacte suffisent au romanesque du récit. Lincoln est un homme souvent seul, sans clientèle, mais il sait jouer sur les émotions et concilier les factions d'un peuple alors en adolescence politique. Parvenu au pouvoir suprême, il puise dans sa vieille habitude des drames (et peut-être aussi dans sa mélancolie) la gravité nécessaire face aux tourments de la guerre civile. Une lecture précieuse pour éclairer un destin sans pareil, mais aussi pour comprendre le dynamisme, le mordant de la vie politique américaine, qui ne se démentirait plus après les mandats d'« Abe ». **L-AL**

Fayard, 2024, 456 pages, 24 €.



CHRONOLOGIE
Par Luc-Antoine Lenoir



A Marche forcée

L'achat du territoire de la Louisiane en 1803 fut l'élément déclencheur de la conquête de l'Ouest par les Etats-Unis. Ils atteignirent leur but à la fin du siècle, au prix de guerres, de spoliations des Indiens et d'un appel migratoire inouï.

30 AVRIL 1803 Le président Thomas Jefferson double la superficie des Etats-Unis en achetant la Louisiane à Napoléon pour 15 millions de dollars. L'empereur des Français abandonne ses projets politiques dans le Nouveau Monde et finance ainsi la levée de troupes importantes pour ses ambitions européennes. Le territoire s'étend du Mississippi jusqu'au Colorado, à l'ouest, et de La Nouvelle-Orléans à l'actuel Canada, pour une superficie de plus de 2 millions de km².

14 MAI 1804 Départ de l'expédition Lewis et Clark depuis Saint-Louis, mandatée pour cartographier les terres nouvellement acquises et établir des relations avec les tribus autochtones. En août 1805, le capitaine Lewis rencontre Cameahwai, chef des Shoshones. Cette première rencontre diplomatique permet aux Américains d'obtenir des chevaux pour traverser les Rocheuses. Le 7 novembre de la même année, l'équipage atteint l'estuaire du fleuve Columbia et voit pour la première fois l'océan Pacifique, après avoir parcouru 13 000 km.

1808 Fondation de Fort Osage sur la rivière Missouri. Poste militaire et commercial, il devient un point de passage obligé pour les trappeurs et sert d'observatoire stratégique des peuples autochtones.

1810 Départ de l'expédition Astor, première tentative américaine de contrôle du commerce des fourrures dans le Pacifique Nord. Fort Astoria est fondé à l'embouchure du Columbia, autour de zones de chasse en Oregon.

18 JUIN 1812 Déclaration de guerre à la Grande-Bretagne. Frustrés par les restrictions commerciales imposées par le blocus continental et les violations britanniques des droits maritimes américains, les Etats-Unis ouvrent les hostilités dans le Nord, où la situation s'enlise. Les tensions sont aggravées par le soutien britannique aux tribus amérindiennes qui résistent à l'expansion américaine dans le Nord-Ouest. Cette « seconde guerre d'indépendance » a pour enjeu central la sécurisation des frontières occidentales.

8 JANVIER 1815 Bataille de La Nouvelle-Orléans. Andrew Jackson repousse les Britanniques malgré le traité de paix de Gand déjà signé le 24 décembre précédent. La maîtrise du delta du Mississippi garantit aux Etats-Unis le contrôle logistique des routes vers l'ouest.

1817-1820 A la suite des cessions de territoires par les Creek après la bataille de Horseshoe Bend (1814) remportée par Andrew Jackson, des milliers de colons affluent vers les terres fertiles pour cultiver du coton. La ruée prend le nom d'*Alabama Fever*. La colonisation rapide favorise l'essor de l'économie esclavagiste dans le Sud-Ouest.

22 FÉVRIER 1819 Par le traité Adams-Onis, l'Espagne cède la Floride et renonce à ses prétentions sur l'Oregon. La frontière occidentale américaine se fixe au 42^e parallèle nord.

2 MARS 1820 Signature du compromis du Missouri. Il interdit l'esclavage au nord de l'Arkansas, sauf dans le Missouri, et crée une ligne de fracture politique qui pèse sur l'expansion vers l'ouest.

SEPTEMBRE 1821 La première caravane commerciale de William Becknell atteint Santa Fe. Elle inaugure la *Santa Fe Trail*, future artère majeure du commerce avec les territoires mexicains du Nouveau-Mexique.

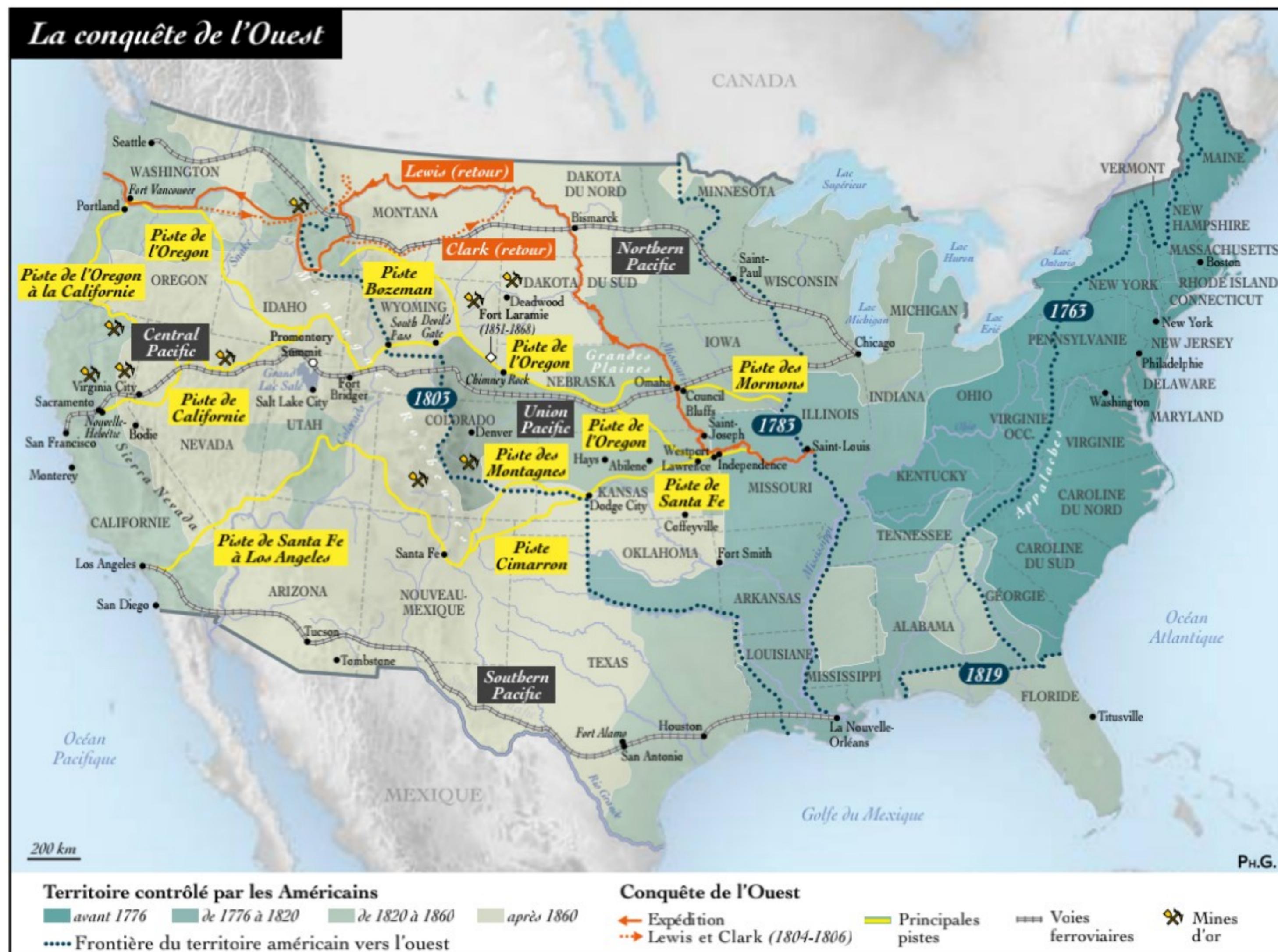
27 SEPTEMBRE 1821 L'indépendance du Mexique, après dix ans de guerre contre l'Espagne, consacre la fragilité de l'ancienne frontière sud-ouest. La jeune république hérite de vastes territoires mal contrôlés, du Texas à la Californie.

2 DÉCEMBRE 1823 Proclamation de la doctrine Monroe. Le président affirme son rejet de toute intervention européenne en Amérique et fournit un cadre idéologique aux futures annexions à l'ouest.

11 MARS 1824 Première session du Bureau des affaires indiennes. Crée au sein du



La conquête de l'Ouest



PHOTOS : © PETER NEWARK WESTERN AMERICANA/BRIDGEMAN IMAGES. © PHILIPPE GODEFFROY.

département de la Guerre, il coordonne la politique amérindienne, prémices des futures politiques de déplacement forcé.

1825 Fondation de Fort Vancouver, sur la rive nord du fleuve Columbia, par la Compagnie de la baie d'Hudson. Ce poste commercial britannique fait face aux ambitions américaines sur l'Oregon.

6 AOÛT 1827 Traité commercial américano-britannique sur l'Oregon. Les deux puissances acceptent une occupation conjointe du territoire pendant dix ans. La souveraineté reste floue, mais les colons américains commencent à affluer.

28 MAI 1830 Signature de l'*Indian Removal Act*. Andrew Jackson, devenu président, ouvre légalement la voie au déplacement forcé des tribus amérindiennes vers l'ouest du Mississippi. 60 000 personnes sont concernées. La politique sera mise en œuvre dans les années suivantes, notamment contre les Cherokees.

1831 Première communauté mormone à Kirtland, Ohio. Joseph Smith et ses adeptes cherchent bientôt des terres plus isolées à l'ouest pour fuir les persécutions.

29 DÉCEMBRE 1835 En signant le traité de New Echota, des chefs cherokees cèdent les terres tribales contre une compensation financière et de nouvelles terres à l'ouest du

Mississippi. La majorité de la tribu refuse cet accord, mais Washington l'entérine.

2 MARS 1836 Après plusieurs mois d'affrontement, les colons américains établissent une république du Texas et rompent avec le Mexique en déclarant leur indépendance. C'est l'un des premiers jalons de l'expansion américaine vers le sud-ouest. Quelques jours plus tard, Fort Alamo chute après treize jours de siège des forces mexicaines. Toutes les forces texanes sont tuées. L'événement devient un symbole de résistance héroïque dans l'imaginaire américain. Les Etats-Unis reconnaissent officiellement la république du Texas.

21 AVRIL 1836 Lors de la bataille de San Jacinto, Sam Houston bat l'armée mexicaine et capture le général Santa Anna. Le Mexique accepte un retrait temporaire mais ne reconnaît pas l'indépendance texane.

1838-1839 Les Cherokees et d'autres tribus sont déportés vers le Territoire indien (actuel Oklahoma). Entre 4 000 et 6 000 personnes périssent pendant cette marche forcée sur la « piste des larmes ».

1841 Un groupe d'environ 70 pionniers quitte le Missouri pour l'Oregon. Ils démontrent que la traversée familiale du continent est possible.

9 AOÛT 1842 Les différends frontaliers avec la Grande-Bretagne au nord-est sont réglés, et la frontière avec l'Amérique du Nord britannique est fixée lors du traité Webster-Ashburton. L'Ouest reste en suspens.

1843 Près de 900 colons suivent l'*Oregon Trail*.

C'est le premier déplacement massif organisé vers la vallée de la Willamette.

1845 Dans un article publié dans le *United States Magazine and Democratic Review*, le journaliste new-yorkais John O'Sullivan écrit : « C'est notre destinée manifeste de nous déployer sur le continent confié par la Providence pour le libre développement de notre grandissante multitude. » L'expression de « destinée manifeste » devient celle d'une doctrine politique et idéologique qui légitime l'expansion territoriale vers l'ouest.

29 DÉCEMBRE 1845 Annexion du Texas par les Etats-Unis. La décision provoque la rupture diplomatique avec le Mexique.

La conquête de l'Ouest et les guerres indiennes



25 AVRIL 1846 Une patrouille américaine est attaquée sur un territoire revendiqué par le Mexique à Rancho de Carricitos sur le Rio Grande. Quelques jours plus tard, le président James Polk déclare officiellement la guerre au Mexique.

14 JUIN 1846 Proclamation de la république de Californie à Sonoma par des colons américains. Surnommée « Bear Flag Revolt », l'insurrection locale s'inscrit dans la stratégie des Etats-Unis, dont l'armée entre rapidement sur le territoire. Le 7 juillet, la marine américaine occupe Monterey, qui ouvre l'accès à l'ensemble de la côte Pacifique.

15 JUIN 1846 Les Etats-Unis et le Royaume-Uni signent le traité de l'Oregon, qui fixe la frontière entre les deux Etats à l'ouest des Rocheuses, dans le territoire disputé de l'Oregon, le long du 49^e parallèle.

20 AOÛT 1847 Les troupes américaines battent les forces mexicaines près de Mexico lors de la bataille de Churubusco. Les pertes sont lourdes des deux côtés, mais la route de Mexico est ouverte. Le 13 septembre, après un assaut sanglant, les forces américaines s'emparent de Chapultepec, la forteresse protégeant la ville. Le drapeau américain flotte sur le centre de la capitale.

24 JANVIER 1848 Un ouvrier du pionnier suisse John Sutter découvre de l'or sur le

terrain dont ce dernier voulait faire une « Nouvelle Helvétie » agricole, en Californie. En quelques mois, l'information se répand et des milliers d'immigrants du monde entier tentent leur chance, arrivant par l'océan à San Francisco ou depuis l'Est américain. Des camps miniers sont construits à la hâte dans la vallée de Sacramento. La « ruée vers l'or » bouleverse l'économie régionale et, dès septembre 1850, la Californie entre dans l'Union comme 31^e Etat.

2 FÉVRIER 1848 En signant le traité de Guadalupe Hidalgo, le Mexique cède aux Etats-Unis plus de 1,36 million de km², depuis le Texas jusqu'à la Californie. C'est l'acquisition territoriale la plus importante depuis la Louisiane.

30 MAI 1854 Par le *Kansas-Nebraska Act*, le gouvernement laisse aux habitants de ces territoires la décision d'introduire ou non l'esclavage, relançant les tensions politiques. La rivalité entre colons abolitionnistes et pro-esclavagistes dégénère rapidement en affrontements armés.

19 AOÛT 1854 La guerre avec les tribus sioux commence près de Fort Laramie, lorsqu'un détachement américain de soldats dirigé par le lieutenant John Grattan attaque un camp de la tribu lakota. Les guerriers indiens répliquent et tuent l'ensemble du détachement.

21 MAI 1856 La ville de Lawrence, au Kansas, fondée par des colons venus du Nord, est saccagée par des partisans de l'esclavage et du mouvement du *Bleeding Kansas*. En représailles, John Brown, un colon abolitionniste, et ses hommes tuent cinq colons esclavagistes à Pottawatomie. Les tensions se muent en guerre civile larvée sur la frontière du Kansas.

27 AOÛT 1859 Un gisement pétrolier est découvert à Titusville, en Pennsylvanie, et provoque une ruée immédiate vers la bourgade.

3 AVRIL 1860 Départ du premier *Pony Express* de Saint-Joseph, Missouri, vers Sacramento, en Californie. Ce service postal rapide, qui bénéficie de 160 relais et 400 chevaux, permet de réduire à dix jours les délais de communication entre les côtes Atlantique et Pacifique.

12 AVRIL 1861 Le bombardement de Fort Sumter par les troupes sudistes marque l'ouverture du conflit entre Etats esclavagistes du Sud et Etats abolitionnistes du Nord. Si la guerre de Sécession se concentre principalement sur les théâtres de l'Est et du Sud, l'Ouest n'est pas épargné : les nouveaux territoires constituent un enjeu majeur. Le contrôle de routes stratégiques et des territoires indiens est essentiel pour les deux camps. Le Nouveau-Mexique est le théâtre de batailles, comme celle de



© PHILIPPE GODEFFROY. © GRANGER COLL NY/AURIMAGES. © FOTOTECA GILARDI/BRIDGEMAN IMAGES.

Glorieta Pass, le 28 mars 1862, qualifiée de « Gettysburg de l'Ouest ».

24 OCTOBRE 1861 Le télégraphe transcontinental reliant Omaha à Sacramento est mis en service. Le Pony Express cesse ses opérations. Les communications d'un bout à l'autre des Etats-Unis passent désormais par des câbles.

6 MAI 1862 Le Congrès, en votant le *Homestead Act*, offre 160 acres (65 ha) gratuits à tout citoyen à la condition de cultiver pendant cinq ans son terrain, ou propose de l'acquérir à un prix raisonnable de 308 dollars pour 100 ha. La loi provoque un afflux immédiat de colons vers l'ouest.

1^{ER} JUILLET 1862 Le *Pacific Railway Act* est adopté. Il prévoit la construction d'une ligne de chemin de fer reliant Omaha à Sacramento en vue de l'unification économique et démographique du pays.

2 DÉCEMBRE 1863 Début des travaux de l'Union Pacific Railroad à Omaha. La main-d'œuvre est composée essentiellement d'immigrants irlandais à l'est et chinois sur le chantier parti de l'ouest.

29 NOVEMBRE 1864 Une milice de volontaires du Colorado massacre entre 150 et 200 Cheyennes et Arapahos dans un camp à Sand Creek et provoque l'indignation dans le pays.

9 AVRIL 1865 Fin de la guerre de Sécession. L'expansion à l'ouest reprend à un rythme soutenu.

OCTOBRE 1867 Les traités de Medicine Lodge sont signés avec les Kiowas, Comanches, Apaches et Cheyennes, qui s'installent dans des réserves sur le Territoire indien, futur Oklahoma.

3 JUILLET 1868 Le traité de Fort Bridger, avec les Shoshones et les Bannocks, crée des réserves indiennes pour chaque tribu.

6 NOVEMBRE 1868 Traité de Fort Laramie avec les Lakotas. Il garantit aux Sioux la possession des Black Hills, région sacrée

entre le Wyoming, le Montana et le Dakota du Sud. Le traité prévoit aussi l'abandon de postes militaires et la fermeture de routes empruntées par les colons.

27 NOVEMBRE 1868 Bataille de Washita, dans l'actuel Oklahoma. Le 7^e régiment de cavalerie du colonel Custer attaque un village de Cheyennes dirigé par Black Kettle.

10 MAI 1869 Achèvement du chemin de fer transcontinental à Promontory Summit, Utah. Un clou en or, *Golden Spike*, scelle la jonction entre les lignes Union Pacific et Central Pacific. Pendant les travaux, un record de 15 km de voie posés en une journée a été enregistré. De nombreux travailleurs sont morts pendant le chantier.

10 DÉCEMBRE 1869 Le droit de vote féminin est adopté dans le territoire du Wyoming pour attirer de nouveaux colons.

25 ET 26 JUIN 1876 Après la découverte de gisements aurifères dans les Black Hills qui a provoqué un afflux de colons, les Etats-Unis échouent à racheter le territoire aux Sioux. A Little Big Horn, le 7^e de cavalerie est anéanti par les forces combinées de Sitting Bull, Crazy Horse et Gall.

5 OCTOBRE 1877 Capitulation de Chef Joseph et des Nez-Percés après une marche de plus de 2 000 km vers le Canada.

28 FÉVRIER 1878 Le Congrès impose au Trésor américain l'achat massif d'argent pour la frappe de dollars, ravivant l'économie minière des territoires de l'Ouest et creusant la fracture économique entre l'Est industriel et l'Ouest agricole.

9 AVRIL 1879 Procès à Omaha de l'Indien Standing Bear, poursuivi pour être sorti de son territoire réservé. La Cour fédérale reconnaît pour la première fois qu'un Amérindien est juridiquement sous la protection de l'*Habeas corpus* et a droit à un procès. La décision pose les bases de futures revendications civiles et citoyennes pour les tribus.

12 JANVIER 1883 Achèvement de la *Sunset Route* : le Southern Pacific relie ses lignes à celles du Galveston, Harrisburg and San Antonio Railway, près de la rivière

Pecos, au Texas. La jonction finalise la liaison ferroviaire entre Los Angeles et Houston, complétant ainsi la deuxième ligne transcontinentale des Etats-Unis.

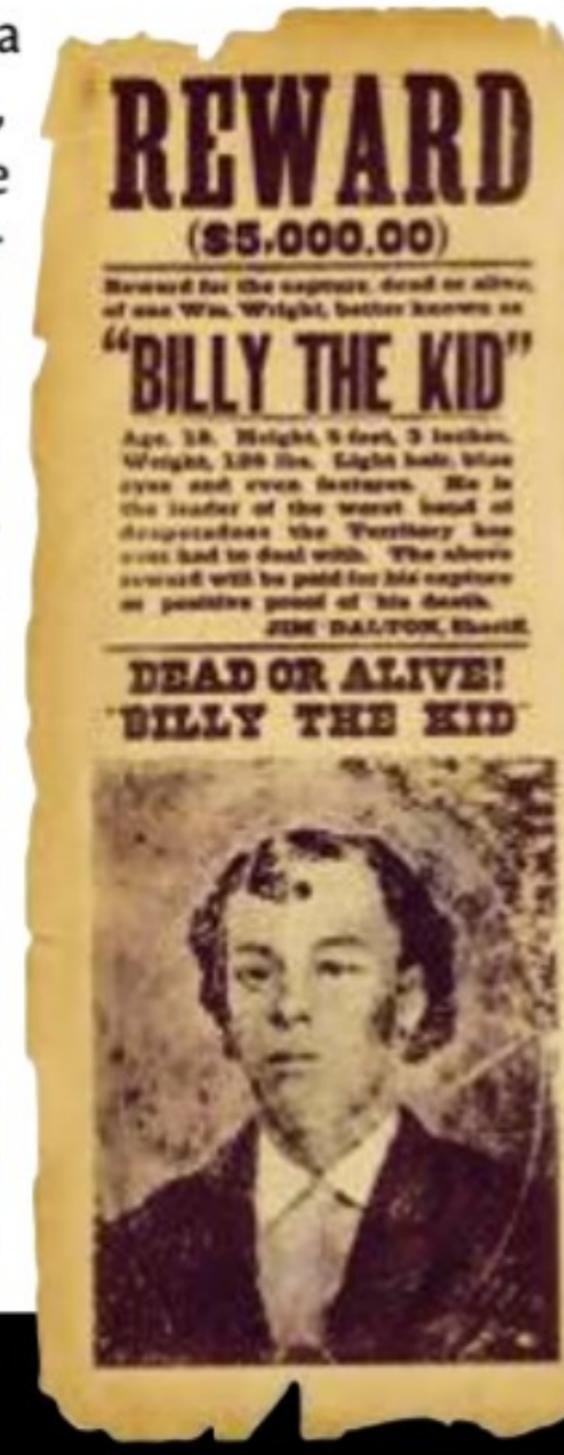
8 FÉVRIER 1887 Le *Dawes Act* divise les terres des réserves indiennes en lots individuels attribués aux Amérindiens pour favoriser leur assimilation. Les « terres excédentaires » sont vendues aux colons.

2 MAI 1889 L'*Oklahoma Territory* est constitué et organisé. Malgré les traités antérieurs, les terres des « cinq tribus civilisées » sont ouvertes à la colonisation. Le 22 avril, une première course à la terre (*Land Run*) avait eu lieu en Oklahoma : le premier arrivé devait planter son drapeau sur la parcelle convoitée. Plus de 50 000 colons s'élancèrent pour se partager gratuitement 2 millions d'acres de terres (8 100 km²), à raison de 160 acres (65 ha) par colon.

NOVEMBRE 1889 Le Dakota du Nord, le Dakota du Sud, le Montana et le territoire de Washington (au nord de l'Oregon) entrent officiellement dans l'Union.

29 DÉCEMBRE 1890 Après le démantèlement de la grande réserve sioux, la réserve indienne de Pine Ridge est créée dans le Dakota du Sud. Lors d'une opération de désarmement mal conduite, le 7^e régiment de cavalerie ouvre le feu sur un camp de Lakotas, à Wounded Knee. Plus de 250 Amérindiens, majoritairement des femmes et des enfants, sont tués.

1890 Le Bureau du recensement déclare que la « frontière » n'existe plus. Le territoire des Etats-Unis est considéré comme totalement occupé et maîtrisé.



GRAND REMPLACEMENT

Page de gauche : d'est en ouest, la spoliation progressive des terres indiennes et le regroupement forcé des tribus dans des réserves. En haut : logo du Pony Express Trail, service de distribution de courrier, actif entre 1860 et 1861, avant que le télégraphe ne prenne le relais. Ci-contre : offre de récompense de 5 000 dollars pour la capture du hors-la-loi Billy the Kid.

L'ESPRIT DES LIEUX



114 LES GRANDES EAUX DE DAMPIERRE

© HAUSER PATRICE/HEMIS.FR © DOMAINE DE DAMPIERRE-EN-YVELINES. © MUSÉE COLLECTION DES ARTS-DAVID ET MIKHAIL IAKOBACHVILI. © ÉDITIONS PLEIN VENT. ILLUSTRATION EMMANUEL CERISIER, SCÉNARIO DE JEAN-FRANÇOIS VIVIER.



DANS LA VALLÉE DE CHEVREUSE, LES JARDINS DU CHÂTEAU DE DAMPIERRE BRILLET ENFIN DE TOUS LEURS REFLETS D'EAU : TROIS SIÈCLES APRÈS LEUR CRÉATION PAR LE NÔTRE, LEURS FONTAINES JAILLISSENT À NOUVEAU, GRÂCE À L'OBSTINATION PASSIONNÉE DE FRANKY MULLIEZ.

106 PIERRE LOTI VOYAGE AUTOUR DE SA CHAMBRE

IL VOULUT UNE MAISON
POUR RÊVER, POUR
ÊTRE ICI ET SE CROIRE
AILLEURS. PIERRE LOTI
BÂTIT À ROCHEFORT
UN ÉTRANGE HAVRE
ORIENTAL, QUI ROUVRE
ENFIN AU PUBLIC, APRÈS
DE LONGS TRAVAUX.

118

L'AIGLE ET LE ROCHER

SUR LE ROCHER DE MONACO,
UNE MAGNIFIQUE EXPOSITION EXPLORE LES LIENS QUI ONT UNI
LES DYNASTIES DES BONAPARTE ET DES GRIMALDI.



ET AUSSI L'HISTOIRE EN CASES

C'EST UN GENRE EN PLEINE EXPANSION,
CAPABLE DE FAIRE REVIVRE POUR
LE PLUS GRAND PUBLIC DES ÉPOQUES
DISPARUES : LA BANDE DESSINÉE
HISTORIQUE. RENCONTRE AVEC
QUATRE DESSINATEURS ET SCÉNARISTES
AUSSI RIGOUREUX QUE PÉDAGOGUES.



ÉCRIVAIN VOYAGEUR Page de gauche, en haut : Julien Viaud, alias Pierre Loti, en capitaine de frégate, en 1901, au Japon probablement ou en Extrême-Orient.



Mosquée exotique Clou d'une visite à la maison de Pierre Loti, la mosquée est plutôt, avec son *mihrab* orienté au nord et son style hybride, « un désir ardent, très émouvant, d'être une mosquée », soulignait Sacha Guitry.

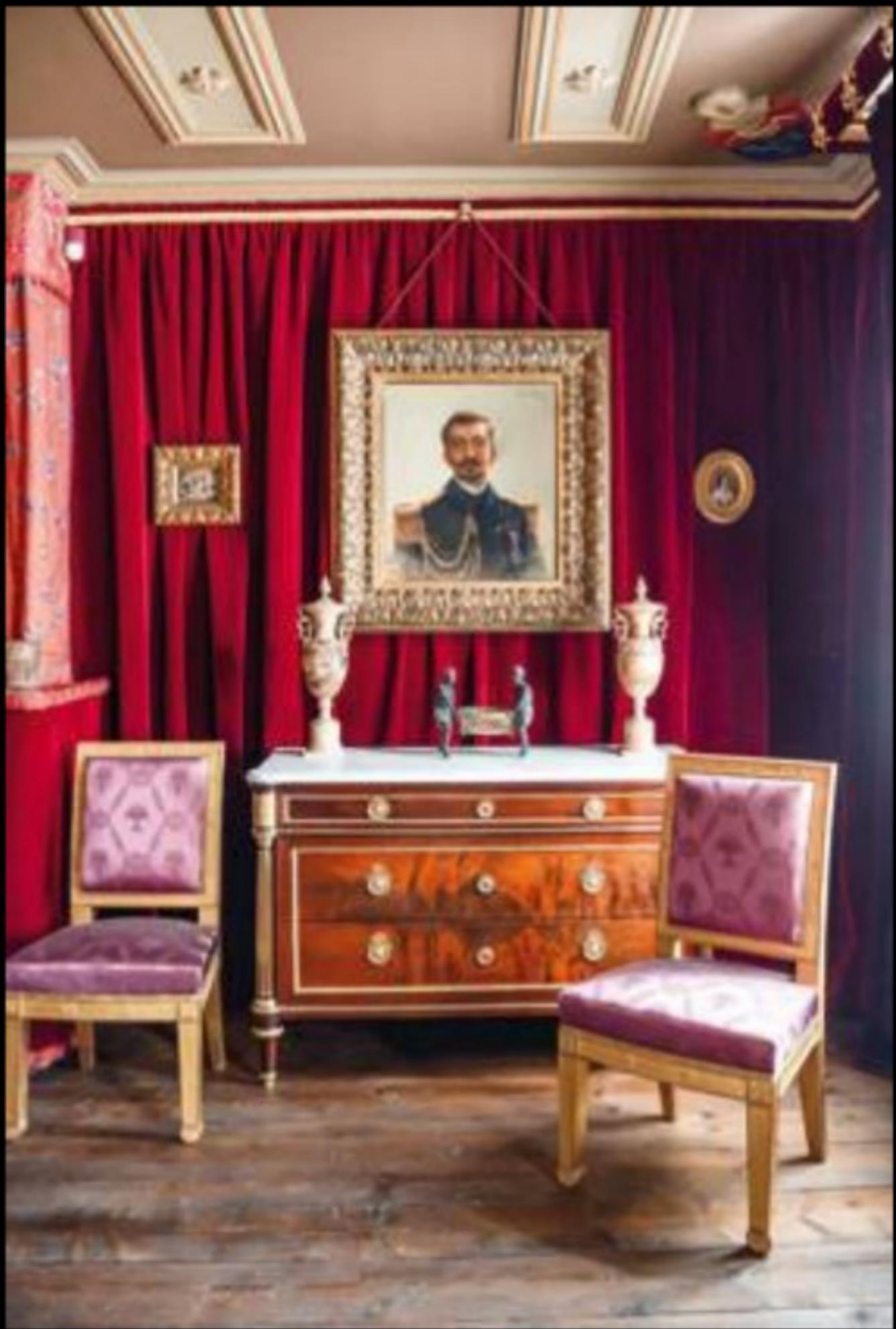
© HAUSER PATRICE/HEMIS.FR



Pierre Loti Voyage autour de sa chambre

Par Jean Morel, photographies de Patrice Hauser

La maison de Pierre Loti à Rochefort rouvre
après cinq ans de travaux. Une fascinante
« maison-rêvoir » qui raconte un homme,
ses voyages et son œuvre.



PASTICHES
 Ci-contre, à gauche : la décoration bourgeoise du salon rouge, avec son mobilier d'époque Louis XVI et Empire, contraste volontairement avec le reste de la maison, fait d'une succession de pièces qui pastichent des époques antérieures ou des civilisations lointaines, comme la salle « Renaissance » (*en bas*) avec son plafond à caissons, sa haute cheminée de pierre et son escalier d'apparat. Ci-contre, à droite : Loti aimait à se déguiser, comme le montre ce cliché burlesque en costume d'Osiris, qu'il porta pour le bal donné à Paris le 20 février 1887 par Juliette Adam, sa marraine littéraire.



PHOTOS : © HAUSER PATRICE / HEMIS.FR

On ne lit plus les ouvrages de Pierre Loti. Avec Maurice Barrès et Anatole France, il fait partie de ces « grands écrivains » officiels de la III^e République à peu près oubliés. *Aziyadé*, *Pêcheur d'Islande* étaient des best-sellers. Aujourd'hui, on tombe dessus par hasard dans quelque foire aux livres ou dans la bibliothèque de la grand-mère. André Breton est pour quelque chose dans ce discrédit posthume. Il écrit dans son *Refus d'inhumer*: « *Loti, Barrès, France, marquons tout de même d'un beau signe blanc l'année [1923-1924] qui coucha ces trois sinistres bonshommes : l'idiot, le traître et le policier.* » Ce que le pape des surréalistes méprise chez ces auteurs installés (ils sont tous les trois académiciens), c'est déjà leur côté « vieille France », réactionnaire et ringard.

Mais pourquoi traiter Loti d'« *idiot* » ? Sans doute parce qu'il est sentimental. Peut-être aussi parce qu'il est l'écrivain de l'exotique. Né en 1850, admis à l'Ecole navale en 1867, l'officier de marine Julien Viaud – alias Pierre Loti – aura passé sa vie à voyager. Il se disait d'ailleurs marin, avant que d'être écrivain. En 1872, à 22 ans, il a déjà vu le Sénégal, Valparaiso, l'île de Pâques, Tahiti. En 1876, le voilà à Istanbul, où il développe un amour inconditionnel de la Turquie que rien, pas même le génocide arménien, ne viendra ébranler. En 1883, il est au Tonkin, puis au Japon en 1885. Bref, c'est un moderne, c'est-à-dire, essentiellement, un agité. Il veut tout voir, surtout ce qui est « exotique », ce que l'Occident n'a pas encore touché de ses vilaines pattes sales.

Dans ses va-et-vient d'aventurier, un point fixe : sa maison natale, à Rochefort. Qu'il soit à Ispahan, à Jérusalem ou à Pétaouchnok, c'est le lieu auquel il est toujours intimement relié, comme par un cordon invisible. Cette maison attire chaque année des milliers de curieux. Sans doute parce que ce n'est pas une maison comme les autres. Par exemple, il n'y a pas de cuisine (ou alors on ne la montre pas). Mais il y a une mosquée. Oui, une mosquée. C'est à ma connaissance

la seule maison d'écrivain où les visiteurs demandent expressément à voir une mosquée. Nous y reviendrons. Le foyer Loti vient de rouvrir ses portes après cinq ans de restauration. L'occasion de faire connaître un auteur, et derrière l'auteur, si l'on peut, un homme.

La façade trompe bien son monde. Nous sommes au 141 de l'ancienne rue Saint-Pierre, à Rochefort, où Julien Viaud est né le 14 janvier 1850. Immeuble quelconque, sans fantaisie. Entrons. Nous voilà dans le « salon rouge ». Murs tapissés de velours. Bibelots. Fauteuils Empire. Ambiance d'une tranquillité étouffante. C'est correct, c'est bourgeois. Tout cela donne envie de courir le monde. Jetons un œil aux portraits de famille. Le père, Jean-Théodore

était par trop démodé sans cependant l'être assez ; en ce temps-là, il est vrai, les figures chères qui l'avaient animé pendant mon enfance étaient encore de ce monde et j'avais pu les consulter sur cette transformation ; mais aujourd'hui que toutes ont plongé dans l'abîme des temps révolus, que ne donnerais-je pas pour retrouver seulement le « salon rouge » qui me les rappellerait davantage !... » (*Prime jeunesse*). Tout Pierre Loti est dans cette jérémiade : mélancolie, passéisme, conscience tragique du temps qui passe, contradiction entre le désir de changement et le besoin de fixité... Loti est un homme qui veut tout modifier tel quel.

Passons dans la pièce suivante. C'est encore un salon, conçu celui-là pour

« Ce cher vieux salon rouge, c'est moi-même, hélas ! qui l'ai détruit. »

Viaud, secrétaire en chef de la mairie de Rochefort. Coiffure de hobereau louis-philippard, avec un air pincé, plutôt froid, le genre « pas commode », mais artiste sous le manteau, lyrique à ses heures. « *Maman Nadine* », la mère, sévère mais douce, le plus grand amour de Loti, avec un petit museau de fouine et des boucles « anglaises » désuètes. Gustave, le grand frère, chirurgien de marine, parti très tôt pour les colonies, mort du typhus en Cochinchine, et dont les lettres du bout du monde enchantèrent l'esprit impressionnable du petit Julien. Enfin, Pierre Loti lui-même, en deux exemplaires, si j'ose dire : en officier de marine et en guerrier turc.

Car Pierre Loti aimait à se déguiser. On a des photos de lui en Albanais, en mandarin, en huguenot et même en Osiris. Il se pointa un jour au *Figaro* en pêcheur breton, à une époque où l'on ne portait pas encore la marinière en Bretagne. C'est lui qui a redécoré ce salon. Il n'était pas satisfait du résultat : « *Ce cher vieux salon rouge, c'est moi-même, hélas ! qui l'ai détruit (...) trouvant qu'il*

Blanche Franc de Ferrière, la femme de Loti, et dont la décoration très « comme il faut » suffirait à inspirer l'horreur de la vie conjugale. L'intérêt de cette pièce est en fait de ménager une surprise. Un rideau grand ouvert introduit à un invraisemblable décor de théâtre, qu'on appelle ici « salle Renaissance » et qui est à la Renaissance ce que le Parc Astérix est à l'Antiquité gallo-romaine. Plafond à caissons, haute cheminée de pierre, tapisseries bruxelloises, armoiries de fantaisie, escalier d'apparat... Nous voilà en pleine féerie. Cette limite entre le salon Louis XVI et la « salle Renaissance » est celle qui sépare le mari bourgeois du rêveur maladif, le commandant Julien Viaud de l'écrivain foutraque Pierre Loti. L'élément remarquable, dans cette pièce invivable, c'est l'escalier de maître. On voit bien que Loti a voulu voir grand – que ça en jette. Mais comment faire tenir des dimensions principales dans un intérieur bourgeois ? Ou comment voir large dans un siècle mesquin ? Eh bien, en suivant la même logique qui fait entrer la tour Eiffel dans

VOYAGES

AUTOUR DU MONDE

Ci-contre : durant son séjour dans la Cité interdite, Pierre Loti apparaît plusieurs fois vêtu d'un costume de la cour impériale. Le cliché fut probablement pris par son ami et serviteur Osman Daney. L'Extrême-Orient, et particulièrement le Japon, attira singulièrement Loti, comme en témoigne son intérieur de pagode (page de droite, à gauche), qui devait lui rappeler son éphémère mariage d'un été avec une Japonaise.

Il en fera la matière de son roman *Madame Chrysanthème* (1888). Page de droite, à droite : autre vue de la « mosquée », avec son lot d'azulejos de fantaisie.



une boule à neige : le rapetissement. Ce que Loti obtient, c'est un tout petit escalier monumental. Gardons-nous d'en rire : chacun ses ridicules, chacun ses folies. Celles de Loti s'expliquent en partie par la déchéance de son père et la ruine de sa famille. En 1866, Jean-Théodore Viaud est accusé de vol. Il perd son emploi. La famille doit emprunter. Loti abandonne sa chambre à des locataires. Drame dont il se vengera à sa façon. D'abord en rachetant la maison et les immeubles voisins. Ensuite, en fréquentant des têtes couronnées. Enfin, en se confectionnant des armoiries grotesques.

Revenons sur nos pas, traversons le salon bleu, puis le salon rouge. Poussons une porte, là, sur la droite. Nous voilà au Japon. Non pas le Japon des Japonais, que Loti connaît un peu, qu'il n'aime pas et dont il se fiche complètement, mais le Japon des enfants, des rêveurs, des lecteurs de récits de voyage. Bref, le vrai Japon, plein de chinoiseries, tout doré, choucrouté, avec une statue terrifiante de Aizen-Myôô, divinité fameuse du panthéon bouddhique, placée ici non pas pour les besoins du culte, on s'en doutera, mais simplement parce qu'elle « fait très Japon ». Ce qu'il y a de sympathique,

chez Loti, c'est qu'il ne joue pas au connaisseur. Par exemple, on ne trouve pas une seule estampe dans son bric-à-brac, à une époque où il est de bon ton de s'ébaudir devant la peinture *ukiyo-e*. La remarque vaut pour ses récits de voyage : pas d'ethnologie de comptoir, seulement des impressions. On peut trouver sa « pagode japonaise » ridicule. En tout cas, elle est sans prétention. Son amie Odette Valence raconte qu'il avait horreur du mot « collection ». « *Ne lui parlez pas de ses "collections", si vous désirez visiter sa demeure. Il vous répondrait d'un ton sec : "Je n'ai aucune collection, j'ai des souvenirs..."* »

Parlons-en, de ses souvenirs. Il en a littéralement des tonnes. Dès 1876, sa brave mère tirait la sonnette d'alarme : « *Claire et moi te prions de nous dire ce qu'il faut enfin faire de ces peaux de girafe que tu avais rapportées du Sénégal ; elles sont presque pourries et ne sont point du tout un ornement pour la cour.* » La supplique n'est pas entendue. Du Tonkin, en 1883, Loti rapporte des kilos de babioles. Du Japon, en 1885, il revient avec 18 caisses de bouddhas, de chimères, de vases. La maison de Rochefort devient un cabinet de curiosités. « *Maman Nadine* » croule sous les

chinoiseries. Et toujours pas de belle-fille. Car Loti n'a pas trouvé le temps de se marier. Enfin si... une fois, avec une Japonaise. Mais ça ne compte pas. C'était un mariage exotique. Al'époque, ça se faisait. On débarquait au Japon. On prenait femme pour un mois. Puis on repartait avec une idée de roman. C'est le sujet de *Madame Chrysanthème*, succès de librairie 1888. Loti raconte sa vie « à la japonaise » auprès d'Okané-San (*Madame Chrysanthème*), son épouse légitime d'un été. « *Quel dommage que cette petite Chrysanthème ne puisse pas toujours dormir : elle est très décorative, présentée de cette manière – et puis, au moins, elle ne m'ennuie pas.* » Voilà pour le bonheur conjugal.

Ce n'est pas par le cerveau que Loti découvre le monde, mais par les sens. Ondécèle, dans sa littérature, cet hédonisme de jeune protestant dessalé, cette espèce de sensualité revancharde qu'on trouvera pleinement assumée chez un Gide et qui inspirera plus tard à Montherlant sa devise présoixante-huitarde : « *Vivent les sens ! Eux ne trompent pas.* » C'est un fait que Loti a découvert Istanbul par Hatidjé, une jeune femme de harem. Il a découvert Haïti en courant les Haïtiennes. Il



découvre l'Extrême-Orient par Okané-San. Aimer un pays, c'est aimer une femme. Sans quoi Loti a l'impression de rester à la surface. Hasardons une hypothèse : s'il n'a pas « accroché » avec le Japon, c'est qu'il n'a pas de désir pour les Japonaises. Dans *Madame Chrysanthème*, il ne rate pas une occasion de dire qu'il les trouve moches. Pas de désir, pas de voyage. Mais le sujet est scabreux, montons à l'étage.

Nous voici dans une salle à manger moyenâgeuse. On a changé d'époque, mais c'est en fait le même délire. Il s'agit encore de se dépayser à domicile. « Ce n'est pas du gothique Viollet-le-Duc, prévient délicatement Claude Stefani, conservateur des musées de Rochefort, sur le ton d'un homme qui veut faire excuser une faute de goût. C'est plutôt du gothique Walter Scott. » En effet, pas de restitution hasardeuse. En histoire comme en amour, Loti fait l'impasse sur le devoir de fidélité. A une exception près, cependant, et cette exception est mémorable : la soirée Louis XI du 12 avril 1888. « *Messire et Dame Pierre Loti requièrent [nom de l'invité] de leur bailler grand'liesse et contentement en venant disner en leur hostel de la rue Saint-Pierre à Rochefort-en-Aulnis.* » C'est le

carton d'invitation, où il est écrit plus bas que les convives pourront « s'esgaudir, après cestuy repas, à ung Mystère qui serajouéparles Clercs du Gay-Sçapvoir ». Si le Loti décorateur s'accorde d'un style troubadour, le Loti orchestrateur de soirées a des scrupules de chartiste. Il y eut des jongleurs, des ménestrels, des gueux. Tout le tralala. C'est ce qui s'appelle avoir le sens de la fête.

D'où lui vient, au fond, ce goût de la mise en scène ? Le drame de Pierre Loti, et avec lui de tous les romantiques, c'est qu'il ne peut aimer que des rêves. Il faut toujours qu'il s'échappe, d'une manière ou d'une autre. « *Fuir ! là-bas, fuir !* » Partout il cherche à s'enchanter, partout la réalité le déçoit. Il y a, dans ce climat moral déprimant, quelque chose qui rappelle le Des Esseintes de Huysmans ou certains poèmes de Baudelaire. C'est le décadentisme fin de siècle, épingle dès 1894 par Max Nordau dans un livre aujourd'hui oublié : *Dégénérescence* (un titre comme on n'en fait plus). Lorsque Nordau décrit le cabinet de travail typique de l'artiste décadent, on croirait qu'il revient d'une visite à Rochefort : « *une salle gothique avec cuirasses, boucliers et bannières contre les murs, ou un étalage de bazar oriental avec tapis*

kurdes, bahuts de Bédouins, narghilés circassiens et boîtes de laque indoues ».

Justement, venons-en à l'« étalage de bazar oriental ». D'habitude, dans une maison d'écrivain, le bureau est le clou du spectacle (« *Sur cette table, X composa ses vers éternels.* »). Chez Loti, le clou du spectacle, c'est une mosquée. Est-ce bien une mosquée ? Non, « *c'est un désir ardent, très émouvant, d'être unemosquée* », pour reprendre les mots de Sacha Guitry, qui visita la maison après la mort du maître en 1923. En face de l'entrée, un *mihrab* orienté nord, à vous déboussoler un imam. Une fontaine d'ablutions. Un patchwork d'azulejos disparates. Un plafond importé Dieu sait comment de Damas. Des cénotaphes construits avec des caisses d'oranges... Comme on dit, c'est l'intention qui compte. L'ensemble pourrait être ottoman. Ou plutôt marocain. Non, hispano-mauresque... peu importe. C'est un peu tout cela à la fois et c'est très oriental.

Loti avait-il la foi ? Il laisse entendre parfois qu'il aurait voulu l'avoir. Plein de bonne volonté, il entreprit en 1894 un pèlerinage en Terre sainte dont il revint bredouille, mais qui lui fournit un prétexte à parler de lui dans très beau livre

émaillé de descriptions pittoresques. Avec le christianisme, rien à faire, ça ne prend pas. Avec l'islam, c'est autre chose. Loti s'est toujours senti « *l'âme à moitié arabe* », comme il dit. Dans Jérusalem, il écrit que l'islam pourrait « *devenir (...) la forme religieuse extérieure, toute d'imagination et d'art, dans laquelle s'envelopperait [son] incroyance* ». A nouveau, l'exotisme... La quête spirituelle de Loti est peut-être sincère, elle reste toujours superficielle. En réalité, son amour de l'islam trahit une passion réactionnaire de la fixité. Loti a horreur du progrès. S'il aime l'Orient, c'est qu'il lui donne l'impression d'un monde figé. « *Les Turcs ont l'amour du passé, dit-il dans Aziyadé, l'amour de l'immobilité et de la stagnation.* » De la même manière que Stendhal fait de l'Italie une anti-France, où chaque qualité révèle en creux un défaut national français, Loti fait de l'Orient un anti-Occident. D'un côté : utopisme, orgueil prométhéen, culte du mouvement, agitation fiévreuse. De l'autre : amour du passé, soumission, culte de l'Eternel, recueillement.

Un objet, dans ce bric-à-brac de friperie, mérite une mention spéciale. La pierre tombale d'Hadidjé, dérobée au cimetière de Topkapi à Istanbul. Hadidjé a inspiré à Loti *Aziyadé*, son premier roman. C'est l'histoire d'un jeune marin désabusé qui tombe amoureux d'une femme aux yeux verts, perle du harem d'un riche vieillard. Tout est authentique. Ou presque. Avec les écrivains voyageurs, il faut se méfier. Il est vrai que cette stèle est là pour attester qu'Hadidjé n'est pas un pur fantasme. Elle a vécu, elle a été aimée, peut-être, en tout cas désirée, par Pierre Loti. Et elle est morte. Certains diraient qu'il n'y a pas de quoi en faire un plat. Loti, lui, en a tiré un livre déchirant, *Fantôme d'Orient*, où il raconte son pèlerinage sur les traces d'Aziyadé. Extrait : « *Oh ! l'amer et irrémédiable chagrin, de ne plus pouvoir jamais, jamais échanger avec elle une seule pensée ! Pauvre petite Aziyadé, tant de choses que je n'ai jamais su lui dire* », etc., etc. Ça

donne le ton. Aziyadé est morte, archimorte, et Loti éprouve une véritable jouissance à répéter que tout passe et qu'on va tous crever. Qu'il soit en Turquie, en Chine ou à Rochefort, c'est plus fort que lui, il faut qu'il serine un *memento mori*. Exemple (dans *Fantôme d'Orient*) : « *notre petit logis adoré d'Eyoub n'existe plus, et sa maison à elle est tombée en cendres, et Achmet est mort, et depuis sept ans elle est couchée dans la terre, et tout est fauché, balayé, fini pour l'éternité...* »

Quittons la mosquée, qui, à bien y regarder, ressemble plutôt à un hammam, et passons aux pièces suivantes. Au choix : un bureau polynésien, une salle turque, un réduit arabe et une

pas », disait-il. Affolé par la mort, et peut-être plus encore par la décrépitude, il avait deux expédients pour retarder l'échéance fatale : l'éducation physique et le maquillage. A Paris, son grand nez poudré faisait ricaner les Goncourt.

« *C'en'est pas l'Orient, tout cela ; j'ai eu beau faire, le charme n'y est pas venu ; il y manque la lumière, et un je-ne-sais-quoi du dehors qui ne s'apporte pas. Ce n'est pas l'Orient, et ce n'est pas davantage le foyer ; ce n'est plus rien.* » Loti disait cela de sa mosquée, ou peut-être de son salon turc, mais au fond peu importe. La confidence vaut pour toutes les pièces remaniées de sa maison-palimpseste. C'est toujours la même opération : il détruit une chambre, crée

« Il viendra un temps où la terre sera bien ennuyeuse à habiter. »

chambre... comment la qualifier ? Une chambre *rien-du-tout*. Sautons la Turquie, la Polynésie et l'Arabie, qui risqueraient de nous donner la satiété de l'exotique, et allons directement à cette chambre *rien-du-tout*, celle de Pierre Loti. Un lit de fer, un bureau en bois tout simple, des murs blancs, une Vierge en chromo, un bouddha... La pièce tient du galetas d'étudiant et de la cellule de moine. Elle est quasiment vide. Mais après tous ces décors de diorama forain, ce dépouillement ostentatoire a quelque chose de suspect. Est-ce que ce ne serait pas un décor de plus ? Loti ne singeait-il pas le moine, comme il a singé le Turc, le Breton, le Chinois ? C'est bien possible. Quoi qu'il en soit, c'est ici que Loti travaillait et qu'il se reposait de l'extrême encombrement des autres pièces de la maison. Au-dessus du lit, deux fleurets entrecroisés nous rappellent l'une des grandes passions de l'écrivain : le sport. Comme Mishima, Loti est un gringalet fasciné par la beauté des corps, un délicat qui regrette de n'être pas une brute. « *Je donnerais tout au monde pour la beauté que j'en ai*

à la place un petit révoir, regrette aussi-tôt ce qu'il a détruit. La maladie de Loti, en fait, c'est la nostalgie... mais de quoi ? Il y a deux types de nostalgie. L'une est sentimentale. Elle est le regret des choses passées, la tristesse qui vient de notre impuissance à les faire revenir. L'autre est spirituelle, ou métaphysique. Elle est le ressouvenir d'un état de plénitude que nous n'avons jamais véritablement connu en cette vie, mais que nous espérons pouvoir retrouver un jour. Loti a connu l'une et l'autre. On peut rire de ses lamentations, trouver sa littérature un peu mûre. Mais la détresse, là-dessous, est bien réelle. Tout ce qui reste au pauvre Loti, c'est le voyage, qui le déçoit toujours, et l'illusion, qui se dissipe bien vite. « *Il viendra un temps*, prédit-il dans *Madame Chrysanthème*, où la terre sera bien ennuyeuse à habiter, quand on l'aura rendue pareille d'un bout à l'autre, et qu'on ne pourra même plus essayer de voyager pour se distraire un peu. » Nous y sommes. Heureusement, il y a Rochefort et sa maison-révoir. *✓*

• Rens. : maisondepierreloti.fr



PHOTOS : © HAUSER PATRICE/HEMIS.FR

FIN DE SIÈCLE Ci-dessus, à gauche : époque propre aux pastiches, le Moyen Age n'est pas absent de la maison de Pierre Loti, qui lui a consacré une salle à manger : « *du gothique Walter Scott* », souligne Claude Stefani, conservateur des musées de Rochefort. Le 12 avril 1888, Loti et sa femme y reçurent pour un dîner troubadour, suivi de la représentation d'un mystère pseudo-médiéval. Ce goût pour l'évasion, voire la fuite, n'est pas sans rapport avec l'esthétique fin de siècle personnifiée par le Des Esseintes de Huysmans. En haut, à droite : la pierre tombale d'Hatidjé, la femme qui lui inspira le personnage d'Aziyadé. Ci-dessus, à droite : Loti dans son salon turc, vers 1878. Il avait découvert Istanbul deux ans plus tôt et en avait conçu un amour inconditionnel pour l'Empire ottoman.



LIEUX DE MÉMOIRE

Par Marie-Laure Castelnau



Les grandes eaux de Dampierre

Plus de trois siècles après la dernière retouche voulue par Jules Hardouin-Mansart et André Le Nôtre, les bassins du château de Dampierre-en-Yvelines s'apprêtent à faire de nouveau jaillir leurs jets d'eau.



L'ŒIL DE LE NÔTRE ET LA MAIN DE MANSART Page de gauche et ci-dessus : le château de Dampierre et ses bassins restaurés. C'est à partir de 1675 que Jules Hardouin-Mansart et André Le Nôtre vont faire du domaine de Dampierre un « Versailles miniature » pour la famille de Luynes, qui en restera propriétaire jusqu'en 2018. Cette année-là, Franky Mulliez (page de gauche, en bas), fondateur de Kiloutou, rachète la propriété pour l'ouvrir au public.

PHOTOS : © DOMAINE DE DAMPIERRE-EN-YVELINES

Is ont surgi, un matin de juin, dans le ciel de la vallée de Chevreuse : neuf jets d'eau parfaitement alignés devant la façade orangée de Mansart, ressuscitant les fastes de la cour de Louis XIV.

A Dampierre, l'œil du promeneur retrouve soudain l'illusion chère à Le Nôtre : l'eau, la pierre et la verdure unissent leurs mises en scène pour étirer le château jusqu'à l'infini. Riche d'une architecture et d'un cadre paysager où sont intervenus les meilleurs talents de leur temps (Le Primatice, Salviati ou Ingres), le domaine, vaste parc de près de 400 ha clos de murs, est célèbre pour avoir été occupé par la même famille pendant plus de trois cent cinquante ans : celle du duc de Luynes, aussi titré duc de Chevreuse.

Les jardins de Dampierre sont nés véritablement au milieu du XVI^e siècle lorsque Charles de Guise, cardinal de Lorraine, fixe le siège du duché de Chevreuse au château de Dampierre. Les douves médiévales font alors place aux premiers parterres d'agrément. A partir de 1675, André Le Nôtre et Jules Hardouin-Mansart impriment leur

marque : quatre bassins ronds, relayés par un vertugadin – une pente gazonnée – qui enserre un large bassin rectangulaire à pans coupés, deux bassins jumeaux à oreilles et, en fond d'hémicycle, un ultime miroir d'eau qui prolonge l'axe vers le Grand Parc. Hardouin-Mansart rêvait de créer un « Versailles miniature ». Le Nôtre, lui, jouait des accidents de terrain pour composer des effets d'optique. Depuis la sixième terrasse nord, le château paraît minuscule ; depuis le bout de l'allée sud, il se gonfle d'orgueil.

En définitive, ici, « *il y a l'œil de Le Nôtre et la main de Mansart* », résume Séverin des Mazery, directeur général du domaine de Dampierre depuis mars 2025. Cette « *gymnastique visuelle* », relevée par l'historien Franklin Hazlehurst, renaît aujourd'hui : la cascade redessinée sous la terrasse fait scintiller les briques du pavillon central, tandis que la nappe

du bassin octogonal reflète la colline boisée – astuce qui prolonge l'axe jusqu'au coteau. Les ifs sculptés cernent les jeux d'eau, tandis que le gazon se soulève en lames souples qui invitent à la déambulation.

A Dampierre, la splendeur n'a pas toujours été au rendez-vous. L'ensemble, décrit par Franklin Hazlehurst comme une « *diversité contenue dans la cohérence* », disparaît à partir des années 1780-1790 sous les pâtures, puis sous les jardins « pittoresques » d'Henri Duchêne à la Belle Epoque. Les jardins furent, alors, progressivement abandonnés, le parterre servit de potager, puis de simple pelouse parsemée de massifs « *horticoles* » au XIX^e siècle, avant de se perdre sous les mauvaises herbes dans l'après-guerre. Les clichés aériens de 1978 ne montrent plus qu'un rectangle d'herbe fanée, veiné de canalisations à nu.



Il aura fallu, en 2018, la reprise du domaine par l'entrepreneur roubaisien Franky Mulliez pour que le projet reparte de sa racine historique. « *Il y a en France tellement de grand patrimoine en souffrance que des gens comme moi se doivent de faire quelque chose* », confiait-il récemment. Le fondateur de Kiloutou souhaite restaurer et mettre en valeur le site pour y présenter ses collections et faire découvrir au grand public les beautés de cet écrin de verdure aux portes de Paris.

Inauguré en 2019 par la réfection du clos et sa couverture, le chantier aborde en 2024 son étape la plus spectaculaire : la « recréation » du jardin à la française après une minutieuse campagne de fouilles. Guidée par les plans historiques et les gravures des XVII^e et XVIII^e siècles, cette restitution (dont le montant des travaux s'élève à près de 5 millions d'euros, financés uniquement sur les fonds du propriétaire) redonne aujourd'hui à Dampierre sa lisibilité classique. Dans sa lecture du jardin à la française, Franklin Hazlehurst rappelait que, « *pour Le Nôtre, chaque élément avait un rôle dans un jeu optique destiné à surprendre l'œil, à ordonner l'espace selon une logique intellectuelle* ». A Dampierre, cette logique est partout présente.



Les bassins, recréés sur les traces des fondations originelles, sont mis au service de la perspective. Leurs miroirs d'eau et leurs jets guident le regard et l'esprit. Le jardin devient promenade philosophique, cheminement vers l'harmonie.

« *C'est un jardin qui ne se comprend qu'en le parcourant* », affirme un membre de l'équipe de restauration dans la lettre d'information du château. De fait, les surprises visuelles ressuscitées cette année prolongent celles voulues par Le Nôtre. Depuis la terrasse du château, la vue plonge d'abord sur la statue de la Belle Hélène (numérisée en 3D puis retaillée dans un bloc de pierre de Saint-Leu), qui trône dans l'axe, avant de se perdre dans la symétrie des formes. La géométrie redevient langage : ifs taillés en topiaire, charmilles, ailes de papillon tracées dans le gazon, tapis vert tendu comme un miroir de l'architecture.

Depuis l'automne 2024, la vie de chantier bat son plein : jardiniers, tailleurs de pierre et historiens œuvrent à ressusciter ce jardin disparu. « *Cet hiver, près de 800 m³ de terre ont été extraits pour recréer les bassins, en aplomb des anciens, dont quelques vestiges en pierre se trouvent en dessous des nouvelles installations dans le sol* », explique Séverin des Mazery, chargé d'orchestrer ces travaux et de préparer l'ouverture du château au public. Le chantier est un véritable défi technique : 500 m³ de béton pour l'étanchéité des huit vasques ; 3 000 tonnes de grave de Seine pour les allées ; 4 km de volige en acier Corten, pour garantir la netteté des tapis de verdure. Le nombre des plantations est tout aussi impressionnant : 98 ifs taillés en topiaire, 420 charmilles, 4 000 m² de gazon « en ailes de papillon ». Chaque bassin a retrouvé un jet central ; dans la partie haute, l'eau devient maîtresse avec un geyser culminant à plus de 8 m.

Le tracé originel, mis au jour par les fouilles archéologiques, a été respecté au millimètre : mêmes proportions, mêmes perspectives, même art de la surprise optique. Pour Christophe Bottineau, architecte en chef des monuments historiques, il s'agissait de « *retrouver la grammaire de Le Nôtre sans la figer* ». Les broderies disparues réapparaissent sous forme d'ifs taillés, de charmilles et de gazon, tandis que le vertugadin retrouve ses gradins d'herbe qui portent le regard vers le coteau boisé. Le parti retenu par Christophe Bottineau respecte le jardin initial, mais en y greffant un système hydraulique moderne. Sous les dalles, tout est neuf : réseaux hydrauliques gravitaires, pompes à faible consommation, filtration naturelle et récupération de l'eau de pluie. La restitution s'inscrit ainsi dans le plan de transition écologique du Parc naturel régional de la vallée de Chevreuse :

limitation des prélèvements, contrôle des fuites, sélection de végétaux moins gourmands en intrants. Entre recyclage

intégral des terres excavées, tri

systématique des gravats et valorisation

en circuit court, le chantier, qui a employé

plus de 80 artisans en 2024-2025, constitue

un laboratoire des bonnes pratiques.

Ouvert au public à la mi-juin 2025, le domaine a participé dans la foulée aux « Rendez-vous aux jardins » : visites crépusculaires, concerts baroques, démonstrations d'hydrauliciens.

L'inauguration officielle aura lieu en septembre juste avant les Journées du patrimoine. Cet été, les visiteurs peuvent enfin arpenter le jardin retrouvé. Et peut-être, comme les invités du duc de Luynes en leur temps, s'émerveiller des jeux d'ombre et de lumière sur les broderies de végétaux, ou des reflets changeants dans l'eau dormante. Objectif affiché : dépasser les 100 000 visiteurs

LE JARDIN RETROUVÉ Ci-contre : Séverin des Mazery, directeur général du domaine de Dampierre, s'est occupé du chantier du jardin et a organisé sa réouverture au public. Page de droite, en haut et en bas : grâce à des plans historiques et des gravures des XVII^e et XVIII^e siècles, le dessin original du jardin à la française, qui avait quasiment disparu peu avant la Révolution, a pu être restitué. Le chantier aura toutefois nécessité quelques prouesses techniques pour recréer les bassins et les neuf jets d'eau.



annuels d'ici 2027 et, pourquoi pas, les 300 000 lorsque l'intérieur du château sera restauré et accessible à la visite.

La renaissance du parterre sud ne se limite pas à un hommage au Grand Siècle. Elle répond à une attente très actuelle : renouer avec une esthétique du paysage

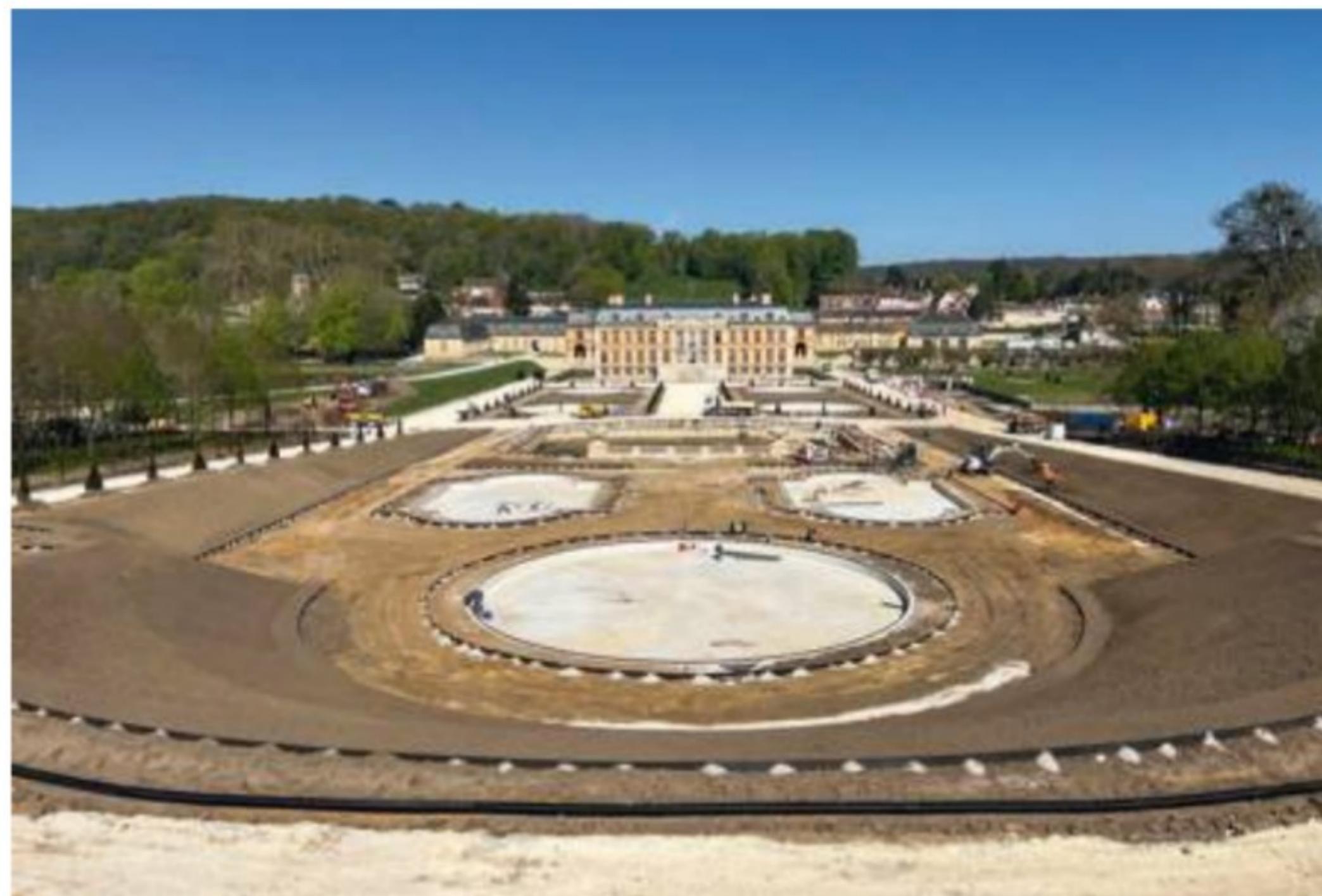
qui soit lisible, écologique et partagée. Les neuf jets, alimentés en circuit fermé, consomment moins qu'un court de tennis arrosé en été ; les 150 arbres replantés au pied du vertugadin participent à la lutte contre l'îlot de chaleur. Les habitants de la vallée retrouvent un poumon

vert, tandis que les chercheurs en histoire du jardin disposent d'un terrain d'observation grandeur nature.

Derrière cette gageure technique se joue aussi un défi de mémoire. « *Car restaurer un jardin, c'est d'abord retrouver une pensée. Celle du Grand Siècle, où rien n'était laissé au hasard, où le jardin parlait le même langage que l'édifice, dans un dialogue constant entre pierre et végétal* », commente Séverin des Mazery. *Loin de toute nostalgie, la restauration du parterre sud est un manifeste : celui d'un certain regard français sur le paysage, où le contrôle de la nature devient art.* »

A Dampierre, l'eau recommence à parler. Elle claque sur les margelles neuves, se cabre en gerbes fines, retombe en pluie légère dans un murmure familier qui manquait depuis plus d'un siècle. Entre le relief du coteau et la ligne pure du château, le jeu de miroirs imaginé par Le Nôtre glisse de nouveau, intact, vers l'horizon. Et rappelle, dans un frisson de lumière, qu'un grand jardin est toujours une promesse tenue entre hier et demain.

• **À VOIR :** château de Dampierre, 2, Grande Rue, 78720 Dampierre-en-Yvelines.
Rens. : www.domaine-dampierre.com





UNE VIE DE CHAPEAUX Ci-dessus : *Tabatière avec camée de Napoléon I^{er}, empereur des Français*, par Niccolò Morelli, 1805-1810 (Musée Collection des Arts-David et Mikhaïl Iakobachvili). Fabriquées dans des matériaux précieux, les tabatières ornées du portrait de l'Empereur étaient des cadeaux honorifiques aux fidèles serviteurs ou lors d'ambassades.

Page de droite, en haut : *Portrait posthume du prince Honoré V de Monaco*, par Marie-Juliette Verroust, 1881 (collections princières du Palais princier de Monaco). Ancien écuyer de l'impératrice Joséphine, il régnait sur la principauté de Monaco jusqu'à sa mort en 1841. Page de droite, au milieu : *Les Huit Epoques de Napoléon I^{er} ou Vie de Napoléon en huit chapeaux*, attribué à Charles de Steuben, XIX^e siècle (Fondation Napoléon).



L'Aigle et le Rocher

Une exposition au Forum Grimaldi de Monaco présente les destins croisés des Grimaldi et des Bonaparte.



A la fenêtre de sa berline, le voyageur goûte avec plaisir cette intensité des couleurs que Paris ne peut connaître, le parfum des amandiers en fleur, la douceur de l'air tiède en cette fin d'après-midi de mars, qui porte de la mer un léger goût de sel. Bientôt, ce sera Cannes et le golfe Juan, qui fait au continent une grande échancrure bleue. Les beautés du Midi attendrissent l'homme fatigué, nourrissent ses rêveries, bercent ses impatiences. Voilà trois jours qu'il a quitté la capitale, après qu'on l'a informé que Talleyrand, au congrès de Vienne, lui a obtenu la restitution de ses Etats et leur pleine indépendance, perdue sous la Révolution et l'Empire. Le retour des Bourbons aura eu du bon malgré tout !

Au soir, à l'approche de Cannes, le prince ne peut cacher sa contrariété à voir sa route barrée, si près du but, par des soldats armés. Ceux-là portent curieusement la cocarde tricolore. On le fait descendre, on le conduit sous escorte à l'auberge voisine, il doit patienter quelques heures. Puis on le mène sur la plage où Napoléon, tout juste échappé de l'île d'Elbe, bivouaque un court moment. Le futur Honoré V de Monaco croit rêver. L'Empereur qu'il a servi aux armées impériales est assis près du feu qui crépite et réchauffe la nuit. Il prend place, près de

lui. Il est deux heures du matin. Leur entretien durera près de deux heures. A six heures, les habitants de Cannes trouveront la plage déserte, les feux éteints.

On ne sait ce qu'ils se sont dit. Dumas, dans *Une année à Florence*, en fera un récit plus légendaire qu'historique, « Ah ! Ah ! c'est vous Monaco ? », qui déplaira au prince. Mais cette rencontre imprévue, la nuit du premier des Cent-Jours, au tout premier élan du vol de l'Aigle, cristallise comme un symbole les liens qui ont uni les princes de Monaco et les Bonaparte, pendant le Premier Empire et plus tard le Second.

Cette histoire « aussi inédite que passionnante », souligne Pierre Branda,

directeur scientifique de la Fondation Napoléon, est tout le sujet de l'exposition dont il est le commissaire : « Monaco et les Napoléon(s). Destins croisés », qui se tient cet été au Grimaldi Forum de Monaco sous le haut patronage du prince Albert II. Disposées en étoile autour d'un centre circulaire, sur le modèle de la croix de l'ordre de Saint-Charles – la plus haute des distinctions monégasques, dessinée sur le modèle de la Légion d'honneur –, parées de bleu, de vert, de doré ou de rouge, les salles, majestueuses, convoquent les souvenirs de ces destins croisés. Dans la première, l'uniforme rouge vif d'Honoré V tranche sur les cimaises

d'un bleu profond, près d'un portrait posthume du prince ainsi vêtu. Sous verre s'affiche, large et haute, la proclamation rédigée par Napoléon à l'intention de l'armée, pour qu'elle le rejoigne et abandonne le roi. Depuis l'île d'Elbe, il a tout préparé, seul, et en secret. Il sait que personne ne s'attend à son retour en France. Il compte sur l'étonnement, l'effet de surprise, le ressentiment contre les Alliés, le dévouement de ses anciens soldats. Il cherche à les galvaniser, à nouveau, comme autrefois : « *Soldats ! Dans mon exil j'ai entendu votre voix, je suis arrivé à travers tous les obstacles et tous les périls. Votre général, appelé au trône par le choix du peuple, et élevé sur vos pavoirs, vous est rendu : venez le [re]joindre. (...) La victoire marchera au pas de charge ; l'Aigle, avec les couleurs nationales, volera de clocher en clocher jusqu'aux tours de Notre-Dame ; alors vous pourrez vous vanter de ce que vous avez fait : vous serez les libérateurs de la patrie.* »

S'ensuit comme un flash-back une évocation de l'épopée napoléonienne, l'ascension du petit caporal corse, ses victoires de Lodi, d'Arcole, en Egypte, le coup d'Etat du 18 Brumaire, les grandes batailles du Consulat et de l'Empire. Les clés de ses succès ? Son génie tactique,



son audace, sa maîtrise du temps et de l'espace. Des pendules d'officiers de la collection David et Mikhaïl Iakobachvili, grands prêteurs de l'exposition, rappellent comment il voulut utiliser l'horlogerie pour mieux synchroniser ses troupes et coordonner ses attaques, et comment il commanda lui-même la réalisation de ces pendules portatives, facilement transportables en campagne.

Petit-fils du prince déchu Honoré III, mort à Paris en 1795 à l'hôtel de Matignon, Honoré Grimaldi, né en 1778 et devenu français en 1793 par l'annexion de Monaco à la République française, est entré au 23^e régiment de chasseurs à cheval le 1^{er} nivôse an VII (21 décembre 1798). Aide de camp du général Grouchy, il est blessé à Hohenlinden, à l'est de Munich, le 3 décembre 1800. Il est promu lieutenant le 3 juin 1801, prend congé de l'armée avant de rejoindre les dragons de Grouchy, en Allemagne en 1806, pour cinq semaines de campagne effrénée, où Grouchy fait la jonction avec les cavaliers de Murat et défait Friedrich Ludwig, prince de Hohenlohe-Ingelfingen, à Prenzlau. « *Mon aide de camp Monaco, avec une poignée de dragons, a fait mettre bas les armes à un bataillon entier* », écrit Grouchy à Murat. Grimaldi est fait capitaine par l'Empereur, à Berlin. Murat le réclame peu après comme aide de camp. Honoré reçoit la Légion d'honneur le 3 juillet 1807, rejoint Murat, grand-duc de Berg, en Espagne, mais ne le suit pas à Naples,

préférant la charge de premier écuyer de l'impératrice Joséphine à la Malmaison.

Une salle verte transporte alors le visiteur dans l'atmosphère paisible et élégante des jardins de l'impératrice. On renoue là avec les amours de Napoléon et Joséphine, la passion du caporal corse pour sa « *douce et incomparable* », sa meilleure alliée qui lui rallie tant d'amitiés précieuses. Leur sacre à Notre-Dame, le 2 décembre 1804, est rappelé par un dessin à la plume de David. Parures, vaisselle, objets de décoration raffinés évoquent le goût de Joséphine pour l'élégance, la parure, l'exotisme et les arts. De la collection Iakobachvili, on admire encore quelques curiosités, une délicate *Cage avec oiseau chanteur mécanique et horloge*, faite de bronze doré, d'émail et de plumes, ou ce *Diffuseur de parfum en forme de pistolet*, doté d'une horloge cachée et d'une clé de remontage, en or, perles, émail et laiton.

Joséphine n'ayant pu lui donner d'enfants, Napoléon s'en sépare en décembre 1809 pour épouser en 1810 Marie-Louise d'Autriche. L'« *incomparable* », qui menait grand train à la Malmaison, aux châteaux des Tuileries ou de Fontainebleau, doit céder sa place, même si elle conserve son titre et une dotation confortable. Sa Maison, c'est-à-dire l'ensemble des personnes employées à son service, est réduite, et Honoré de Monaco devient son premier écuyer. Elle passe le plus clair de son temps au petit château de Navarre, dans





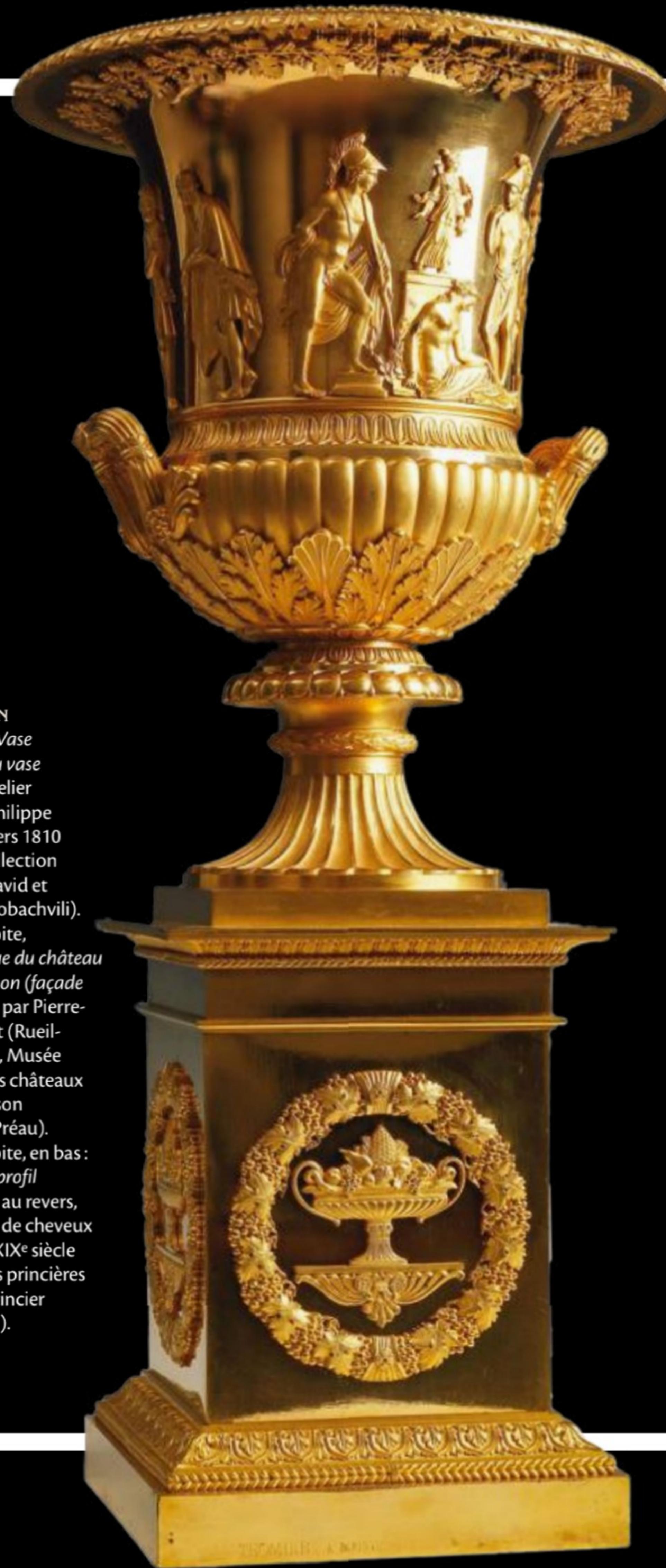
PARFUM À L'IMPÉRIALE

Page de gauche, en haut : *Diffuseur de parfum en forme de pistolet avec horloge cachée et clé de remontage*, vers 1805 (Musée Collection des Arts-David et Mikhaïl Iakobachvili).

Page de gauche, en bas : *Pendule « officier » de voiture*, Maison Robert & Courvoisier, vers 1805 (Musée Collection des Arts-David et Mikhaïl Iakobachvili). Ci-contre : *L'Impératrice Joséphine*, par François-Joseph Bosio, vers 1809 (Nouveau Musée national de Monaco). Ci-dessous : *Cage avec oiseau chanteur mécanique et horloge*, attribuée à Pierre Jaquet-Droz, vers 1800 (Musée Collection des Arts-David et Mikhaïl Iakobachvili).

FENÊTRE
SUR JARDIN

Ci-contre : Vase (réplique du vase Médicis), atelier de Pierre-Philippe Thomire, vers 1810 (Musée Collection des Arts-David et Mikhaïl Iakobachvili).
Page de droite, en haut : Vue du château de Malmaison (façade sur le parc), par Pierre-Joseph Petit (Rueil-Malmaison, Musée national des châteaux de Malmaison et de Bois-Préau).
Page de droite, en bas : Portrait de profil d'Honoré V, au revers, une mèche de cheveux du prince, XIX^e siècle (collections princières du Palais princier de Monaco).





l'Eure. Honoré s'occupe d'organiser ses voyages, d'assurer sa sécurité en commandant la dizaine de soldats chargés de la protéger et les troupes de gendarmes mises à sa disposition pour l'escorter lors de ses déplacements. Il est le personnage le plus influent de cette petite cour... sans pour autant être très proche de l'impératrice déchue. « *Il était craint de tous ceux qui dépendaient de lui (...),* raconte, dans ses *Mémoires*, Georgette Ducrest, nièce de Mme de Genlis, présente à la cour de Joséphine pendant l'hiver 1810-1811. Ses subordonnés l'appelaient toujours mon prince, ce qui était fort blâmé (...). L'impératrice se moquait de cette fierté ridicule, mais ne prenait pas la peine de lui rappeler que sa famille n'avait plus la permission de battre quelques pièces de monnaies (...). Elle savait qu'il souffrait de blessures graves reçues dans différentes batailles où il s'était distingué ; ce motif suffisait pour obtenir son indulgence. »

Honoré était peut-être bon soldat. Il se révèle mauvais gestionnaire. Le déficit des écuries attire l'attention et la colère de Napoléon. Joséphine, outrée de trop de malversations, s'emporte : « *En vérité, si ce n'est pas là de l'escroquerie, cela y ressemble beaucoup.* » Pour sauver sa réputation, Monaco préfère s'éclipser et reprendre du service dans l'armée, où il n'est réintégré qu'au grade de capitaine. Las, la souplesse peu scrupuleuse du

© GEOFFROY MOUFFLET/ARCHIVES DU PALAIS PRINCIER DE MONACO

courtisan d'Ancien Régime qui avait cru pouvoir, comme autrefois, considérer la Couronne comme une fontaine de bienfaits et s'enrichir sur le dos de sa fonction au gré de quelques accommodements s'était heurtée à la rigueur d'un monarque sorti des ruelles d'Ajaccio, pur produit de la Révolution et demeuré, même sous la pourpre et l'hermine, un peu ladre, ou à tout le moins partisan d'une stricte orthodoxie budgétaire. Quatre ans plus tard, ces deux mondes devaient se heurter à nouveau quand le prince, en route pour recouvrer les Etats hérités de ses ancêtres, rencontrerait par aventure l'Empereur déchu s'apprêtant à raviver la flamme de la Révolution.

Délaissant Napoléon et Joséphine, on se glisse ensuite dans une salle dorée, toute brillante des fastes du règne de Napoléon III, des bals et des grands dîners du château de Compiègne. On s'y souvient d'abord des dernières années d'Honoré V, aristocratiquement philanthrope en ses Etats, avec le développement du paupérisme et des idées sociales. A sa mort en 1841, son frère Florestan lui a succédé. Acteur au Théâtre de l'Ambigu-Comique, il n'est en rien préparé à régner et s'efface vite derrière son épouse Caroline et son fils Charles. Les soulèvements de 1848 encouragent Menton et Roquebrune à se séparer de Monaco et à se déclarer « villes libres », réduisant la Principauté, placée depuis la

chute de Napoléon Ier sous la protection de la Sardaigne, au dixième de sa superficie et au septième de sa population. Charles Grimaldi apprécie le jeune Louis-Napoléon Bonaparte, qui vient reprendre en main les rênes de la France. Avec sa femme, Antoinette de Mérode, il est convié aux fêtes brillantes que le prince-président organise à l'Elysée puis aux Tuileries. Celui-ci leur témoigne beaucoup de considération, donne le bras à Antoinette, la place à sa droite ou leur prête sa loge à l'Opéra. Quand le couple assiste à l'installation des Chambres dans la salle des Maréchaux des Tuileries, le 29 mars 1852, puis à la cérémonie de la remise des Aigles le 10 mai suivant, qui annonce le retour de l'Empire, Charles s'émerveille d'être témoin de l'Histoire, menée par cet homme toujours silencieux et impassible. Il cherche un protecteur pour son petit Etat et s'appuie sur l'entregent de son épouse pour lui réclamer soutien et garanties.

Une salle rouge conte les relations diplomatiques et politiques qu'entretennent alors l'empereur Napoléon III et Charles III de Monaco, devenu prince régnant à la mort de son père en juin 1856. Quand, en 1860, le traité de Turin voit la Sardaigne céder Nice et la Savoie à la France, Monaco, enclavé





dans l'Empire français, ne peut plus être sarde. Les troupes du roi de Sardaigne quittent bientôt la Principauté et Charles prend alors le parti d'offrir officiellement à Napoléon III Roquebrune et Menton, dont le statut restait indéterminé. Par un traité signé à Paris le 2 février 1861, il obtient en échange la consécration de la souveraineté des Grimaldi sur l'Etat de Monaco, une indemnité de quatre millions de francs et des engagements, pris de part et d'autre, pour favoriser l'ouverture de voies d'accès vers la Principauté. Créé de toutes pièces grâce aux investissements de l'homme d'affaires François Blanc et desservi dès 1868 par le chemin de fer, le quartier de Monte-Carlo est voué au casino et à la villégiature pour générer les profits que l'Etat ne peut attendre autrement d'un territoire trop exigu.

Charles III, devenu aveugle, puis veuf en 1864, ne fréquente plus guère les Tuileries mais conserve avec Napoléon III et Eugénie une relation épistolaire. En souvenir de leur amitié ancienne, une alliance entre leurs deux familles est nouée quand une cousine de Napoléon III, lady Mary Victoria Douglas-Hamilton – petite-fille du grand-duc Charles II de Bade et de Stéphanie de Beauharnais –, épouse le prince héritaire Albert, fils de Charles III. Sur des cimaises violettes, on découvre les jeunes visages des fiancés, leurs rencontres facilitées par le couple impérial, la signature du contrat de mariage à Saint-Cloud dans le cabinet de l'Empereur, leur

mariage religieux au château de Marchais, résidence des princes de Monaco dans l'Aisne, l'échec aussi de cette union, qui serait annulée en 1880. Eugénie n'en demeure pas moins amie avec Albert de Monaco, même après la mort de Napoléon III, la perte de leur fils en 1879 et son exil en Angleterre, d'où elle voit s'effondrer l'un après l'autre tous les empires européens. Elle prend ses quartiers d'hiver au Cap Martin et devient, de façon saisonnière, voisine de la Principauté. Entre 1891 et 1914, il ne se passe pas une année sans qu'Eugénie et le prince Albert Ier ne se côtoient, que ce soit au Cap Martin, au palais princier, à Farnborough, voire en mer.

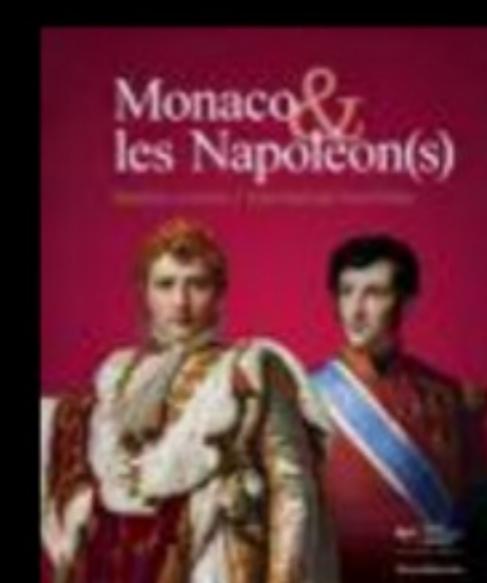
L'exposition se clôt enfin, sur les fastes de l'Opéra de Monte-Carlo, inauguré en 1879, qui prolonge longtemps après la chute du Second Empire le brillant des fêtes impériales. Après Paris, Charles Garnier investit les rives de la Méditerranée, reprend les codes du style Napoléon en saluant l'architecture propre à la Riviera avec ses clochetons-belvédères aux toitures en tuiles vernissées. On y entend, comme à Paris, Offenbach, Ambroise Thomas, Gounod, Donizetti, les artistes les plus en vue de l'époque. Bientôt et pour longtemps, Monte-Carlo, à Monaco, perpétue par l'art de vivre le souvenir du dernier des Napoléon.

• « Monaco et les Napoléon(s). Destins croisés », jusqu'au 31 août 2025. Grimaldi Forum Monaco, 10, avenue Princesse Grace, 98000 Monaco.
Rens. : grimaldiforum.com

TOUR DE CHANT

En haut, à gauche : *Maquette en plâtre de la salle Garnier de l'Opéra de Monte-Carlo*, attribuée à Henri Schmit, vers 1897 (Archives Monte-Carlo). Ci-dessus : *Tabatière de présentation avec le portrait de Louis-Napoléon Bonaparte (futur Napoléon III)*, vers 1838 (Musée Collection des Arts-David et Mikhaïl Iakobachvili). Page de droite : *Portrait en pied du prince Charles III*, par Karl Wilhelm Friedrich Bauerle, 1868 (collections princières du Palais princier de Monaco).

À LIRE



Catalogue de l'exposition Silvana Editoriale 208 pages 35 €



© NMNM / MAURO MAGLIANI ET BARBARA PIOVAN. © MUSÉE COLLECTION DES ARTS-DAVID ET MIKHAIL IAKOBACHVILI. © GEOFFROY MOUFFLET-ARCHIVES DU PALAIS DE MONACO.



TRÉSORS VIVANTS

Par Sophie Humann



L'Histoire en cases

Alors que la BD a mis du temps à gagner ses lettres de noblesse, eux ont consacré des années de leur vie à traduire l'histoire en bandes dessinées. Rencontre avec quatre passionnés du 9^e art.

BONAPARTE SAIT AUSSI FAIRE CONNAÎTRE SES EXPLOITS. IL FAIT APPEL À DES PEINTRES QUI LE GLORIFIENT COMME ANTOINE GROS QUI LE PRÉSENTE EN 1796 À ARCOLE, CONDUISANT SES TROUPES À L'ASSAUT SUR UN PONT.



EN RÉALITÉ, LE PONT D'ARCOLE NE FUT JAMAIS FRANCHI. BONAPARTE, TOMBÉ À L'EAU, FAILLIT MÊME S'Y NOYER !



ILL. : © HISTOIRE DE FRANCE EN BD - NAPOLEON ET L'EMPIRE, EDITIONS CASTERMAN, ILLUSTRE PAR BRUNO HEITZ. © ALICE JOLY.



DESSINE-MOI BONAPARTE A force, les auteurs apprennent à penser l'histoire en images. Le plus difficile pour Dominique Joly (*ci-dessus, et son Histoire de France à gauche*) est de traduire les concepts, comme le principe de la féodalité au Moyen Age. Philippe Glogowski, lui (*page de gauche, en bas*), dans son album sur Du Guesclin (*page de gauche, en haut*), a cherché, comme toujours, à dessiner les moments les plus graphiques de l'action. Dans cet exercice de synthèse absolue qu'est la bande dessinée, il ne veut pas réduire l'Histoire. Alors, il pratique les sauts, les ellipses, espérant que son lecteur le suive.

« Lorsque je démarre un scénario, je commence par imaginer la scène que je veux représenter. Les personnages historiques parlent, bougent... et les enfants parviennent à s'identifier à eux. Les onomatopées contribuent à rendre la bande dessinée encore plus vivante. C'est un peu comme au théâtre. Je m'amuse beaucoup. » Dominique Joly sourit, jamais lassée d'apprendre, de chercher, de se documenter, de vulgariser. Il y a treize ans, avec la complicité de l'illustrateur Bruno Heitz, cette historienne s'est lancée, pour Casterman, dans une nouvelle *Histoire de France en bande dessinée*. La précédente, éditée chez Larousse, datait de 1977. Trois ans de travail et trois tomes plus tard, de l'homme de Tautavel jusqu'à nos jours, la gageure s'est transformée en best-seller. Si bien que l'éditeur lui a proposé de décliner une série d'albums sur les personnages marquants de l'épopée française, de Vercingétorix à Charles De Gaulle. Cette fois encore, le public a suivi.

Au-delà de la dimension ludique de la bande dessinée, Dominique Joly n'oublie pas qu'elle écrit des livres d'histoire :

« Je lis beaucoup pour préparer un album, les historiens classiques comme les contemporains. Je souhaite tordre le cou à tout ce qu'on a pu écrire de légendaire. On n'a jamais trouvé le moindre chêne où Saint Louis ait pu rendre la justice dans la forêt de Vincennes par exemple. Je le dis. Je montre aussi Bonaparte au pont d'Arcole, pendant la campagne d'Italie. Non pas triomphant comme sur le tableau de Gros, mais tombé dans l'eau à côté et manquant de se noyer comme ce fut le cas ! Le plus difficile, c'est de passer aux idées, au concept, à l'abstraction. Comment, par exemple, évoquer le principe de féodalité, central au Moyen Age ? Il faut trouver une image. Je montre la cérémonie de l'hommage, la poignée de terre... »

L'historienne envoie à l'illustrateur une documentation iconographique précise pour chaque case, ainsi que les indications scéniques, les textes des bulles et des vignettes. Celles-ci sont toujours placées en haut de la case pour que le lecteur ait l'information historique avant de regarder l'image. Elle vérifie l'exactitude historique des dessins à chaque étape. Si François Ier, Louis XIV, Napoléon et la Première Guerre

mondiale ont été largement plébiscités, l'album le plus difficile à écrire fut celui consacré à Henri IV. « Il fallait arriver à parler des armées des uns et des autres, d'Henri III qui fuit la Ligue, des camps qui se reforment tout le temps, d'Henri IV, protestant jusqu'au bout des ongles, qui sort tout à coup du jeu... et tout cela, avec la concision extrême de la bande dessinée ! »

L'inventeur de la bande dessinée européenne, le Genevois Rodolphe Töpffer, a lui-même résumé les caractéristiques particulières de ce genre narratif en 1837, dans la réédition de son *Histoire de Mr. Jabot* (paru pour la première fois en 1833) : « Ce petit livre est d'une nature mixte. Il se compose d'une série de dessins autographiés au trait. Chacun des dessins est accompagné d'une ou deux lignes de texte. Les dessins, sans le texte, n'auraient qu'une signification obscure ; le texte, sans les dessins, ne signifierait rien. Le tout ensemble forme une sorte de roman d'autant plus original qu'il ne ressemble pas mieux à un roman qu'à autre chose. »

C'est la Belgique francophone, et non la Suisse, qui connaîtra pourtant le premier



âge d'or de la bande dessinée européenne, à partir des années 1940. Philippe Glogowski est un représentant de cette grande école franco-belge. Diplômé en 1982 de l'Académie royale des beaux-arts de Bruxelles, il suit, parallèlement à ses études de dessin classique, l'atelier de Vittorio Leonardo, où se fait la mise en couleur de centaines de BD : *Gaston, Boule et Bill, Les Schtroumpfs, Lucky Luke*. Il s'y ouvre à quantité de techniques. Il croise Willy Lambil, l'un des dessinateurs des *Tuniques bleues*, François Walthéry, celui de *Natacha*, mais aussi Franquin, Peyo...

Passionné autant d'histoire que de bandes dessinées, il parvient à allier ses deux passions. Le journal *Spirou* lui commande ses premières planches à la fin des années 1980. Sur l'histoire d'un ferry qui avait coulé au large de Zeebruges. Il se rend aux archives du journal *Le Soir* pour consulter les photos d'archives. Les corps des victimes le hantent. Il en fait des cauchemars avant de se lancer. Depuis,

il a signé plus de quarante albums, dont de nombreuses BD historiques, les plus récentes pour les éditions du Triomphe.

Philippe Glogowski pense en images, dessine des story-boards, sur papier, à l'encre de Chine, travaille beaucoup les découpages, le nombre de cases qu'il peut concéder à une seule action. Ensuite, il passe la main pour la mise en couleur. « *Dans la BD, la chose la plus difficile, c'est que c'est un exercice de synthèse absolue. On doit utiliser le moins de mots possible pour ne pas lasser le lecteur. On doit dessiner le moment de l'action le plus graphique. Synthétiser l'histoire sans la réduire, c'est difficile. On doit faire des sauts, des ellipses. On espère que le lecteur va suivre...* »

Lui aussi absorbe, pour chaque album, une quantité énorme de documents, parfois contradictoires. Il fait des recoupements d'informations pour avoir un cadre rigoureux. Plus l'histoire est lointaine, plus nombreuses sont les zones d'ombres. Ce fut le cas pour son album

sur Du Guesclin. « *C'est intéressant aussi d'explorer ce qu'on ne sait pas, explique-t-il. Je me suis demandé, par exemple, pourquoi Du Guesclin était resté fidèle à une famille alors que les soldats de métier, à cette époque, se vendaient au plus offrant. Pour combler les vides, j'ai essayé d'imaginer dans sa vie certaines choses vraisemblables à défaut d'être vérifiées !* » Ses trois ans passés aux côtés des poilus pour raconter et dessiner la Première Guerre mondiale l'ont marqué. « *Cela laisse des traces. Je me demande encore comment des gens ont pu survivre à un enfer pareil.* » Lorsqu'il le peut, Philippe Glogowski aime aussi créer et faire vivre des personnages à côté des hommes illustres, pour que les lecteurs puissent entrer dans l'Histoire. « *On ne s'identifie pas tous au général De Gaulle, mais davantage à un infirmier, un soldat...* »

C'est aussi l'avis de Pascale Bouchié, auteur de dizaines de BD historiques pour *Images Doc*, dont elle a été la rédactrice en chef adjointe pendant quinze ans. La revue de Bayard a été l'un des premiers artisans de la transmission de l'histoire par le biais de la bande dessinée. Depuis plus de vingt ans, les enfants retrouvent des récits de six pages à travers lesquels ils se forgent une vraie culture historique. « *Nous essayons de nous mettre à leur portée, pour qu'il puisse s'y projeter, raconte la scénariste. Pour la BD sur Rome, j'ai créé le personnage de Titus, un petit marchand de beignets. J'ai évoqué la spéculation immobilière sous Trajan et parlé du corps des pompiers... Les hommes et les femmes célèbres, nous les attrapons dès leurs premières années. J'ai adoré raconter l'enfance de Darwin, qui était un cancre !* »

Pour chaque épisode, Pascale Bouchié accumule de la documentation, se tient au fait des dernières recherches, traque les sources iconographiques, transmet le tout aux illustrateurs. Elle fait relire chaque BD par un historien spécialiste du sujet. Un travail énorme, récompensé par les rencontres. Celle de cette femme qui a survécu à la rafle du Vél' d'Hiv et a servi de modèle à l'histoire de Rachel. Celle des enfants croisés dans les salons, qui lui restituent avec une vie incroyable les détails qu'ils ont remarqués dans les BD. Depuis 2014, ces bandes dessinées courtes



ANGLES DE VUE

Pascale Bouchié (ci-dessous), auteur de nombreuses BD pour *Images Doc* (ci-contre), aime créer des personnages qui se glissent dans la grande Histoire. Emmanuel Cerisier (page de droite, en vignette) dessine le passé depuis près de trente ans. Il a accumulé une documentation très riche. Pour son album sur Sedan (page de droite), il a étudié tous les portraits de Napoléon III et les tableaux des peintures d'histoire.





sont réunies progressivement au sein d'encyclopédies, où elles alternent avec des textes documentaires qui permettent d'aller plus loin. *L'Histoire des sciences*, *L'Histoire des enfants*, *L'Histoire du monde*, *L'Histoire de la Terre*... ont déjà été éditées.

Emmanuel Cerisier, qui dessine l'Histoire depuis près de trente ans, notamment pour L'Ecole des loisirs, aime aussi travailler sur des sujets pointus. Il vient ainsi de commencer une bande dessinée pour les éditions Plein Vent sur la bataille de Sedan, après avoir raconté en images pour le même éditeur l'histoire du Sacré-Cœur et celle des zouaves pontificaux. La bande dessinée est chronophage. Pour un album de 46 pages comme celui sur Sedan, il doit décomposer les mouvements, les actions, dessiner des scènes de bataille. En plus du riche fonds de documentation qu'il possède et des éléments que lui envoie le scénariste, il va chercher des informations supplémentaires. «*Je dois dessiner beaucoup de séquences, de scènes, de détails, de gros plans. Je ne supporte pas d'avoir le moindre doute, sur la tenue des soldats par exemple. J'observe les tableaux des peintres d'histoire, je compare les portraits de Napoléon III. Heureusement, le scénariste de la BD sur Sedan se fait épauler par un collectionneur d'uniformes.*»

S'il dessine toujours ses crayonnés de manière traditionnelle sur papier,

au pinceau ou au feutre noir, Emmanuel Cerisier est passé au numérique pour la mise en couleur. Il utilise Photoshop, mais conserve les gammes de couleurs qu'il utilise à l'acrylique. Repéré par les éditeurs britanniques pour sa rigueur historique, son dessin précis et réaliste, il travaille régulièrement avec un agent outre-Manche. Il va bientôt se mettre à une petite bande dessinée scientifique sur les dinosaures pour un manuel scolaire. Encore des heures d'esquisses en perspective sans aide de l'IA. Cela ne l'intéresse pas. De toute façon, il a signé un document lui interdisant de créer des images historiques grâce à elle.

À LIRE :

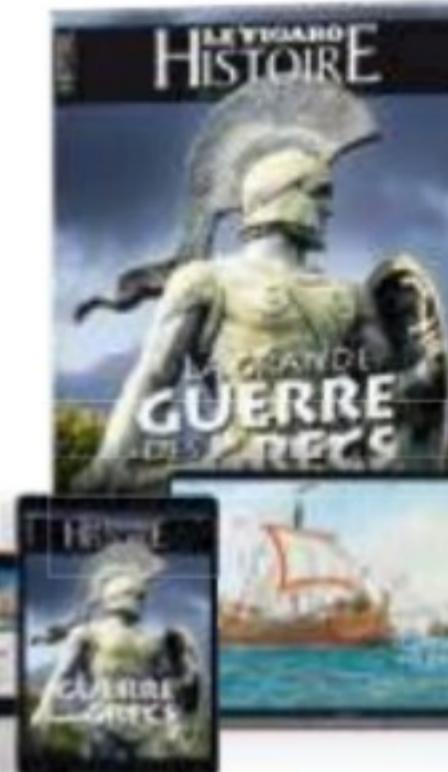
- **L'Histoire de France en BD.**
L'intégrale, de Dominique Joly et Bruno Heitz, Casterman, 288 pages, 29 €.
- **Du Guesclin, connétable de France**, de Philippe Glogowski, Triomphe, 48 pages, 16,90 €.
- **L'Histoire du monde en BD**, de Pascale Bouchié et Catherine Loizeau, Bayard Jeunesse, 424 pages, 25,90 €.
- **Les Zouaves pontificaux**, de Jean-François Vivier et Emmanuel Cerisier, Plein Vent, 48 pages, 16,90 €.



LE FIGARO HISTOIRE

1 AN
D'ABONNEMENT
6 NUMÉROS

45 €
au lieu de 71,40 €



OU

2 ANS
D'ABONNEMENT
12 NUMÉROS
80 €
au lieu de 142,80 €

+ 10 € DE RÉDUCTION

ABONNEZ-VOUS

PAR TÉLÉPHONE

01 70 37 31 70

avec le code RAP25008

PAR INTERNET

lefigaro.fr/abo-histoire



ou scannez
ce code



PAR COURRIER

en adressant votre règlement de 45 €
ou 80 € à l'ordre du Figaro à :

Le Figaro Histoire Abonnement,
45 avenue du Général-Leclerc
60643 Chantilly Cedex

Offre France métropolitaine réservée aux nouveaux abonnés et valable jusqu'au 30/09/2025. Les informations recueillies sur ce bulletin sont destinées au Figaro et ses sous-traitants, pour la gestion de votre abonnement et uniquement au Figaro pour vous adresser des offres commerciales pour des produits et services offerts par Le Figaro. Afin d'exercer les droits relatifs à vos données personnelles dans les limites prévues par la loi, vous pouvez vous adresser à Le Figaro, DPO, 101 rue de l'Abbé-Groult, 75015 Paris. Si vous ne souhaitez pas recevoir nos promotions et sollicitations, cochez cette case Si vous ne souhaitez pas que vos coordonnées postales soient transmises à nos partenaires commerciaux pour la prospection commerciale postale, cochez cette case Photos non contractuelles. Vous disposez du droit de saisir la CNIL de toute réclamation concernant le traitement des données vous concernant. Notre politique de confidentialité et nos CGV sont disponibles sur <https://mentions-legales.lefigaro.fr/le-figaro/politique-de-confidentialite-lefigaro> et <https://boutique.lefigaro.fr/conditions-generales-de-vente>.

AVANT, APRÈS
Par Vincent Trémolet de Villers

Crime et sentiments

Méfiez-vous du XVI^e arrondissement ! Les grilles des rues privées, les immeubles qui plastronnent, les maisons discrètes, les jardins secrets. Derrière les avenues larges et profondes, se cachent parfois des drames et même des crimes. Ivan Kamenov comme son nom l'indique est russe et de bonne famille ; à quelques lettres près ce serait un Romanov. Ce quadra parcourt l'existence comme étranger à la grande machinerie qui l'ordonne, il l'observe et la raconte : il est dramaturge et écrivain. Il a connu la griserie du succès, les salles qui ovationnent, les critiques qui se pâment et puis les doutes, l'imagination qui s'envole, la plume qui n'avance plus sur la page. Enfant, il fut le témoin indirect d'un drame, un crime familial comme le connaîtront des années plus tard les Dupont de Ligonnès. Parmi les victimes, Alexis, son ami de CE2 – neuvième disait-on alors – chez les Jésuites. Années bénies des courses folles, des récréations célébrées comme une libération, des cartables, des crayons, des gommes et des photos de classe. Cet âge où l'on découvre, lors des mariages, le monde des grands : voûte d'acier à la sortie de l'église, baisers volés, verres à moitié vide que l'on goûte avec un mélange d'excitation et d'amer-tume. Des décennies plus tard, Kamenov, en travaillant sur une nouvelle pièce, renouera le fil de cette tragédie, fantôme et tourment de sa vie. Les suicides de Grossouvre et de Kurt Cobain, la mort pied au plancher d'Ayrton Senna hantent ces défunes années. Cette noirceur, pourtant, est traversée de lumière, cette gravité n'empêche pas l'air léger qui donne au cocktail en terrasse, à La Muette, un goût exquis. L'amour moderne, titre du roman, se dessine sous des formes anciennes : conversation sous les arbres, prévenance et délicatesse, et même quand les corps veulent fougueusement poursuivre le dialogue, ils sont empêchés, comme dans un vaudeville, par le surgissement du mari...

Louis-Henri de La Rochefoucauld sait raconter les histoires. L'atmosphère de son roman, nimbée de mystère, d'esprit et d'élégance, offre le plaisir d'une lecture qui captive. On est bien dans ce livre comme dans un salon – bourgogne et fenêtres ouvertes –, où la vivacité de la conversation serait habitée par un mystère familial. Le regard lucide, féroce et indulgent que le romancier porte sur ses personnages, son milieu, donne à sa fresque une vérité immédiate. On croise un ancien ministre, brillant, charmant en société, méchant, cassant dans le secret de son duplex. Les monstres sortent en costume, soignent leur ligne, commandent leurs sourires. Mais avec eux, à la maison, l'amour ressemble à la haine. A la table d'une brasserie, une vieille tante affranchie termine son déjeuner à l'armagnac ; une comédienne misanthrope et mystique se rend à Amsterdam pour trouver la quiétude des béguinages ; une marquise très riche et odieuse sort son mari qui avoue avoir fait



« contre grande fortune bon cœur ». On passe de la rue de la Pompe à Saint-Jean-de-Luz, de Guernesey à un atelier d'artiste dans le XIV^e arrondissement. Les intermittences du cœur se mêlent aux peines de l'âme. Cette comédie sociale, à la fois mélancolique et poétique, est portée par un trait fin, une ligne claire. Hergé chez La Rochefoucauld. Les rendez-vous sont manqués, les téléphones éteints quand ils devraient sonner, pourtant, malgré le silence et la distance, les cœurs s'accordent. ✓

À LIRE



L'amour moderne
Louis-Henri
de La Rochefoucauld
Robert Laffont
256 pages, 20 €.
À paraître
le 21 août 2025.

UNE SEMAINE EN CALABRE, À LA DÉCOUVERTE DE L'ITALIE MÉRIDIONALE

> DU 6 AU 12 OCTOBRE 2025



Avec Geoffroy Caillet,
Rédacteur en chef du *Figaro Histoire*.

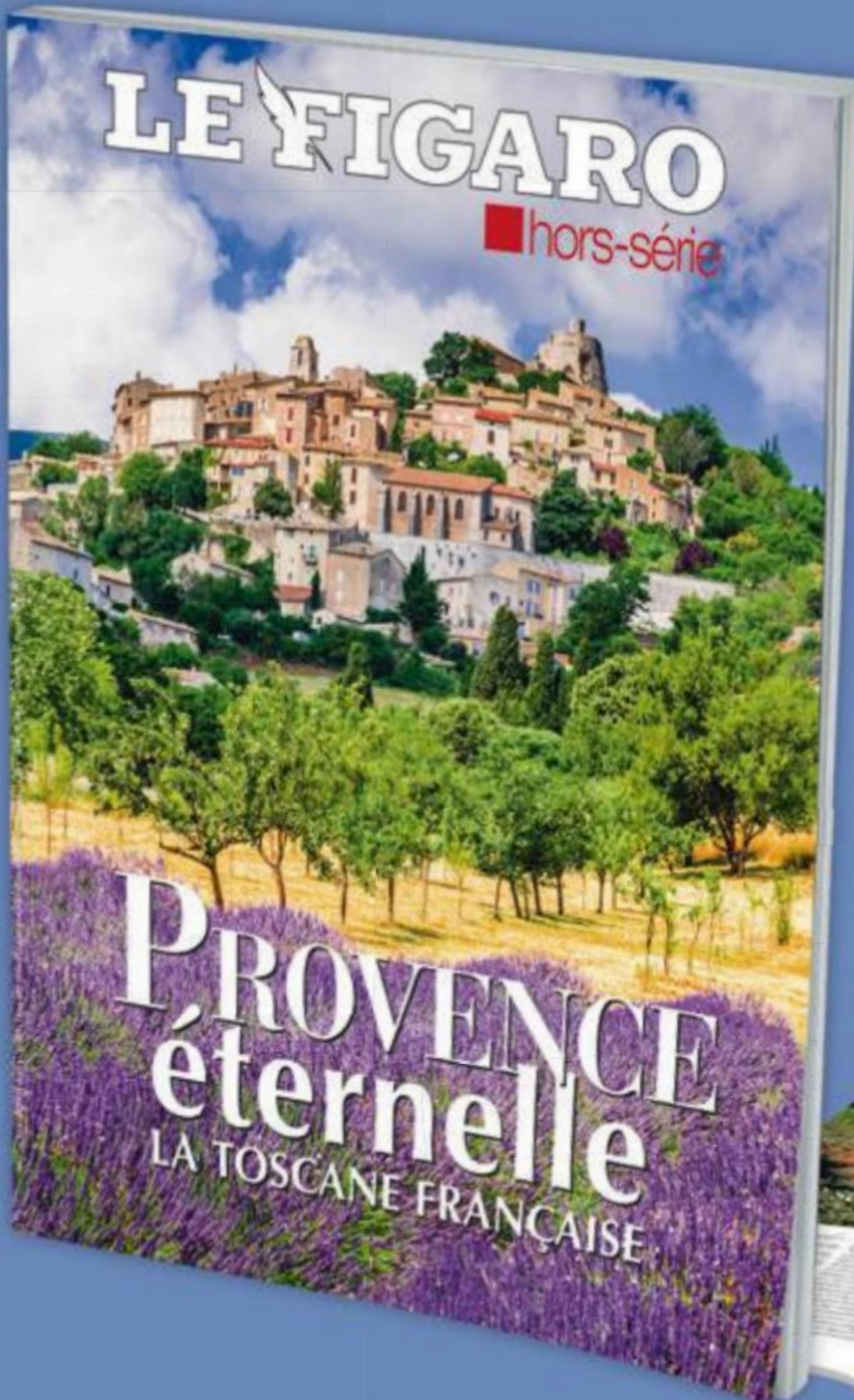
Cet automne, partez à la découverte de la Calabre. Située à la pointe de la botte italienne, face à la Sicile, la Calabre est un diamant à l'état brut. De Reggio Calabria, à Gerace, en passant par Rossano, Tropea et Pizzo Calabro, explorez l'histoire fascinante de cette région riche et complexe. Ses villages, construits à flanc de falaise et comme figés dans le temps, ses vastes forêts et son horizon qui se perd dans la beauté de la mer Méditerranée en font l'une des régions parmi les plus belles et les plus préservées d'Italie.

VOYAGE
ACCOMPAGNÉ
7 JOURS / 6 NUITS
4 300€*

INFORMATIONS ET RESERVATIONS AU 01 57 08 70 02 / lesvoyagesf.fr
Personnalisez ce voyage en individuel pour vous et vos proches

LE FIGARO

hors-série



UN ÉTÉ EN PROVENCE

Tout y est beau car tout y est intense. La Provence est un jardin ouvert sur la mer. Ses routes serpentent entre les oliviers, les villages de pierre et les champs de lavande. Dans cette région façonnée par le mistral, de la Sainte-Victoire au mont Ventoux, et de la Sainte-Baume aux calanques de Marseille, les Romains tracèrent leurs voies. A Aix, Marius arrêta les Teutons ; à Arles, l'empereur Constantin présida un concile. A Aigues-Mortes, Saint Louis partit avec ses chevaliers vers le Levant. En 1944, les Alliés y débarquèrent.

Le Figaro Hors-Série rend hommage à cette terre gorgée de lumière, où Jean Giono célébra la « *rondeur des jours* ». Récit des douze journées de son histoire au fil des siècles ; escapades sur les traces de ses écrivains et de ses artistes ; découverte de ses traditions vivantes, ses vins, son huile d'olive, ses parfums, ses santons ; visites de ses abbayes cisterciennes, de ses châteaux, promenades au fil de l'eau... Ce numéro, magnifiquement illustré, est une ode à la Provence heureuse, une déclaration d'amour à sa terre ocre et à ses plaisirs simples.

14,90 €

164 pages, actuellement disponible
chez votre marchand de journaux et sur www.figarostore.fr/hors-série



Retrouvez *Le Figaro Hors-Série* sur X et Facebook

